

Science-fiction

E.E. "Doc" Smith

LE PREMIER FULGUR

Albin Michel

LE PREMIER
FULGUR

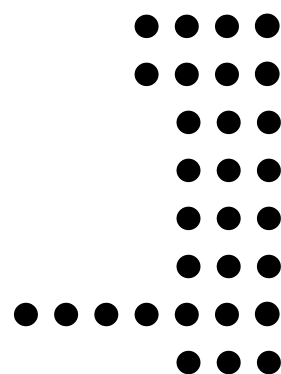
LE PREMIER FULGUR

E.E. « Doc » Smith



Albin michel

Science Fiction
Collection dirigée par
Georges H. Gallet et
Jacques Bergier



La science-fiction l'avait prédit...

À peine si le débarquement de l'homme sur la Lune a émerveillé un moment. Chaque nouveau progrès, chaque nouvel exploit de la science, paraît être accepté comme tout naturel. Mais, au fond, ils n'en excitent que davantage notre insatiable curiosité des merveilles à venir.

De là, sans doute, vient le succès croissant de la « fiction » parmi un public de plus en plus large. Elle imagine, elle invente, elle dramatise, elle prophétise... Pour elle, rien n'est impossible. Elle s'évade de notre monde conventionnel. Elle entraîne le lecteur, hors de l'espace et du temps, dans des univers de possibilités inouïes.

C'est cette évasion, avec des aventures épiques, des émotions neuves, d'une variété infinie et d'un renouvellement incessant, qu'apporte notre collection « Science-Fiction ».

Édition originale américaine :
FIRST LENSMAN
© 1950 by Edward E. Smith.

Traduit de l'anglais par
R. CHOMET

Traduction française :
© Édition Albin Michel, 1973.
22, rue Huyghens, 75014 Paris.

Chapitre premier

Le visiteur traversa sans être remarqué le laboratoire principal bourdonnant d'activité de la Colline, s'avançant jusqu'à moins de deux mètres du dos d'un Norvégien massif assis devant un microscope électronique. Il sortit alors un pistolet automatique, et, aussi vite qu'il le put, appuya sur la détente, tirant sept coups d'affilée sur le savant apparemment sans défiance, lui logeant deux balles dans le crâne et cinq autres bien groupées dans la moelle épinière.

« Ah ! Gharlane d'Eddore ! J'attendais votre visite. Asseyez-vous. »

Le docteur Nels Bergenholm, blond aux yeux bleus, parfaitement indifférent au flot de projectiles qui venait de le transpercer, se retourna et indiqua d'un geste de la main un tabouret proche du sien.

« Mais il ne s'agissait pas de projectiles ordinaires ! » protesta le visiteur. Aucun des deux interlocuteurs, ou plutôt aucune des deux entités, n'était surpris que personne n'ait prêté attention à ce qui venait de se dérouler. Mais il était évident que l'arrivant était désarçonné par l'échec de sa tentative d'assassinat.

« Ils auraient dû volatiliser cette forme charnelle et, au minimum, vous renvoyer sur Arisia, votre monde natal !

— Ordinaires ou extraordinaires, quelle importance ? Sous l'apparence de Roger le Gris, vous avez dit voici peu de temps à Conway Costigan : “J'ai permis ceci pour vous en démontrer la futilité.” Eh bien, je vous retourne le compliment ! Une bonne fois pour toutes, sachez, Gharlane, que désormais il ne vous sera plus nulle part permis d'agir directement contre une quelconque des races appartenant à la Civilisation. Nous autres d'Arisia cependant, ne contrecarrons pas votre plan de conquête des

deux galaxies. En effet, les épreuves et les conflits sont nécessaires et j'ajouterai même suffisants pour permettre l'éclosion de la Civilisation qui doit voir le jour et le verra. C'est pourquoi, ni vous ni aucun autre Eddorien ne pourrez dorénavant intervenir. Vous retournerez sur Eddore et y demeurerez.

— Croyez-vous ? », ricana Gharlane. « Vous qui avez eu si peur de nous pendant plus de deux milliards d'années terriennes que vous n'avez pas osé nous laisser découvrir votre existence ! Si peur, que vous n'avez rien fait pour sauver de la destruction aucune de vos civilisations naissantes sur aucune des planètes des deux galaxies. Si peur que, même maintenant, vous n'avez pas le courage de me rencontrer d'esprit à esprit, mais insistez au contraire sur l'emploi de cette communication orale si lente et si peu satisfaisante. Ou votre cerveau est dérégulé, confus et embrumé, ce que je ne veux pas croire, ou vous êtes en train d'essayer de me persuader que vous êtes stupide. »

La voix de Bergenholm était calme et neutre. « Je ne *suppose* pas que vous retournerez sur Eddore, j'en suis sûr, et vous le serez également, dès que vous aurez été informé de certains faits. Vous protestez contre l'emploi du langage parlé, parce qu'il est, comme vous le savez, le moyen le plus simple, le plus sûr et le plus facile de vous empêcher d'obtenir le moindre renseignement sur nous, alors que vous luttez si désespérément pour en recueillir. Quant à un contact entre nos deux esprits, ceux-ci se sont déjà affrontés lorsque, sous le nom de Roger le Gris, vous vous êtes soudain souvenu de ce que votre race avait oublié depuis si longtemps. À la suite de cette rencontre, j'en ai suffisamment appris sur votre structure vitale pour être capable de vous appeler par votre symbole : "Gharlane d'Eddore", tandis que vous ne connaissez rien de moi sinon que je suis un Arisian, ce qui a toujours été évident ! »

Essayant de créer une diversion, Gharlane leva la zone d'inhibition mentale qu'il avait jusque-là maintenue, mais l'Arisian prit si facilement la relève qu'aucun être humain à portée ne fut conscient du moindre changement.

« Il est vrai que, pendant bien des cycles, nous vous avons caché notre existence », poursuit sans s'interrompre Bergenholm, « et puisque la raison de cette dissimulation contribuera encore plus à vous troubler, je vais vous la donner. Si vous autres, Eddoriens, aviez appris plus tôt notre présence, vous auriez pu être en mesure de forger une arme capable de s'opposer à l'accomplissement de ce qui est maintenant inéluctable. Avec l'apparition de Virgil Samms, le moment est venu de mettre un terme à vos habituelles activités destructrices et à votre politique systématiquement néfaste. C'est pourquoi j'ai interposé une barrière entre vous et ceux qui, autrement, seraient complètement sans défense.

— Mais pourquoi maintenant ? Pourquoi pas voici des milliers de cycles ? Et pourquoi Virgil Samms ?

— Répondre à ces questions serait vous livrer de précieuses informations. Vous pourrez sans doute, mais trop tard, être en mesure d'y répondre vous-même. Pour continuer, vous m'accusez, et à travers moi tout Arisia, de lâcheté. C'est, à l'évidence, un raisonnement inepte et obscur. Réfléchissez, s'il vous plaît, sur l'étendue de votre échec dans l'affaire du planétoïde de Roger, sur le fait que vous n'avez rien pu accomplir depuis et sur la situation dans laquelle vous vous trouvez présentement.

« Bien que votre race soit fondamentalement matérialiste et mécaniste, alors que vous nous considérez comme de purs philosophes dénués de sens pratique, vous venez de constater, à votre grande surprise, que vos pires moyens physiques de destruction sont incapables d'infliger le moindre dommage à cette enveloppe charnelle que je contrôle actuellement, sans parler même d'affecter mon moi réel.

« Si cet épisode est le résultat du raisonnement habituel du Second par le rang de l'Ultime Cénacle... mais non, ma visualisation ne peut s'être trompée à ce point. L'autosatisfaction, la tendance innée du tyran à sous-estimer un opposant, tout cela vous a placé dans une position qui est fautive, mais je crains fort que cela ne se reproduise jamais.

— Soyez assuré que cela n'arrivera pas ! » rugit Gharlane.
« Ce n'est peut-être pas exactement de la lâcheté, mais c'est sans

aucun doute quelque chose d'approchant. Si vous aviez pu agir efficacement contre nous dans le passé, vous n'auriez pas hésité. Si vous pouviez valablement nous contrecarrer aujourd'hui, vous le feriez, au lieu de parler. C'est élémentaire, de toute évidence. Tout cela est si vrai que vous n'avez même pas essayé de le nier et d'ailleurs, dans le cas contraire, vous ne pourriez vous attendre à ce que je vous croie. » Des yeux noirs et froids soutenaient le regard des yeux bleus glacés du Norvégien.

« Le nier ? Certainement pas. Je suis heureux cependant que vous ayez utilisé le terme “efficacement” au lieu d’“ouvertement”, car nous nous sommes opposés efficacement à vous depuis le jour où ces planètes nouvellement formées se sont suffisamment refroidies pour permettre le développement d'une vie intelligente.

— Quoi ! Que dites-vous ? Mais comment ?

— Cela aussi vous l'apprendrez peut-être un jour, mais trop tard. Je vous ai maintenant dit tout ce que j'avais l'intention de vous dire. Je ne vous donnerai pas d'autres informations. Puisque vous savez déjà que les Arisians adultes sont plus nombreux que les Eddoriens, de telle façon qu'au moins un d'entre nous peut consacrer toute son énergie à bloquer toute interférence directe de l'un des vôtres, il doit manifestement vous apparaître que cela m'est égal que vous décidiez de partir ou de rester. Je peux demeurer ici et j'y demeurerai tout aussi longtemps que vous y serez. Je peux vous suivre et vous suivrai partout où vous vous aventurerez hors du volume d'espace protégé par les écrans d'Eddore. Le choix vous appartient. »

Gharlane disparut. L'Arisian l'imita instantanément. Le docteur Nels Bergenholm cependant resta. Il se retourna et reprit son travail là où il l'avait laissé, sachant exactement ce qu'il était en train de faire et ce qui lui restait à faire pour le terminer. Il supprima si habilement la zone d'inhibition mentale s'exerçant sur tous les humains environnants que nul ne soupçonna jamais que quoi que ce soit d'extraordinaire se fût passé. Il put mener à bien tout cela en dépit du fait que l'enveloppe charnelle connue de ses collègues du Service Triplanétaire sous le nom de Nels Bergenholm était alors animée non par l'esprit prodigieusement puissant de Drounli le

Modeleur mais par un enfant arisian trop jeune pour être de la moindre utilité dans ce qui allait suivre.

Arisia était sur le pied de guerre. Chaque esprit arisian adulte, ou même adolescent, était prêt à agir lorsque le moment serait venu. Cependant, aucun d'entre eux n'était tendu. Bien qu'il ne s'agît nullement de routine, ce que les Arisiens s'apprêtaient à faire avait été prévu depuis bien des cycles. Ils connaissaient tous avec précision leur tâche et les moyens de la remplir. Ils attendaient simplement...

« Ma visualisation manque de clarté à propos de la succession d'événements découlant du fait que la fusion d'esprits, dont Drounli est un des éléments, n'a pas détruit Gharlane d'Eddore lorsque ce dernier manipulait Roger le Gris. » Un jeune Gardien nommé Eukonidor s'adressait ainsi à l'assemblée des cerveaux d'Arisia. « Puis-je profiter de ce temps mort pour exposer ma visualisation afin de l'approfondir et de m'instruire ?

— Tu peux, jeune. » Les Anciens d'Arisia, les plus brillants intellects de cette puissante race, fondirent leurs esprits respectifs en un seul et approuvèrent. « Cela sera du temps bien employé. Poursuis.

— Séparé des autres Eddoriens par des distances intergalactiques comme il l'était, Gharlane aurait pu être isolé et détruit », remarqua le jeune Arisian, tandis qu'il développait timidement sa visualisation devant ses aînés. « C'est un axiome d'affirmer que sa destruction aurait sensiblement affaibli Eddore et, de ce fait, nous aurait aidés dans notre lutte. Aussi, est-il évident qu'il doit en découler un plus grand avantage pour qu'on l'ait laissé vivre. Certains points sont patents : Gharlane et les siens croiront qu'une fusion d'esprits arisiens n'a pas pu le tuer puisqu'elle ne l'a pas fait, et les Eddoriens, méprisant nos capacités et s'estimant très supérieurs à nous, ne seront pas amenés à mettre au point des écrans psychiques artificiels alimentés par l'énergie atomique avant le moment où même ces instruments arriveront trop tard pour sauver leur race. De la sorte, et selon toute probabilité, ils ne suspecteront pas que la Patrouille Galactique, qui va si prochainement voir le jour, sera l'outil essentiel de leur destruction. Cependant, en fonction de

ce qui précède, je ne vois pas bien pourquoi il nous est maintenant devenu nécessaire de tuer un Eddorien sur Eddore. Je ne peux non plus imaginer ni saisir nettement les techniques à employer pour l'anéantissement final d'Eddore. Il me manque certaines données fondamentales concernant des faits et des conditions qui prévalaient jadis, bien avant ma naissance. Je suis incapable de croire que mon entendement et ma mémoire aient pu être à ce point déficients. Se pourrait-il donc alors que ces données fondamentales ne soient ou n'aient jamais été disponibles ?

— Jeune, telle est en fait la vérité. Bien que ta visualisation du futur ne soit pas aussi détaillée et précise qu'elle le sera après encore bien des cycles de travail, ton bagage de connaissances est tout aussi complet que celui de n'importe lequel d'entre nous.

— Je vois. » Eukonidor eut un hochement de tête mental pour indiquer qu'il avait compris. « Je saisis maintenant la nécessité de la mort d'un Eddorien de rang inférieur. Un Gardien sera suffisant. Et pour l'Ultime Cénacle d'Eddore, il n'apparaîtra ni surprenant ni inquiétant que la fusion globale des esprits d'Arisia soit en mesure d'anéantir une entité relativement aussi mineure. Oui, je saisis parfaitement. »

Il y eut un silence qui se poursuivit pendant des minutes ? Des jours ? Des semaines ? Qui peut le dire ? Que signifie même la notion de temps pour un Arisian ?

Puis arriva Drounli à l'instant même où il venait de quitter la Colline – les distances intergalactiques ne signifiant rien à la vitesse de la pensée. Il joignit son esprit à ceux des trois autres Modeleurs de la Civilisation déjà sur le qui-vive et n'attendant plus que sa venue. La fusion complète de tous les esprits d'Arisia se lança à travers l'espace. Cette concentration d'énergie mentale sans précédent atteignit les écrans défensifs extérieurs d'Eddore presque en même temps que l'entité désignée sous le nom de Gharlane. L'Eddorien, cependant, franchit la barrière mais tel ne fut pas le cas des Arisians.

*

* *

Ils se heurtèrent à l'écran le plus extérieur d'Eddore et, sous l'impact, celui-ci céda instantanément. Puis aussitôt et sans que les défenseurs de la planète en soient conscients, les forces d'Arisia se divisèrent en deux. Les Anciens, avec tous les Modeleurs, se saisirent de l'Eddorien qui avait la charge de l'écran, l'entourèrent d'un impénétrable réseau d'énergie et l'entraînèrent dans l'espace intergalactique.

Puis, le sondant sans relâche, ils disséquèrent littéralement leur infortuné prisonnier. Avant que celui-ci ne succombât sous la violence de l'interrogatoire, les Anciens d'Arisia apprirent tout ce que cet Eddorien et ses ancêtres avaient mémorisé jusque-là. Ils se replièrent alors sur Arisia, laissant leurs compagnons plus jeunes faire ce qu'ils pourraient contre la puissante Eddore.

Que l'assaut de ces forces mineures fût stoppé au second, au troisième, au quatrième ou au dernier écran, qu'elles atteignissent la surface même de la planète et y causent quelque dommage, tout cela n'avait qu'une importance très relative. Il fallait laisser Eddore repousser cet assaut sans difficulté particulière. Pendant des cycles, les Eddoriens devraient croire et croiraient qu'ils n'avaient rien à redouter des Arisiens.

Cependant, la bataille réelle avait été gagnée. Les visualisations arisiennes pouvaient maintenant dépeindre avec exactitude toutes les phases de l'inévitable conflit qui allait dorénavant s'amplifier. Les Arisiens n'aboutirent pas à une conclusion très encourageante, car leurs études prospectives démontrèrent invariablement que la seule méthode possible d'anéantir les Eddoriens mettrait nécessairement fin à leur utilité comme Gardiens de la Civilisation.

Une telle éventualité ayant été démontrée indispensable, les Arisiens l'acceptèrent et travaillèrent à sa réalisation, sans hésitation.

Chapitre II

Comme on l'a déjà rapporté, la Colline, qui à l'origine avait été construite pour être le quartier général terrestre du Service Triplanétaire, était devenue le siège de la Patrouille Solarienne, cette dernière n'étant encore qu'à demi organisée. Elle était et est encore une montagne tronquée, entièrement blindée et creusée en tous sens. Mais les êtres humains n'aiment pas vivre éternellement sous terre, aussi merveilleusement éclairée et aussi confortablement équipée que soit leur demeure. De ce fait, la Réserve s'étendait bien au-delà de la base de ce cône de métal gris, lisse, impressionnant. Au-delà même de ce vaste parc, se trouvait une petite agglomération composée d'une centaine de fermes ultramodernes. Par un après-midi de ce splendide mois de mai, dans le stade doté, entre autres choses, d'une douzaine de courts de tennis entourés de tribunes, deux cents personnes environ suivaient un match qui semblait revêtir une certaine importance locale.

Deux hommes étaient assis dans une rangée qui comportait des sièges pour vingt et observaient avec admiration le couple qui semblait bien parti pour gagner le championnat des doubles-mixtes de la Colline.

« Joli couple, Rod, bien que ce ne soit pas à moi de le dire et merveilleux joueurs de surcroît ! » Le conseiller solarien Virgil Samms s'adressait ainsi à son compagnon, tandis que les adversaires changeaient de camp. « Je continue cependant à penser que cette drôlesse devrait s'habiller un peu plus. Son short de nylon blanc la fait paraître plus nue que de nature. Je le lui ai déjà dit mais cette effrontée persiste à se vêtir de moins en moins.

— Bien sûr. » Le commissaire Roderick K. Kinnison se mit à rire doucement : « À quoi t'attendais-tu donc ? Elle a déjà tes

cheveux et tes yeux, pourquoi n'aurait-elle pas aussi ton entêtement ? Il y a quand même une bonne chose : elle a tout ce qu'il faut pour se passer de voiles, et ce n'est pas le cas de la plupart de ses semblables. Mais ce que je ne peux comprendre, c'est pourquoi ils ne... » Il s'interrompt.

« Je ne comprends pas non plus. Dieu sait que nous les avons suffisamment poussés l'un vers l'autre et Jack Kinnison et Jill Samms devraient pourtant faire un couple sensationnel. Mais s'ils ne veulent pas... Toutefois, rien n'est perdu. Ils sont jeunes encore et très bons amis... »

Si Samms père avait cependant pu se trouver sur le terrain au lieu d'être dans les tribunes, il aurait été fort surpris. Car le jeune Kinnison, tout en conservant un visage apparemment souriant, s'adressait à sa séduisante partenaire en des termes fort peu galants.

« Écoute un peu, tête de linotte, espèce de sauterelle aux allures de princesse et à la cervelle creuse ! » rageait-il à voix basse mais remplie d'amertume. « Je devrais bien t'arracher ce qui te sert de tête ! Je t'ai déjà dit plus de mille fois de t'occuper de ton camp et de rester en dehors du mien ! Si tu t'étais trouvée là où tu aurais dû et si tu avais observé mon signal, Franck n'aurait jamais marqué ces trente points. Et si Loïs n'avait pas joué dans le filet, elle t'aurait prise à contrepied, à un kilomètre de ta place, ce qui lui aurait permis de remporter le jeu... Que te crois-tu en train de faire, de toute façon ? Jouer au tennis ou chercher à savoir à combien d'innocents spectateurs tu peux faire tourner la tête ?

— Qu'en penses-tu ? » lui répondit en souriant la jeune fille.

Ses yeux sombres, à quelques centimètres à peine au-dessous des siens, jetaient des éclairs. « Et regardez-moi un peu qui s'avise de me donner des conseils ! Pour votre information, monsieur le pilote John K. Kinnison, sachez que ce n'est pas parce qu'il vous faut jouer les cracks au point de ne pouvoir admettre que deux de nos bons amis marquent un point par-ci, par-là, et même qui sait, remportent un jeu, pour que je me transforme à mon tour en Samms la Terreur, et je vous dirai aussi...

— Tu ne me diras rien du tout, Jill. C'est moi qui parle ! Commence dans la vie à perdre des points et tu t'apercevras vite où cela te mène. Je ne joue pas à ce genre de jeu et aussi longtemps que tu feras équipe avec moi, il en sera de même, ou autrement... Si tu persistes à faire l'imbécile, la prochaine balle que j'enverrai sera destinée à la partie la plus charnue de ton short, là juste où il devrait y avoir une poche revolver. Tu en auras un tel bleu qu'il ne te restera plus qu'à manger sur le dessus de la cheminée pendant au moins trois jours ! Aussi, as-tu intérêt à te méfier !

— Tu es un insupportable enquiquineur ! Oh, comme j'aimerais te casser ma raquette sur le crâne ! Et je ne vais pas m'en priver. Je quitterai le court si tu ne... »

Le sifflet retentit. Virgilia Samms, tout sourire, fila vers la ligne de fond et devint la personnification même du mouvement fluide. La balle siffla au ras du filet. C'était un service de toute beauté. Le jeu se poursuivit... Quelques minutes plus tard, dans la salle de douches où Jack Kinnison sifflotait allègrement, tout en se massant vigoureusement, un jeune homme à la carrure impressionnante s'avança et lui assena une claque retentissante entre les deux omoplates.

« Mes félicitations, Jack... Mais il y a une chose que je voudrais te demander. C'est en quelque sorte confidentiel...

— Accouche ! N'avons-nous pas mangé dans la même assiette depuis je ne sais combien de lunes ? Pourquoi ces soudaines précautions oratoires, Mase ? Ce n'est pas du tout ton genre.

— Eh bien... c'est... Tu sais que je sais lire sur les lèvres.

— Bien sûr, cela fait partie de notre entraînement. Et alors ?

— Voilà, c'est seulement que... j'ai pu suivre ce que M^{lle} Samms et toi-même vous êtes dit, et si ce sont là des propos d'amoureux, je veux bien être pris pour un chien des marais vénusiens.

— Amoureux ! Qui a jamais prétendu que nous étions amoureux l'un de l'autre ?... Ah ! je vois, tu as pris au sérieux les discours de mon paternel. Amoureux ! Tu me vois avec ce poison de rouquine ? Cette mijaurée sans cervelle ? Tu rêves, ou quoi ?

— Calme-toi un peu Jack. » La voix du jeune officier était quelque peu coupante. « Tu n'es pas dans le coup. Tu te mets le doigt dans l'œil jusqu'au coude, cette Jill est formidable, c'est la plus jolie fille de la Réserve et, ma foi, elle a une classe sensationnelle !

— Comment ? » Etonné, le jeune Kinnison cessa de s'éponger et resta bouche bée. « Tu veux dire que tu t'es volontairement tenu à l'écart d'elle parce que... » Il s'appêtait à dire : « Parce que tu es le meilleur ami que j'aie dans tout le système solaire », mais il s'en abstint.

« Ma foi, j'ai pensé que cela risquait de paraître un peu salaud... » Son interlocuteur non plus n'osa pas exprimer ouvertement ce que dans leur for intérieur chacun d'eux savait être la vérité. « Mais si tu n'es pas... si tu es d'accord bien sûr...

— Attends-moi trente secondes, je vais te présenter... »

Jack enfila son uniforme et, quelques minutes plus tard, les deux jeunes officiers, impeccables dans leur tenue noir et argent de la Patrouille, se dirigèrent vers le vestiaire des dames.

« ...mais elle est très bien quand même dans la plupart des cas ». Kinnison s'excusait à moitié pour ce qu'il venait de dire. « En dehors d'avoir une tête de cochon, c'est une brave fille. La plupart du temps... elle est très bien, mais je n'en voudrais pas, même si on me donnait une prime avec et je pense que c'est réciproque. Je ne crois pas que tu sois véritablement mordu, Mase. Au bout d'une semaine, tu auras envie de lui arracher une jambe et de la battre à mort avec. Mais au fond, il est préférable que tu en fasses toi-même l'expérience. »

Quelques instants plus tard apparut M^{lle} Samms, un peu plus habillée qu'auparavant, en blouse et kilt, comme l'exigeait la mode du moment.

« Hé Jill ! Voici Mase dont je t'ai déjà parlé, mon compagnon de bord. Mason Northrop, officier électronique. »

— Oui, j'ai déjà entendu parler de vous, Tronic et plutôt deux fois qu'une. » Elle lui serra chaleureusement la main.

« Il ne t'a pas espionnée au faisceau sondeur, Jill, car il aurait craint de paraître indiscret. Peux-tu imaginer cela ? D'ailleurs je me suis hâté de le rassurer. Je l'ai également

prévenu qu'il avait intérêt à être blindé contre les sautes d'humeur qui font ton charme.

— Oh ! tu as pris cette peine ? C'est vraiment gentil à toi. Mais comment... Oh ! c'est avec cela ? » Elle montra du doigt la puissante paire de jumelles prismatiques qui faisait partie de l'équipement de tout astronaute.

« Uh ! huh !... » Northrop se tortilla un peu mais ne se démonta point.

« Si seulement j'étais aussi grande et solide que vous », dit-elle en regardant admirativement le mètre quatre-vingt-dix et les deux cents livres de muscles et d'os, « je l'aurais attrapé par une patte et fait tourner au-dessus de ma tête avant de le balancer au quinzième rang des tribunes.

— Ouch ! Touché, Jill ! Mais peut-être l'ai-je mérité ? Arrêtons les hostilités, veux-tu ? À bientôt tous les deux. » Kinnison se retourna et s'éloigna rapidement.

« Vous voulez savoir pourquoi il file si vite ? » Jill lança à son compagnon un sourire bref et enjoué. « Ce n'est pas qu'il abandonne la partie. Regardez la blonde là-bas, celle à la robe rouge flamboyante. Très peu de blondes peuvent se permettre d'arborer des couleurs aussi violentes. C'est la Maynard avec ses fossettes.

— Blonde avec des fossettes... euh... ?

— Uh ! Uh ! Il est adulte... La moutarde m'était montée au nez et à lui aussi je crois. Vous savez, ni l'un ni l'autre ne pensait la moitié de ce que nous nous sommes dit... ou... du moins... » Sa voix mourut.

« Je ne sais trop si je comprends ou non », répondit gauchement mais honnêtement Northrop.

« C'est peut-être un phénomène électrique, lorsque les charges se repoussent inversement au carré de la distance ? C'est un peu l'impression que ça me donne.

— C'est bien possible ! J'en suis très heureux. » Le visage de l'homme s'éclaira. « Et je suis une charge de signe opposé. Allons-nous-en ! »

*

* *

Et dans le bureau souterrain de Virgil Samms, les deux hommes les plus puissants de la Civilisation étaient plongés dans une discussion serrée.

« ... suffisamment d'ennuis pour garder éveillés chaque nuit quatre hommes de notre calibre ». La voix de Samms semblait détachée, mais ses yeux étaient sombres et moroses. « Avec le temps, tu pourras peut-être venir à bout des tiens, ils sont essentiellement localisés dans un seul système solaire dont le langage et les coutumes nous sont connus, et le restant n'est que de la broutille. Mais comment, comment, peut-on appliquer la loi efficacement ou même tenter de le faire lorsqu'un homme peut commettre un crime ou un pirate s'emparer d'un vaisseau et se trouver à des centaines de parsecs de distance, avant même que le délit soit découvert ? Comment un représentant de la loi de Tellus peut-il découvrir un criminel sur un monde étranger qui ne connaît absolument rien de notre Patrouille, un monde à la langue totalement inconnue et qui, peut-être même, n'en a pas ? Il lui faudra des mois pour découvrir qui et où sont les agents locaux de la force publique lorsqu'il y en a. Il doit pourtant bien exister un moyen, Rod ! Il faut qu'il y en ait un ! » Samms frappa bruyamment de la paume de sa main le dessus de son bureau. « Et par Dieu, je le découvrirai, il faut que la Patrouille ait le dernier mot !

— Samms le Croisé, maintenant et à jamais ! » Il n'y avait nulle trace de moquerie dans la voix ou sur le visage de Kinnison, mais seulement amitié et admiration. « Et je parierais que tu y arriveras, à ta Patrouille interstellaire ou je ne sais plus trop quoi...

— Ma Patrouille Galactique ! J'en connais au moins le nom faute de mieux !

— ... C'est comme si c'était déjà fait. Tu as déjà accompli une œuvre colossale, Virgil. Tu as unifié ce système, puis il y a eu Névia, les colonies d'Aldebaran II et toutes les autres planètes, y compris Valeria. Bizarre d'ailleurs le cas de Valeria, n'est-ce pas ? »

Il y eut un moment de silence, puis Kinnison reprit :

« Mais partout où l'on trouve des diamants, les Hollandais ne sont jamais bien loin. Et les femmes de Hollande vont là où vont leurs hommes. En dépit des avis médicaux, des bébés n'ont pas tardé à voir le jour et bien que beaucoup des adultes aient péri – une gravité de 3 G n'est pas une plaisanterie – pratiquement tous les nourrissons ont survécu. Ils ont développé les muscles et les os nécessaires à leur environnement. Ils ont marché à dix-huit mois et vivent très normalement. On dit que la troisième génération sera parfaitement à l'aise sur sa planète.

— Ce qui montre bien, après tout, que l'animal humain est beaucoup plus adaptable que ne le croyaient les toubibs... N'essaie pas de dévier la conversation, Rod ! Tu connais comme moi les problèmes que nous devons résoudre, et les migraines qu'entraîne le développement du commerce interstellaire avec le cortège de nouveaux vices qui l'accompagne, et les drogues, la thionite, par exemple, dont nous ignorons jusqu'à l'origine. Et je n'ai pas besoin d'insister sur le taux actuel des assurances, compte tenu de la piraterie spatiale !

— C'est inutile d'insister lourdement ! Songe au prix des cigares d'Aldebaran, les seuls qui soient dignes d'être fumés. Tu as abandonné, je crois, l'idée qu'Arisia était le G.Q.G. des pirates !

— Effectivement, cette planète ne l'est certainement pas. Les pirates en sont plus effrayés que ne le sont même tous les vagabonds de l'espace. C'est un endroit inaccessible, un monde interdit à tous, y compris apparemment à mes meilleurs agents. Tout ce que j'en connais, c'est son nom : Arisia, celui que nos planétographes lui ont attribué. C'est le premier phénomène complètement incompréhensible auquel je me sois jamais heurté.

« Pourtant, nous ne devrions pas être tellement surpris », poursuit Samms d'un air pensif. « Nous commençons à peine à gratter un peu la surface des choses et il est normal de rencontrer des faits curieux, déroutants, ou même totalement inexplicables. Des faits, des situations, des événements et des êtres face auxquels l'expérience acquise dans notre seul petit système solaire ne nous permettra pas de faire face. En réalité,

nous y sommes arrivés ! Si, voici dix ans, quelqu'un nous avait dit qu'une race telle que celle de Rigel existait, jamais nous ne l'aurions cru. Un vaisseau y est allé, comme tu le sais, une seule et unique fois ! Une heure au cœur d'une cité rigelienne, ou une minute dans l'une de leurs automobiles, suffit à rendre fou un Tellurien.

— Je vois ce que tu veux dire », agréa Kinnison. « Il y a quelques années, j'aurais sans doute demandé que les psychiatres examinent un gars qui m'aurait raconté une pareille histoire ! Et les Palainians sont encore pires. Des gens, si on peut les baptiser ainsi, qui vivent sur Pluton et s'y plaisent... Des entités si étrangères que personne à ma connaissance n'est parvenu à les comprendre. Mais il n'est pas besoin d'aller si loin lorsqu'on veut scruter l'insondable. Qui ou quoi se dissimulait derrière celui qui se fit appeler Roger le Gris, et depuis combien de temps d'ailleurs ? Et, dans la même optique, ton jeune Bergenholm n'a rien à lui envier. Pendant que j'y pense, tu ne m'as jamais expliqué comment il se fait que l'on parle toujours du moteur Bergenholm et non du Rodebush-Cleveland, alors que c'est à eux que l'on doit le trafic interstellaire et, avec celui-ci, les neuf dixièmes de nos casse-tête. Si ce que l'on m'a dit est vrai, Bergenholm n'était pas et n'est toujours pas ingénieur.

— Je ne te l'ai pas expliqué ? J'étais pourtant persuadé du contraire... Effectivement, il n'a pas une formation d'ingénieur. Or, l'appareil original, le Rodebush-Cleveland, s'était révélé comme un engin indomptable et pratiquement inutilisable, comme tu le sais...

— Oh combien ! » s'exclama d'un ton convaincu Kinnison.

« Ils se torturèrent les méninges des mois durant sans parvenir à l'améliorer. Puis, un beau jour, ce gamin de Bergenholm pénétra dans leur laboratoire, trimbalant sa grande carcasse malhabile qui oscillait d'un pied sur l'autre. Il regarda innocemment l'appareil pendant une couple de minutes, puis annonça : "Pourquoi n'utilisez-vous pas de l'uranium à la place de fer ? Il faudrait aussi recâbler ce moteur de façon qu'il produise un type d'ondes ainsi modulées, avec des ventres ici et là, à l'inverse de ses caractéristiques actuelles." Et il dessina de chic, deux courbes vraiment magnifiques. "Mais pourquoi

ferions-nous cela ?” demandèrent-ils en chœur. “Parce que comme cela, ça marchera”, leur répondit-il. Et il les quitta d’un air aussi détaché qu’il était entré. Il ne put ou ne voulut rien leur dire de plus. Désespérés comme ils l’étaient, ils essayèrent et ça fonctionna ! Et depuis, personne n’a jamais eu le moindre pépin avec un Bergenholm. C’est pourquoi Rodebush et Cleveland insistèrent pour que leur moteur soit ainsi baptisé.

— Je vois et cela confirme ce que je viens de te raconter. Mais si c’est un individu de ce calibre, pourquoi n’obtient-il pas de résultat dans le problème que je lui ai posé : à savoir celui de notre insigne ? Aurait-il par hasard abouti à quelque chose ?

— Non... du moins jusqu’à la nuit dernière, mais j’ai un mot sur mon bureau, dans lequel il demande à me voir aujourd’hui. Veux-tu que nous le fassions venir tout de suite ?

— Parfait ! J’aimerais bien lui parler si tu n’y vois pas d’inconvénient et lui non plus. »

Le jeune savant fut convoqué et présenté au haut-commissaire.

« Allez-y, docteur Bergenholm », ordonna alors Samms. « Vous pouvez parler devant nous deux comme si vous étiez seul avec moi.

— J’ai déjà été qualifié, vous le savez, d’illuminé », annonça pour commencer Bergenholm, d’un ton abrupt. « On raconte que je vis dans les rêves, que j’ai des visions, que j’entends des voix, etc., que mon cerveau fonctionne intuitivement et que je suis un génie. Or, j’affirme catégoriquement que je n’ai rien d’un génie, à moins que l’idée que j’ai du sens de ce mot soit différente de celle du reste de l’humanité. »

Bergenholm s’arrêta. Samms et Kinnison se dévisagèrent. Kinnison rompit le bref silence.

« Le conseiller et moi-même venons justement de discuter du fait qu’il existe bien des choses que nous ignorons encore et qu’avec l’abord, pour l’humanité, de nouveaux champs d’activité, l’impossible est devenu probable. Nous sommes donc susceptibles, je crois, d’écouter avec un esprit ouvert, tout ce que vous avez à nous dire.

— Très bien, mais d’abord souvenez-vous que je suis un scientifique. En tant que tel, je suis entraîné à observer, à penser

la tête froide, à tout analyser scrupuleusement, et à vérifier chaque hypothèse. Et cependant, je reconnais que j'ai moi-même accompli des actes, ou si vous préférez, été à l'origine d'événements que je ne peux expliquer, à vous ou à quiconque d'ailleurs, en des termes admis par notre science.

— Ah, je vois ! Oui, bien sûr. »

Samms, prodigieusement intéressé, se pencha en avant.

« Vous êtes, je le suppose, au courant de mes origines ? »

Samms, aussi brillant fût-il, n'attacha cependant pas d'importance au fait que le géant norvégien répondait à sa question en en posant une à son tour.

« Oui... Ah ! je commence à comprendre... Mais le haut-commissaire n'a pas eu connaissance de votre dossier. Poursuivez.

— Mon père est le docteur Hjalmar Bergenholm. Ma mère, avant son mariage, était le docteur Olga Bjornson. Tous deux étaient et sont encore des physiciens nucléaires et, de plus, de remarquables chercheurs. Ils ont été considérés comme des pionniers dans leur branche. Ils ont travaillé et continuent à le faire dans le domaine des techniques de pointe.

— Oh ! » s'exclama Kinnison, « un mutant ? Vous êtes né avec un don de double vue ou quelque chose d'approchant.

— Il ne s'agit pas de double vue, du moins telle que la rumeur publique entend la chose. Les archives, d'ailleurs, prouvent qu'on n'a jamais pu démontrer une pareille faculté à la satisfaction d'un seul enquêteur scientifique compétent. Ce don que j'ai, c'est quelque chose d'entièrement différent. Savoir si, oui ou non, il s'agit d'une mutation vraie qui se transmettra à mes descendants est un intéressant sujet de spéculation mais qui n'a rien à voir avec le problème présent. Il y a, j'en suis absolument certain, une science de l'esprit qui est aussi réelle et immuable dans ses fondements que peut l'être la physique. Je sais qu'une telle science existe et que je suis né avec la faculté d'en deviner intuitivement quelques bribes.

« Mais pour en venir à la question de l'emblème de la Patrouille, ce météore était et reste purement matériel. Les pirates disposent de savants aussi capables que les nôtres. Ce que la science peut inventer et synthétiser, elle peut l'analyser et

le reproduire. Il y a cependant un domaine au-delà duquel la physique ne peut aller. Il lui est impossible de comprendre ou d'imiter les produits tangibles de ce que j'ai baptisé fort improprement la science de l'esprit.

« Je sais, conseiller Samms, ce dont a besoin le Service Triplanétaire. Il s'agit de quelque chose de beaucoup plus sophistiqué que son actuel météore. Je sais aussi que ce besoin deviendra de plus en plus pressant au fur et à mesure de l'accroissement de la sphère d'action de la Patrouille. Sans un insigne réellement caractéristique, la Patrouille Solarienne sera encore plus handicapée que le Service Triplanétaire, et sa croissance logique en Patrouille Stellaire ou en un quelconque autre organisme plus important se révélera pratiquement impossible. Nous avons besoin d'un objet qui puisse identifier de façon irréfutable, et sans aucune hésitation, n'importe lequel des représentants de la Civilisation en quelque endroit que ce soit. Ce devra être un insigne impossible à fabriquer ou même imiter, et qui tuera quiconque essaiera de l'utiliser indûment. Il devra agir comme un communicateur télépathique entre son propriétaire et toute autre forme d'intelligence, quel qu'en soit le niveau, de façon que l'échange mental qui est beaucoup plus clair et rapide que le dialogue par des moyens matériels, soit possible sans avoir à chaque fois la fastidieuse obligation d'apprendre un nouveau langage. Ainsi pourrions-nous prendre contact avec des races comme celles de Rigel IV ou de Palain VII, que nous savons dotées d'une très haute intelligence et qui doivent déjà être familiarisées avec la télépathie.

— Êtes-vous en train de lire dans mes pensées ? » demanda Samms d'un ton placide.

« Non », répondit simplement Bergenholm. « Ce n'est pas et cela n'a jamais été nécessaire. Tout individu doué d'un cerveau en ordre de marche et qui a sérieusement considéré la question doit arriver aux mêmes conclusions, s'il a à cœur le bien de la Civilisation.

— C'est bien probable au fond, mais cessons nos digressions. Pour être ici, vous devez avoir une solution à me proposer. De quoi s'agit-il ?

— Il faut que vous, conseiller Samms, vous rendiez le plus rapidement possible sur Arisia.

— Arisia ! » s'exclama Samms. « Arisia ! Par tous les démons de l'enfer, pourquoi Arisia ? Et comment parviendrons-nous à nous en approcher ? Ignorez-vous donc que personne jamais n'a pu arriver même à proximité de cette maudite planète ? »

Bergenholt haussa les épaules et laissa retomber les bras, indiquant de la sorte l'impossibilité où il était de répondre.

« Comment pouvez-vous savoir ? Est-ce encore une de vos intuitions ? »

Kinnison poursuivit : « Ou quelqu'un vous a-t-il révélé quelque chose ? Comment avez-vous eu ces renseignements ? »

— Il ne s'agit pas d'intuition », répliqua d'un ton assuré le Norvégien. « Et personne ne m'a rien dit. Mais je sais que, tout comme la combustion de l'hydrogène dans l'oxygène donne de l'eau, les Arisiens sont très versés dans ce que j'ai appelé la science de l'esprit. Je sais également que si Virgil Samms se rend sur Arisia, il obtiendra l'insigne dont il a besoin et qu'il ne pourra obtenir autrement. Quant à comprendre comment je sais ces choses... je ne peux... j'ai... je le sais, c'est tout ce que je peux vous dire ! »

Sans rien ajouter, et sans même demander la permission de se retirer, Bergenholt fit demi-tour et fila vers la sortie. Samms et Kinnison se dévisagèrent.

« Eh bien ? » demanda Kinnison d'un ton interloqué.

« J'y vais. Immédiatement. Je me soucie peu de savoir si je suis ou non irremplaçable et si l'on doit penser que je suis plus ou moins cinglé... Je fais totale confiance à Bergenholt et, de toute façon, son moteur est là pour répondre de lui. Que comptes-tu faire ? M'accompagnes-tu ? »

— Oui. Je n'irai pas jusqu'à dire que je suis convaincu à cent pour cent, mais comme tu l'as si bien rappelé, le moteur Bergenholt est quelque chose de trop important pour qu'on ne prenne pas son inventeur au sérieux. Même en minimisant les choses, c'est un essai qui mérite d'être tenté. Sur quel vaisseau comptes-tu embarquer ? Tu ne veux sans doute pas mobiliser toute la flotte. Préfères-tu le *Boise* ou le *Chicago* ? »

C'était maintenant le commissaire à la Sécurité Publique qui parlait, le commandant en chef des forces armées. « Je pencherais pour le *Chicago*, c'est notre unité la plus rapide et la plus puissante.

— Décision approuvée. Décollage demain à midi. »

Chapitre III

Le super-croiseur *Chicago*, tandis qu'il approchait de la frontière immatérielle mais cependant parfaitement définie, qu'aucun autre vaisseau n'avait été autorisé à franchir, passa en vol aninertiel et poursuivit prudemment sa progression kilomètre après kilomètre. Chaque homme, à bord, depuis le haut-commissaire et le conseiller jusqu'au dernier matelot, était tendu et sur le qui-vive. Les histoires qui couraient sur Arisia, du fait même de leur extrême variété et de leur contexte fantastique, faisaient que nul ne savait à quoi réellement s'attendre. Ils redoutaient l'imprévisible et furent comblés.

« Ah ! Telluriens ! vous êtes juste à l'heure. » Une voix forte, assurée, aux résonances profondes, se fit entendre dans chacun des esprits de l'équipage du gigantesque vaisseau de ligne. « Officiers, navigants et pilotes, prenez la trajectoire 178-7-12-53. Conservez-la et demeurez en vol aninertiel sous accélération d'un G terrestre. Virgil Samms va maintenant entrer en contact avec nous. Il reprendra conscience dans exactement six de vos heures. »

Totalement désarçonnés par leur première expérience avec la télépathie, aucun des membres de l'équipage du *Chicago* ne remarqua quoi que ce soit d'anormal dans l'énoncé de cette pensée d'une clarté de cristal. Samms et Kinnison cependant, comme toujours attentifs à l'extrême, s'en avisèrent instantanément. Mais, bien que prévenus et en alerte devant le moindre signe d'hypnotisme ou de suggestion mentale, aucun des deux, sur le coup ou par la suite, ne se douta que Virgil Samms n'avait, en fait, jamais quitté le *Chicago*.

Samms fut persuadé qu'il embarquait sur une vedette de sauvetage et qu'il dirigeait celle-ci vers la brume lumineuse qui dissimulait Arisia. Le haut-commissaire Kinnison en fut

également convaincu ainsi que tous les autres membres de l'équipage, car lui comme les officiers purent observer la scène sur leurs écrans. Ils surveillèrent la vedette qui rapetissait avec la distance et la virent disparaître dans l'étrange voile chatoyant que les plus puissants faisceaux sondeurs à hyperondes ne parvenaient pas à pénétrer.

Ils attendirent.

Et, comme chaque témoin concerné fut persuadé sans le moindre doute possible, et pour le reste de son existence, que tout ce qui semblait se dérouler avait effectivement lieu, c'est ainsi que l'on racontera l'histoire...

Alors, Virgil Samms fit franchir à son petit vaisseau l'ultime écran arisian et découvrit un monde si semblable à la Terre qu'il aurait pu être son jumeau. Il y découvrit des calottes glaciaires, d'immenses étendues bleues océaniques et des continents verdoyants, partiellement dissimulés par des masses de nuages moutonneux.

Y trouverait-il, ou non, des villes ? Bien qu'il ne sût pas très bien à quoi s'attendre, il ne pensait pas en découvrir sur Arisia. Pour remplir le rôle de *deus ex machina*, l'Arisian que Samms allait affronter se devait d'être un surhomme, une créature très au-delà de l'être humain par le savoir, l'expérience et les capacités mentales. Or, les représentants d'une telle race avaient-ils encore besoin de villes ? Il apparut à Samms qu'elles leur seraient parfaitement inutiles. Aussi ne devrait-il s'y trouver aucune agglomération. De fait, il n'en décela aucune.

La vedette piqua vers le sol, ralentit, se posa en douceur sur une aire d'atterrissage à la périphérie de ce qui lui apparut être un modeste bourg entouré de fermes et de bois.

« Par ici, s'il vous plaît. » Une voix immatérielle le dirigea vers un véhicule à deux roues qui ressemblait beaucoup à un cabriolet Dillingham.

Ce véhicule, cependant, démarra de lui-même dès que Samms en eut refermé la porte sur lui. Filant en souplesse le long d'une route pavée dépourvue de tout trafic, dépassant fermes et villas, il s'arrêta de lui-même devant une structure massive et basse qui occupait le centre du village et qui apparemment en constituait la raison d'être.

« Par ici, s'il vous plaît. » Samms franchit une porte qui s'ouvrit automatiquement, traversa un hall désert et se retrouva dans une vaste pièce centrale qui renfermait un siège confortablement capitonné et une cuve.

« Prenez place, je vous prie. » Samms s'exécuta. Il se demandait d'ailleurs s'il aurait pu rester debout plus longtemps.

Il s'était préparé à rencontrer un être exceptionnel, mais ce qu'il avait en face de lui dépassait de très loin ses rêves les plus fous. Il y avait là un cerveau, uniquement cela et rien d'autre, une masse presque sphérique d'au moins trois mètres de diamètre, immergée et flottant en parfait équilibre au sein d'un liquide plaisamment aromatique.

« Décontractez-vous », ordonna l'Arisian d'un ton rassurant et Samms sut qu'il pouvait obéir. « Grâce à celui que vous connaissez sous le nom de Bergenholm, j'ai eu connaissance de votre problème et vous ai permis de vous rendre ici afin de vous en entretenir.

— Mais ce... rien de ceci... ce n'est pas... ça ne peut pas être réel ! » bafouilla Samms. « Je suis, je dois être en train de rêver et cependant je sais que je ne puis être hypnotisé. J'ai été psychologiquement immunisé contre !

— Qu'appelle-t-on réalité ? » demanda calmement l'Arisian. « Vos plus profonds penseurs n'ont jamais été capables de répondre à cette question. Moi-même, bien que beaucoup plus âgé et plus capable que n'importe quel membre de votre race, je n'essaierai même pas de vous donner la bonne réponse. En outre, du fait d'un manque manifeste d'expérience, on doit s'attendre que vous croyiez sans hésitation les paroles de réconfort que je serais susceptible de vous dispenser verbalement ou mentalement. Vous devez donc vous convaincre définitivement, à l'aide de vos cinq sens, que moi-même et tout ce qui vous entoure sommes réels, au sens où vous entendez la réalité. Vous avez déjà vu ce village et son bâtiment central, vous voyez maintenant l'enveloppe matérielle qui abrite l'entité que je suis. Vous sentez votre propre chair lorsque vous frappez du poing cette paroi et vous en éprouvez la dureté et entendez le son produit. Lorsque vous avez pénétré dans cette pièce, vous avez dû flairer l'odeur de la solution nutritive dans laquelle je

vis. Pour parachever ma démonstration, il ne manque plus que le goût. Auriez-vous par hasard soif ou faim ?

— Les deux, ma foi !

— Buvez du contenu de ce hanap là-bas. Afin d'éviter toute accusation de suggestion, je ne vous en dirai rien, sinon le fait qu'il s'accorde parfaitement au métabolisme de votre espèce. »

Samms, quelque peu hésitant, porta le hanap à ses lèvres puis, le saisissant à deux mains, en ingurgita une copieuse rasade. C'était délicieux. À l'odeur, cela évoquait un cocktail de tous les arômes connus de la gastronomie et au goût le plus succulent des repas que Samms eût dégustés. Ce liquide coupa sa soif comme aucune autre boisson n'avait jamais réussi à le faire. Mais il ne put même pas vider ce hanap pourtant relativement petit. Quel qu'en fût le contenu, celui-ci avait des propriétés nutritives nettement plus considérables que le meilleur des rosbifs. Avec un soupir de satisfaction, Samms reposa le hanap et se retourna vers son hôte :

« Je suis convaincu. Tout cela était bien réel. Aucune influence mentale n'aurait pu aussi complètement et parfaitement satisfaire les besoins purement physiques d'un corps affamé et assoiffé comme l'était le mien. Je vous remercie infiniment, de m'avoir autorisé à venir ici, monsieur...

— Vous pouvez m'appeler Mentor. Je n'ai pas de nom au sens où vous entendez le terme. Maintenant, je vous prie de penser intensément à vos problèmes et à vos difficultés. Il n'est nul besoin de vous exprimer verbalement. Racontez-moi ce que vous avez accompli et ce que vous avez l'intention d'entreprendre. »

Samms se concentra et expliqua clairement mais avec fougue son problème. Quelques minutes lui suffirent pour évoquer les événements qui avaient donné naissance à l'Alliance Triplanétaire. Il raconta les débuts de la Patrouille Solarienne puis, pendant plus de trois heures, il développa son projet de Patrouille Galactique. À la fin, il s'arracha à ses rêves pour se réfugier dans la réalité. Il se redressa d'un bond, se mit à arpenter la pièce et déclara :

« Mais à tout cela il existe un empêchement majeur, un obstacle absolument catastrophique, qui est d'ailleurs inhérent

au projet lui-même et rend toute l'affaire impossible », explosa-t-il d'un ton rageur. « Aucun homme ou groupe d'hommes, quels qu'ils soient, ne doit détenir une puissance pareille. Le Conseil et moi-même avons déjà été traités de tous les noms et ce que nous avons fait jusque-là n'est strictement rien en comparaison de ce que la Patrouille Galactique devra pouvoir entreprendre. En vérité, je serais moi-même le premier à m'élever contre l'attribution d'un tel pouvoir à quiconque.

— Cette pensée vous honore, jeune », répliqua Mentor, impassible devant la tirade. « C'est l'une des raisons pour lesquelles vous êtes ici. Évidemment, vous ne pouvez par vous-même savoir que vous êtes incorruptible. Moi cependant, je le sais. En outre, il existe un objet qui permettra ce que vous jugez présentement impossible et qui alors deviendra très banal. Tendez votre bras. »

Samms obéit. Et, autour de son poignet, se referma un bracelet en alliage de platine-iridium maintenant, telle une montre, une pierre lenticulaire que le Tellurien contempla, l'air ébahi. Celle-ci paraissait composée de millions et de millions de minuscules gemmes, chacune d'elles passant alternativement par toutes les couleurs du spectre, et l'ensemble émettait un flot chatoyant de lumière polychromatique !

« Voici le successeur du météore doré du Service Triplanétaire », annonça Mentor d'un ton calme : « Le Joyau d'Arisia. Vous pouvez me croire sur parole jusqu'à ce que votre propre expérience vous l'ait démontré, personne ne portera jamais le Joyau d'Arisia qui n'en soit effectivement digne. En voici également un autre pour votre ami, le commissaire Kinnison. Il n'est pas nécessaire que celui-ci vienne physiquement le chercher sur Arisia. Ce Joyau, vous pouvez le voir, est placé dans un réceptacle isolant et ne brille pas. Effleurez-le, mais légèrement et très brièvement car son contact sera douloureux. » L'extrémité du doigt de Samms frôla à peine la pierre, terne, grise et inerte, son bras fut violemment rejeté en arrière tandis qu'à travers tout son corps se diffusait une douleur terrible, fulgurante, infiniment plus violente que tout ce qu'il avait pu endurer jusque-là.

« Bon sang, mais c'est *vivant* ! » haleta-t-il.

« Non, ce n'est pas réellement vivant, au sens où vous entendez le terme. » Mentor s'arrêta comme s'il cherchait un moyen d'expliquer au Tellurien une chose qui lui resterait parfaitement incompréhensible. « Ce Joyau cependant est doté de ce que vous pourriez appeler une sorte de pseudo-vie, grâce à laquelle il émet cette fulguration caractéristique pendant et seulement pendant qu'il est en contact physique avec la créature vivante, le moi avec lequel il est parfaitement accordé. Lorsqu'il luit, le Joyau est totalement inoffensif. Il est, dirons-nous, saturé, repu, satisfait... Occulté, il est, comme vous venez de vous en rendre compte, dangereux à l'extrême. Il est alors incomplet, insatisfait, frustré. On pourrait dire qu'il cherche, qu'il désire, qu'il demande... Dans ces circonstances, sa pseudo-vie interfère si violemment avec toute existence à laquelle il n'est pas accordé que celle-ci, en l'espace de quelques secondes, est chassée du plan d'existence dans lequel nous vivons.

— Alors moi et moi seul de toutes les créatures vivantes peux porter ce Joyau-là. » Samms se mouilla les lèvres et contempla l'objet qui luisait avec tant de satisfaction à son poignet. « Mais lorsque je mourrai, cette chose deviendra une menace permanente.

— En aucun cas, un Joyau ne peut s'activer en l'absence de l'être vivant auquel il correspond. Un Joyau ne peut exister seul, aussi, quelque temps après votre passage dans le prochain cycle d'évolution, se désintégrera-t-il.

— Merveilleux ! » Samms, admiratif, reprit son souffle. « Mais il y a autre chose. Ces objets sont sans prix. Il faudra en fabriquer des millions... et vous ne...

— Vous voulez dire : Que comptons-nous demander en échange ? » L'Arisian donna l'impression de sourire.

« Exactement. » Samms rougit, mais ne nia pas son inquiétude. « Personne ne fait rien pour rien. L'altruisme, c'est formidable en théorie, mais en réalité personne n'est jamais parvenu à le pratiquer réellement. Dans la limite du raisonnable évidemment, je suis prêt à payer le prix fort pour ce Joyau, mais je veux savoir ce que vous exigez en contrepartie.

— Ce sera plus considérable que vous ne pouvez le penser ou même l'imaginer présentement, mais pas dans le sens auquel

vous songez. » La pensée de Mentor était empreinte de solennité. « Quiconque portera le Joyau d'Arisia devra assumer des responsabilités qu'aucun cerveau plus faible ne pourrait supporter. Il aura le fardeau de la responsabilité, de l'autorité et du savoir, fardeau qui briserait tout autre esprit de niveau inférieur. De l'altruisme ? Non et ce n'est pas non plus la lutte du Bien contre le Mal, comme vous le croyez si fermement. Votre tableau mental d'une situation où le blanc virginal le disputerait au noir infernal est faux. Ni le mal absolu, ni le bien intégral n'existent et ne peuvent exister.

— Mais cela aggrave encore les choses ! » protesta Samms. « En ce cas, je ne vois aucune raison pour que vous vous engagiez de la sorte à nos côtés.

— Il y a cependant une raison suffisante, bien que je ne sois pas certain de parvenir à vous l'exprimer aussi clairement que je le désirerais. Nous avons des obligations qui tiennent au fait que la vie sur bien des mondes est née de spores arisiennes. Aussi, nous serions vraiment des parents indignes si nous ne remplissions pas notre rôle dans ce domaine. Par ailleurs, vous-même, vous consacrez un temps très précieux et beaucoup d'efforts à jouer aux échecs. Pouvez-vous me dire pourquoi ? Qu'en retirez-vous ?

— Eh bien, je... euh... de l'exercice mental je pense... J'aime ça !

— Exactement et il me semble que l'un de vos tout premiers philosophes arrivait à la conclusion qu'un cerveau vraiment capable, depuis l'étude d'un seul fait ou d'un seul objet manufacturé appartenant à un quelconque univers, devrait pouvoir reconstituer ou visualiser celui-ci et ce, depuis l'instant de sa création jusqu'à son terme final.

— Oui. J'ai au moins entendu parler de cette affirmation mais je ne l'ai jamais prise au sérieux.

— C'est impossible simplement parce qu'aucun cerveau réellement parfait n'a jamais existé et n'existera jamais. Celui-ci, en effet, ne peut devenir véritablement omniscient que par l'acquisition d'un savoir infini, ce qui exigerait un temps tout aussi infini que des capacités sans bornes. Notre équivalent de vos échecs est ce que nous appelons : la visualisation du Tout

Cosmique. Et maintenant, connaissant les faits, à partir de l'expérience que vous avez de la satisfaction que l'on peut retirer des échecs ou de tout autre jeu analogue et sur la base des renseignements que vous avez pu recueillir dans mon propre esprit, conservez-vous encore le moindre doute quant à notre récompense pour le mince effort requis par la fourniture d'un nombre indéterminé de Joyaux ?

— Je suis complètement convaincu, mais ce Joyau... j'en ai de plus en plus peur. Je conçois que c'est un insigne particulièrement approprié. Je parviens à comprendre qu'il peut agir en tant que télépathe vrai mais, par ailleurs, n'a-t-il pas d'autres pouvoirs ? Et, s'il en a, quels sont-ils ?

— Je ne peux vous les révéler ou plutôt je ne vous les dévoilerai pas. Il est préférable pour votre développement que je n'en fasse rien, sinon en termes très généraux. Cet objet, en effet, possède des propriétés additionnelles. C'est exact, mais puisque deux entités ne sont en aucun cas susceptibles d'avoir les mêmes capacités, jamais deux Joyaux n'auront des pouvoirs analogues. Un joyau, au sens strict du terme, n'a aucun pouvoir propre. Il se limite seulement à concentrer, intensifier ou rendre instantanément disponible le potentiel mental de son porteur. Vous devrez développer vos propres facultés et capacités. Nous autres d'Arisia, en fournissant le Joyau, nous aurons rempli la tâche qui nous incombait.

— Bien sûr, monsieur, et c'est encore beaucoup plus que ce que nous étions en droit d'attendre. Vous m'avez confié un Joyau à l'intention de Roderick Kinnison. Mais, pour les autres ? Qui devra les choisir ?

— Vous, pour le moment. » Repoussant les protestations de l'homme, Mentor poursuivit. « Vous découvrirez que vous avez un excellent jugement. Vous ne nous enverrez qu'une seule entité qui ne recevra pas de Joyau et il est nécessaire que cette entité nous soit envoyée. Vous mettrez sur pied un système de sélection et d'entraînement qui deviendra de plus en plus rigoureux avec le temps. Cela s'avérera nécessaire, non sur le plan strict du choix, car les porteurs du Joyau pourraient tout aussi bien choisir eux-mêmes des enfants encore au berceau, mais du fait des capacités ainsi développées chez tous ceux qui

ne parviendront pas au stade final comme chez les rares à être parmi les élus. Durant cette période, vous chercherez des candidats et serez désappointé et déprimé lorsque vous découvrirez combien peu nombreux seront ceux que vous pourrez nous adresser.

« Vous resterez dans l'Histoire comme Samms le Premier Fulgur, le Croisé, l'homme dont l'ampleur de vues et l'infailible jugement permirent à la Patrouille Galactique de devenir ce qu'elle deviendra. Vous aurez des appuis non négligeables bien sûr : les Kinnison avec leur volonté de fer et leur tempérament de fonceur, Costigan qui renferme en lui-même le meilleur des habitants de la verte Irlande, vos cousins George et Ray Olmstead, votre fille Virgilia...

— Virgilia ! Que vient-elle faire là-dedans ? Que savez-vous à son sujet, et comment ?

— Un cerveau serait vraiment incompetent qui ne parviendrait pas à visualiser, à partir même du plus fugitif contact avec vous, une donnée qui existe depuis vingt-trois ans de votre existence. Avec son doctorat en psychologie, ses études intensives sous la houlette de spécialistes martiens et vénusiens et même son stage chez l'un des adeptes de la religion réformée du Pôle Nord de Jupiter, ses recherches dans ce domaine quasi inexploré jusque-là qu'est l'observation des mouvements involontaires, incontrôlables et de ce fait hautement révélateurs du visage, des mains et des autres parties du corps humain... Vous n'êtes pas près d'oublier cette partie de poker.

— Pour ça, non ! » sourit Samms, l'air quelque peu penaud. « Elle nous a avertis de ce qu'elle allait faire et nous a ratissés jusqu'à notre dernier cent.

— Tout à fait inconsciemment, bien sûr, elle s'est entraînée elle-même pour la tâche qui l'attend. Pour me résumer, vous vous trouverez incompetent et indigne de votre charge et cela aussi fait partie du fardeau du Fulgur. Lorsque, pour la première fois, vous sonderez l'esprit de Roderick Kinnison, vous penserez que c'est lui et non vous qui devrait être l'animateur de la Patrouille Galactique. Mais sachez dès maintenant qu'aucun cerveau, fût-il le plus capable de l'univers, ne peut se visualiser clairement ou avoir une juste opinion de lui-même. Le haut-

commissaire Kinnison, après avoir exploré votre cerveau, comme il le fera, connaîtra la vérité et en sera satisfait. Mais le temps presse. Dans une minute, vous devez me quitter.

— Merci beaucoup... merci. » Samms se leva et s'arrêta hésitant. « Je suppose que cela ira de soi... c'est-à-dire, pourrai-je vous appeler si... ?

— Non », dit d'un ton froid l'Arisian. « Ma visualisation n'indique pas qu'il soit un jour désirable pour vous de revenir me voir ou de communiquer avec l'un quelconque d'entre nous. »

La discussion cessa comme si un rideau de fer s'était brusquement abaissé entre les deux interlocuteurs. Samms sortit et grimpa dans le véhicule qui attendait pour le ramener vers sa vedette. Il décolla, regagna le poste de pilotage du *Chicago*, six heures exactement après l'avoir quitté.

« Eh bien, Rod, me voici de retour... », commença-t-il, puis il s'arrêta, totalement incapable de poursuivre, car, à la simple mention du nom, le Joyau de Samms l'avait mis en rapport direct avec la totalité de la personnalité de son ami. Et ce qu'il avait perçu à cet instant l'avait littéralement rendu muet.

Il avait toujours aimé et admiré Rod Kinnison. Il avait toujours su que celui-ci était remarquablement capable et intelligent. Il avait toujours été convaincu que Rod était un homme droit et franc et l'un des meilleurs chefs qui soient.

C'était un meneur d'hommes, aussi dur avec ses subordonnés dans l'accomplissement de leur tâche qu'il l'était avec lui-même. Mais maintenant, tandis qu'il passait en revue l'intégralité du personnage et le comparait brièvement à la personnalité de ceux des officiers qui l'entouraient, tous gens valables par ailleurs, il comprit qu'il n'avait même jamais commencé à réaliser quel géant mental était en réalité Roderick Kinnison.

« Que se passe-t-il, Virgil ? » s'exclama Kinnison qui se précipitait les bras tendus vers lui. « On dirait que tu viens de voir des fantômes. Que diable t'ont-ils fait ?

— Rien. Rien de sérieux du moins, mais ce terme de fantôme n'explique pas la moitié de ce que je ressens présentement. Viens dans ma cabine, veux-tu, Rod ? »

Ignorant les regards curieux des officiers subalternes, le haut-commissaire et le conseiller se réfugièrent dans les appartements de ce dernier. Et là, les deux Fulgurs discutèrent durant pratiquement tout le voyage de retour vers la Terre. En fait, ils étaient encore en pleine conférence télépathique lorsque le *Chicago* atterrit et qu'ils prirent place à bord d'un véhicule terrestre pour regagner la Colline. « Mais qui vas-tu choisir pour envoyer là-bas en premier, tu dois maintenant avoir pris une décision, au moins pour un certain nombre de postulants ? » demanda Kinnison.

« J'en connais cinq, peut-être six, qui devraient faire l'affaire », répliqua Samms d'un ton lugubre. « J'aurais juré en connaître au moins une centaine mais, en fait, ils ne font pas le poids. Pour la première fournée j'ai pensé à Jack et Mason Northrop et à Conway Costigan. Par la suite, j'ai songé à Lyman Cleveland et Fred Rodebush et peut-être Bergenholm. Je n'ai pas encore été capable de vraiment le jauger, mais je saurai à quoi m'en tenir lorsque j'aurai pu le sonder grâce au Joyau. Pour le moment, c'est tout.

— Pas tout à fait. N'as-tu pas oublié tes cousins, les jumeaux Ray et George Olmstead qui ont fait un si remarquable travail de contre-espionnage ?

— Peut-être, c'est bien possible.

— Et si je ne me trompe pas, Clayton et Schweikert pourraient être du lot, pour ne citer que deux des commodores. Quant à Knobos et Dalnalten, y as-tu songé ? Et en premier lieu, as-tu pensé à Jill ?

— Jill ? Pourquoi ? Je ne... Elle est bien à la hauteur évidemment mais... Bien sûr, on ne m'a rien dit contre... Je me demande...

— Pourquoi ne pas convoquer immédiatement tout le monde, Jill y compris, et faire le tri ? »

Les jeunes gens furent convoqués. On leur expliqua le problème et le cas de la jeune fille leur fut soumis. La réaction des garçons fut instantanée et unanime, Jack Kinnison en tête :

« Bien sûr, Jill doit y aller si jamais quelqu'un doit s'y rendre ! » protesta-t-il véhémentement. « La laisser en dehors du coup avec les capacités qu'elle a, c'est impensable !

— Jack, vraiment je ne te reconnais plus. » Jill semblait extrêmement surprise. « Je m'étais laissé dire de source sûre que j'étais un poison, une demeurée, un cerveau ramolli, une garce avec des yeux d'allumeuse.

— Oh ! là-dessus je suis bien d'accord et tu en as même omis ! » Jack Kinnison ne revint pas en arrière, même en présence des pères. « Mais à tes plus mauvais moments, ta demi-portion de cerveau vaut généralement mieux que la cervelle entière de la plupart des gens. Et je n'ai jamais dit ou pensé que, derrière ces grands yeux tristes, tes petites cellules grises ne pouvaient pas fonctionner. Si quelqu'un est digne d'être un Fulgur, monsieur... » Il se tourna vers Samms, « c'est bien elle. Elle a tout ce qu'il faut pour, et plus encore.

— J'en conclus donc qu'il n'y a pas d'objection de votre part à ce qu'elle se rende sur Arisia », dit Samms.

Et il n'y en eut aucune.

« Sur quel vaisseau alors embarquons-nous et quand ?

— Le *Chicago*, immédiatement », décida Kinnison. « Le vaisseau est prêt à partir. Nous n'avons eu aucune difficulté ni à l'aller ni au retour. Il n'a donc guère besoin de remise en état. Filez ! »

Ils filèrent et l'énorme vaisseau de ligne accomplit son second voyage aussi paisiblement que le premier. Les officiers et l'équipage du *Chicago* eurent l'impression que les jeunes gens quittaient séparément le croiseur et le regagnaient chacun individuellement à bord de sa vedette. Les trois jeunes Fulgurs et la jeune fille se retrouvèrent cependant, non dans la salle de pilotage, mais dans la cabine personnelle de Jack Kinnison. Les trois garçons étaient embarrassés, mal à l'aise. Les Joyaux paraissaient ne pas vouloir fonctionner. Aucun ne voulait les employer sur Jill puisque cette dernière n'en avait pas... La jeune fille rompit le bref silence.

« N'était-ce pas la plus merveilleuse créature que vous ayez jamais vue ? » soupira-t-elle. À l'exception de ses yeux, et bien que mesurant plus de deux mètres de haut, elle paraissait à peine vingt ans. Mais elle devait en avoir au moins cent pour en savoir autant. « Zut ! pourquoi faites-vous des yeux pareils ?

— *Elle !* » Les trois voix n'en firent qu'une.

« Oui, *elle*. Pourquoi ? Je sais que nous n'étions pas ensemble, mais j'ai eu l'impression, d'une façon ou d'une autre, qu'elle était la seule personne présente. Qu'avez-vous donc vu de votre côté ? »

Les trois hommes se mirent à parler tous ensemble, leurs voix se confondant en un brouhaha incompréhensible, puis ils se turent simultanément.

« Toi, le premier, Spud. À qui as-tu parlé et que t'a-t-il ou t'a-t-elle dit ? »

Bien que Conway Costigan fût de quelques années l'aîné des trois, ils l'appelaient tous par son surnom, cela allait de soi.

« Quartier général de la police nationale. Directeur du bureau des recherches », débita Costigan sur le ton d'un rapport. « Entre quarante-trois et quarante-cinq ans, plus d'un mètre quatre-vingt-dix, quatre-vingts kilos environ, l'air coriace, intelligent, fonctionnaire important si jamais il en fut. Il ressemblait beaucoup à votre père, Jill : la même chevelure d'un roux brun, commençant à peine à grisonner, et les mêmes taches d'or dans les pupilles. Il m'a cuisiné, puis a sorti ce Joyau de son coffre et me l'a lui-même passé au poignet. Il m'a ensuite donné deux ordres : sortez et, désormais, ne remettez plus les pieds ici. »

Jack et Mase dévisagèrent Costigan et Jill, puis se regardèrent tous les deux. Ils sifflèrent entre leurs dents, à l'unisson.

« Je vois que, cette fois-ci encore, nous n'aurons pas un rapport unanime, à l'exception peut-être d'un détail mineur », remarqua Jill. « Mase, c'est à toi. »

— J'ai atterri sur le campus de l'université d'Arisia », annonça d'un ton neutre Northrop. « C'est un ensemble immense avec des centaines de milliers d'étudiants. Ils me conduisirent à la section de physique, dans le laboratoire privé du chef de département lui-même. Il y avait là un tableau avec environ un million de jauges et de cadrans. Ce physicien mesura et scruta chaque cellule de mon cerveau. Puis il établit un programme sur un ordinateur à peu près aussi complexe que son tableau de commande. À partir de là, bien sûr, tout fut simple. Rien de plus qu'un dentiste préparant un bridge ou un

ingénieur faisant des essais de résistance. Il aboya une ou deux phrases, puis termina en disant : “Déguerpissez !” C’est tout.

— Tu es sûr que c’était tout ? » demanda Costigan. « N’a-t-il pas ajouté : « Ne remettez pas les pieds ici ? » »

— Il ne l’a pas dit, mais le ton était clair.

— C’est le seul point commun », commenta Jill. « Maintenant Jack, à toi. Tu nous regardes depuis tout à l’heure comme si nous étions tous candidats à la camisole de force.

— Ouais, mais c’est peut-être moi qui en ai besoin. Je n’ai rien vu du tout. Je n’ai même pas atterri sur la planète, je me suis juste placé sur orbite à l’intérieur de leur écran. L’être auquel je me suis adressé était une structure immatérielle de forces. Ce Joyau est apparu simplement sur mon poignet avec son bracelet, comme s’il surgissait du néant. Il m’a dit beaucoup de choses quoique en un temps record, ses derniers mots me conseillant de ne jamais l’appeler ni revenir.

— Hm...m...m... » La version de Jack était tout particulièrement difficile à digérer même pour Jill Samms.

« En termes clairs », avança Costigan, « nous avons tous vu ce que nous nous attendions à voir.

— Euh... Euh... », protesta Jill. « Je ne m’attendais certainement pas à trouver une femme, fichtre non. Ce que chacun de nous a vu, je crois, était ce qui devait lui être le plus profitable, ce qui devait le regonfler au maximum. Je commence à me demander si, en réalité, il y avait, ou non, quelque chose à voir.

— Au fond, tu as peut-être raison. » Jack se plongea dans ses pensées. « Mais pourtant il devait bien y avoir *quelque chose* là-bas, ces Joyaux sont réels. Mais ce qui me rend furieux, c’est qu’ils n’aient pas voulu t’en attribuer un. Tu es tout aussi capable que n’importe lequel d’entre nous. Si je ne savais pas que cela n’aboutirait strictement à rien, j’y retournerais sur l’instant et...

— Ne t’emballe pas comme ça, Jack. » Cependant, le regard de Jill était radieux. « Je sais que tu parles franchement et, par moments, je pourrais presque t’aimer, mais je n’ai pas besoin d’un Joyau. En réalité, je me trouverai bien mieux sans.

— Ne délire pas, Jill ! » Jack Kinnison plongea son regard dans les yeux de la jeune fille mais se refusa à utiliser son Joyau. « Quelqu'un doit t'avoir sérieusement chapitré pour te faire avaler cela. Mais y crois-tu vraiment ? »

— Sincèrement, honnêtement, oui. Cette Arisienne était mille fois plus féminine que je ne le serai jamais ; elle n'arborait pas de Joyau et n'en avait jamais porté. L'esprit féminin et le Joyau ne vont pas de pair. C'est une incompatibilité fondée sur le sexe. Les Joyaux sont des attributs aussi masculins que les moustaches et encore il y a fort peu d'hommes qui peuvent les porter. Ce sont seulement des gens comme vous, ou comme papa, ou l'oncle Kinnison. Il faut des individus déterminés, dotés d'un formidable élan vital et d'une exceptionnelle largeur de vues, des cracks comme vous l'êtes tous, chacun dans votre domaine. Vous êtes tous aussi irrésistibles qu'un glacier en marche, et deux fois plus durs et dix fois plus froids. Il est impossible à une femme d'avoir ce genre de personnalité ! Il y aura un jour un Fulgur féminin et un seul, mais ce n'est pas pour demain et je ne voudrais pas, pour un empire, être à sa place. Dans le travail qui est le mien...

— Eh bien, continue, quel est ce boulot dont tu es chargée ?

— Bon sang, je n'en sais plus rien ! » s'exclama Jill, les yeux ronds. « J'étais pourtant certaine de le connaître parfaitement, mais je me rends compte qu'il n'en est rien ! Et vous, êtes-vous mieux lotis que moi ? »

Ils durent tous avouer que non et furent tout aussi surpris que la jeune fille...

« Eh bien, pour en revenir à cette dame Fulgur qui existera un jour, j'en conclus qu'elle aura tout du phénomène. Ce sera nécessaire d'ailleurs, du fait de la nature fondamentalement masculine du Joyau. Mentor ne me l'a pas dit clairement, mais il m'a nettement fait comprendre que...

— Mentor ! » s'exclamèrent les trois hommes.

Chacun d'eux avait eu affaire à Mentor.

« Je commence à comprendre », poursuivit Jill d'un ton pensif. « Mentor, ce n'est pas un nom réel, si je m'en rapporte au dictionnaire où j'ai eu l'occasion de chercher ce mot l'autre jour. Je suis maintenant épouvantée à l'idée de ce que cela sous-

entend, car j'ai lu : "Mentor, conseiller sage et fidèle", fin de citation. Est-ce que l'un de vous a un commentaire à faire ? Quant à moi, je n'ai rien à ajouter et je commence à avoir une frousse bleue. »

Le silence tomba et plus ces trois jeunes Fulgurs et leur compagne, l'une des deux seules femmes à avoir jamais affronté sciemment un cerveau arisian, réfléchirent, plus profond se fit le silence. Tous comprenaient qu'ils ne parviendraient jamais à percer le mystère de la personnalité réelle de Mentor. Or, celui qui, par la suite, allait devenir connu de tous les porteurs du Joyau, était en fait né de la fusion mentale des quatre Modeleurs de la Civilisation : Drounli, Kriedigan, Nedinillor et Brolentgen...

Chapitre IV

« Ainsi, tu n'as recruté personne sur Nevia ? » Roderick Kinnison se leva, déposa dans le cendrier l'extrémité mâchonnée de son long cigare, en alluma aussitôt un autre, et se mit à tourner en rond, les mains dans les poches. « Je suis surpris... Nérado m'avait donné l'impression d'être un type formidable... J'aurais juré qu'il se serait qualifié...

— Moi aussi. » Le ton de Samms était désabusé. « C'est un individu brillant, certes, mais il n'a pas l'envergure voulue, et de loin. Je suis, nous sommes tous deux, en train de nous apercevoir que les candidats Fulgurs valables se révèlent bigrement rares. Il n'y en a aucun sur Nevia et rien n'indique qu'un jour il s'en trouvera un.

— C'est empoisonnant... et, bien sûr, tu as raison lorsque tu soutiens qu'il faut, pour participer au Conseil Galactique, des Fulgurs appartenant au plus grand nombre possible de systèmes solaires sans quoi le Conseil ne fonctionnera jamais, tout cela suscite déjà bien des jalousies et explique pourquoi nous nous trouvons présentement à New York, au lieu d'être à la Colline, qui est un peu notre patrie. Nous avons déjà eu l'occasion de nous rendre compte que, même dans l'ensemble relativement petit et homogène que forme notre système solaire, l'Assemblée Solarienne devra, non seulement être constituée presque essentiellement de Fulgurs, mais aussi comprendre des représentants de chaque planète habitée, y compris Pluton, avec le temps. À propos, ton monsieur Saunders n'a pas paru apprécier lorsque tu lui as enlevé Knobos de Mars et Dalnalten de Vénus pour en faire des Fulgurs, ce qui les mettait à des kilomètres au-dessus de lui.

— Oh ! je ne dirai pas exactement cela, je l'ai convaincu... Mais du fait qu'il n'est pas du bois dont on fait les Fulgurs, ça lui a été assez difficile de bien saisir la situation.

— C'est vite dit. Difficile n'est pas le mot que j'aurais utilisé. Mais, pour en revenir à la chasse aux Fulgurs » – le visage de Kinnison revêtit une mine sombre – « comme je te l'ai déjà dit auparavant, je suis entièrement d'accord, il nous faut le plus grand nombre possible de Fulgurs non humains, mais je crains fort que nos chances d'en trouver soient extrêmement minces. Qu'est-ce qui te fait croire que... Oh ! je vois... mais je ne sais si tu as raison ou non en pensant qu'il y a un lien irréfutable entre un certain niveau de capacités mentales et un stade avancé de développement technologique.

— Une telle affirmation serait fausse. Prends le problème par le bout que tu voudras, Rod, et réfléchis un peu. Il n'y a qu'à voir pour Nevia.

— Pour commencer, je m'appuierai sur des faits connus. Les vols interstellaires sont nouveaux pour nous. Nous ne sommes pas allés bien loin jusqu'à maintenant et n'avons exploré qu'une infime fraction de la Galaxie. Mais dans les huit systèmes solaires que nous connaissons le mieux, il existe sept planètes – et je n'y inclus pas Valeria – qui ressemblent beaucoup à la Terre par leur taille, leur masse, leur climat, leur atmosphère et leur gravité. Cinq d'entre elles n'abritaient aucune vie intelligente et furent rapidement et facilement colonisées. Les mondes telluriens de Procyon et de Vega devinrent des voisins amicaux.

— Grâce à Dieu l'expérience de Nevia n'a pas été totalement inutile.

— Ils étaient en effet déjà habités par des races hautement évoluées, Procia, par des êtres aussi humains que nous, Vegia par des créatures qui, sans leur queue, l'auraient été. Bien d'autres mondes de ces systèmes sont habités par des races non humaines plus ou moins intelligentes. Leur niveau mental, nous l'ignorons, mais les Fulgurs nous renseigneront vite.

— Ce que je veux démontrer, c'est qu'aucune des races que nous avons découvertes jusqu'à maintenant ne connaissait l'énergie atomique ou le vol dans l'espace. Dans nos contacts

avec les races parcourant l'espace, nous ne fûmes pas les découvreurs, bien au contraire. Nos colonies sont toutes dans un rayon de vingt-six années-lumière autour de la Terre, à l'exception d'Aldebaran II qui s'en trouve éloigné de cinquante-sept mais a attiré beaucoup de monde en dépit de la distance, par son extraordinaire ressemblance avec notre planète. D'un autre côté, les Nevians, venant de plus d'une centaine d'années-lumière, nous ont découverts, ce qui implique une race plus ancienne et plus évoluée. Et tu viens juste de me dire que jamais elle ne donnerait un seul Fulgur !

— Moi aussi, au départ, je n'ai pas compris. Suis-moi bien quand même, car j'aimerais savoir si tu arriveras aux mêmes conclusions que moi.

— Eh bien... je... je... » Kinnison réfléchit intensément, puis poursuivit : « Bien sûr, les Nevians n'étaient pas venus en colonisateurs ni, au sens strict du terme, en explorateurs. Ils étaient simplement à la recherche de fer et il ne s'agissait que d'un raid remarquablement organisé pour se procurer une matière première dont ils avaient un besoin vital.

— Exactement », acquiesça Samms.

« Les Rigeliens cependant, eux, exploraient réellement et Rigel est à environ quatre cent quarante années-lumière d'ici. Nous ne possédions rien dont ils aient besoin ou qui pût les intéresser. Ils nous ont salués en passant et ont poursuivi leur vol. Est-ce que je te suis bien ?

— Comme un Sioux. Et, en fonction de tout cela, où faut-il alors placer les Palainians ?

— Je commence à comprendre... Au fond, peut-être as-tu là une explication. Palain est si éloignée de nous que personne ne sait exactement où elle se trouve. Probablement à des milliers d'années-lumière. Pourtant, les Palainians n'ont pas seulement exploré ce système. Ils ont également colonisé Pluton bien avant que l'homme blanc ne mette le pied sur le continent américain. Mais nom d'un chien, Virgil, je n'aime pas ça, pas du tout. À l'aide de ton Joyau, tu peux peut-être te risquer sur Rigel IV et même prendre place à bord d'une de leurs maudites automobiles si tu parviens à rester constamment en rapport télépathique avec le conducteur. Mais Palain, Virgil ! Pluton est

déjà suffisamment atroce comme cela, alors leur planète d'origine... ! C'est impossible, nul n'y survivrait, ça ne peut même pas être envisagé.

— Je sais que ça ne sera pas facile », admit d'un ton lugubre Samms. « Mais il faut que ce soit fait et ce le sera. J'ai, par ailleurs, quelques renseignements que je n'ai pas encore eu le temps de te communiquer. Nous avons déjà tous deux discuté, tu te souviens, de la tâche que cela représentait d'entrer en relation avec les Palainians de Pluton. Tu m'as dit que personne ne pouvait les comprendre et tu avais alors raison. Cependant, j'ai repassé les enregistrements encéphalographiques avec mon Joyau au poignet et je les ai déchiffrés. Les pensées, si l'on peut dire, étaient aussi claires que si elles avaient été exprimées dans le plus pur anglais oxfordien.

— Quoi ! » s'exclama Kinnison qui se tut aussitôt. Samms, de son côté, n'ajouta rien, ce qu'il pensait du Joyau d'Arisia ne pouvant s'exprimer par des mots : « Eh bien, vas-y », dit finalement Kinnison. « Vide ton sac et dis-moi quel atout tu gardais dans ta manche !

— Ces messages, en tant que messages, étaient clairs et compréhensibles. Leur nature cependant sous-entend des faits qui le sont moins. Leur code moral et leurs règles de vie paraissent être entièrement différents des nôtres, si complètement et foncièrement différents que je ne parviens pas à m'expliquer leur conduite ou leur éthique, compte tenu de leur brillante intelligence et du niveau de leurs connaissances techniques. Cependant, ils ont chez eux quelques esprits d'une extraordinaire envergure et, malgré toute l'étrangeté de leur comportement, je n'ai rien remarqué qui soit de nature à les empêcher de faire d'excellents Fulgurs. C'est pourquoi je vais me rendre sur Pluton et de là, je l'espère, sur Palain VII. S'il y a là-bas un Fulgur en puissance, je ne le louperai pas !

— Pour ça, je suis tranquille. » Kinnison rendit ainsi hommage aux extraordinaires qualités de son ami, qualités qu'il était le mieux placé pour connaître.

« Mais, assez parlé de moi. Comment t'en sors-tu ?

— Aussi bien qu'on pouvait l'espérer à ce stade des choses. La situation se développe sur trois niveaux principaux. Il y a

d'abord les pirates. Comme ce problème est plus ou moins ma spécialité, je m'en occupe personnellement jusqu'à ce que tu découvres quelqu'un de plus qualifié pour le faire. J'ai avec moi Jack et Costigan qui m'épaulent efficacement. Sur le second plan : la drogue, le vice, etc., j'espère que tu trouveras rapidement un gars pour s'en charger car, franchement, je n'arrive pas à m'en sortir et suis tout prêt à passer la main. Knobos et Dalnalten cherchent à savoir s'il y a un fondement à l'hypothèse selon laquelle il pourrait exister un gang planétaire ou même interplanétaire. Comme Sid Fletcher n'est pas un Fulgur, je n'ai pu ouvertement l'enlever de son poste. Pourtant, il en connaît un bout sur la question de la drogue et du vice et travaille pratiquement à plein temps avec les deux autres.

« Sur le troisième point, les questions de politique pure, et je devrais plutôt dire "impure", plus j'étudie la question, plus il m'apparaît que celle-ci constituera la plus importante et la plus rude des trois batailles que nous livrons. Ce problème se pose avec tant de facettes que j'ignore, par exemple, l'attitude que je devrais adopter face au déferlement d'imprécations vengeresses dont votre ami, le sénateur Morgan, ne va pas manquer de vous gratifier dès l'instant où il apprendra ce que cache notre Patrouille Galactique. Aussi, j'ai éludé tout le côté politique.

— Tu sais sans doute tout aussi bien que moi, et peut-être même mieux, que Morgan représente seulement le Comité des activités subversives du Sénat nord-américain. Multiplie-le à des milliers d'exemplaires sur toutes les planètes et tu auras une petite idée de ce qui va nous tomber sur le poil avant que la Patrouille ne soit devenue opérationnelle. Tu comprendras donc que tout cela devra être traité par un Fulgur qui, tout en étant un diplomate de première force, devra connaître toutes les ficelles et faire preuve d'un cran inébranlable. J'ai bien le culot pour un travail de ce genre, mais les autres qualités me font défaut. Jill, au contraire, répond à tous les autres critères, le cran excepté. Fairchild, ton champion des relations publiques, n'est pas un Fulgur et n'en deviendra jamais un. Aussi, tu peux fort clairement voir qui devra se charger des questions politiques.

— Tu as peut-être raison... Mais le recrutement des Fulgurs passe en priorité. » Samms réfléchit un moment, puis son visage s'illumina. « Peut-être — probablement — sélectionnerai-je quelqu'un au cours de ce voyage, un Palainian qui sera plus qualifié que n'importe lequel d'entre nous pour ce travail. »

Kinnison eut un reniflement : « Si tu y parviens, je suis prêt à te payer une semaine de séjour dans le meilleur palace de Vénus, à ton choix.

— Tu ferais bien alors de commencer à faire des économies car, à partir de ce que je connais déjà de la mentalité des Palainians, une telle possibilité n'a rien d'extravagant. » Samms s'arrêta et plissa le front. « Je ne sais si cela rendrait encore plus enragé Morgan et ses semblables, au cas où il y aurait une entité non solarienne détentrice du pouvoir politique dans notre système solaire, mais ce serait au moins quelque chose de neuf et de différent. Mais, en dépit de ce que tu m'as dit à propos de ton aversion de la politique, de quoi as-tu donc chargé Northrop, Jill et Fairchild ?

— Ma foi, nous avons eu deux longues discussions, je ne pouvais évidemment donner des ordres à Jill ou Dick...

— Tu veux dire que tu ne voulais pas », corrigea Samms.

« Je ne pouvais pas », insista Kinnison. « Jill, en dehors d'être ta fille et d'avoir rang de Fulgur, n'a aucun lien officiel ni avec le Service Interplanétaire ni avec la Patrouille Solarienne. Et le Service, y compris Fairchild, est encore triplanétaire et devra le rester jusqu'à ce que tu aies découvert suffisamment de Fulgurs pour pouvoir dévoiler tes deux surprises : le Conseil Galactique et la Patrouille. Cependant, Northrop et Fairchild continuent à garder l'œil et l'oreille ouverts et la bouche close, tandis que Jill continue ses recherches sur le problème de la drogue ainsi que sur ses incidences politiques. Dès que tu le leur demanderas, ils te communiqueront eux-mêmes leur rapport, accompagné de leurs déductions, leurs soupçons et leurs recommandations.

— Bon travail, Rod. Merci. Je crois que je vais convoquer Jill immédiatement, avant de filer sur Pluton. Je me demande où elle est... Mais il y a un point qui m'intrigue. Avec le Joyau,

peut-être les téléphones sont-ils devenus superflus ? Je vais essayer.

— Jill ! » Il l'appela intensément en évoquant dans son Joyau l'image mentale de sa ravissante fille. Mais il découvrit à sa grande surprise qu'il n'était nul besoin d'y mettre une telle violence.

« Ouch ! ». Une réponse pratiquement instantanée lui parvint, bien avant que son message télépathique eût été parachevé. « Ne pense pas si fort, papa, cela fait mal, j'ai failli manquer une marche. » Virgilia était en fait à ses côtés, à l'intérieur même de son propre cerveau et plus proche de lui qu'elle ne l'avait jamais été auparavant. « De retour si vite ? Devons-nous te faire notre rapport tout de suite, ou veux-tu t'accorder quelque répit avant de te remettre au travail ?

— Je m'occuperai plus tard de votre compte rendu du fait de mes activités présentes. » Samms diminua l'intensité de sa pensée, la laissant à un niveau de simple conversation. « Je désirais simplement entrer en contact avec toi. Prends l'écoute, Rod. » En quelques brèves pensées, il la mit au courant de son problème : « Jill, es-tu d'accord avec Rod sur ce qu'il vient de me dire ?

— Oui, tout à fait, et les garçons aussi.

— Alors, le problème est réglé, à moins, bien sûr, que je réussisse à dénicher un remplaçant plus capable.

— Entendu ! Mais nous y croirons lorsque nous le verrons.

— Où es-tu en ce moment et qu'es-tu en train de faire ?

— Je suis à Washington D.C., à l'ambassade d'Europe. Je danse avec Herkimer Herkimer, troisième du nom, qui est le premier secrétaire du sénateur Morgan. Je m'apprêtais à lui faire du charme, en tout bien tout honneur, cela va de soi, mais ce n'est pas nécessaire, il est persuadé pouvoir venir à bout de ma résistance.

— Méfie-toi, Jill ! Ce genre d'histoire...

— C'est de l'histoire ancienne, mon cher papa. Rien de plus. Et Herkimer Herkimer n'a rien d'un bourreau des cœurs, bien qu'il soit persuadé du contraire. Jette donc un œil sur lui avec ton Joyau. Tu peux le faire, n'est-ce pas ?

— Peut-être... Oh ! oui. Je le vois comme si j'y étais. »

Il était si complètement en rapport avec la jeune fille que son esprit recevait simultanément toutes les images que percevait Jill. Il eut l'impression qu'un visage hâlé, intelligent et séduisant se tenait penché à quelques centimètres au-dessus du sien.

« Mais je n'aime pas ça du tout, et de sa part encore moins.

— C'est parce que tu n'es pas une fille. » Jill se trémoussa mentalement. « C'est tordant et ça ne lui fera pas grand mal, sinon blesser un peu sa vanité, lorsque je ne tomberai pas toute rôtie à ses pieds. De la sorte, j'apprends un tas de choses, sans qu'il s'en doute le moins du monde.

— Te connaissant, je te croirai volontiers, mais ne va pas... c'est-à-dire... et sois très prudente, ne te brûle pas les doigts. Pour le moment, le jeu n'en vaut pas la chandelle.

— Ne t'inquiète pas, papa. » Elle se mit à rire sans manifester le moindre embarras. « Lorsque je suis avec des play-boys de ce genre, j'oppose une résistance à toute épreuve. Mais voici que s'approche le sénateur Morgan lui-même, en compagnie d'un Vénusien gras et repoussant – il vient m'enlever mon joli cœur d'un clignement d'œil qu'il a cru imperceptible et mon odorat a décelé une caractéristique et puissante senteur de putois. Aussi... ça m'ennuie beaucoup de devoir expédier un conseiller solarien, mais si je veux réussir à suivre ce qui va se dire, et j'y tiens beaucoup, j'ai besoin de me concentrer. Aussitôt que tu seras rentré, appelle-moi et nous te ferons notre rapport. Surtout, papa, fais bien attention à toi !

— C'est plutôt à toi que je devrais le dire. Bonne chasse, Jill ! »

Samms, toujours calmement assis devant son bureau, tendit un bras et appuya sur un bouton marqué "garage". Son bureau était au soixante-dixième étage. Le garage occupait niveau après niveau du sous-sol. L'écran s'alluma et un jeune visage débrouillard apparut.

« Bonsoir, Jim. Veux-tu, s'il te plaît, conduire ma voiture en bas de la sortie qui donne sur l'autoroute de Wright.

— Tout de suite, monsieur, elle y sera dans soixante-quinze secondes. »

Samms coupa la communication et, après un bref échange mental avec Kinnison, sortit dans le hall et se dirigea vers le descenseur. Là, sa masse neutralisée, il franchit une ouverture sans porte qui donnait sur le vide d'un puits de plus de trois cents mètres de profondeur. Malgré l'heure tardive et très en dehors des horaires habituels des bureaux, il y avait encore beaucoup de monde dans la cage mais cela n'avait guère d'importance car les collisions en vol aninertiel peuvent à peine être ressenties. Il tomba comme une pierre jusqu'au niveau du sixième étage où il s'arrêta quasi instantanément. Abandonnant le puits, il se joignit à la foule maintenant clairsemée qui se dirigeait vers la sortie. Une fille, avec des sourcils soigneusement épilés et une extravagante coiffure, repérant le porteur du Joyau, sortit les mains des poches de son pantalon – les jupes étaient passées de mode en tant que tenue de travail lorsque les puits à chute libre, où la vitesse atteignait près de deux kilomètre-heure, avaient remplacé les ascenseurs – et donna un coup de coude à son compagnon en murmurant d'un ton excité :

« Regarde, là ! Vite ! Jusque-là, je n'en avais jamais vu un d'aussi près. Et toi ? C'est lui en chair et en os. C'est Samms, le Premier Fulgur ! »

À la sortie, le Fulgur, suivant une habitude bien établie, tendit sa carte de parking, mais de telles formalités n'étaient maintenant plus de mise. Chacun connaissait ou voulait faire croire qu'il connaissait Virgil Samms.

« Emplacement 465, monsieur », lui indiqua le gardien en uniforme sans même jeter un œil au papier qu'il tendait.

« Merci, Tom.

— Par ici, s'il vous plaît, monsieur le Premier Fulgur. » Et un jeune, homme, les dents d'un blanc éblouissant tranchant sur son visage de couleur, le précéda, très fier, jusqu'à l'emplacement indiqué et ouvrit la porte du véhicule.

« Merci, Danny », remercia Samms d'un ton aussi chaleureux que s'il n'avait pas su où se trouvait sa voiture.

Il grimpa à bord. La porte se referma doucement d'elle-même. Le véhicule, une Dillingham 11-40, fila en douceur sur ses deux roues aux larges pneus souples. À mi-distance du

porche de sortie, il était déjà à plus de soixante-dix kilomètres à l'heure. Il arriva sur la courbe serrée qui donnait sur la rue en surplomb à cent soixante-dix. Il n'y eut ni secousse ni hurlement de pneumatiques. Comme une motocyclette, la Dilly, grâce à ses gyroscopes, prit automatiquement l'inclinaison voulue et les larges enveloppes basse pression s'accrochèrent au revêtement synthétique de la chaussée comme s'ils en étaient partie intégrante. De même, il n'y eut aucun problème sur le plan du trafic car cette voie, à six niveaux au-dessus de la rue Varik proprement dite, n'était pas vraiment une rue. Cette artère n'avait qu'une seule voie d'accès, celle que Samms venait d'emprunter, et une unique sortie. C'était simplement une bretelle de raccordement à l'autoroute de Wright, une super-voie rapide dont l'entrée était strictement réglementée.

Samms vit, sans y prêter une attention particulière, un enchevêtrement de voies routières dont sa bretelle n'était qu'un des éléments mineurs, un écheveau qui s'étendait depuis le sol jusqu'au-dessus des buildings gigantesques du centre de New York.

La bretelle grimpait dur, le pied droit de Samms se fit un peu plus lourd sur l'accélérateur et la Dillingham commença à prendre de la vitesse. Des haut-parleurs mobiles chantèrent à ses oreilles, hurlèrent, se déchaînèrent, mais il ne les entendit point. Des enseignes lumineuses clignotantes multicolores, véritable triomphe de l'art électrique, flamboyèrent et dessinèrent des slogans accrocheurs, projetant des images alléchantes, mais il ne les vit pas. La publicité – maniée par des experts – permettait de vendre n'importe quoi, depuis des scoubidous jusqu'aux zyzmols martiens (de l'extase en bouteille), mais le Premier Fulgur était un citoyen de longue date. Depuis bien longtemps, son cerveau était devenu un filtre parfait qui ne laissait passer que ce qui était susceptible de l'intéresser. C'était d'ailleurs la seule méthode possible pour pouvoir supporter la vie des grandes cités.

En approchant de l'autoroute, il alluma ses feux de croisement, ralentit un peu et insinua son véhicule dans le flot de la circulation. Ses phares débitaient bien 1 500 watts chacun

mais n'éblouissaient pas, grâce à des optiques et des pare-brise en verre polarisé.

Vingt minutes plus tard et cent kilomètres plus loin, Samms quitta l'autoroute à un endroit proche de ce qui avait été un jour Norwalk Sud, dans le Connecticut, cité maintenant transformée en une surface plane de milliers de kilomètres carrés, qui était l'astroport de New York.

Cet astroport alors et jusqu'à la construction de la base n° 1 était le plus vaste et le plus animé des cosmodromes de toutes les planètes adhérant à la Civilisation. La cité de New York, en effet, longtemps la place financière et commerciale la plus importante de la Terre, avait maintenu sa prépondérance au niveau de tout le système solaire et gardait une substantielle avance sur ses rivales, Chicago, Londres et Moscou, dans la course à la suprématie interstellaire.

Et c'est Virgil Samms lui-même, à cause de la menace croissante que faisait peser la piraterie spatiale, qui avait été l'instigateur de la politique visant à baser les vaisseaux de guerre de la Patrouille Triplanétaire sur chaque astroport, en fonction directe de leur taille et de leur importance. C'est pourquoi il connaissait parfaitement la base de New York et, en psychologue avisé qu'il était, s'était entraîné à appeler par son prénom presque tout le personnel qui y était attaché.

À peine avait-il abandonné sa Dillingham à un préposé souriant, qu'il fut accosté par un homme qu'il n'avait jamais vu auparavant.

« Monsieur Samms ? » demanda l'étranger.

« Oui. » Samms n'activa pas son Joyau. Il n'en avait pas encore pris l'habitude et n'avait nulle envie de sonder systématiquement chaque individu qui l'approchait sous un prétexte ou sous un autre, afin de découvrir instantanément ce que celui-ci désirait.

« Je suis Isaacson... » L'homme s'arrêta comme s'il avait fourni suffisamment de renseignements.

« Oui ? » Samms était réceptif, mais nullement impressionné.

« La Compagnie Générale Interstellaire, vous connaissez ? Nous avons essayé depuis deux semaines de vous contacter

mais nous n'avons pas réussi à passer le barrage de vos secrétaires. Aussi, ai-je décidé de vous coincer moi-même ici. Nous sommes, en fait, aussi seuls présentement que nous le serions dans l'un ou l'autre de nos bureaux, et peut-être même plus. Je voulais vous voir pour discuter avec vous de l'extension de notre contrat d'exclusivité aux planètes extérieures et aux colonies lointaines.

— Un instant, monsieur Isaacson. Vous savez sûrement que je ne détiens plus le moindre portefeuille au Conseil et que pratiquement toute mon attention est actuellement, et pour quelque temps encore, axée dans une tout autre direction ?

— Exactement. Tout du moins officiellement. » Le ton d'Isaacson en disait long sur sa pensée. « Mais vous êtes toujours le patron, ils feront tout ce que vous ordonnerez. Il n'était pas question pour nous d'entrer en relations avec vous auparavant, bien sûr, mais dans votre situation actuelle, absolument rien ne vous empêche d'être partie prenante dans la plus grosse affaire ayant jamais vu le jour. Nous sommes dès maintenant la plus importante entreprise de la planète, comme vous ne l'ignorez pas, et notre croissance se poursuit à un rythme rapide. Nous ne traitons pas avec des sous-fifres et ne lésinons pas. Aussi, voici un chèque d'un million de crédits ou, si vous le préférez, je le ferai verser à votre compte...

— Je ne suis pas intéressé.

— Ce n'est qu'une preuve de notre bonne foi », poursuivit l'autre aussi calmement que si sa phrase n'avait pas été interrompue, « et qui sera suivie de vingt-cinq autres millions, le jour où notre contrat sera étendu.

— Je ne suis toujours pas intéressé.

— Non ? » Isaacson étudia attentivement le Fulgur, tandis que Samms, utilisant son Joyau, scrutait le magnat. « Bien... je... quoique je sois prêt à admettre que nous avons très sérieusement besoin de vous, vous êtes suffisamment intelligent pour savoir que, de toute façon, nous obtiendrons ce que nous désirons avec ou sans votre appui. Avec votre appui cependant, la tâche serait plus rapide et plus facile. Aussi suis-je autorisé à vous offrir, en dehors de ces vingt-six millions de crédits... » Il savoura les mots tandis qu'il les prononçait. « Vingt-deux et

deux pour cent des actions de la Compagnie Générale Interstellaire. Sur le marché, aujourd'hui, cela représente cinquante millions de crédits au bas mot. D'ici dix ans, ça en vaudra cinquante milliards. C'est mon offre ultime et il n'est pas question d'aller au-delà.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire, mais je ne suis toujours pas intéressé. » Et Samms s'éloigna tout en appelant son ami Kinnison : « Rod ? Ici, Virgil. » Il lui raconta toute l'histoire.

« Whew ! » Kinnison siffla entre ses dents de façon expressive. « Ce ne sont pas des mégoteurs, en tout cas ! Jolie combine ! et tu pourrais la mener à bien sans le moindre problème...

— Toi aussi, Rod.

— Peut-être... » Le grand Fulgur médita un moment. « Mais quel racket ! Et parfaitement légal en plus, avec en sa faveur une foule de précédents et des arguments non négligeables, les planètes extérieures, puis Alpha du Centaure, Sirius, Procyon, etc, un monopole avec tout ce que le trafic représente...

— L'esclavage, tu veux dire ! » ragea Samms. « Cela retarderait la civilisation d'au moins mille ans !

— Bien sûr, mais qu'est-ce que ça peut leur faire ?

— C'est bien cela... Et il a ajouté et en était alors persuadé, qu'il obtiendrait satisfaction, même sans mon concours. Je ne peux m'empêcher de me poser des questions.

— Oh ! c'est très simple, Virgil, quand tu y penses. Il ne sait pas encore ce qu'est véritablement un Fulgur. Personne ne le sait d'ailleurs, sauf les Fulgurs eux-mêmes. Il faudra un certain temps pour que ce comportement puisse être compris.

— Et il faudra encore plus longtemps pour qu'on commence à y croire.

— D'accord, mais quant aux chances de la Compagnie Générale Interstellaire de jamais obtenir le monopole qu'elle convoite, je ne pense pas avoir besoin de te rappeler que ce n'est pas entièrement par hasard que plus de la moitié des membres du Conseil Solarien sont des Fulgurs, et que tout conseiller galactique devra automatiquement en être un. Aussi, continue ce que tu avais entrepris mon vieux, et ne te soucie plus

d'Isaacson et compagnie. Je me charge de veiller à ce que l'on surveille de près ce problème en ton absence.

— Je crois qu'effectivement j'oubliais un peu tout cela. » Samms soupira de soulagement tandis qu'il pénétrait dans le bâtiment principal de la Patrouille.

« Le Premier Fulgur est ici, monsieur », annonça immédiatement la jeune hôtesse par l'interphone.

« Bonsoir, Sylvia, dit Samms. Passez-moi le responsable des autorisations d'envol.

— Monsieur, c'est inutile. Vous êtes autorisé en toutes circonstances... Le commodore Clayton vous attendait... Ah ! le voici.

— Salut, Virgil. » Clayton, un grand type costaud au visage couturé, à la chevelure grisonnante, et dont les épaulettes portaient les deux étoiles d'argent indiquant qu'il était le commandant du contingent continental de la Patrouille, lui serra vigoureusement la main. « Pour toi, je vais court-circuiter les formalités habituelles. Miss Regan, appelez-moi un "scarabée", s'il vous plaît.

— Ah ! ce n'est pas la peine, Alex ! » protesta Samms. « J'en trouverai un dehors.

— Mon vieux, certainement pas dans une base de la Patrouille en Amérique du Nord, et à moins que je ne me trompe lourdement, nulle part ailleurs non plus. Dès maintenant, les Fulgurs devront avoir priorité sur tous et plus rapidement chacun s'en rendra compte, mieux cela vaudra. »

Le « scarabée », un véhicule dont l'ancêtre lointain avait été la jeep, attendait à la porte du bâtiment. Les deux hommes bondirent à bord.

« Direction, le *Chicago* et en vitesse ! » ordonna d'un ton sec Clayton.

Le conducteur obéit au pied de la lettre. Le gravier fut projeté au loin par les roues du maniable petit véhicule qui patinèrent au démarrage. Un virage à la corde dans la fameuse allée des Chênes, puis l'engin emprunta l'avenue, franchit le portail, les sentinelles se mettant précipitamment au garde à vous, tandis que le « scarabée » leur passait sous le nez en trombe. Celui-ci dépassa les baraquements, les hangars de

l'aéroport et les pistes. Il s'engagea dans la zone réservée aux énormes vaisseaux qui traversaient le vide interplanétaire ou interstellaire.

Des constructions, en forme de monstrueux cylindres aplatis, servent à les accueillir dans la partie creuse qui les surmonte. Le tiers inférieur de la fusée au repos s'y immobilise aussi solidement qu'une balle de base-ball dans le gant d'un champion. Les énormes distances entre les tours minimisent la taille réelle, tant des constructions elles-mêmes que des vaisseaux qui les coiffent. Ainsi, vu de loin, le *Chicago* paraissait plutôt petit et totalement inoffensif, mais lorsque le « scarabée » se glissa sous la coque en équilibre tandis que le conducteur freinait sauvagement pour s'arrêter à l'une des entrées du berceau, Samms put difficilement retenir un mouvement de recul. Cette courbure métallique lisse, grise, anonyme, semblait se perdre dans le ciel s'étendant si haut par-delà ses moyens de support visibles qu'on aurait pu croire qu'elle était sur le point de s'écraser !

Samms fixa délibérément la masse métallique qui le surplombait, puis sourit à son compagnon, non sans quelque effort.

« Alex, tu aurais pu croire qu'un homme finit par cesser de craindre que son navire ne lui tombe sur la tête mais, vois-tu, quant à moi, je n'y suis pas encore parvenu. »

Samms pénétra à l'intérieur du dock, un ascenseur le hissa sans effort jusqu'à un sas où l'attendait un officier qui le conduisit directement à la cabine du capitaine. Là, il s'installa confortablement dans un siège capitonné qui faisait face à un video-communiqué à hyperondes. Un visage apparut sur l'écran et s'adressa à lui : « Winfield au Premier Fulgur Samms. Paré à décoller à vingt et une heures ?

— Samms au capitaine Winfield », répondit le Fulgur.
« Paré. »

Des sirènes hurlèrent brièvement, vacarme que Samms savait être purement formel. L'autorisation de décollage avait déjà été accordée, la radio de l'astroport ordonnait à chacun de s'abriter. Le personnel et le matériel suffisamment proches du

dock du *Chicago* pour être affectés par la poussée de départ étaient déjà à l'abri.

Le souffle du décollage apparut sur l'écran sous forme d'une violente illumination d'un bleu-blanc qui cachait à la vue toutes les pistes d'envol. Le croiseur, il est vrai, était en vol aninertiel. Cependant, les forces déchaînées et le flot de gaz incandescents balayèrent le dock et tout l'alentour sur des centaines de mètres de rayon.

L'écran s'éclaircit. Le *Chicago* traversa en quelques secondes les couches basses et denses de l'atmosphère, puis tandis que l'air se raréfiait progressivement, l'appareil grimpa de plus en plus rapidement. Le terrain au-dessous d'eux devint concave... puis convexe. L'appareil étant totalement débarrassé de son inertie, sa vitesse correspondait à chaque instant à l'équilibre entre la friction engendrée par la densité du milieu et la poussée de ses réacteurs.

C'est pourquoi, une fois parvenu dans l'espace, la terre se transforma en une sphère qui se rétrécit rapidement, tandis que le soleil lui-même devenait, à une allure vertigineuse, plus petit, plus pâle et plus anémique. La vitesse du *Chicago* atteignit un chiffre presque constant dont l'importance était pratiquement impossible à imaginer pour un esprit humain.

Chapitre V

Pendant des heures, Virgil Samms demeura immobile, contemplant sans presque le voir son écran d'observation. Ce n'était pas que le spectacle fût sans intérêt, l'émerveillement de l'espace ne s'émousse jamais avec son panorama constamment changeant, ses points lumineux immatériels mais incroyablement éblouissants qui se détachent sur un somptueux fond de velours noir parsemé de nuages de brumes phosphorescentes. C'est une vue qui ne manque jamais d'impressionner même le cosmonaute le plus endurci. Mais son esprit était accablé de soucis. Il avait à résoudre un dilemme apparemment insoluble. Comment, comment pourrait-il réussir à accomplir sa mission ?

Finalement, sachant que le moment de l'atterrissage approchait, il se leva, déploya sa longue carcasse et nagea en souplesse dans l'air de la cabine pour atteindre une main courante qu'il suivit jusqu'au poste de pilotage. Il aurait pu, bien sûr, poursuivre tout le voyage dans la salle de commandement s'il en avait ainsi choisi ou décidé, mais sachant que les officiers n'aiment guère la présence d'étrangers dans ce sanctuaire, il ne s'y imposait pas sans nécessité.

Le capitaine Winfield était déjà installé devant son pupitre. Pilotes, navigateurs, programmeurs, tous s'affairaient à leurs tâches respectives.

« J'allais justement vous appeler, Premier Fulgur. » Winfield indiqua d'un geste de la main un siège proche du sien. « Prenez la place du second, s'il vous plaît. » Puis, quelques minutes plus tard, il ordonna : « Passez en vol normal, monsieur White.

— Avis à tout le personnel. » Le second White parlait d'un ton monocorde dans un microphone : « Préparez-vous à manœuvrer sous 3 G d'accélération. Terminé. »

Sur un tableau, une rangée de petits voyants rouges vira pratiquement d'un seul coup au vert. White coupa le Bergenholm et dès lors le corps de Virgil Samms passa instantanément d'un poids nul à deux cent quarante kilos, les vaisseaux de guerre n'ayant pas d'espace à perdre sur un système aussi peu essentiel que celui assurant une gravité artificielle. Bien que prévenu du changement et protégé par un copieux capitonnage, le Fulgur ne put empêcher sa cage thoracique de se vider brutalement, mais, étant intensément intéressé par ce qui se déroulait, il déglutit convulsivement une couple de fois, reprit à grand-peine son souffle et lutta pour faire reprendre à son cœur un rythme normal.

Le chef-pilote était maintenant à l'œuvre avec toute l'habileté d'un spécialiste de son rang et de son grade, l'une des qualités du virtuose étant de faire paraître faciles les tâches les plus ardues. Plaquant par moments des accords sur les touches et les pédales de son tableau de bord en de véritables glissandos, il contrôlait avec une précision micrométrique l'effarante énergie du super-vaisseau afin d'égaliser la vitesse intrinsèque de l'astroport de New York au moment de son départ avec celle existant à la surface de la planète que le croiseur survolait de si haut.

Samms contemplait son écran, s'émerveillant d'abord de la minuscule taille apparente de ce soleil terriblement chaud, puis il concentra son attention sur le monde, à première vue désert, vers lequel il plongeait à une allure si vertigineuse.

« Ça ne paraît vraiment pas possible... », remarqua-t-il à haute voix, moitié pour Winfield et moitié pour lui-même, « qu'un soleil puisse être aussi volumineux et aussi chaud. » Rigel IV est environ deux cents fois plus éloignée de son astre que ne l'est notre Terre, soit quelque chose comme vingt-neuf milliards de kilomètres... Aussi, à cette distance, ce soleil ne paraissait guère plus gros que Vénus, vue de la Lune, et cependant sa quatrième planète avait un climat plus accablant que le désert du Sahara.

« Bien sûr, les Géantes bleues sont des étoiles à la fois chaudes et gigantesques », répliqua d'un ton blasé le capitaine, « et leurs radiations, pour être dans leur grande majorité dans la partie invisible du spectre, sont néanmoins mortelles. Et dans cette région, Rigel est sans nul doute la plus terrible. Il en existe évidemment de bien pires. Sigma de la Dorade, par exemple, ferait passer Rigel ici présente pour une chandelle mouchée. Un de ces jours, j'irai là-bas juste pour la voir. Mais assez de ce laïus cosmographique. Nous voici maintenant à vingt milles d'altitude et nous sommes pratiquement immobiles au-dessus de votre cité. »

Le *Chicago* ralentit gentiment avant de s'arrêter, soutenu par le jet de ses tuyères. Samms dirigea un faisceau sondeur vers le bas et l'utilisa pour étudier le terrain au-dessous de lui, l'accompagnant d'une pensée interrogative. N'ayant jamais rencontré un Rigelien personnellement, il ne pouvait parvenir à s'intégrer à la structure mentale des membres de cette race. Il connaissait cependant le type de cerveau propre aux entités avec lesquelles il devait prendre langue et il passa au peigne fin la cité rigelienne jusqu'à ce qu'il l'eût découvert. Le premier contact fut si incomplet et si peu satisfaisant qu'on aurait presque pu penser qu'il n'avait même pas eu lieu. Mais peut-être réussirait-il néanmoins à se faire comprendre.

« Si vous voulez bien excuser cette intrusion à coup sûr indésirable et peut-être même pénible », pensa-t-il lentement et soigneusement, « j'aimerais beaucoup discuter avec vous d'une question qui devrait revêtir une importance capitale pour tous ceux qui, dans l'espace, font partie des races intelligentes.

— Tellurien, je vous souhaite la bienvenue. » L'esprit rencontra l'esprit. Ce professeur rigelien de sociologie, assis à son bureau, était physiquement un monstre... avec un corps en forme de baril de pétrole, quatre jambes massives, des bras tentaculaires aux multiples ramifications, un dôme immobile en guise de crâne, et une complète absence d'yeux et d'oreilles... Cependant, l'esprit de Samms s'adapta à la mentalité de son étrange interlocuteur aussi facilement et aussi pleinement que s'il s'était agi de sa propre fille !

Et quel cerveau il avait en face de lui ! Caractérisé par une effarante capacité, une effrayante profondeur de vues, un calme imperturbable et serein, une sublime placidité, une certitude inébranlable, il représentait un stade de stabilité ultime inconnu et pour toujours inaccessible aux membres des races humaines ou para-humaines.

« Otez de votre esprit toute idée d'intrusion, Premier Fulgur Samms... J'avais déjà entendu parler de vous autres, les humains, bien sûr, mais n'avais jamais envisagé sérieusement la possibilité d'en rencontrer un, d'esprit à esprit. En vérité, on avait raconté qu'aucun de vos semblables ne parviendrait à nous contacter, même de la façon la plus rudimentaire et la moins satisfaisante. C'est, je m'en rends compte maintenant, le Joyau qui vous permet une si parfaite connexion mentale et c'est, en fin de compte, à propos de lui que vous êtes ici ?

— Exactement. » Et Samms poursuivit en dépeignant en quelques pensées brèves sa conception de ce que devrait être la Patrouille Galactique. Jusque-là, c'était relativement facile, mais lorsqu'il en arriva à décrire en détail les qualités nécessaires au détenteur du Joyau, il se sentit dépassé. « Force de caractère, allant, largeur de vues, bien sûr... sens de la prospective, capacités... mais, par-dessus tout, une intégrité constitutionnelle, une incorruptibilité absolue. » Samms ne pouvait reconnaître un tel archétype qu'après être entré en contact avec lui, mais quant à le trouver... Il pourrait très bien ne pas occuper un poste de responsabilité ou de commandement. Ce n'était pas le cas pour Rod Kinnison et lui-même bien sûr, mais Costigan occupait un emploi relativement subalterne et Knobos et Dalnalten avaient fait de l'anonymat un art véritable...

« Je vois », annonça l'autochtone, lorsqu'il devint évident que Samms ne pouvait en dire plus. « Il est clair, en effet, que je ne peux faire l'affaire et, personnellement, je ne connais aucun individu qui corresponde à vos desiderata. Cependant...

— Comment... », demanda Samms. « J'étais pourtant persuadé, d'après l'impression que j'avais retirée de notre contact mental, que vous... Mais, avec un esprit aussi pénétrant

et d'une telle envergure, doté de si remarquables capacités et d'une vue si vaste des choses, vous devez être incorruptible !

— Je le suis », répondit sèchement son interlocuteur. « Nous le sommes tous. Aucun Rigelien n'est, ne sera, ou ne peut être ce que vous qualifiez de vénal. En vérité, c'est seulement en me concentrant intensément sur chacune des facettes de votre pensée que je parviens à traduire cette notion en termes compréhensibles pour n'importe lequel d'entre nous.

— Alors... Ah ! je vois, j'ai pris le problème à l'envers. C'est naturel en somme. Je recherchais en priorité les qualités les plus rares chez ceux de ma race.

— Bien sûr, nos esprits ont une portée et une puissance peut-être suffisantes, mais ces qualités auxquelles vous vous référez, tels l'allant et la force de caractère, sont tout aussi rares chez nous que chez vous une intégrité morale absolue. Ce que vous baptisez crime nous est inconnu. Nous n'avons ni police, ni gouvernement, ni lois, ni aucune sorte de force armée organisée. Nous choisissons presque toujours la ligne de moindre résistance et, reprenant une expression de votre race, nous appliquons la maxime "Vivre et laisser vivre" tout en travaillant ensemble au bien commun.

— Ma foi, je ne savais à quoi m'attendre en venant ici, mais j'avoue que je suis dépassé... » Samms, de sa vie, n'avait jamais été aussi franchement désarçonné et décontenancé. « Vous pensez donc qu'il n'existe pas la moindre chance ?

— J'ai bien réfléchi et il se peut qu'il y ait une possibilité, bien faible certes, mais réelle néanmoins », dit lentement le Rigelien. « Il y a bien, par exemple, ce jeune, si rempli de curiosité, qui fut le premier à visiter votre planète... Des milliers d'entre nous se sont demandé, personnellement et collectivement, quelles étaient les caractéristiques spirituelles très particulières qui l'amenaient, lui et quelques autres, à gaspiller tant de temps, d'efforts et de fortune, à une tâche aussi complètement inutile que l'exploration galactique. Songez qu'il eut même à libérer des énergies et à mettre au point des machines jusque-là inconnues et qui, en définitive, ne pourront jamais avoir la moindre utilité pratique ! »

Samms fut frappé par la calme et inébranlable conclusion du Rigelien pour qui les voyages interstellaires ne pouvaient offrir le moindre intérêt, mais il s'accrocha obstinément au but de sa mission.

« Aussi faible que soit cette chance, je dois trouver cette personne et lui parler. Je suppose qu'elle est présentement en mission dans l'espace. Avez-vous une quelconque idée permettant de la joindre ?

— Elle se trouve maintenant dans sa cité natale, accumulant des fonds et fabriquant le carburant avec lequel elle espère pouvoir continuer ses vaines recherches. Cette cité est appelée... En anglais vous pourriez la baptiser Sun-Town. Sun-Berg ? Non ce doit être un nom plus spécifique...

— Rigelstown, si je vous ai bien compris », hasarda Samms.

« Exactement, Rigelstown. » Le professeur indiqua sa position sur une mappemonde mentale beaucoup plus précise et détaillée que le globe que le capitaine Winfield et son second étaient alors en train d'étudier.

« Merci. Maintenant, pouvez-vous et voulez-vous entrer en contact avec cet explorateur pour lui demander de rassembler tout son équipage ainsi que ceux qui pourraient être éventuellement intéressés par le projet que je viens de vous exposer ?

— Je le peux et y suis tout disposé. Lui et les gens de son espèce ne sont pas tout à fait normaux, bien sûr, comme vous le devinez, mais je ne pense pas que même eux soient assez fous pour consentir à se risquer dans l'environnement offert par votre vaisseau.

— On ne leur demandera pas de venir à bord. La rencontre aura lieu à Rigelstown. Si nécessaire, j'insisterai même pour qu'elle se tienne là.

— Vous accepteriez ? Je me rends compte que c'est vrai. C'est étrange... oui, fantastique... Vous êtes querelleur, hargneux, antisocial, vicieux, un nain au mental comme au physique, une personne hésitante, nerveuse, terriblement et futilement excitable, déséquilibrée et psychologiquement malade, une créature aussi monstrueuse spirituellement que matériellement... » Ces pensées outrageantes avaient été

débitées aussi calmement et de façon aussi impersonnelle que si leur auteur avait été en train de discuter du temps qu'il faisait. Celui-ci s'arrêta puis poursuivit : « Et cependant, pour faire aboutir un projet aussi visionnaire que le vôtre, vous êtes tout disposé à vous soumettre à des conditions que moi, à votre place, je ne voudrais sous aucun prétexte endurer. C'est peut-être... Il se peut qu'il existe un prolongement de la notion de travail en commun pour le bien général que mon esprit, faute de données suffisantes, n'a pas été capable de saisir. Je suis maintenant en rapport avec Dronvire, l'explorateur.

— Demandez-lui, s'il vous plaît, de ne pas se faire connaître à moi. Je ne veux pas participer à cette réunion avec des idées préconçues.

— Judicieuse précaution », approuva le Rigelien. « Quelqu'un vous attendra à l'aéroport pour vous indiquer le coin désertique où se posent habituellement les vaisseaux des voyageurs spatiaux. Dronvire demandera à l'un des siens de vous accueillir là-bas et de vous conduire au lieu de la rencontre. »

La communication télépathique s'interrompt et Samms, le visage pâle et ruisselant de sueur, se tourna vers le capitaine du *Chicago*.

« Dieu du ciel ! Quelle épreuve ! N'essayez jamais la télépathie à moins d'y être contraint et surtout pas avec une race aussi effroyablement étrangère que celle des Rigeliens !

— Ne craignez rien, je ne m'y risquerai pas. » Les mots de Winfield n'étaient guère compatissants mais son ton l'était. « Vous donnez l'impression d'avoir été gratifié d'un solide coup de matraque. Où allons-nous maintenant, Premier Fulgur ? »

Samms indiqua l'emplacement de Rigelstown sur la carte du vaisseau puis, se munissant de protège-tympan, il enfila un scaphandre spécial à l'épreuve des radiations, une tenue équipée d'éléments réfrigérants et d'une visière en verre plombé particulièrement épais. L'aérodrome, dont le trafic paraissait fort chargé, se trouvait en dehors de la cité proprement dite et fut repéré assez facilement, tout comme l'endroit où le vaisseau tellurien devait se poser. Lentement, précautionneusement, le croiseur perdit de l'altitude, ses tuyères luttant contre une

gravité largement supérieure à deux fois celle de notre terre natale. Leurs jets ajoutèrent cependant fort peu à la destruction déjà accomplie par le vaisseau qui se trouvait là, un croiseur en forme de torpille, ayant environ un vingtième de la masse et de la taille du *Chicago*.

Le super-croiseur atterrit, s'enfonçant dans le sol dur et sec jusqu'à une profondeur d'au moins trois à quatre mètres avant de s'immobiliser. Samms, en rapport avec l'entité qui devait lui servir de guide, effectua un bref sondage de l'esprit qui était en contact avec le sien. En vain. Celui-ci ne deviendrait jamais un Fulgur. Il descendit lourdement l'échelle. La pesanteur double de la normale entravait ses mouvements, mais il la supporterait beaucoup mieux que certaines des autres épreuves qu'il aurait à subir. L'équivalent rigelien d'une automobile l'attendait là, sa porte largement ouverte. Samms savait, sur un plan général, à quoi s'attendre. Ce châssis, monté sur deux roues, était plus ou moins proche de sa propre Dillingham. La carrosserie était un cigare d'acier, arrondi aux deux extrémités et sans la moindre surface vitrée. Deux caractéristiques cependant étaient inattendues et peu rassurantes. Le métal avec lequel avait été forgée la carrosserie avait plus de quatre centimètres d'épaisseur, au lieu des quinze dixièmes habituels de la tôlerie terrestre, et cependant ce véhicule aussi solidement blindé était bosselé, éraflé, enfoncé, particulièrement à ses deux extrémités, et ce, de façon aussi marquée que les pare-chocs d'un stock-car terrestre !

Le Fulgur se hissa à bord avec un enthousiasme très mitigé. Il se retrouva dans une obscurité de mauvais augure. L'intérieur était si sombre que la portière en forme de hublot ne semblait pas laisser pénétrer la moindre lumière. Tout y était d'une noirceur rappelant celle du proverbial chat noir d'une sorcière à minuit dans une cave à charbon ! Samms eut une instinctive réaction de recul puis, se reprenant, s'adressa mentalement à son conducteur.

« Je semble avoir quelque peu perdu le contact avec vous. Je crains de devoir m'accrocher télépathiquement de façon beaucoup plus étroite que ne l'autorise la simple politesse. Privé

de la vue et ne disposant pas de votre sens de la perception globale, je suis pratiquement réduit à l'impuissance.

— N'hésitez pas, Fulgur, allez-y. J'avais offert de rester en contact complet avec vous, mais il m'avait paru que vous aviez décliné mon offre, alors que ce malentendu n'était peut-être dû qu'à un manque de compréhension mutuelle de nos modes de pensée respectifs. Détendez-vous s'il vous plaît, et n'hésitez pas à vous intégrer à moi. Comme ça, est-ce que ça va mieux ?

— Infiniment mieux, merci. »

Et c'était vrai. L'obscurité s'était dissipée. Grâce à l'inexplicable sens de la perception du Rigelien, il pouvait « voir » tout alentour, il avait une vue tri-dimensionnelle parfaite de tout ce qui l'entourait. Il parvenait ainsi à distinguer l'intérieur de l'extérieur du véhicule dans lequel il se trouvait, ainsi que le dedans de l'immense vaisseau à bord duquel il était venu sur Rigel IV. Il pouvait reconnaître les différentes parties en mouvement du moteur de son véhicule, l'architecture des longerons qui maintenaient entre elles les plaques d'acier, percevoir l'animation de l'aérodrome et même la structure du sous-sol. Il pouvait regarder et étudier en détail les parties les plus secrètes et les mieux protégées des moteurs atomiques du *Chicago*. Mais il perdait son temps. Il repéra également un siège confortablement capitonné, fixé à une traverse, et adapté à l'usage humain. Ce fauteuil était équipé d'une demi-douzaine de sangles matelassées, destinées à lui permettre de s'amarrer. Il s'assit rapidement et se mit en devoir de s'attacher.

« Prêt ?

— Prêt. »

La porte se referma avec un fracas qui, tel un grondement de tonnerre, se répercuta même à travers le scaphandre et le protège-tympan. Et ce n'était que le commencement. Le moteur se mit en route, un engin de plus de mille chevaux de puissance, conçu pour une efficacité maximale par des ingénieurs dont le vocabulaire semblait ignorer la contrepartie des mots : bruit ou même son. La voiture démarra avec une accélération qui enfonça profondément le Tellurien dans le capitonnage. Le hurlement de pneus torturés et le grondement allant crescendo du moteur se combinèrent pour provoquer un tintamarre qui,

amplifié par la réverbération à l'intérieur de la caisse de résonance représentée par la carrosserie, menaçait le cerveau même du Fulgur.

« Vous souffrez ! » s'exclama le conducteur très préoccupé. « On m'avait pourtant ordonné de démarrer et de m'arrêter en douceur, de piloter lentement et calmement, d'éviter toute secousse trop rude. On m'avait avisé que votre espèce était frêle et fragile, un fait dont j'avais personnellement pu rapidement me rendre compte. Cela m'avait amené à vous transporter avec la plus grande prudence et à me contrôler constamment. Est-ce de ma faute ? Ai-je été trop brutal ?

— Pas du tout. Ce n'est pas ça. C'est ce bruit infernal. » Puis, réalisant que le Rigelien ne pouvait avoir aucune conception du sens de sa phrase, il ajouta rapidement :

« Il s'agit de vibrations transmises par l'atmosphère dans une gamme de fréquence de seize jusqu'à environ neuf à dix mille périodes par seconde. » Il expliqua ce qu'étaient les secondes. « Mon système nerveux est très sensible à ces ondes sonores. Cependant, je m'y attendais et m'en suis protégé du mieux que j'ai pu. Il est impossible de les éviter. Continuez. »

Le véhicule s'arrêta finalement à plus de trois cents mètres au-dessus du sol devant un bâtiment qui était encore en construction. La lourde portière s'ouvrit et ils sortirent.

À ce moment-là, et c'était par chance le jour, Samms découvrit une débauche de couleurs criardes et violentes qu'un être doté du sens de la vue n'aurait même jamais pu rêver. Des rouges, des jaunes, des bleus, des verts, des pourpres, avec toutes les variations et tous les mélanges possibles, magma polychrome étalé ou projeté, jaillissant spontanément dans la plus parfaite confusion. Ce spectacle assaillit aussi violemment ses yeux que le vacarme permanent qui l'entourait avait agressé ses oreilles.

Il comprit alors qu'à travers le sens de la perception de son guide, il n'avait vu le paysage qu'en noir et blanc et que, pour ces gens, la lumière visible différait seulement par sa longueur d'onde de toutes les autres radiations de l'ensemble du spectre électro-magnétique.

Tendu et fatigué, le Fulgur suivit son guide le long d'une étroite coursive. Il franchit un mur sur lequel des soudeurs et des riveteurs étaient à l'ouvrage, et parvint dans une pièce pratiquement dépourvue de cloison, dotée seulement d'un plancher et d'un plafond faits d'énormes poutrelles métalliques en I. Cependant, cette salle était le lieu de réunion et il s'y trouvait rassemblés près d'une centaine de Rigeliens.

Et tandis que Samms s'avavançait vers le groupe, d'une hauteur d'environ trois mètres, un grutier laissa choir sur le sol, directement derrière lui, une couple de tonnes de tôles d'acier.

« J'ai bien failli bondir hors de mon armure. » Telle fut la façon dont Samms lui-même traduisit sa réaction et cette description est sans nul doute tout aussi bonne qu'une autre.

Il est vrai qu'il perdit pendant un instant le contrôle de lui-même et le Rigelien lui adressa une pensée étonnée, interrogative et rassurante. Celui-ci ne pouvait comprendre la sensibilité tellurienne au bruit au même titre que Samms ne parvenait pas à admettre que même le simple concept d'une intrusion purement physique restât totalement étranger à ce peuple. Ces constructeurs n'étaient pas des ouvriers au sens terrestre du terme. Chacun d'eux était un Rigelien qui travaillait là quelques heures par semaine pour le bien commun. Ils ne participeraient pas plus à la rencontre que leurs congénères de l'autre côté de la planète.

Samms ferma les yeux devant la débauche de couleurs ahurissantes et, au prix d'un terrible effort de volonté, il se rendit sourd au tintamarre épouvantable qui l'entourait, contraignant chaque fibre de son cerveau à se concentrer sur l'urgence de sa mission.

« S'il vous plaît, que le plus grand nombre possible d'entre vous se synchronise psychiquement avec moi », conseilla-t-il globalement au groupe et il entra en relation télépathique avec chacun des Rigeliens présents. Et ceux-ci continuaient à montrer les mêmes lacunes. Certains étaient plus capables que d'autres, avaient plus d'initiative, d'ambition et de motivation, mais aucun ne pourrait faire l'affaire jusqu'à ce que...

Merci mon Dieu ! Avec un soulagement proche de l'exultation, aussitôt Samms ne perçut plus les couleurs atroces du paysage et n'entendit plus l'inférieure cacophonie ambiante.

« Vous, monsieur, vous avez l'étoffe d'un Fulgur. Je devine que vous êtes Dronvire.

— Oui, Virgil Samms, je suis Dronvire et je découvre enfin ce que j'ai toujours recherché durant toute mon existence. Mais qu'en est-il des autres, de mes amis ? Est-ce que certains d'entre eux... ?

— Je ne sais pas et, de toute façon, il n'est pas nécessaire que je le sache. Vous les sélectionnerez... » Samms s'arrêta, étonné. Les autres Rigeliens étaient toujours dans la pièce mais mentalement Dronvire et lui étaient soudain seuls.

« Ils ont prévenu votre pensée et, sachant qu'il s'agissait d'un problème plus ou moins personnel, ils nous ont laissés jusqu'à ce que l'un d'entre nous les invite à revenir.

— J'apprécie beaucoup le geste. Vous irez sur Arisia. Vous y recevrez votre Joyau. Vous reviendrez alors ici et vous y choisirez autant de vos amis que vous le pourrez, afin de les envoyer eux aussi sur Arisia. Je vous requiers, par le Joyau d'Arisia, de bien vouloir faire tout cela. Ensuite, et je vous prie de noter que ce n'est en aucun cas une obligation, j'apprécierais beaucoup votre visite sur Terre et j'aimerais que vous acceptiez un poste au Conseil Galactique. Êtes-vous d'accord ?

— Oui. » Dronvire n'eut pas besoin de délai pour prendre sa décision.

La réunion fut alors levée. L'individu qui, à l'aller, avait été le chauffeur de Samms, ramena celui-ci au *Chicago*, conduisant tout aussi « lentement et prudemment ». Mais, cette fois, la punition ne fut pas aussi sévère bien que Samms sût que chaque brutale accélération et chaque secousse ajoutaient un bleu supplémentaire à l'impressionnante collection d'ecchymoses qui coloraient chaque centimètre carré de sa dure carcasse. Il avait réussi et l'excitation du succès avait son habituel effet analgésique.

Le « pacha » du *Chicago* l'attendait dans le sas pour l'aider à ôter son scaphandre.

« Êtes-vous vraiment sûr que tout va bien, Samms ? » Winfield n'était plus désormais le capitaine, mais plutôt un ami. « Bien que vous ne nous ayez pas appelés, nous commençons à nous demander... Vous donnez l'impression d'avoir participé à une bagarre de rue sur Valeria, et je n'aime guère la façon dont vous traitez vos côtes et votre jambe gauche. Je vais dire aux gars que vous êtes rentré en pleine forme, mais je vais vous envoyer le médecin à toutes fins utiles. »

Winfield annonça le retour du Fulgur à l'équipage et, par l'entremise de son Joyau, Samms put pleinement ressentir l'impression de soulagement et de joie que la nouvelle répandait dans tout le grand vaisseau. Cela le surprit profondément. Qui était-il donc pour que tous ces hommes se préoccupent de savoir s'il était vivant ou non ?

« Je me sens très bien », protesta Samms. « Je n'ai rien dont vingt heures de sommeil ne puissent me guérir. »

— Peut-être, mais, de toute façon, vous allez vous rendre à l'infirmerie », insista Winfield. « Je suppose que vous voulez que nous reprenions le chemin de la Terre ? »

— Exact, et le plus rapidement possible... Le bal des Ambassadeurs aura lieu mardi soir prochain, vous le savez, et c'est une des corvées auxquelles je ne peux échapper, même avec une excuse en or massif. »

Chapitre VI

Le bal des Ambassadeurs, l'une des manifestations mondaines les plus chic de l'année, battait son plein. Ce n'était pas que tout ce que le monde comptait de célébrités se trouvât là, mais tous les invités présents étaient, d'une façon ou d'une autre, des personnalités notoires. On pouvait rencontrer, rassemblés dans de nombreuses cérémonies, plus de jeunes gens et de jolies femmes, mais il n'en existait aucune où l'on exhibât des tenues plus excentriques ou plus dispendieuses. Nulle part on ne découvrait plus forte densité de rubans et de décorations, de bijoux coûteux et sophistiqués, ou une plus grande surface d'épidermes poudrés et parfumés.

Même ainsi, les jeunes y figuraient en grand nombre. Comme l'esprit pionnier a plus d'attrait pour ceux-ci que pour les gens âgés, les représentants des colonies étaient pour la plupart jeunes et, grâce aux femmes, filles et secondes, troisièmes ou éventuellement quatrièmes épouses des grands personnages du temps, l'élément féminin était fort équitablement réparti.

Et cette foule n'était pas entièrement humaine. Le temps n'était pas encore venu, bien sûr, où des monstruosité à sang chaud, capables de respirer l'atmosphère terrestre, viendraient en force se mêler aux festivités de l'humanité. Il y avait cependant là, sur la piste, quelques rares Martiens qui portaient leurs légères « tuniques de convention » et dansaient avec une précision toute mathématique. Quelques Vénusiens, qui ne dansaient point, restaient assis, immobiles, ou se trémoussaient, d'un air important. La plupart des planètes du système solaire étaient représentées, comme l'étaient également un certain nombre d'autres systèmes.

Un couple se mettait en vedette, même dans cette richissime et magnifique assemblée. Tout le monde le suivait du regard, partout où il passait. La fille était grande, mince, souple, un vrai régal pour les yeux. Sa robe en vextopoie de Callisto, d'un tout nouveau vert « radioactif », très cru, avait des phosphorescences lumineuses. Sa traîne balayait le sol, mais, au-dessus de la taille, la toilette s'évanouissait mystérieusement, à l'exception de quelques guipures qui s'accrochaient çà et là aux endroits stratégiques, apparemment sans aucun support, si l'on excepte le magnétisme personnel de l'intéressée. Celle-ci, presque seule de toutes les personnes présentes, ne portait aucune fleur. Un pendentif d'émeraude, parfaitement assorti à sa tenue et fixé avec précarité sur son épaule gauche nue, constituait son unique bijou. Sa chevelure, contrairement aux coiffures impeccables des autres femmes, était une tignasse d'un bronze roux flamboyant, artistiquement en désordre. Ses yeux, au regard doux et embué – Virgilia Samms parvenait à en contrôler l'expression tout aussi parfaitement que le mouvement de ses mains – étaient alors tachetés d'or, miroirs d'une puérile et confiante innocence.

« Mais je ne peux vous accorder encore cette nouvelle danse, Herkimer. Honnêtement, c'est impossible ! » plaida-t-elle, se blottissant entre les bras du jeune homme qui, sur le plan physique, faisait tout autant honneur à son sexe que la jeune fille. « Franchement, j'aurais bien aimé, mais il ne faut pas y penser, et vous savez très bien pourquoi...

— Vous avez quelques danses retenues d'avance, n'est-ce pas ?...

— Quelques danses ! J'en ai une liste longue comme le bras ! D'abord, le sénateur Morgan, après M. Isaacson, puis un certain M. Ossmen – je ne peux pas supporter les Vénusiens, ils sont si visqueux, gras et repoussants ! Ensuite, ce crapaud cornu de Mars et cet hippopotame de Jupiter... » Elle passa en revue son carnet de bal et, tandis qu'elle citait ou dépeignait chaque intéressé, un doigt de sa main gauche s'appuyait sur le dos de la main droite de son cavalier pour bien lui faire sentir l'étendue de ses obligations mondaines. Mais ces doigts agiles faisaient encore beaucoup plus, considérablement plus que cela.

Herkimer, le troisième du nom, bien que don Juan patenté, était un diplomate consommé, parfaitement rompu aux difficultés et aux servitudes de sa tâche. Aussi, ses yeux et les traits de son visage, mais tout particulièrement ses yeux, avaient-ils été entraînés pendant des années à ne rien révéler de ce qui se tramait à l'intérieur de son cerveau. S'il avait conçu le moindre soupçon à propos de la splendide fille qu'il tenait dans ses bras, si quelqu'un lui avait suggéré qu'elle faisait de son mieux pour lui tirer les vers du nez, il aurait souri, de ce sourire qui est l'apanage des diplomates de grande classe. Or, il n'entretenait aucun soupçon à l'égard de Virgilia Samms. Cependant, simplement parce qu'elle était la fille de Virgil Samms, il prit grand soin de ne trahir aucune émotion particulière lors de l'énoncé de la liste de ses obligations. En outre, elle ne fixait pas les yeux, ni même le visage de son cavalier. Son regard, chastement baissé, dépassait beaucoup trop rarement le niveau du menton d'Herkimer.

Il y avait pourtant certaines choses qu'ignorait celui-ci. Tout d'abord, Virgilia Samms était la plus accomplie des lectrices de réactions musculaires involontaires. Or, si elle se tenait si près de lui, cela n'avait rien à voir avec son charme personnel, c'était seulement parce que cette position était la seule favorable à l'exercice de ses facultés. Elle pouvait certes se servir uniquement de ses yeux mais, dans les cas sérieux, lorsqu'il lui fallait obtenir les meilleurs résultats, elle devait employer ses doigts au toucher exacerbé et sa peau merveilleusement sensible. Il ignorait également qu'elle avait suivi avec la plus grande attention ses réactions tout au long de l'énumération des individus de son carnet. Il ne pouvait non plus savoir, qu'avec son aide, elle était en train de faire un bilan qui devait lui permettre d'en tirer une conclusion générale. Finalement, le résultat auquel elle aboutit avait le relent sinistre du crime !

Et Virgilia Samms, travaillant dorénavant pour quelque chose de beaucoup plus urgent et important qu'une Patrouille Galactique encore dans les limbes, souhaita désespérément que son partenaire ne fût pas lui-même un analyste des réactions musculaires. Car elle n'ignorait pas qu'elle trahissait encore plus ses sentiments que son cavalier, et dans le cas où les choses se

gâteraient, il ne pourrait s'empêcher de remarquer, ne serait-ce que les battements de son cœur... Mais cela, il lui serait facile de l'expliquer à l'aide de quelques soupirs expressifs... Mais non, elle n'avait rien à craindre de ce côté. Son regard n'était pas fixé aux endroits stratégiques. Ses yeux étaient rivés là où sa robe avait prévu de les attirer, et nulle part ailleurs... Et aucun muscle révélateur ne se trouvait sous l'une ou l'autre de ses mains.

Tandis que ses yeux, ses doigts et sa ravissante poitrine transmettaient de plus en plus d'informations à son esprit agile, Jill devint de plus en plus anxieuse. Elle était maintenant convaincue qu'il y avait du crime dans l'air. Mais qui serait la victime ? Son père ? Probablement. Rod Kinnison ? C'était possible. Quelqu'un d'autre ? Guère vraisemblable. Et quand ? Où ? Comment ? Elle n'en savait rien ! Il lui fallait une certitude... La mention de tous ces noms n'avait pas été suffisante, mais une apparition personnelle... Pourquoi diable papa ne se montrait-il pas ? Ou devrait-elle au contraire souhaiter qu'il ne fasse pas son apparition ?...

Virgil Samms pénétra dans la salle de bal.

« Et papa m'a dit, Herkimer », roucoula-t-elle langoureusement en le fixant dans les yeux pour la première fois depuis plusieurs minutes, « que je devrais danser avec chacun d'entre eux. Aussi, vous voyez... Oh ! le voilà qui arrive ! Je me demandais ce qu'il pouvait bien fabriquer ! » Elle eut un mouvement de la tête vers l'entrée du salon et poursuivit ingénument : « Il n'est presque jamais en retard vous savez et j'ai... »

Il se retourna et, tandis que son regard croisait celui du Premier Fulgur, Jill eut trois des réponses dont elle avait si grand besoin. Son père. Ici. Bientôt. Elle ne sut jamais comment elle était parvenue à conserver son sang-froid, mais, d'une façon ou d'une autre, elle y réussit cependant. Bien que son visage restât souriant, elle bouillait de rage intérieurement, et ses nerfs étaient crispés à l'extrême. Que pouvait-elle faire ? Elle savait mais ne possédait pas la moindre preuve tangible et le plus léger faux pas, aussi anodin fût-il, entraînerait des conséquences sans doute immédiates et désastreuses...

Après cette danse, il se pourrait bien qu'il soit trop tard. Quoi qu'elle inventât pour quitter la piste, elle entrevoyait des risques aux conséquences redoutables... Et tant qu'elle serait en compagnie d'Herkimer, aucun d'eux ne voudrait s'adresser à elle par l'entremise du Joyau, elle en avait parfaitement conscience. Maudit soit leur esprit chevaleresque ! Elle pouvait tenter sa chance et faire un signe de la main à son père, car elle ne l'avait pas vu depuis longtemps... Non. Il conviendrait plutôt, afin de minimiser le risque, de faire discrètement signe à Mase. Celui-ci la dévisageait chaque fois qu'il en avait l'occasion et elle allait l'inciter, par une mimique appropriée, à utiliser son Joyau.

Northrop, une fois de plus, la regarda et, par-dessus l'épaule d'Herkimer, pendant un bref instant, elle permit à son visage de trahir la terrible inquiétude qu'elle ressentait.

« Tu as besoin de moi, Jill ? » Sa pensée, transmise par le Joyau, n'atteignit que la frange la plus externe de son esprit. Un contact mental intégral est quelque chose de plus intime qu'un baiser et, à l'exception de son père, personne n'avait jamais employé un Joyau sur Virgilia Samms. Néanmoins :

« Besoin de vous ! Je n'ai jamais eu autant besoin de quelqu'un de toute ma vie ! Mase, sondez-moi et faites vite pour l'amour du ciel ! »

Bien que réticent, il s'exécuta, mais dès qu'il eut compris la raison de cet appel, il fit table rase de sa réserve et de son souci de respecter l'intimité psychique de la jeune fille.

« Jack ! Spud ! M. Kinnison ! M. Samms ! » Son message télépathique était impérieux et brutal, révélant son affolement. « Écoutez-moi !

— Du calme, Mase, je prends la situation en main », annonça Roderick Kinnison, sur un ton mental tranquille et posé :

« D'abord il y a la question des armes. À part moi, avez-vous tous la vôtre ? Vous, Spud ?

— Oui, monsieur.

— Ça ne m'étonne pas de vous. Mais toi et Mase, Jack ?

— Nous avons nos Lewistons !

— C'est une erreur. Les désintégrateurs, mon très cher et très stupide rejeton, ne sont des armes valables que dans

certains cas bien déterminés. Si la nécessité s'impose, on peut éventuellement envisager de tuer quelques douzaines d'anonymes innocents, mais dans une foule comme celle-là, il est de très loin préférable de n'abattre que celui qui est ta cible. Aussi, tous les deux, filez immédiatement à ma voiture et faites l'échange. Dépêchez-vous. » Chacun savait que la voiture de Roderick Kinnison était en permanence un arsenal motorisé. « J'aurais préféré que, toi aussi, tu sois en uniforme, Virgil, mais on ne peut y remédier maintenant. Essaie de te diriger *lentement* vers le coin nord-ouest de la salle. Spud, fais de même.

— C'est impossible, proprement impensable ! Et en réalité je ne suis sûr de rien. »

Samms et sa fille commencèrent en chœur à protester.

« Virgil, tu as autant de flair qu'un chien enrhumé. Cesse de t'agiter et essaie de retrouver l'usage de ton cerveau. Quant à toi, Jill, tu nous en as suffisamment appris, pour que je prenne le maximum de précautions. Tu peux te relaxer maintenant. Décontracte-toi. Virgil, désormais, est étroitement protégé et j'ai demandé un envoi massif de renfort. Je vois que tu parviens à retrouver un peu de ton calme. Très bien. Je ne cacherai à personne que les quelques minutes à venir risquent d'être décisives. Es-tu vraiment sûre, fillette, que cet Herkimer est le véritable maître d'orchestre ?

— En l'occurrence, oui. » Comme elle se sentait rassurée, maintenant que les Fulgurs se tenaient aux aguets !

« Parfait. Alors laisse-le te convaincre de lui accorder toutes tes danses jusqu'au moment où quelque chose se déclenchera. Surveille-le. Il connaît le signal à donner et l'homme qui doit opérer. Si tu peux nous avertir, ne serait-ce qu'une fraction de seconde à l'avance, cela nous sera d'un incommensurable secours. D'accord ?

— D'accord. J'y tiens d'autant plus qu'il s'agit d'un gluant personnage qui me rappelle par trop la limace ! » Traduite en mots, la pensée de la jeune fille pouvait sembler légèrement incohérente, mais Kinnison comprenait parfaitement le sens de ces paroles.

« Une dernière chose, jeune fille, un simple détail. Les garçons sont de retour et dirigent leur cavalière par ici. Peux-tu voir si Herkimer a remarqué leur changement d'armes ?

— Non, il ne s'est aperçu de rien », annonça Jill au bout d'un moment. « Mais moi non plus, je ne vois pas la moindre différence et, pourtant, je surveille tout de très près.

— Pourtant l'échange est fait et entre un Mark 17 et un Mark 5, ce n'est quand même pas bonnet blanc et blanc bonnet », répliqua Kinnison d'un ton sec. « Cependant, ce n'est peut-être pas très apparent pour des non-initiés. Ça suffit, les gars. Ne vous rapprochez pas davantage. Maintenant, Virgil, reste constamment en rapport avec Jill d'une part et avec nous de l'autre, afin qu'elle puisse éviter de se manifester ou de se trahir par des cris, des gestes et...

— Mais tout cela est insensé ! ragea Samms.

— Insensé ! Mon œil ! » La pensée de Roderick Kinnison resta calme. Seul, le fait qu'il commençait à employer un langage inusité dans une salle de bal révélait la tension à laquelle il était soumis.

« Cesse donc de jouer les héros au grand cœur et utilise un peu plus ta cervelle. Tu as refusé cinquante milliards de crédits. Pourquoi penses-tu qu'ils t'en ont offert autant lorsqu'ils peuvent faire abattre n'importe qui pour un billet de cent ? Et comment croyais-tu qu'ils allaient réagir ?

— Mais, Rod, ils ne peuvent espérer s'en tirer en plein milieu du bal des Ambassadeurs. C'est mathématiquement impossible !

— Théoriquement, d'accord. Au début, j'ai raisonné comme toi mais c'est pourtant bien un nommé Samms qui m'a fait remarquer, il n'y a pas si longtemps, que les techniques du crime avaient beaucoup changé. Essaie donc de répondre à ça, espèce de tête de mule rouquine !

— Ma foi... après tout... il y a peut-être du vrai... » La pensée de Samms laissait percer finalement une certaine appréhension.

« Tu sais très bien que c'est incontestable. Mais vous, les gars... et je dis ça tout particulièrement pour Jack et Mase, détendez-vous. Vous ne parviendrez pas à tirer juste si vous

restez là, raides comme des manches à balai ! Faites quelque chose. Parlez à vos cavalières ou contactez Jill...

— Ça ne devrait pas être trop difficile, monsieur », sourit faiblement Mason Northrop, « et cela me rappelle, Jill, que Mentor a certainement compris lorsqu'il, elle ou cela, a déclaré que tu n'aurais jamais besoin d'un Joyau.

— Quoi ? » demanda fort peu élégamment Jill. « Je ne saisis pas très bien ce que ça vient faire dans l'histoire.

— Non ? Je jurerais pourtant que tout le monde m'a deviné. Qu'en pensez-vous tous ? » Les autres Fulgurs, parmi lesquels Samms, furent d'accord avec lui. « Eh bien, croyez-vous que l'un de ces individus, et en particulier Herkimer III, se laisserait ainsi passer le licol, même par une aussi charmante créature que vous, s'il avait la sensation que vous pourriez vous livrer à un écrémage mental de son cerveau ?

— Oh !... Je n'avais jamais songé à cela, mais c'est exact et je suis heureuse... Mais, Rod, tu as parlé tout à l'heure de renforts massifs. As-tu la moindre idée du temps qui s'écoulera avant leur arrivée ? J'espère que je réussirai à tenir le coup puisque vous êtes tous là pour me soutenir...

— Tu y parviendras, Jill. Il ne leur faudra que deux ou trois minutes maintenant.

— Des renforts ? En masse ? Qu'est-ce que tu entends par là ? » aboya Samms.

« Ce que ça signifie. J'ai fait appel aux forces armées », répliqua Kinnison. « J'ai contacté télépathiquement le commodore à deux étoiles, Alexandre Clayton, ce qui d'ailleurs l'a fait bondir hors de son fauteuil. Tout ce qu'il a de disponible se dirige par ici à vitesse maximum. Des blindés lourds – Mark 84 –, un 96 comme ambulance, une escorte complète avec couverture simultanée aérienne et terrestre, des éclaireurs, des hélicoptères, des croiseurs avec leur artillerie lourde, bref, le grand jeu. J'aurais préféré filer à l'anglaise avec toi avant le déclenchement de l'opération, si j'avais osé. Dès l'instant que les renforts arrivent, nous filons.

— Si tu avais osé ? » demanda Jill, secouée à cette pensée.

« Exactement, ma chère, je n'ose pas. S'ils tentent quelque chose, nous ferons de notre mieux, mais je prie le ciel pour qu'ils n'entreprennent rien. »

Mais les prières de Kinnison – si prières il y eut – ne furent pas entendues. Jill perçut un bruit sec mais fort banal et parfaitement insignifiant : quelqu'un venait de faire tomber un stylo. Elle sentit chez son cavalier un muscle inapparent frissonner légèrement. Elle nota la tension presque imperceptible d'un tendon du cou d'Herkimer, chargé de faire pivoter la tête de celui-ci dans une certaine direction si on le laissait agir. Son regard suivit cette direction, scrutant fiévreusement la zone indiquée pendant quelques microsecondes. Un homme plongeait sa main dans son veston comme s'il cherchait un mouchoir, mais les participants au bal des Ambassadeurs ne possèdent pas de mouchoir bleu et aucun tissu, aussi bien teint soit-il, ne pouvait ressembler autant à l'acier bleuté d'un pistolet automatique.

Jill aurait voulu crier, désigner l'individu du doigt, mais elle n'eut pas le loisir de le faire. Par l'intermédiaire du contact télépathique qu'elle maintenait avec son père, les Fulgurs virent en même temps qu'elle le geste dans ses moindres détails. Aussi, cinq coups de feu retentirent, presque confondus en un seul, avant que la jeune fille pût crier, montrer l'homme du doigt ou même se déplacer. C'est alors qu'elle se mit à hurler, mais comme des douzaines d'autres femmes hurlaient également, cela ne tirait plus à conséquence.

Conway Costigan, vieux routier à la détente facile, spécialiste du pistolet et de la bagarre de tripot, tira le premier avant même que le tireur n'ouvrît le feu. Ce fut la foudroyante rapidité du réflexe de Costigan qui, ce jour-là, sauva la vie de Virgil Samms, car l'assassin en puissance était mourant, un projectile de gros calibre lui ayant fracassé le crâne, avant qu'il n'ait eu le temps de finir d'appuyer sur la détente de son arme. La main du moribond se releva légèrement et le projectile dirigé vers le cœur de Samms passa trop haut, lui traversant les masses musculaires de l'épaule.

Roderick Kinnison, à cause de son âge, et son fils, comme Northrop, à cause de leur inexpérience, réagirent avec quelques

centièmes de seconde de retard. Eux, cependant, visaient au corps, non à la tête, et n'importe laquelle des trois blessures qui s'ensuivirent aurait été très largement fatale. L'homme s'écroula pour ne plus bouger.

Samms vacilla mais ne tomba pas jusqu'à ce que l'aîné des Kinnison, avec autant de délicatesse que pouvait en autoriser la rapidité du geste, l'eût allongé sur le sol.

« Reculez, laissez-lui un peu d'air ! » Les invités commencèrent à crier, tandis que le cercle des badauds se rétrécissait.

« Vous autres, en arrière. Que quelques-uns parmi vous dénichent un brancard. Vous, les femmes, allez par là-bas. » Kinnison prit sa voix autoritaire de commandement qui étouffa tous les piailllements de la foule. « Y a-t-il un médecin ici ? »

Il y en avait un et après que l'on se fut assuré qu'il n'avait aucune arme sur lui, celui-ci se mit promptement au travail.

« Joy, Betty, Jill, Clio. » Kinnison appela sa propre femme et leur fille, Virgilia Samms et M^{me} Costigan. « Vous quatre, en priorité et maintenant vous, vous et vous... » Il poursuivit, désignant du doigt des femmes massives et lourdes, portant des robes excentriques. « Vous toutes, restez ici sur place, juste au-dessus de lui. Protégez-le afin que personne ne puisse trouver l'occasion de lui tirer encore dessus. Les autres femmes devront s'intercaler devant et derrière les premières citées, de façon à lui faire de leurs corps un rempart infranchissable. Maintenant, que tout le monde m'écoute. Je sais fichtrement bien qu'aucune d'entre vous ne dissimule une arme au-dessus de la ceinture et vous êtes toutes, grâce au ciel, en robe de soirée. Maintenant, les gars, si n'importe laquelle de ces femmes fait la moindre tentative pour trousse sa jupe, fracassez-lui le crâne immédiatement, sans délai ni discussion.

— Monsieur, je proteste solennellement. C'est inadmissible.

— Madame, je suis bien d'accord avec vous. Ce l'est effectivement. » Kinnison sourit aussi naturellement qu'il le put en la circonstance. « C'est cependant nécessaire. Je ferai mes excuses à toutes ces dames et à vous également, docteur, par écrit si vous le désirez, lorsque nous serons parvenus à transférer Virgil Samms à bord du *Chicago*. Mais jusque-là, je

ne ferai confiance à personne, pas même à ma propre grand-mère. »

Le médecin leva son regard. « Le *Chicago* ? Cette blessure ne me paraît pas bien sérieuse, mais cet homme doit immédiatement être transporté à l'hôpital. Ah ! voici la civière. Par ici, s'il vous plaît... doucement... s'il vous plaît... doucement... oui. C'est excellent. S'il vous plaît, appelez tout de suite une ambulance.

— C'est fait depuis longtemps. Mais pas question d'hôpital, docteur, il y a trop de fenêtres dans ce genre d'établissement, qui en outre est ouvert au public. On peut très bien, de surcroît, y placer une bombe. Je ne veux en aucun cas courir le moindre risque.

— Excepté avec ta propre vie ! » coupa sèchement Jill, qui, de la place où elle se trouvait, surveillait ceux qui entouraient son père. Assurée que le Premier Fulgur n'était pas en danger de mort, elle avait recommencé à s'intéresser à d'autres personnes. « Tu es important toi aussi, tu sais, et tu restes planté là, tout seul, à découvert.

— Oui, s'ils étaient parvenus à tuer Virgil, j'aurais probablement été le suivant sur la liste. Mais puisque, en définitive, il a seulement récolté une égratignure, il n'y a aucun intérêt à tuer même un bon numéro deux.

— Une égratignure ! » Jill faillit littéralement entrer en ébullition. « Comment oses-tu appeler égratignure une aussi affreuse blessure.

— Huh ! Pourquoi ? Certainement ce n'est rien d'autre, grâce à toi d'ailleurs », répliqua-t-il, parfaitement honnête et surpris.

« Pas d'os brisé, aucune grosse artère sectionnée, il a raté le poumon. Virgil sera sur pied dans quelques semaines.

— Et maintenant », poursuivit-il à haute voix, si ces dames veulent bien soulever la civière, nous nous dirigerons lentement et en masse vers la sortie. »

Les femmes, leur indignation apaisée, mais appréciant apparemment le fait d'être le centre d'intérêt des événements, obéirent à l'injonction.

« Maintenant, les gars », demanda télépathiquement Kinnison, « est-ce que l'un d'entre vous a remarqué une quelconque tentative de ruée générale organisée, comme cela aurait pu se produire, pour permettre la fuite du tueur si nous n'étions pas intervenus ? Costigan ? »

— Non, monsieur », répondit brièvement Costigan. « Je n'ai rien remarqué autour de moi directement.

— Jack et Mase, je suppose que vous n'avez pas regardé. »

C'était vrai, ils n'y avaient pas songé à temps.

« Il faudra que vous appreniez. Après un certain nombre d'histoires comme celle d'aujourd'hui, c'est un réflexe qui deviendra automatique. Mais moi non plus, je n'ai rien repéré d'anormal. Aussi, suis-je plutôt persuadé qu'ils n'avaient rien envisagé dans ce sens. Ce sont des gens redoutables et qui comprennent vite.

— Je ferais peut-être bien, monsieur, ne pensez-vous pas, de m'occuper de cette affaire et de mettre pour un temps l'opération Boskone au frigidaire ? » demanda Costigan.

« Je ne crois pas. » Kinnison, les sourcils froncés, réfléchit un moment. « Cette affaire a été soigneusement montée, mon vieux, et par des gens qui ne manquent pas de cervelle. Tous les indices que tu pourrais maintenant découvrir seraient très probablement préfabriqués. Non, nous laisserons la police s'en occuper et nous continuerons notre action de notre côté... »

Des sirènes hululèrent et hurlèrent à l'extérieur. Kinnison sonda télépathiquement les alentours.

« Alex ? »

— Oui. Où voulez-vous que nous amenions ce 96 avec les toubibs et les infirmières ? Il est trop large pour les grilles d'entrée.

— Passez à travers le mur. Traversez la pelouse. Approchez l'engin jusqu'à la porte et ne vous souciez pas de tous les ornements qui se trouvent par ici dans le parc. Dites au responsable de nous envoyer la facture. Samms a été touché à l'épaule. Ce n'est pas trop grave, mais je veux l'emmener à la Colline où je sais qu'il sera à l'abri. Qu'avez-vous au-dessus de la couverture aérienne, le *Boise* ou le *Chicago* ? Je n'ai même pas encore eu le temps de lever le nez.

- Les deux.
- Excellente initiative. »

Jack Kinnison, l'air ébahi, regarda le blindé monstrueux qui écrasait statues, fontaines, arbres décoratifs, les enfonçant dans le sol tandis qu'il progressait lourdement au travers des pelouses et il se passa la langue sur les lèvres. Il observa les pelotons de soldats qui avançaient en éclaireurs, surveillant la route, les jardins et la foule. Ses yeux suivirent les hélicoptères qui bourdonnaient au-dessus de leurs têtes et, un peu au-dessus, les huit croiseurs légers, de toute évidence prêts à ouvrir le feu. Plus haut encore, de longues traînées de flammes indiquaient, il le savait maintenant, la présence des deux plus formidables engins de destruction jamais construits par l'homme. Son visage pâlit lentement.

« Bon sang, papa ! » Jack déglutit deux fois. « Je n'avais pas l'impression... mais, en définitive ils pourraient bien tenter...

— Ce n'est pas "ils pourraient" mon vieux. Sois certain qu'ils agiraient s'ils parvenaient assez rapidement à rassembler ici l'armement lourd nécessaire. » Les muscles de la mâchoire du plus âgé des Kinnison ne se desserrèrent point. Ses yeux, qui voletaient de-ci, de-là, ne relâchèrent pas une seconde leur vigilance tandis qu'il donnait mentalement son opinion : « Vous autres, les jeunes, on ne peut vous demander de tout connaître mais, pour le moment, vous apprenez vite. Enregistrez soigneusement cette expérience et inscrivez ceci en lettres d'or dans votre mémoire : *La vie de Virgil Samms est la chose la plus importante de ce foutu univers !* S'ils avaient réussi à le descendre là-bas, tout à l'heure, cela n'aurait pas été, au sens strict du terme, de ma faute. Mais s'ils le descendent maintenant, j'en serais responsable. »

Le blindé s'arrêta face à l'entrée elle-même et un homme en blouse blanche bondit à l'extérieur.

« Laissez-moi le regarder, je vous prie...

— Pas encore ! » refusa sèchement Kinnison. « Pas avant qu'il y ait une dizaine de centimètres de bon acier entre lui et quiconque tentant de parachever l'action entreprise. Installez vos hommes autour de lui et embarquez-le en vitesse ! »

Samms, protégé tout au long du trajet, fut hissé dans le 96, et tandis que les portes massives se refermaient dans un impressionnant claquement, Kinnison laissa échapper un énorme soupir de soulagement. La cavalcade s'éloigna.

« Tu viens avec nous, Rod ? » cria Clayton.

« Oui, mais j'en ai encore pour deux minutes ici. Procurez-moi un véhicule de liaison et je vous rejoindrai. » Il se tourna vers les trois jeunes Fulgurs et Jill. « Ceci bouscule un peu nos plans, mais pas trop, du moins je l'espère. Rien de changé concernant Mateese ou Boskone. Vous, Costigan, avec Jill, vous continuerez comme prévu. Northrop, vous devrez éclairer brièvement Jill sur Zwilnik et apprendre ce que personnellement elle en connaît. Virgil devait le faire ce soir, une fois les festivités terminées, mais vous êtes aussi informé que nous là-dessus. Prenez contact avec Knobos, Dalnalten et Fletcher. Maintenant que Virgil est hors de combat, il se pourrait bien que vous et Jack ayez à travailler simultanément sur Zwilnik et Zabrisk. Le Premier Fulgur vous contactera. Recueillez le maximum de renseignements et faites pour le mieux. En route ! » Il s'éloigna d'un pas décidé vers le véhicule de liaison qui l'attendait.

« Boskone ? Zwilnik ? » demanda Jill. « Qu'est-ce que tout cela signifie ? De quoi s'agit-il, Jack ? »

— Nous ne le savons pas encore bien. Peut-être sommes-nous simplement en train de parler d'une couple de planètes...

— Balivernes ! » coupa-t-elle d'un ton décidé. « Ne pouvez-vous donc parler sérieusement, Mase ? Qu'est-ce donc que Boskone ? »

— Un mot simple, spécifique et particulièrement bien choisi. Il a été suggéré, je crois, par le docteur Bergenholm », commença-t-il.

« Vous savez très bien ce que je veux dire », interrompit-elle encore mais elle fut réduite au silence par une intervention de Jack. Le contact télépathique avec ce dernier était très léger, tout juste suffisant pour rendre l'entretien possible, mais même ainsi, elle eut une instinctive réaction de défense.

« Réfléchis un peu, Jill, tu te conduis comme une demeurée mais on ne peut sincèrement pas t'en vouloir ! Cesse de parler, il

peut se trouver dans cette foule des gens qui sachent lire sur les lèvres, ou même, plus simplement, des micros trop curieux. Ça fait une impression bizarre, n'est-ce pas ? » Il eut une crispation mentale puis poursuivit : « Tu sais déjà de quoi il retourne avec l'opération Mateese, puisque tu en es chargée. C'est de politique qu'il s'agit. L'affaire Zwilnik concerne la drogue, le vice, etc. L'opération Boskone touche à la piraterie et c'est Spud qui s'en occupe. L'opération Zabrisk, c'est le travail de Mase et le mien. Nous cherchons à découvrir la source de certains phénomènes bizarres dus à l'ébranlement du subéther. Mase, à toi de jouer. Je te verrai plus tard à bord. Fin d'émission, Jill ! »

Le jeune Kinnison disparut de la périphérie de son esprit et Northrop fit sa réapparition. Quelle différence ! Celui-ci la contacta cependant aussi précautionneusement que l'avait fait Jack, et tout aussi peureusement que lui, instantanément prêt à fuir devant ce qui pourrait paraître la plus minime violation de son intimité. En vérité, Jack l'avait prise à rebrousse-poil dès le départ, alors qu'il n'en était rien pour Mase.

« Et maintenant, à propos de cette opération Zwilnik », commença Jill.

« Quelque chose d'autre d'abord. Je n'ai pu m'empêcher de remarquer tout à l'heure que vous et Jack, eh bien, vous n'étiez pas exactement sur la même longueur d'onde, mais pourtant... un peu comme si...

— Nous nous affrontions ? » suggéra-t-elle.

« Pas exactement... comme si plutôt vous y étiez poussés, un peu comme lorsque l'on s'efforce de maintenir une émission sur bande étroite alors qu'rien ne veut fonctionner correctement. Ainsi, vous l'avez vous-même observé ?

— Oui. Mais je croyais que seuls Jack et moi étions dans ce cas. C'est comme lorsqu'on gratte le tableau noir avec ses ongles. Ça peut se faire, bien sûr, mais on est drôlement contente d'arrêter. Et au fond, j'aime bien Jack, mais à distance !

— Et vous et moi sommes parfaitement synchrones, comme des circuits accordés sur la même fréquence. Jack, alors, parlait sérieusement lorsqu'il m'a dit que vous... qu'il... Je n'arrivais

pas à le croire vraiment jusqu'à maintenant mais si... vous savez certainement ce que j'ai ressenti pour vous. »

Jill aussitôt ferma de toutes ses forces son esprit. Elle leva les sourcils et parla à haute voix : « Voyons, je n'en ai vraiment pas la moindre idée !

— Évidemment non. C'est sans doute pourquoi vous préférez vous exprimer oralement. J'ai de mon côté découvert qu'il m'est impossible de mentir mentalement. J'ai un peu l'impression d'être un parfait salaud, mais il est vital que vous me répondiez. Après et quel que soit votre verdict, je me mettrai au boulot de toutes mes forces. Suis-je, ou non, condamné à errer sans scaphandre dans le vide ?

— Je ne le pense pas. » Jill rougit intensément, mais sa voix restait ferme. « Vous auriez droit à un scaphandre et à suffisamment d'oxygène pour toucher un autre port, atteindre une autre destination... Et maintenant nous ferions mieux de revenir à notre travail, ne pensez-vous pas ?

— Oui. Jill, je vous remercie infiniment. Je savais aussi bien que vous que mes paroles étaient hors de propos. Mais il fallait que je sache. » Il respira profondément. « Et c'est tout ce que je demande pour le moment. Abaissez vos écrans. »

Elle leva ses barrières mentales, découvrant qu'en l'occurrence il lui était extrêmement aisé de le faire. Elle les supprima presque autant que pour communiquer avec son père. Northrop lui expliqua en quelques brèves pensées tout ce qu'il connaissait des quatre opérations, concluant :

« Je ne suis pas assigné de façon permanente à l'opération Zabrisk. Je travaillerai probablement avec vous sur l'opération Mateese lorsque votre père rentrera dans le circuit. Je dois plus ou moins intervenir comme homme de liaison, car ni Knobos, ni Dalnalten ne vous connaissent suffisamment pour vous joindre télépathiquement. Exact ?

— Oui, j'ai rencontré M. Knobos une fois seulement et n'ai même jamais vu le docteur Dalnalten.

— Êtes-vous prête, grâce au Joyau, à entrer en communication avec eux ?

— Oui. Allez-y. »

Les deux Fulgurs se présentèrent. Ils se surimposèrent à l'esprit de Mase sans se fixer directement sur le cerveau de la jeune fille. Néanmoins leur pensée, qui se superposait à celle de Northrop, parvenait à Jill aussi nettement que si tous les quatre avaient été en train de discuter verbalement.

« Quelle étrange sensation ! » s'exclama Jill. « Ma foi, jamais je n'aurais imaginé cela !

— Nous sommes désolés de vous importuner, mademoiselle Samms... » Jill eut une autre surprise. La voix profonde et silencieuse qui résonnait dans son cerveau avait un timbre martien caractéristique, mais au lieu des consonnes gutturales et des sifflantes, chuintantes, qui sont les meilleurs efforts des habitants de la planète rouge pour parler anglais, la prononciation et l'articulation des phrases étaient parfaites.

« Oh ! Ce n'est pas ce que je voulais dire. Ce n'est pas véritablement une gêne. C'est seulement que je ne suis pas encore habituée à la télépathie !

— Aucun de nous, en fait, ne l'est. Mais la raison de cet appel tient à ce que nous serions heureux de savoir si vous aviez la moindre information nouvelle à nous communiquer qui puisse augmenter nos très maigres renseignements concernant Zwilnik.

— Je crains de n'avoir que très peu à vous apprendre et en réalité il s'agit essentiellement de déductions, de conjectures et de conclusions gratuites. Père a dû vous dire de quelle façon je travaille, je pense ?

— Oui. Nous n'attendons pas de vous des données exactes. Mais des suggestions, des soupçons, des pistes éventuelles seraient pour nous d'un inestimable secours.

— Eh bien, à un bal à l'ambassade d'Europe, j'ai rencontré, voici peu, un Vénusien très gras baptisé Ossmen. L'un d'entre vous le connaîtrait-il ?

— C'est un commerçant de grand renom », répondit Dalnalten, « et qui a des intérêts si importants sur Tellus qu'il doit y passer l'essentiel de son temps. Il ne figure nulle part sur nos listes... bien qu'en soi, cela n'ait rien de surprenant. Poursuivez, mademoiselle Samms.

— Il n'est pas arrivé au bal en compagnie du sénateur Morgan mais a cependant conclu un arrangement avec ce dernier cette nuit-là et je suis à peu près certaine qu'il s'agissait d'un marché portant sur de la thionite. C'est à peu près le seul renseignement dont présentement je dispose !

— De la *thionite* ! » Les trois Fulgurs furent également surpris.

« Oui, de la thionite.

— Comment pouvez-vous être aussi affirmative que cela, mademoiselle Samms ? » demanda Knobos, de son ton le plus sérieux.

« Je ne suis pas vraiment sûre que cet accord précis portait sur de la thionite, non, mais la probabilité en est de quatre-vingt-dix pour cent. Je suis cependant convaincue que le sénateur Morgan et Ossmen en savent tous deux très long sur la thionite et qu'ils tiennent à le cacher. Ils eurent des réactions très nettement positives, bien au-delà du seuil théorique d'une certitude virtuelle. »

Il y eut une pause, rompue par le Martien qui ne s'adressait d'ailleurs pas à l'un d'eux.

« Sid ! » appela-t-il, et même Jill put se rendre compte de la vitesse d'une pensée transmise par le Joyau.

« Oui, Knobos ? Ici Fletcher.

— Lors de cette arrestation que tu as faite, là-bas, dans les astéroïdes, tu n'as récupéré que de l'héroïne, du haschich et du ladolian, n'est-ce pas ? Tu n'as trouvé aucune trace de thionite ?

— Non. Cependant, tu dois te souvenir qu'une partie de la bande a réussi à s'échapper. Aussi, tout ce que je puis affirmer, c'est que nous n'avons jamais rien vu ou entendu concernant de la thionite. Il y avait, comme toujours, de vagues rumeurs, bien sûr, mais tu sais qu'il en est régulièrement ainsi ?

— Évidemment. Merci, Sid. » Jill pouvait presque entendre les engrenages mentaux du brillant cerveau martien s'enclencher et fonctionner. Dalnalten, alors, eut un bref échange de pensée avec le Vénusien et Jill perdit pied en quelques secondes.

« Une dernière question, mademoiselle Samms ? » demanda le Fulgur. « N'avez-vous jamais découvert le moindre

indice pouvant vous faire penser qu'il existait des liens entre Morgan, Ossmen et un quelconque responsable de la Compagnie Générale Interstellaire ?

— La Générale Interstellaire ! Isaacson ? » Jill en eut le souffle coupé. « Pourquoi... personne jusque-là n'a osé imaginer une chose pareille ou, tout au moins, nul ne m'en a jamais entretenue. Aussi n'ai-je pas songé à le vérifier.

— La possibilité m'en est venue à l'esprit voici à peine un instant, lorsque vous avez mentionné la thionite. Cette relation, si elle existe vraiment, sera extrêmement difficile à découvrir. Mais puisque la plupart, sinon toutes les parties intéressées vont se retrouver au sein de votre opération Mateese et puisqu'une certitude, positive ou négative, serait d'une considérable importance, nous nous croyons autorisés à vous demander de garder cette idée présente dans votre esprit.

— Bien sûr. C'est d'accord. Je serai très heureuse de vous aider.

— Nous vous remercions pour votre concours et votre courtoisie. L'un ou l'autre d'entre nous prendra périodiquement contact avec vous, maintenant que nous avons enregistré la structure exacte de votre personnalité. Puisse l'immortel Grolossen hâter la guérison de votre père. »

Chapitre VII

Plus tard cette nuit-là, ou plus exactement très tôt le lendemain matin, le sénateur Morgan et son secrétaire privé s'étaient enfermés dans un bureau totalement à l'abri des indiscrets. Le visage rond, lourd, jovial, de Morgan avait peut-être un peu perdu de sa couleur habituelle. Les doigts de sa main gauche pianotaient silencieusement sur le revêtement en verre de son bureau. Ses yeux gris perçants étaient cependant tout aussi mobiles et calculateurs que jamais.

« Cette affaire-là, Herkimer, sent mauvais... Ça pue le faisandé... Mais je n'ai pas encore réussi à m'expliquer ce qui a pu se passer. Cette opération avait été soigneusement montée. On aurait juré que ça ne pouvait rater et, jusqu'à la dernière seconde, tout se déroulait à la perfection. Puis bloic ! Ce fut le fiasco total. La Patrouille est arrivée et a immédiatement repris le contrôle de la situation. Il a dû y avoir une fuite quelque part. Mais où diable a-t-elle pu se produire ?

— Il ne peut y avoir eu d'indiscrétion, patron. Cela n'a aucun sens. » Le secrétaire croisa et décroisa ses longues jambes, jeta au loin une cigarette à moitié fumée et en alluma immédiatement une autre. « Dans ce cas, ils ne se seraient pas contentés d'éliminer simplement l'exécutant du bas de l'échelle. Vous savez tout aussi bien que moi que Roderick Kinnison est le plus sale caractère existant de ce côté-ci de l'enfer. S'il en avait su plus long, il aurait descendu tout le monde, y compris vous et moi. En outre, possesseurs du moindre indice, ils n'auraient jamais laissé Samms s'approcher à moins de dix mille kilomètres de l'endroit prévu. C'est certain. D'un autre côté, ils n'auraient pas attendu que l'armée ait tout pris en mains. Non, patron, l'hypothèse d'une fuite doit être écartée. Quoi que Samms et Kinnison aient pu découvrir, et c'est probablement

Samms, car vous savez, il est diablement plus futé que Kinnison, ils ont dû l'apprendre là-bas même. Je suppose que Brainerd a été repéré lorsqu'il s'apprêtait à sortir son pistolet.

— J'ai réfléchi à tout cela. Je serais d'accord avec vous s'il n'y avait quelque chose d'anormal. Apparemment, vous n'avez pas pris soin de chronométrer le temps qui s'écoula entre le coup de feu et la venue des blindés.

— Désolé, patron. » Le visage d'Herkimer trahissait sa confusion. « Là j'ai effectivement commis une lourde faute.

— Et comment ! Il s'écoula tout juste une minute et cinquante-huit secondes.

— Quoi ! »

Morgan demeura silencieux.

« La Patrouille réagit rapidement, bien sûr, et elle est en état d'alerte permanente. Ils ont dû transporter leur matériel lourd par rayons tracteurs et non l'acheminer par ses habituels moyens de locomotion... Mais même ainsi, cinq minutes c'était le minimum envisageable, patron, peut-être quatre et demie. »

— D'accord et à partir de là, qu'en tirez-vous comme conclusions ?

— Je partage votre point de vue, je n'en tire aucune conclusion. Cette constatation bouscule toutes les théories. Une partie des faits tend à laisser penser qu'il y a eu une fuite qui a dû se produire deux à trois minutes avant que le signal ne soit donné. Je vous le demande, patron, est-ce que tout cela a le moindre sens ?

— Non. C'est bien ce qui me chagrine. Comme tu le dis, ces faits semblent être contradictoires. Quelqu'un doit avoir appris quelque chose, juste avant l'instant prévu. Mais, si tel est le cas, pourquoi diable se sont-ils contentés de réagir ainsi ? Et Murgatroyd ? S'ils n'avaient jamais entendu parler de lui, pourquoi ont-ils fait appel aux croiseurs et spécialement aux gros ? S'ils pensaient qu'il se trouvait quelque part là-haut, pourquoi n'y sont-ils pas allés voir ?

— Maintenant, c'est moi qui vais vous poser une question : pourquoi notre M. Murgatroyd n'a-t-il rien tenté ? La flotte pirate n'était-elle pas supposée participer à l'opération ? Peut-être que non au fond !

— Je suis un peu comme toi. Je ne peux trouver aucune raison justifiant l'appui de toute une flotte à l'acte d'un homme seul, surtout dans une affaire aussi soigneusement minutée que celle-là... Mais cela ne nous concerne pas. Ce qui nous intéresse, ce sont les Fulgurs. Je ne les ai pas quittés un seul instant des yeux, ni Samms ni Kinnison ne firent quoi que ce soit durant ces deux minutes.

— Les jeunes Kinnison et Northrop quittèrent tous deux la salle à peu près au même moment.

— Je sais. L'un ou l'autre aurait pu appeler la Patrouille mais qu'est-ce que cela change à toute cette histoire ? »

Herkimer jugea plus prudent de ne pas répondre à cette question posée d'un ton féroce. Morgan pianota sur son bureau et resta pensif pendant plusieurs minutes, puis poursuivit d'une voix lente :

« Il y a deux, et seulement deux possibilités. Aucune des deux ne me paraît même vaguement envisageable. Obligatoirement, tout cela ne peut venir que du Joyau ou de la fille.

— La fille ? Réfléchissez un peu, sénateur. Je la surveillais en permanence et je savais à chaque instant où elle était et ce qu'elle faisait.

— Ça, c'était tout à fait évident. » Morgan cessa de pianoter et sourit d'un air cynique. « Ça me distrait plutôt, pour une fois, de te voir tirer la langue au lieu de n'avoir qu'à tendre les bras.

— Oui ? » Le beau visage d'Herkimer se durcit. « La partie n'est pas encore terminée, mon cher.

— C'est ce que toi, tu penses », ricana le sénateur. « Tu ne parviens pas à croire qu'il puisse exister des femmes insensibles à ton charme, n'est-ce pas ? Ça va faire maintenant six semaines que tu la travailles, au lieu de tes six heures habituelles et tu n'as encore abouti à rien.

— Je l'aurai, sénateur. » Les narines d'Herkimer se dilatèrent à cette pensée. « D'une façon ou d'une autre, je l'aurai, même si c'est la dernière chose que je dois faire ici-bas !

— Je te parie, à huit contre cinq, que tu n'y parviendras pas, même avec une limite de temps de six mois.

— D'accord. Je parie cinq mille dollars. Mais qu'est-ce qui vous fait penser qu'elle puisse réellement constituer une menace ? C'est une psychologue qualifiée certes, mais moi aussi et je suis plus vieux et plus expérimenté qu'elle, ce qui nous laisse les histoires de yoga, avec technique d'acquisition du savoir les jambes croisées, contemplation du nombril et méthodes d'auto-harmonisation au rythme de l'univers. Comment pouvez-vous penser qu'une fumisterie de ce genre la mette à mon niveau ?

— Je te l'ai déjà dit, je ne le pense pas. Dans cette histoire, rien ne tient debout. Mais elle est la fille de Virgil Samms.

— La belle affaire ! Vous ne vous êtes pas extasié sur George Olmstead. Vous l'avez vous-même choisi pour le charger d'un des plus sales boulots que nous ayons en train. Par le sang, il est presque aussi proche de Virgil Samms que Virgilia. On pourrait presque dire qu'ils sont tous deux issus du même œuf.

— Physiquement, oui. Mentalement et psychologiquement, non. Olmstead est un réaliste, un matérialiste. Il tient à sa récompense dans ce monde-ci, non dans l'autre, et il est bien parti pour l'obtenir. Qui plus est, ce travail risque fort de lui coûter la vie et, même s'il en réchappe, il ne parviendra en aucun cas à un poste de responsabilité et n'apprendra jamais rien d'intéressant. Virgil Samms, par contre, est — mais je n'ai pas besoin de te dire ce qu'il est exactement. Tu ne sembles pas réaliser que sa fille est exactement comme lui. Ce n'est pas à cause de ton charme irrésistible qu'elle s'amuse à flirter avec toi.

— Écoutez, patron. Elle ne connaît absolument rien de toute cette histoire et n'a pas fait le moindre geste suspect. J'ai dansé avec elle presque toute la soirée en la serrant d'aussi près que ça. »

Il joignit ostensiblement ses deux mains. « Aussi, je sais de quoi je parle. Et si vous croyez qu'elle puisse un jour apprendre quelque chose par moi, vous pouvez tout de suite vous rassurer. Vous savez que personne, sur terre ou ailleurs, ne peut déchiffrer l'expression de mon visage. Et en outre, à ce moment-là, elle me jouait son grand air de la vertu effarouchée et ne me regardait même pas. Aussi vous pouvez écarter cette hypothèse !

— Je crains bien, en effet, le devoir ! » Morgan reprit son pianotement silencieux. « S'il existait la moindre possibilité qu'elle ait pu réussir à te tirer les vers du nez, je t'enverrais dans les mines d'uranium, mais il n'y a rien... Cela nous laisse le Joyau. Dès le début, ça m'a paru une théorie plus vraisemblable mais aussi nettement plus fantastique. As-tu pu te documenter plus complètement sur le sujet ?

— Non. Je connais uniquement ce que les Fulgurs ont bien voulu en dire. Il s'agirait d'une combinaison de radio-émetteur, traducteur automatique, et récepteur télépathique, etc. Mais j'ai commencé à croire déjà là-bas, dans la salle de bal, qu'ils ne tenaient pas à divulguer tout ce qu'ils en savaient.

— Moi aussi, je te l'avais d'ailleurs dit.

— Prenez l'instant zéro moins trois minutes. En dehors des cinq Fulgurs et de Jill Samms, la salle était remplie de notabilités et d'officiers supérieurs dispersés un peu partout au hasard. Il y avait là des capitaines de vaisseau et des Commodores appartenant à tous les gouvernements de la Terre, des autres planètes et des colonies, tous portant leur tenue réglementaire avec leur arme de poing. Personne alors ne savait rien, nous sommes bien d'accord. Mais dans les secondes qui suivirent, une découverte fut faite par quelqu'un qui donna l'alerte. Un des Fulgurs, d'ailleurs, a très bien pu l'avoir fait sans que l'on s'en aperçoive... Mais à l'instant, zéro, les quatre Fulgurs avaient l'arme à la main – il ne s'agissait pas, notez-le bien, de Lewinstons – et ouvraient le feu alors que parmi les autres officiers présents, pourtant armés, nul ne sut rien de ce qui se déroulait jusqu'à ce que tout soit terminé. Tous ces faits démontrent qu'il ne peut s'agir que du Joyau.

— C'est également ce que j'avais conclu de mon côté. Mais cela ne résout pas nos difficultés. Comment ont-ils fait ? Ont-ils lu dans les cerveaux ?

— Foutaise ! » rugit Herkimer. « Mon cerveau est inviolable.

— Le mien également.

— De plus, s'ils avaient effectivement sondé les esprits, ils n'auraient pas attendu la dernière seconde pour intervenir à moins que... attendez donc une minute ! Est-ce que, vers la fin, Brainerd paraissait agité ou semblait faire preuve de nervosité ?

— Comme tu le sais, je n'avais pas à le surveiller.

— Apparemment, il ne semblait pas nerveux, mais plutôt tendu.

— Tu y es ! Ces tueurs à gages ne sont vraiment pas très futés ! Un Fulgur a dû remarquer son attitude, ce qui a éveillé ses soupçons. Il a donné l'alarme uniquement par mesure de sécurité. Puis il a demandé aux autres de rester sur leurs gardes. Mais, même de la sorte, cela n'évoque pas la lecture de pensée car, en ce cas, ils l'auraient tué beaucoup plus tôt. Ils étaient simplement attentifs et furent bigrement prompts à défourailler.

— C'est peut-être cela. C'est une explication plus que tirée par les cheveux. Mais au moins, elle couvre les faits visibles... et à nous deux nous devrions pouvoir la défendre... Cependant, sache bien, beau gosse, que certaines gens ne vont pas du tout apprécier la chose, et même qu'ils vont être fort mécontents.

— Mécontents est un euphémisme, patron, mais avez-vous remarqué quelque chose d'intéressant à propos de cette théorie ? » Herkimer sourit d'un air cynique. « Cela nous permettra de mettre tout sur le dos de Big Jim Towne. Nous pouvons être furieux de son choix. On n'a pas idée de désigner une telle femmelette pour un assassinat de cette importance ! »

*

* *

Dans le lourd blindé servant d'ambulance improvisée, Virgil Samms se redressa et contacta par la pensée son ami Kinnison.

« Que se passe-t-il, Rod ?

— Bien des choses ! » aboya en retour le Grand Fulgur. « Ils avaient et peut-être ont-ils toujours une bonne longueur d'avance sur nous. Ils ont réussi à monter toute leur histoire sans même que nous ayons le moindre soupçon. J'étais là, aussi innocent que l'agneau qui vient de naître et je t'ai laissé foncer tête baissée dans le piège... Je n'aime guère me retrouver en caleçon, comme ça... Ça me rend nerveux... Je suis en train d'essayer de deviner ce qui risque de se tramer dans l'immédiat...

— Et quelles sont tes conclusions ?

— Nulles, je ne m'en sors pas. Aussi je remets tout cela entre tes mains. Creuse-toi donc un peu les méninges. Qu'envisagerais-tu maintenant de faire si tu étais de l'autre côté de la barrière ?

— Je vois. Tu crois que ce n'est pas le moment de perdre du temps pour regagner l'astroport ?

— Tu m'as bien compris, mais peux-tu supporter un transbordement ?

— Parfaitement. Ils m'ont soigné et bandé l'épaule et mon bras est en écharpe. Le choc est pratiquement totalement dissipé. Je souffre encore un peu mais c'est supportable et je crois pouvoir marcher sans m'effondrer.

— Alors, tout va bien. Clayton ! » Il héla vigoureusement ce dernier par l'intermédiaire de son Joyau.

« Vos observateurs n'ont-ils rien repéré de suspect, soit au-dessus de nous, soit alentour ?

— Non, monsieur.

— Parfait. Kinnison au commodore Clayton, voici les ordres : Faites descendre un hélicoptère pour récupérer Samms et moi-même par rayon tracteur. Ordonnez au *Boise* et aux autres croiseurs de faire preuve de la plus extrême vigilance. Dites au *Chicago* de nous prendre à son bord. Détachez le *Chicago* et le *Boise* de votre force d'intervention et mettez-les à ma disposition. Terminé.

— Clayton au haut-commissaire Kinnison. Ordres bien reçus et en cours d'exécution. Terminé. »

Le transfert se fit sans le moindre incident. À mi-chemin de la Colline, Kinnison appela le docteur Frederik Rodebush.

« Fred ? Ici, Kinnison. Demande à Cleve et à Bergenholm de se mettre en communication avec nous. Maintenant, dites-moi ce qu'indiquent les compteurs Geiger placés à la périphérie de la Colline ?

— Tout est normal pour le moment », répondit le physicien Fulgur après vérification. « Pourquoi ? »

Kinnison lui raconta en détail le déroulement des récents événements : « Aussi, conseille aux gars de se tenir sur leurs gardes.

— Mon Dieu ! » s'exclama Cleveland. « Mais tout cela nous ramène à l'époque des guerres interplanétaires !

— Avec cependant une notable différence », fit remarquer Kinnison. « L'attaque, si elle doit avoir lieu, sera d'un type résolument nouveau. J'espère que nous serons en mesure d'y faire face. Nous avons une chose pour nous. Cette bonne vieille montagne représente une masse considérable. Quel taux de radioactivité peut-elle supporter ?

— S'agit-il de fer allotropique, d'uranium 235 ou de plutonium ? » Rodebush s'empara de sa règle à calcul.

« Quelle différence cela fait-il donc ?

— D'un point de vue pratique, aucun peut-être, mais avec une escadre en couverture, assez peu de projectiles devraient parvenir à percer nos défenses. Aussi, je dirais...

— Ce n'est pas tant à des bombes que je pensais.

— À quoi donc alors ?

— À un épais et énorme nuage de poussière radioactive, à un voile impalpable d'isotopes pulvérulents en suspension dans l'atmosphère que ni nos écrans ni nos vaisseaux ne seront en mesure de stopper. Mais d'abord, nous devons décider si Virgil sera plus à l'abri ici à la Colline que dans l'espace à bord du *Chicago*, et pour combien de temps ?

— Je vois... Pour moi, je pencherais pour le sous-sol de la Colline. Il faudrait des mois, des années peut-être, avant qu'une infiltration, de quelque nature qu'elle soit, puisse être possible. Et nous pouvons toujours l'évacuer. Aussi radioactive que devienne la surface, nous disposons de suffisamment d'écrans, d'eau lourde, de cadmium, de plomb, pour lui permettre de franchir le sas sans problème.

— C'est ce que j'espérais entendre. Et maintenant, à propos de la défense de la Colline, je me demande... Je ne tiens pas à ce que chacun commence à penser que je suis devenu hystérique... Mais je veux bien être pendu si je me laisse de nouveau prendre de court... » Sa pensée s'éteignit.

« Puis-je me permettre une suggestion, monsieur ? » Un appel de Bergenholm brisa le silence qui se prolongeait.

« J'en serais très heureux. Jusqu'ici, on ne peut pas dire que vos idées aient manqué d'intérêt. Avez-vous une proposition à me faire ?

— Non, monsieur. Uniquement une procédure logique à vous soumettre. Voici déjà maintenant quelques mois que le dernier exercice de mise à l'épreuve de nos défenses a eu lieu. Si vous décidez à présent d'en effectuer un autre et que rien n'arrive, cela passera en fait pour une répétition inopinée des manœuvres précédentes. On accompagnera le tout des promotions et récompenses habituellement attribuées aux meilleures performances et de nouveaux exercices seront imposés aux unités les moins efficaces.

— Excellente idée, docteur Bergenholm ! » L'esprit brillant et agile de Samms saisit au vol la suggestion et la fit sienne. « Et quelle bonne occasion, Rod, pour mettre sur pied des manœuvres beaucoup plus importantes qu'une simple mobilisation continentale ou même tellurienne. Faisons de cet exercice les premières grandes manœuvres de la Patrouille Galactique !

— J'aurais bien aimé, Virgil, mais c'est impossible. Mes gars sont prêts, mais tu ne l'es pas. Nous n'avons pas pris les contacts nécessaires aux échelons les plus élevés et n'avons aucune autorité pour agir de la sorte.

— Tout cela peut se résoudre en quelques minutes. Voici longtemps déjà que nous attendons le moment psychologique. Aujourd'hui, c'est le jour J, particulièrement si quelque chose devait survenir. Toi-même, tu t'attends à une attaque, n'est-ce pas ?

— Oui, et je ne voudrais rien tenter que je ne sois certain de pouvoir terminer. Je ne vois aucune raison de penser que l'instigateur de cette tentative d'assassinat soit moins bon organisateur que moi.

— Et le reste d'entre vous... docteur Bergenholm ?

— Mon raisonnement, bien qu'il ne soit pas exactement parallèle à celui du commissaire Kinnison, me conduit à la même conclusion, à savoir qu'il faut craindre une attaque en force.

— Pas exactement parallèle ? » demanda Kinnison. « Sur quel point ?

— Vous ne semblez pas avoir considéré l'éventualité, commissaire, que la tentative d'assassinat du Premier Fulgur Samms ne soit que la première phase d'une opération beaucoup plus vaste.

— Effectivement... et ça pourrait très bien être le cas. Aussi, Virgil, continue avec... »

La pensée ne fut jamais terminée car Samms avait déjà réagi. Presque simultanément, à ce qu'il leur parut, les esprits des huit autres Fulgurs se joignirent au groupe des Telluriens. Samms, terriblement sérieux, s'adressa à haute voix à son ami :

« Le Conseil Galactique est maintenant réuni. Roderick K. Kinnison, promettez-vous de faire respecter aussi fidèlement qu'il vous sera possible les décisions de ce Conseil à travers tout l'espace ?

— Je le promets.

— En vertu de l'autorité qui m'est conférée en tant que président, je vous nomme grand amiral de la Patrouille Galactique. Les autres conseillers sont présentement en train de procéder à l'intégration des forces armées de chacun de leurs systèmes solaires respectifs au sein de la Patrouille Galactique. Cela ne prendra pas longtemps... Dorénavant, vous pourrez fixer les attributions de chacun et donner éventuellement l'ordre de mobilisation générale. »

Les deux super-croiseurs approchaient maintenant de la Colline. Le *Boise* se stabilisa au-dessus du sommet tandis que le *Chicago* atterrissait. Kinnison, cependant n'y prêta que fort peu d'attention. Il savait alors que la situation était parfaitement en main et, seul dans sa cabine, il s'était mis à l'œuvre.

« Aux personnels de toutes les forces armées qui viennent d'être incorporées à la Patrouille Galactique : Attention, attention ! » Il parlait à l'aide d'un micro à hyperondes et l'intonation trahissait l'officier habitué à hurler ses commandements sur le terrain. « Kinnison de Tellus, grand amiral, vous parle. Chacun d'entre vous a dû prêter serment à la Patrouille Galactique ? » Nul ne le contredit.

« Bien. L'organigramme déjà entre vos mains devient immédiatement applicable. Portez sur vos registres la date et l'heure et inscrivez-y les promotions suivantes : le Commodore Clayton d'Amérique du Nord, Tellus... »

Dans son bureau, à l'astroport de New York, Clayton se mit au garde-à-vous et salua réglementairement, les yeux brillants, son visage couturé rayonnant...

« ...devient amiral de la première région galactique. Le commodore Schweikert d'Europe, Tellus... »

À Berlin, un personnage à l'élégante silhouette, qu'on eût facilement pris pour un play-boy avec sa chevelure blonde et ses yeux bleus, se plia en deux à partir de la taille, et salua impeccablement.

« ...devient vice-amiral de la première région galactique. » L'énumération se poursuivit jusqu'à épuisement du tableau des nominations. On désigna un maréchal et un lieutenant-maréchal du système solaire, un général et un lieutenant-général de la planète Sol trois. Des promotions suivirent, prévues depuis longtemps, pour remplir les postes laissés vacants par ces hauts dignitaires.

« Sauf pour les officiers généraux qui devront sur-le-champ se mettre en contact avec moi, terminé ! » Kinnison cessa alors de parler et utilisa son Joyau.

« Tout cela, les gars, c'était le côté officiel ! Je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis heureux de pouvoir enfin passer aux actes. Vous êtes tous des types formidables ! Et je ne connais personne avec qui je préférerais combattre, dos contre dos, lorsque les choses vont se gâter...

— Patron, nous vous retournons le compliment ! Et nous de même, Rod ! » « Vive Rod, solide comme un roc, le grand amiral ! » « Maintenant, on peut enfin y aller ! » Tel fut le flot de pensées qui lui parvint. Ces hommes remarquables, dont il avait pu mesurer la valeur, ayant supporté avec eux bien des épreuves, étaient aussi enthousiastes que des collégiens.

« Mais le fait qui a rendu cela possible risque également de nous amener à entrer d'ici peu en action. Il vous faudra gagner vos étoiles supplémentaires et moi, mon titre de grand amiral. » Kinnison calma le tumulte mental et fit un bref tableau de la

situation, concluant : « Ainsi, vous voyez, cela peut très bien se révéler être simplement un exercice, mais d'un autre côté, puisque l'adversaire est suffisamment équipé pour pouvoir à lui seul, le cas échéant, construire une flotte de guerre, et comme il peut fort bien avoir disposé de concours de premier ordre dont nous ignorons tout, nous devons nous préparer aux pires affrontements que nous ayons jamais connus. Aussi, attendez-vous à n'importe quoi ! Je repasse maintenant à l'expression vocale, à l'intention des archives officielles. »

« Kinnison aux officiers commandant toutes les flottes, escadres et détachements de la Patrouille Galactique. Voici le problème tactique posé : Défense de la Colline face à la Flotte Noire supposée d'importance, de puissance et de composition inconnues, venant d'une direction inconnue de l'espace, à un moment inconnu. »

« Kinnison à l'amiral Clayton. Voici vos ordres : prenez le commandement, je vous rends la disposition du *Boise* et du *Chicago*.

— Clayton au grand amiral Kinnison. Ordres bien reçus. Je prends le commandement. Je me trouve au sas principal tribord du *Chicago*. J'ai donné l'ordre à l'enseigne Masterson, l'officier responsable de la vedette, de vous y attendre afin de vous ramener à la Colline.

— Quoi ! De toutes les sacrées... » Ce fut une pensée qui n'entra pas dans le compte rendu officiel.

« Pardonne-moi, Rod, je suis vraiment désolé et j'aurais beaucoup aimé t'avoir avec nous. »

Cet échange de propos se fit également par voie télépathique. « Mais c'est ainsi que vont les choses. Les simples amiraux courent l'espace avec leurs flottes. Pour l'amiral en chef il n'en est pas question. Je te fais mon rapport et tu prends tes décisions par personne interposée.

— Je vois. » Kinnison alors adressa une pensée vengeresse à Samms. « Alex n'aurait jamais osé me faire ça et il n'aurait jamais accepté... Aussi, c'est toi qui es derrière tout ça. Qu'es-tu encore en train de mijoter ?

— Maintenant, qui donc veut jouer au héros, Rod ? » demanda tranquillement Samms. « Utilise un peu ce qui te sert de cervelle et viens nous rejoindre. C'est là ta place. »

Et Kinnison, après un long moment de rébellion mentale et avec autant de bonne grâce qu'il put en manifester, descendit les rejoindre. Il se rendit, non à son bureau habituel à la Patrouille mais plongea vers le tréfonds de la Colline. Au départ, il était morose et fort amer, mais il se découvrit des tâches innombrables. Le quartier général de la Grand-Flotte – son quartier général – était en cours d'organisation et les efforts des meilleurs cerveaux et des plus brillants techniciens des trois planètes se concentraient sur le renforcement des défenses déjà extrêmement élaborées de la forteresse. Et, très rapidement, les écrans du quartier général montrèrent que l'amiral Clayton et le vice-amiral Schweikert accomplissaient véritablement du très bon travail. L'armement lourd était, pour la plus grande part, d'origine terrestre, Tellus restant la planète mère. D'ailleurs, tout était déjà en place, y compris les forces moins nombreuses de Mars, Vénus et Jupiter. Les flottes des systèmes solaires extérieurs – destroyers, éclaireurs et croiseurs légers – ne cherchaient nullement à se mettre en ordre de bataille ni à faire route vers Sol. Au contraire, chaque unité fonçait à pleine vitesse vers un endroit déterminé de l'espace où elle s'insérerait dans un dispositif englobant, à une distance de plusieurs années-lumière, le système solaire tout entier. À l'aide de faisceaux sondeurs poussés au maximum, chacun des vaisseaux filant vers son poste de combat passait littéralement au peigne fin tout l'espace environnant.

« Impeccable. » Kinnison se retourna vers Samms qui se tenait alors à ses côtés devant l'écran principal de contrôle. « Je n'aurais pas fait mieux moi-même. »

— Lorsque tout sera en place, que comptes-tu faire au cas où rien ne se produirait ? » Samms restait quelque peu sceptique. « Combien de temps crois-tu pouvoir faire continuer ces manœuvres ? »

— Si c'est nécessaire, jusqu'à ce que les enseignes aient de longues barbes grises ! Mais ne t'inquiète pas, si nous parvenons à disposer de suffisamment de temps pour organiser cette

sphère préliminaire de défense, je serai l'homme le plus surpris de tout le système solaire. »

Et Kinnison n'eut pas la moindre surprise. Bien avant que le dispositif de défense éloignée ait pu être mis sur pied, un haut-parleur se fit entendre.

« Vaisseau amiral *Chicago* au quartier général de la Grand-Flotte », nasilla-t-il brutalement. « L'escadre ennemie vient d'être repérée. Ascension droite : douze heures. Déclinaison : plus vingt degrés. Distance : environ une trentaine d'années-lumière... »

Kinnison commença à dire quelque chose, puis, par le fait même des circonstances, il se tut. Il souhaitait intensément reprendre personnellement la situation en main afin de conduire lui-même ses hommes au combat, mais cela lui était interdit.

« ... Celle-ci se trouvant à l'extrême limite de portée de nos détecteurs, aucune estimation d'importance ou de composition ne peut présentement être faite. Nous vous tiendrons informés.

— Accuse réception », ordonna-t-il à Randolph qui portait maintenant les cinq barrettes d'argent de lieutenant-colonel et était devenu son chef des transmissions. « Aucune instruction à transmettre. »

Il se tourna vers son écran d'observation. Il n'était pas nécessaire de dire à Clayton de regrouper ses unités légères. Celles-ci convergeaient à pleine puissance vers Sol et Tellus. Le bureau des opérations avait en gros mis sur pied trois plans de bataille. Chacun avait ses avantages et ses inconvénients. L'opération « Abri », qui choisissait le combat à distance, devrait se dérouler à une douzaine d'années-lumière de la Terre. De la sorte, il serait possible d'éviter à la Colline le plus gros de l'assaut et cela devrait également rendre inutilisables les engins automatiques... À moins que certains ne réussissent à percer les lignes de défense, à moins également que les missiles programmés ne suivent une trajectoire de diversion ou à moins que bien d'autres choses encore... Dans n'importe lequel de ces cas, la Colline allait en voir de rudes...

Il sourit malicieusement à Samms qui avait suivi le fil de sa pensée et cita : « Une vaste coupole de flammes d'un violet

blafard à travers laquelle ne peuvent passer ni substances matérielles ni rayons destructeurs. »

« Eh bien, cette description imagée, bien que quelque peu emphatique, était, à l'époque, parfaitement valable, avant l'arrivée du fer allotropique et des trépan à polycycliques. Maintenant, à mon tour de citer : rien n'est certain, sinon le changement.

— Euh... » Et Kinnison se replongea dans ses méditations. L'opération « Acide ». L'engagement à mi-distance. « Euh... » il ne l'envisageait pas d'un meilleur œil qu'auparavant bien que certaines des grosses têtes de l'état-major aient pu la considérer comme idéale. C'était un compromis avec tous les défauts et aucun des avantages des deux solutions extrêmes. Cela ne l'inspirait toujours pas et, à moins que la Flotte Noire se révèle avoir une composition totalement inattendue, l'opération « Acide » était hors de question.

Cela laissait place à l'opération « Affiche ». L'engagement rapproché. Cette stratégie offrait trois avantages énormes. D'abord, l'appui des armes offensives de la Colline, tout au moins tant que cela durerait. Ensuite, les nouveaux écrans Rodebush-Bergenholm, et, pour finir, aucune attaque sournoise ne pourrait avoir lieu sans être immédiatement détectée et bloquée. Par contre, il courrait un risque terrible, car une partie du feu adverse, et probablement une bonne partie, forcerait les défenses : engins programmés, robots, missiles téléguidés dotés d'hyperpropulseurs, de trépan à polycycliques et de charges atomiques suffisamment puissantes pour secouer toute la planète.

Mais, avec les nouveaux champs de forces, secouer le monde serait insuffisant. Pour atteindre Virgil Samms, il leur faudrait pratiquement détruire le globe. Quelqu'un pouvait-il construire une bombe aussi puissante ? Il ne le pensait pas. La technologie terrestre n'avait pas d'égale dans tout l'espace connu et les techniciens de l'Amérique du Nord étaient et avaient toujours été parmi les meilleurs. Même en prenant comme hypothèse que la Flotte Noire fût essentiellement d'origine nord-américaine et, en allant plus loin encore, en supposant que l'adversaire disposât d'un homme aussi capable

qu'Adlington... Même si on avait pillé le cerveau et les laboratoires d'Aldington, ce qui n'était guère vraisemblable, l'intéressé lui-même était encore à des mois de la mise au point d'un briseur de planètes, à moins de pouvoir enfouir celui-ci à deux cents kilomètres de profondeur avant sa mise à feu, ce qui était strictement impossible. Rod se tourna vers Samms : « Je choisis l'opération "Affiche", Virgil, à moins que la composition de leur flotte soit totalement différente de tout ce qui a jamais existé jusqu'ici.

— Ah, bon ? Je ne peux dire que je sois très surpris. »

La calme déclaration de Rod et la réplique tout aussi calme de Samms étaient parfaitement caractéristiques des deux hommes. Kinnison n'avait pas demandé et Samms n'avait pas offert de conseils. Kinnison, après mûre réflexion, avait pris sa décision. Samms, pleinement conscient que celle-ci était la meilleure, compte tenu des renseignements en possession de Rod, l'acceptait sans réticence ni critique.

« Nous avons encore une ou deux minutes devant nous », remarqua Kinnison. « Je ne sais que conclure de la direction d'où ils semblent venir. Coma de Bérénice, je ne vois rien par là-bas. Et toi ? De toute façon, ils ont très bien pu faire un crochet !

— Moi non plus. Je ne comprends pas. » La réflexion plissa le visage de Samms. « C'est certainement une feinte.

— Tout à fait d'accord. » Kinnison pivota vers Randolph.

« Dites-leur de nous tenir au courant de tout ce qu'ils pourront découvrir. Nous ne devons pas attendre davantage... »

Tandis qu'il parlait, lui parvint le premier rapport.

La Flotte Noire avait une composition plus ou moins classique. Elle se révélait plus importante que l'escadre du contingent nord-américain mais nettement inférieure en nombre par rapport à l'actuelle Grand-Flotte. « Trois ou quatre unités lourdes,...

— Et nous en avons six ! » jubila Kinnison. « Nos deux supercroiseurs, *l'Himalaya* du contingent asiatique, le *Johannesburg* de l'Afrique, le *Bolivar* d'Amérique du Sud et *l'Europa* de la Fédération européenne.

— ... vaisseaux de ligne et croiseurs lourds dans les proportions habituelles, mais un nombre anormalement élevé

d'éclaireurs et de croiseurs légers. Il y avait également deux ou trois unités importantes qu'on ne pouvait classer avec précision à cette distance, mais que des vedettes à grand rayon d'action allaient essayer d'observer.

— Annonce à Clayton », ordonna Kinnison à Randolph, « que ça va être l'opération "Affiche" et qu'il prenne ses dispositions en conséquence.

— Suite du rapport. » Le haut-parleur revint de nouveau à la vie. « Il y a trois vaisseaux principaux, apparemment de la classe et du tonnage du *Chicago*, mais en forme de goutte d'eau au lieu de sphère.

— Ouch ! » Kinnison lança une pensée à Samms. « Je n'aime pas ça du tout. Ils peuvent de la sorte combattre ou filer !

— Les croiseurs lourds ont également la même forme. Les unités légères ressemblent à des torpilles. Il y a trois des unités lourdes que nous sommes toujours incapables d'identifier avec précision. Elles sont de très grande taille et de forme sphérique mais ne semblent être ni armées ni protégées par des écrans. Probablement des porte-engins automatiques. Nous arrivons maintenant au contact. Terminé. »

Au lieu de contempler les écrans devant eux, les deux Fulgurs se mirent en rapport mental avec Clayton de façon à pouvoir suivre instantanément tout ce que celui-ci voyait. Le gigantesque cône de bataille avait depuis longtemps été formé. L'ordre d'ouvrir le feu fut donné dans les secondes qui suivirent. Chaque officier de tir de chacun des navires de la Patrouille déclencha le tir au même instant précis. Et, de la gueule béante du cône gigantesque, jaillit alors un faisceau d'énergie brute de plus d'un kilomètre et demi de diamètre, si violent, si brutal, qu'il fallait l'avoir vu pour pouvoir seulement commencer d'en apprécier l'intensité. En fait, celui-ci défiait toute description.

Son prédécesseur, le cylindre annihilateur Triplanétaire, avait été une arme éminemment redoutable. Les faisceaux offensifs des croiseurs pisciformes nevians s'étaient révélés encore plus puissants. Les projecteurs Cleveland-Rodebush, mis au point à bord du premier *Boise* durant le long périple vers Nevia, étaient encore plus terribles. Plusieurs fois calculé par des savants et des ingénieurs au savoir constamment accru, et

ses projecteurs reconstruits à maintes reprises par des techniciens à l'habileté croissante, ce faisceau composite était en réalité la quintessence sublimée de toutes ces armes.

Seuls, les vaisseaux de ligne et quelques-uns des croiseurs parmi les plus lourds étaient en mesure de disposer de générateurs d'écrans capables d'endurer le redoutable flot destructeur. Mais chacune des unités de plus faible tonnage prise dans ce pinceau semi-solide d'énergies incandescentes fut purement et simplement volatilisée.

Cependant, avant l'instant où fut donné l'ordre d'ouvrir le feu, comme si la chose avait été soigneusement minutée, ce qui d'ailleurs devait être le cas, les observateurs aux aguets relevèrent deux détails qui amenèrent le nouvel amiral de la première région galactique à stopper son arme pratiquement irrésistible et à disperser son cône de bataille après seulement quelques secondes d'engagement. D'une part, les trois énigmatiques cargos s'étaient fragmentés avant que le faisceau énergétique les ait atteints et des centaines et même des milliers de menus objets s'étaient éparpillés dans toutes les directions bien au-delà du champ d'action de l'arme de la Patrouille et ce, à une vitesse plusieurs fois supérieure à celle de la lumière. D'autre part, les craintes de Kinnison venaient de se révéler prophétiques. Une nuée de vaisseaux noirs de faible tonnage – ils devaient avoir été dissimulés quelque part sur la Terre même – venant du sud, piquèrent à toute allure droit sur la Colline.

« Cessez le feu ! » aboya Clayton dans son micro. Le terrible rayon s'éteignit. « Rompez la formation en cône ! Revenez aux actions individuelles. Croiseurs légers et éclaireurs, chargez-vous de ces bombes ! Croiseurs lourds et vaisseaux de ligne, attaquez les vaisseaux équivalents de la flotte adverse et, si possible, en vous mettant à deux contre un. Que le *Chicago* et le *Boise* attaquent le numéro un noir. Le *Bolivar* et l'*Himalaya* se chargeront du deux. L'*Europa* et le *Johannesburg* du trois ! »

L'espace était rempli de vaisseaux qui virevoltaient et s'affrontaient en tout sens. Les trois super-vaisseaux noirs bondirent simultanément en avant. Leurs batteries de rayons, synchronisées et coordonnées avec précision, se déchaînèrent

en même temps contre le plus proche super-vaisseau de la Patrouille, le *Boise*. Sous l'effroyable impact conjugué de cette bordée remarquablement réglée, le cuirassé vit ses premier, second et troisième écrans et jusqu'au bouclier énergétique de coque passer par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel avant de virer au noir. Cependant, son chef-pilote avait des réflexes rapides, très rapides et il eut quelques centièmes de seconde pour agir. Aussi, pratiquement à l'instant où l'ultime bouclier énergétique céda, le navire passa en vol aninertiel.

Bien que durement atteint et pour ainsi dire hors de combat, il ne fut pas pour autant désintégré. En fait, on apprit plus tard que les pertes à bord n'avaient pas dépassé la quarantaine. Les Noirs, cependant, n'eurent pas la même chance. Le *Chicago*, maintenant sans partenaire, joignit son feu à celui du *Bolivar* et de l'*Himalaya* qui s'attaquaient au numéro deux adverse puis, à peine une demi-seconde plus tard, prêta main forte aux deux autres unités chargées du numéro trois. Dans ce très bref laps de temps, les deux super-croiseurs noirs cessèrent d'exister.

Mais, comme un éclair, le cuirassé noir numéro un avait quasiment disparu ! Son commandant, devant un handicap de cinq contre un, avait préféré prendre la fuite et était déjà à une soixantaine d'années-lumière de distance, soit plus de cent cinquante milliards de kilomètres de la Terre, et il employait toute la puissance de ses moteurs pour s'éloigner encore plus vite.

« *Bolivar ! Himalaya !* » rugit sauvagement Clayton. « Rattrapez-le ! » Il souhaitait intensément se joindre à la poursuite mais ça ne lui était pas possible. Il devait rester là. Et il n'avait même pas le temps de jurer. Au contraire, sans même souffler et les mots se bousculant dans sa bouche, il ordonna : « *Chicago ! Johannesburg ! Europa !* Agissez à volonté contre les unités lourdes restantes. Balayez-les du ciel ! »

Il grinçait des dents. Les éclaireurs et les croiseurs légers faisaient ce qu'ils pouvaient mais étaient surclassés en nombre, à trois contre un. « Seigneur ! Qu'est-ce que la Colline devait prendre ! » Les Noirs ne dureraient pas longtemps entre celle-ci et les super-vaisseaux... mais tout de même suffisamment. La

sphère défensive de la Patrouille n'était qu'une passoire. Il laissa échapper quelques jurons bien sentis et, osant à peine regarder, jeta un bref coup d'œil pour voir ce qui restait du quartier général. Il observa et stoppa net ses imprécations.

Ce qu'il avait vu était totalement aberrant. Les bombes noires auraient dû peler les blindages de la Colline comme une écorce d'orange et en disperser la masse du Pacifique aux rives du Mississippi. À l'emplacement du quartier général, on aurait dû trouver un entonnoir de plus d'un kilomètre et demi de profondeur, mais il n'en était rien. La Colline était encore là ! Elle avait peut-être un peu diminué... Clayton distinguait mal, gêné par les éclairs aveuglants provenant de l'explosion pratiquement continue de projectiles atomiques qui s'abattaient sur elle, mais la Colline était toujours là !

Et tandis que, fasciné, il contemplait le spectacle, un croiseur noir, percé de part en part et en perdition, piqua vers la montagne blindée sous une accélération parfaitement impensable. Lorsqu'il atteignit son but, il ne pénétra point et nul cratère n'apparut comme cela aurait dû se voir. Au contraire, il s'étala en une mince couche de débris pulvérisés sur plus d'un hectare de surface le long des parois blindées et abruptes de la forteresse dont la surface ne semblait pas avoir souffert !

« Tu as vu ça, Alex ? Parfait. Autrement, tu aurais refusé d'y croire », commenta la voix silencieuse de Kinnison. « Ordonne à tous nos vaisseaux de se maintenir au large. Il existe un champ de forces de plus de cent mille G agissant perpendiculairement à tous les points de notre surface. Les gars font de leur mieux pour le diminuer et le ramener à une intensité, en gros proportionnelle au cube de la distance, mais, même ainsi, c'est encore extrêmement dangereux. Que deviennent le *Bolivar* et l'*Himalaya* ? Ils ne semblent pas avoir été très heureux dans leur chasse au cuirassé noir, n'est-ce pas ?

— Ma foi, je ne sais pas. Je vais vérifier. Oui, monsieur, ils rapportent qu'ils cèdent régulièrement du terrain et ne vont pas tarder à perdre le contact.

— C'est bien ce que je craignais, vu sa forme. » Rodebush était à peu près le seul à y avoir songé... « Eh bien, il nous

faudra revoir tous nos plans et modifier en conséquence nos vaisseaux. »

*

* *

Le grand amiral Kinnison, un moment après avoir ainsi tiré les conclusions de l'engagement, s'adossa confortablement à son siège et sourit. La bataille était virtuellement terminée. La Colline avait survécu. Les champs Rodebush-Bergenholm lui avaient permis de tenir le coup malgré un effrayant bombardement de saturation, le pire qu'ait jamais connu un monde ou que l'esprit de l'homme ait un jour imaginé ! Et grâce aux ancrages énergétiques de compensation, on avait évité aux couches rocheuses profondes de couler comme de l'eau. Jusqu'à là, tout semblait aller pour le mieux.

La Colline avait bien perdu son blindage originel, converti en on ne savait trop quoi... Sur des dizaines et des dizaines de mètres de profondeur, elle était plus radioactive que les barreaux de plutonium d'une pile atomique. La décontaminer exigerait un travail de titans. Des millions de mètres cubes de matériaux devraient être emmenés dans l'espace à l'aide de rayons tracteurs afin de leur permettre de perdre leur radioactivité en quelques siècles. Mais qu'importait ?

Bergenholm avait annoncé que ses champs de forces tendraient à éviter la propagation de la radioactivité, ce qui s'était avéré exact. *Et Virgil Samms était sain et sauf !*

« Virgil, mon vieux, viens avec moi. » Il saisit le Premier Fulgur par son bras indemne et l'aida à quitter son fauteuil. « Le bon vieux docteur Kinnison te prescrit sa médication miracle : un steak épais, tendre et saignant ! »

Chapitre VIII

Cette tentative d'assassinat de Virgil Samms et l'intervention de ces nouveaux défenseurs de la loi, les Fulgurs, aidés par les forces armées nord-américaines au grand complet, représentaient pour toutes les planètes de la Civilisation une information de première importance. Comme telle, elle occupa toutes les chaînes de télévision du réseau universel pendant une heure. Puis, en une succession stupéfiante, vint la nouvelle de la création de la Patrouille Galactique, la mobilisation, sous prétexte de manœuvres, de la Grand-Flotte de la Patrouille, et, pour finir, l'annonce de l'attaque désespérée et furieuse contre la Colline, attaque qui avait été à deux doigts de réussir.

« Chers téléspectateurs, nous vous demandons quelques secondes de patience, nous serons très rapidement en mesure de vous diffuser des images jamais vues jusqu'ici et que personne, sans doute, ne reverra jamais. Nous nous sommes approchés d'aussi près que les autorités nous l'ont permis. » Les yeux du reporter du journal télévisé et le téléobjectif de son caméraman étaient braqués depuis un aéroscouter sur la surface de l'ancienne citadelle triplanétaire qui fumait toujours furieusement et était encore incandescente par endroits. Sur des douzaines de planètes, des milliards de gens s'agglutinèrent autour de dizaines de millions d'écrans et de haut-parleurs, afin d'entendre et de voir le fantastique événement.

« Chers téléspectateurs, nous y voici. Regardez bien l'unique forteresse imprenable, jamais construite par l'homme ! Bon nombre de nos experts la considéraient cependant comme dépassée depuis fort longtemps. Mais il semble bien que ces Fulgurs avaient en réserve quelque chose d'autre... Et pour parler des Fulgurs, ils ne se sont guère manifestés par ici. Aussi, pour la plupart, ne les avons-nous guère remarqués. Mais je

tiens à déclarer qu'à mon avis, ce Joyau est beaucoup plus que ce qu'on en avait pu penser jusqu'à maintenant. Autrement, personne ne se serait donné tout ce mal, sans parler des effroyables pertes en vies humaines, dans le seul espoir de tuer le Premier Fulgur. Or, il se confirme pourtant que c'était là le but de l'opération. Nous avons appris, voici quelques minutes, que chacun des cinq continents de notre planète avait envoyé un message, démentant formellement toute complicité dans cet attentat. En fait, c'est encore un mystère et qui devient de plus en plus épais au fil des heures. Pas un seul homme de la Flotte Noire n'a été capturé vivant, même les vaisseaux qui avaient simplement été endommagés se sont fait sauter. Et, dans les débris, on n'a trouvé ni livres de bord, ni uniformes, ni quoi que ce soit qui puisse permettre une identification !

« Et maintenant, nous vous annonçons l'interview du siècle ! Le *Téléjournal Universel* a obtenu l'autorisation d'interroger les deux principaux Fulgurs que vous tous connaissez bien, Virgil Samms et Rod Kinnison. Nous descendons, téléguidés, jusqu'aux bureaux de la Patrouille Galactique, au sein même de la Colline. Nous y voici. Si vous voulez vous approcher un peu plus près du micro monsieur Samms... ou devrais-je dire...

— Vous devriez dire Premier Fulgur Samms », interrompit Kinnison d'un ton brusque.

« Ah ! oui. Premier Fulgur Samms. Merci, monsieur Kinnison. Maintenant, Premier Fulgur Samms, nos téléspectateurs souhaitent tous connaître la nature exacte du Joyau. Nous connaissons ses possibilités, mais chacun s'interroge sur sa nature profonde. Qui l'a inventé ? De quelle façon fonctionne-t-il ? »

Kinnison voulut intervenir, mais Samms l'en empêcha mentalement.

« Je répondrai à ces questions en vous en posant une autre », sourit Samms d'un air désarmant. « Vous souvenez-vous de ce qui est arrivé lorsque les pirates ont appris à copier fidèlement le Météore Doré, l'insigne du Service Triplanétaire ?

— Ah ! Je vois. » Le reporter de la télévision, bien que doté d'un toupet énorme et d'une peau de rhinocéros, avait l'entendement rapide. « C'est secret ? Ultra-confidentiel ?

— Certainement, d'autant plus », confirma Samms, « que nous nous efforcerons, aussi longtemps que nous le pourrons, de faire le black-out sur un certain nombre de faits concernant le Joyau.

— Ça me paraît logique. Mes chers téléspectateurs, je suis désolé, mais je dois reconnaître que mes interlocuteurs ont raison. Bien. Alors, monsieur Samms, qui, selon vous, aurait tenté de vous tuer et d'où pensez-vous que provienne la Flotte Noire ?

— Je n'en ai pas la moindre idée », dit Samms d'un ton perplexe, « non, vraiment pas la moindre idée !

— Comment ? Vous pensez vraiment ce que vous dites ? Pour des raisons diplomatiques, ne gardez-vous pas vos soupçons pour vous ?

— Je ne cache rien et par l'intermédiaire de mon Joyau, je peux vous en convaincre. Les pensées transmises de la sorte proviennent directement du cerveau, sans l'intermédiaire des muscles tels que la langue. L'esprit ne ment pas, même dans le cadre de ce que vous appelez la diplomatie. »

Le Fulgur lui démontra la chose et le reporter poursuivit :

« C'est la vérité, et en fait, mes chers téléspectateurs, la sensation m'a laissé sans voix pendant une seconde ou deux, ce qui en soi est déjà une performance. Maintenant, monsieur Samms, une dernière question : Qu'est-ce que vous mijotez tous, Fulgurs et membres du Conseil Galactique ? Qu'attendez-vous de cette organisation ? Comment expliquez-vous cette farouche obstination à se débarrasser de vous ? Et répondez-moi par le Joyau, s'il vous plaît, et, si cela vous est possible, par la parole simultanément... C'est une sensation merveilleuse, mes amis, d'avoir ainsi des informations directes et de savoir qu'elles sont vraies.

— Je peux vous répondre tout à la fois mentalement et oralement. Notre objectif principal est... » Et il cita mot à mot les phrases impressionnantes que Mentor avait imprimées de façon indélébile dans son cerveau. « Vous savez comme moi

combien l'on trouve peu de bonheur ou de réelle joie de vivre dans notre monde d'aujourd'hui. Nous nous proposons d'y remédier. Ce que nous espérons en retirer, c'est du bonheur pour nous aussi et le contentement ressenti par tout bon ouvrier lorsqu'il remplit de son mieux la tâche pour laquelle il se sent qualifié. Quant au mobile qui inciterait à me tuer, la seule explication logique qui me vienne à l'esprit c'est qu'un groupe, une organisation ou une race, opposés à ce à quoi nous autres Fulgurs sommes attachés, a pris la décision de se débarrasser de nous et de commencer par moi.

— Merci, monsieur Samms, je suis sûr que tous nos téléspectateurs auront beaucoup apprécié cette interview. Maintenant, mes amis, vous connaissez tous Rod "le Granit". Monsieur Kinnison, voulez-vous vous approcher un peu, s'il vous plaît. Merci. Je suppose que vous aussi, vous n'avez aucun soupçon particulier, de même que...

— Des soupçons ! Mais certainement, j'en ai ! », rugit Kinnison si sauvagement que cinq cents millions de téléspectateurs sursautèrent simultanément. « Comment désirez-vous que j'aborde le problème ? Oralement ? Par Joyau ? Ou les deux à la fois ? » Puis, télépathiquement : « Réfléchissez-y, mon vieux, car *je suspecte tout le monde* !

— Mais, mais, s'il vous plaît, monsieur Kinnison. » Même le grand reporter des actualités télévisées fut secoué par la pensée résolue mais implacable du grand Fulgur. Cependant, il se reprit si rapidement que son hésitation fut à peine perceptible. « Vous venez de me dire par Joyau que vous suspectez *tout le monde*, monsieur Kinnison ?

— Exact. Tout le monde. Je soupçonne chaque gouvernement continental de chacun des mondes que nous connaissons, y compris celui de l'Amérique du Nord. Je suspecte les partis politiques et les minorités actives. Je soupçonne les groupes de pression. Je me méfie autant du grand capital que du monde ouvrier. Je songe à une organisation criminelle, je pense aux nations, aux races et aux planètes dont aucun de nous jusque-là n'a entendu parler, pas même vous, l'as des reportages spatiaux.

— Mais vous n’avez rien de précis pour le moment, n’est-ce pas ?

— Si j’avais quelque chose, croyez-vous que je serais là, en train de bavarder avec vous ? »

*

* *

Samms, le Premier Fulgur, assis dans ses appartements, réfléchissait.

Dronvire, le Fulgur de Rigel IV, se tenait derrière lui et l’aidait à raisonner.

Le grand amiral Kinnison, avec toute sa fougue et son allant, présenta un programme exhaustif de recherche, de reconstruction, d’expansion et de modernisation de l’armement.

Virgilia Samms sortait pratiquement tous les soirs. Elle dansait, flirtait et bavardait. Elle était vraiment intarissable.

Conway Costigan, son Joyau dissimulé, parcourait à visage découvert, mais le plus anonymement possible, les routes du vide, observant et rapportant tout fidèlement.

Jack Kinnison servait à la fois de pilote, de navigateur et de calculateur à son ami et compagnon de bord.

Mason Northrop, complètement entouré d’appareillages nouveaux et d’une complexité toujours croissante, écoutait et regardait, écoutait et réglait, écoutait et recâblait, écoutait et, finalement, enregistrait des données, des données et des données, à l’aide de ses antennes ultra-sensibles.

Dalnalten et Knobos, assistés d’une douzaine d’adjoints compétents, passèrent au crible les archives policières de trois planètes, aboutissant par contrecoup à la mise sur pied d’un monumental fichier du crime.

Des techniciens expérimentés traitèrent des millions de cartes perforées à l’aide des ordinateurs les plus fiables et les plus perfectionnés de l’époque.

Et le docteur Nels Bergenholm, abandonnant temporairement ses recherches en cours, consacra ses talents très particuliers à un domaine fort abstrait, dans un secteur proche de la chimie organique.

Les murs du service de Virgil Samms se couvrirent progressivement de cartes, de courbes et de plans. Conclusions et bilans s'entassaient sur son bureau et encombraient jusqu'aux corbeilles à papier à même le sol et finalement :

« Fulgur Olmstead d'Alpha du Centaure, monsieur », annonça sa secrétaire.

« Parfait. Faites-le entrer, s'il vous plaît. »

L'étranger entra... Les deux hommes, après s'être mutuellement et intensément dévisagés pendant plus d'une minute, se serrèrent vigoureusement la main. À part la chevelure du nouvel arrivant qui était brune, tous deux se ressemblaient comme des jumeaux !

« Je suis vraiment ravi de vous voir, George. Bergenholm vous a inspecté, je pense ?

— Oui, il m'a dit qu'il pourrait calquer ma chevelure sur la vôtre, y compris vos quelques cheveux blancs et il m'a fabriqué une perruque à rendre jaloux un perruquier !

— Marié ? » Le cerveau de Samms songeait déjà à d'éventuelles complications.

« Veuf comme vous et...

— Un instant. Il suffira d'arranger cela une fois pour toutes ». Il émit télépathiquement appel après appel. De tous les coins de l'espace, les Fulgurs entrèrent en contact avec lui et, par là même, entre eux.

« Fulgurs, et toi, tout particulièrement, Rod ! George Olmstead est ici et son frère Raymond est disponible. Je vais donc m'atteler à ma mission...

— Je n'aime toujours pas ça », protesta Kinnison. « C'est beaucoup trop dangereux.

— C'est ce qui rend l'affaire absolument sûre. À condition, évidemment, que Bergenholm soit satisfait de la qualité du sosie...

— Pas de problème de ce côté-là. » La pseudo-voix de basse de Bergenholm ne laissait aucun doute dans l'esprit des participants. « Cette substitution est indétectable.

— Et personne ne sait, George, ou même ne soupçonne que tu es un Fulgur ?

— J'en suis absolument certain. » Olmstead eut un rire étouffé. « De même, à part vous et votre secrétaire, nul ne sait que je suis présentement ici. Pendant bon nombre d'années, je me suis préparé à ce genre de rôle. Photos, empreintes digitales, etc. On s'est chargé de tout.

— Bien. Je ne parviens pas à travailler efficacement ici », expliqua Samms, ce que tous savaient déjà parfaitement. « Dronvire est un bien meilleur analyste-synthétiseur que moi. Dès qu'on subodorera un lien significatif, il le saura. Nous avons déjà appris que l'équipe Towne-Morgan, la Compagnie du Mackensie, les entreprises Ossmen et la Générale Interstellaire avaient toutes des intérêts communs et que certainement la thionite est au cœur de tout cela. Mais il nous a été impossible d'aller plus loin. Il semble y avoir une coïncidence certaine, discutable d'ailleurs, entre les morts provoquées par la thionite et l'arrivée dans le système solaire de quelques cargos de la Générale Interstellaire. Certains responsables du service chargé de la maintenance des écrans de la Terre continuent à dépenser beaucoup plus que ne leur permet leur salaire. Cela laisse clairement penser qu'ils permettent l'atterrissage illégal de cargos ou de vedettes. Ces contrebandiers peuvent ou non transporter de la thionite. En bref, nous manquons d'éléments déterminants au niveau des différents services et il est grand temps pour moi de m'en occuper.

— Je ne te suis pas, Virgil. » Ce n'était pas dans la nature de Kinnison d'abandonner sans lutter. « Olmstead est un agent de toute première force et tu es notre coordinateur en chef. Pourquoi ne pas le laisser s'occuper des questions de contre-espionnage et l'autoriser à faire ce que tu avais toi-même l'intention d'entreprendre ? Tu peux très bien demeurer ici et tout superviser.

— J'ai beaucoup pensé à tout cela et j'ai...

— Parce qu'Olmstead ne peut le faire. » Un esprit jusque-là silencieux intervint d'un ton catégorique : « Moi, Rularion du Pôle Nord de Jupiter, le dis ! Il y a des facteurs psychologiques qui interviennent : la capacité à classer et évaluer les éléments constitutifs d'une situation complexe, la possibilité de prendre sans hésitation les décisions appropriées, de même que d'autres

aptitudes échappant à une définition systématique mais constituant collectivement ce que l'on nomme les facultés mentales... Qu'en dites-vous, Bergenholm de Tellus ? Car j'ai perçu en vous un esprit approchant par certains côtés la profondeur psychologique et philosophique du mien. » Cette déclaration outrageusement suffisante était, pour le Jovien, le simple énoncé d'une vérité évidente et Bergenholm la prit comme telle.

« Je suis d'accord, il est probable qu'Olmstead échouerait.

— Alors, Samms réussirait-il mieux ? » demanda Kinnison.

« Qui pourrait le dire ? » Bergenholm eut un haussement d'épaules mental...

« Personne ne sait si oui ou non j'y parviendrais ! De toute façon, je vais essayer. » Et Samms termina la discussion en demandant à Bergenholm et à deux autres Fulgurs de venir le rejoindre dans son bureau tandis qu'il se débarrassait de son Joyau.

« C'est encore une chose que je n'apprécie pas », intervint pour la dernière fois Kinnison. « Sans ton Joyau, n'importe quoi peut t'arriver.

— Oh ! je ne m'en séparerai pas longtemps. En outre, Virgilia n'est pas la seule dans la famille à pouvoir parfois travailler mieux sans Joyau. »

Les Fulgurs entrèrent et, au bout d'un moment étonnamment bref, s'en allèrent. Quelques minutes plus tard, deux Fulgurs quittèrent le bureau personnel de Samms pour passer dans l'antichambre.

« Au revoir, George », dit à haute voix celui qui était roux, « et bonne chance.

— Je vous en souhaite autant, chef. » Et l'homme aux cheveux bruns sortit. Norma, la secrétaire, était une fille futée et observatrice. Dans sa position, elle se devait de l'être. Ses yeux suivirent l'homme qui s'éloignait puis examinèrent le Premier Fulgur, de la tête aux pieds.

« Je n'ai jamais rien vu de pareil, monsieur Samms », avoua-t-elle alors. « Si l'on excepte la couleur des cheveux et disons, une certaine voussure des épaules, il pourrait très bien

être votre jumeau. Vous avez dû avoir un ancêtre commun tous les deux, ou même plusieurs, n'est-ce pas ?

— Effectivement. Nous sommes cousins quadruplement issus de germains. Chacun de nous connaissait l'existence de l'autre depuis des années, mais c'est la première fois que nous nous rencontrons.

— Cousins quadruplement issus de germains ? Qu'est-ce que cela signifie ? Comment voulez-vous ?

— Eh bien, disons qu'un jour, il y eut deux hommes nommés Albert et Chester...

— Comment ? Vous n'allez pas me raconter qu'il y avait deux Irlandais nommés Pat et Mike ? Vous baissez, patron. » La fille eut un sourire malicieux.

« Ça tient simplement à ce que je m'exprime maintenant comme un généalogiste et non comme un conteur. Mais pour en revenir à Chester et Albert, ils eurent tous deux quatre enfants, deux garçons et deux filles, deux paires de jumeaux vrais chacun, et lorsque ceux-ci grandirent...

— Ne me faites pas croire que tous ces jumeaux se marièrent les uns avec les autres.

— Eh si, pourtant. Pourquoi pas ?

— Eh bien, ce serait solliciter un peu trop les lois classiques de la probabilité. Mais poursuivez. J'ai l'impression que je commence à deviner ce qui va suivre.

— Chacun de ces couples n'eut qu'un seul enfant. Nous appellerons ces enfants Jimm Samms et Sally Olmstead ; John Olmstead et Irène Samms. »

Toute légèreté disparut du ton de la jeune fille. « James Alexander Samms et Sara Olmstead-Samms, vos parents. Je ne voyais pas très bien, en fin de compte, où vous vouliez en venir. Ce George Olmstead alors est votre...

— Appelez cela comme vous voulez, oui. Je ne peux, moi non plus, définir avec précision les liens qui nous unissent. Peut-être un de ces jours, ferez-vous bien d'appeler le service généalogique pour vous renseigner ! Mais notre similitude d'aspect n'a rien de surprenant. D'ailleurs, il existe trois d'entre nous, et non deux, George a un frère jumeau strictement identique. »

Le Fulgur rouquin regagna son bureau, refermant la porte derrière lui et s'adressa par Joyau à Virgil Samms.

« Ça a marché, Virgil ! J'ai causé avec elle pendant cinq bonnes minutes, assis sur le coin de sa table. Elle ne s'est doutée de rien ! Si la perruque fournie par Bergenholm l'a si parfaitement trompée, le travail que ce dernier a effectué sur vous devrait abuser tout le monde !

— Très bien. J'ai de mon côté fait un petit test sur les gens les plus observateurs que je connaisse, sans que jusque-là quiconque m'ait reconnu. »

Ses derniers doutes dissipés, Samms grimpa à bord de la lourde navette dont l'épais blindage protégeait des radiations et qui était le seul moyen de pénétrer dans la Colline et d'en sortir. Un croiseur rapide l'amena en quelques instants à Nampa où l'avion transcontinental d'Olmstead, victime d'une avarie préméditée, était en cours de réparation. Olmstead avait quitté Nampa pendant si peu de temps que personne n'avait remarqué son absence. Samms s'installa à la place d'Olmstead et tendit le billet de celui-ci. Il se retrouva à New York. Là, il prit un hélicoptère jusqu'au bureau du sénateur Morgan. Il fut introduit dans l'autre d'Herkimer, le troisième du nom.

« Olmstead. D'Alpha du Centaure.

— Oui ? » La main d'Herkimer se déplaça très légèrement sur son bureau.

« Voici. » Le Fulgur laissa tomber une enveloppe sur le bureau de telle façon que celle-ci s'arrêtât à quelques centimètres à peine de la main de son vis-à-vis.

« Vos empreintes, s'il vous plaît. » Samms s'exécuta. « Lavez-vous les mains là-bas. » Herkimer appuya sur un bouton. « Vérifiez-moi toutes ces empreintes, tant entre elles que par rapport à nos archives. Contrôlez, fibre par fibre, les deux moitiés de cette page déchirée. »

Il se retourna vers le Fulgur sans Joyau qui se tenait maintenant debout devant son bureau. « Routine que tout cela. Dans votre cas, une simple mais nécessaire formalité.

— Bien sûr. »

Puis, pendant de longues secondes, les deux hommes se regardèrent durement dans le blanc des yeux.

« Peut-être ferez-vous l'affaire, Olmstead. Nous avons eu de très bons rapports sur vous. Mais vous n'avez jamais participé à une affaire de thionite ?

— Non. Je n'en ai même jamais vu.

— Qu'exigeriez-vous pour y participer ?

— Vos agents m'ont déjà interrogé. Que vous ont-ils donc raconté ? Les histoires habituelles, ma progression depuis le bas de l'échelle jusqu'à ma position actuelle, mon souci de parvenir jusqu'où je pourrai être utile tant à moi qu'à l'organisation.

— Vous d'abord et l'organisation ensuite ?

— Pourquoi en serait-il autrement ? Comment pourrais-je être différent du reste d'entre vous ? » Cette fois, de nouveau, les regards se croisèrent, deux yeux à l'expression furieuse en affrontant deux autres piquetés d'or, aux reflets sombres et glacés.

« Pourquoi, en effet ? » demanda d'un bref sourire Herkimer. « Cependant, nous n'en faisons pas étalage.

— Devant des étrangers, moi non plus, mais ici j'abats franchement mon jeu.

— Je vois. Vous ferez l'affaire, Olmstead, si vous vivez assez longtemps. Il y a préalablement un test à passer, vous le savez.

— Oui. On m'avait prévenu qu'il y en aurait un.

— Eh bien, n'êtes-vous pas curieux de savoir ce dont il s'agit ?

— Pas particulièrement. Vous avez bien réussi à le passer, n'est-ce pas ?

— Que voulez-vous insinuer par là ? » Herkimer bondit sur ses pieds. Ses yeux, déjà brillants de fureur, lançaient littéralement des éclairs.

« Exactement ce que j'ai dit, ni plus ni moins. Vous pouvez en conclure ce que vous désirez. » La voix de Samms était aussi glacée que son regard. « Vous m'avez choisi pour ce que je suis. Pensez-vous qu'une promotion allait faire de moi un lécheur de bottes ?

— En aucun cas. » Herkimer se rassit et sortit d'un tiroir deux petits tubes transparents, contenant chacun quelques particules de poussière pourpre. « Vous savez ce que c'est ?

— Je peux deviner.

— Chacun de ces fragments représente une solide dose, de quoi se défoncer, c'est à peu près tout ce qu'un homme solide, au cœur bien accroché, peut supporter. Asseyez-vous. Voici une dose. Otez le couvercle, placez la capsule dans une narine. Appuyez sur l'éjecteur et reniflez. Si vous parvenez à laisser l'autre dose où elle se trouve, là sur mon bureau, vous vivrez et ainsi passerez votre test. Si vous n'y parvenez pas, vous mourrez. »

Samms s'assit et fit tous les gestes qu'on attendait de lui.

Ses avant-bras s'abattirent sur le bureau avec un bruit sourd. Ses mains se crispèrent, ses poings se serrèrent, ses tendons saillant sous sa peau. Son visage devint pâle. Ses yeux se fermèrent involontairement. Les muscles de ses mâchoires se dessinèrent en une alternance de creux et de bosses et tandis qu'il les contractait spasmodiquement, chaque muscle strié de son corps devint aussi rigide que celui d'un cadavre. Son cœur se mit à battre la chamade et sa respiration devint stertoreuse.

C'était la terrible crampe tétanique si spécifique de la thionite, l'immobilité frénétique dans la satisfaction de tous les désirs.

La Patrouille Galactique se fit pour lui une réalité, une force du Bien régnant sur toutes les planètes de toutes les galaxies, de tous les univers, de tous les continuum. Il savait ce qu'était le Joyau et quelles en étaient les propriétés. Il comprenait à la fois l'espace et le temps. Il connaissait l'alpha et l'oméga du cosmos. Il vit aussi et dit des choses sur lesquelles il est préférable de jeter un voile pudique, car chaque désir, mental ou physique, exprimé ou sévèrement réprimé, noble ou vil, que Virgil avait jamais éprouvé, était instantanément comblé. *Chaque désir !*

Tandis que Samms restait assis là, figé, sans un mouvement, aux portes mêmes de la mort, dans l'extase qu'il ressentait, une porte s'ouvrit et le sénateur Morgan entra dans la pièce. Herkimer eut un sursaut, presque imperceptible, tandis qu'il se retournait. Y avait-il eu ou non, comme un éclair de culpabilité dans le regard de ses yeux bruns maintenant limpides et francs ?

« Salut, chef. Entrez et asseyez-vous. Content de vous voir, car tout cela n'est pas exactement ma conception de la plaisanterie...

— Non ? Quand donc arrêteras-tu de te conduire en sadique ? » Le sénateur s'assit à proximité du bureau de son acolyte et, du bout des doigts de sa main gauche, commença à pianoter silencieusement. « Tu n'aurais pas, par hasard, eu l'idée que... ? » Il s'interrompit de façon très significative...

« Quelle idée ? » La comédie d'Herkimer, si comédie il y avait, était merveilleusement jouée. « C'est un homme trop précieux pour être gaspillé.

— Je le sais, mais je n'ai pas l'impression que tu aies agi comme si tu le savais : Je ne t'ai jamais vu, jusqu'ici, te sortir aussi mal d'une entrevue de ce genre... et ce n'était certes pas parce que tu ignorais comment t'y prendre avec un fauve de son espèce car son tempérament est la cause même de sa sélection. Et cela aurait été si simple de lui faire inhaler quelques microgrammes supplémentaires de thionite.

— C'est de la folie, chef, et vous le savez très bien.

— Ah ? Pourtant cela ne pouvait être de la jalousie, car je n'envisage pas de lui confier ton poste. Il ne sera en aucun cas au-dessus de toi et, dans mon organisation, il y a suffisamment de place pour tout le monde. Que voulais-tu faire ? Ta soif de sang à elle seule n'explique pas comment tu as été entraîné jusque-là, compte tenu des circonstances. Va, Herkimer, crache le morceau.

— Très bien, je hais toute cette damnée famille ! » avoua Herkimer d'un ton rageur.

« Je vois. C'est bien ça. » Le visage de Morgan se détendit. Ses doigts s'immobilisèrent. « Tu ne parviens pas à tes fins avec la fille Samms et tu n'es pas en mesure de l'écorcher vive. Aussi deviens-tu allergique à tous ses proches. Cela m'explique bien des choses mais laisse-moi alors te dire ceci. » Sa voix calme et posée était beaucoup plus impressionnante que les cris les plus violents de la plupart des hommes. « Cesse de mêler ta vie sentimentale à ton boulot. Tâche de mieux contrôler tes tendances sadiques. Veille à ce que cela ne se reproduise jamais.

— Comptez sur moi, chef. J'ai perdu quelque peu le nord, mais il m'a exaspéré !

— C'était certainement ce qu'il recherchait. C'est une manœuvre élémentaire. S'il était parvenu à te rabaïsser, il se grandissait par contrecoup et il n'était pas loin d'y réussir. Mais attention, il revient à lui. »

Les muscles de Samms se relâchèrent. Il ouvrit les yeux d'un air hébété puis, tandis qu'il se sentait submergé par une vague d'humiliation, il les referma et frissonna. Il s'était toujours pris pour un type coriace. Comment avait-il pu sombrer jusqu'à atteindre à de pareils abîmes de dépravation et de turpitude et en arriver à une telle annihilation de son sens moral ? Et cependant, chaque cellule de son être demandait en hurlant une nouvelle dose de la drogue. Tout à la fois son esprit et son corps étaient envahis par une incoercible besoin de goûter de nouveau aux ineffables sensations dispensées par la thionite.

Sur le bureau, était disposée devant lui une autre dose, alors que tous les amateurs de thionite veillaient scrupuleusement à se trouver dans l'impossibilité de s'en procurer une nouvelle prise sans devoir fournir un considérable effort physique, effort qui devait leur permettre de reprendre le contrôle d'eux-mêmes. S'il se saisissait de cette dose, celle-ci le tuerait. Et alors ! Quelle importance ! Un des charmes de la vie, c'était justement cette faculté qu'elle nous offrait de pouvoir éprouver des sensations aussi enivrantes que celles qu'il venait tout juste d'apprécier et s'apprêtait à retrouver une fois encore. En outre, la thionite ne pouvait le tuer. Il était un surhomme, il venait à l'instant de le prouver.

Il se redressa et tendit la main vers la capsule. Ce seul effort, aussi modique fût-il, se révéla suffisant pour rendre au Premier Fulgur, Virgil Samms, le contrôle de lui-même. L'obsédant désir cependant ne le quittait pas. Il augmentait plutôt.

Des mois devaient passer avant qu'il puisse songer à la thionite, ou plus simplement même à la couleur pourpre, sans ressentir comme une impression automatique d'étouffement et de crispation de tous ses muscles et des années s'écouler avant qu'il ne parvienne à oublier, même partiellement, les recoins jusque-là insoupçonnés des profondeurs obscures de son esprit.

Néanmoins, grâce à la réserve d'énergie qui faisait de lui ce qu'il était, Virgil Samms reprit le dessus. Le pouce et l'index touchèrent la capsule, mais, au lieu de s'en saisir, la poussèrent au travers du bureau vers Herkimer.

« Vous pouvez la remballer, mon vieux. Une pincée de ce produit me suffira pour le reste de mon existence ! » D'un air impénétrable, il considéra le secrétaire, puis se tourna vers Morgan et hocha la tête. « Après tout, il ne s'est pas vanté d'avoir jamais passé ce test, celui-là ou un autre, d'ailleurs. Il s'est contenté de ne pas me contredire lorsque j'en ai parlé. »

Avec un visible effort, Herkimer demeura silencieux. Mais Morgan, lui, ne le resta pas :

« Vous parlez trop, Olmstead. Pouvez-vous vous lever, maintenant ? »

S'agrippant au rebord du bureau de ses deux mains, Samms se hissa sur ses pieds. La pièce tournait et tourbillonnait. Chacun des objets qu'elle contenait se déplaçait sur une improbable et différente orbite. Son crâne déjà fêlé menaçait de plus en plus de se transformer en bombe à fragmentation. Des points blancs et noirs et des éclairs multicolores traversaient son champ de vision. Il arracha une de ses mains de la table, puis l'autre, et se retrouva effondré dans son fauteuil.

« Pas encore », admit-il, à travers ses lèvres figées.

Bien que prenant grand soin de le dissimuler, Morgan était étonné, non du comportement du personnage, mais du fait qu'il se soit révélé si rapidement capable de se soulever, ne fût-ce que de quelques centimètres. « Fauve » n'était pas le mot qui convenait. Cet Olmstead devait, à sept huitièmes, descendre du dinosaure.

« Cela prend en moyenne quelques minutes, un peu plus longtemps pour d'autres, un peu moins pour certains », annonça Morgan très innocemment. « Qu'est-ce qui vous fait penser qu'Herkimer ici présent n'a jamais eu droit au même traitement ? »

— Huh ! » De nouveau, les deux paires d'yeux se croisèrent et se défièrent. Cette fois-ci, le duel fut plus long et plus acharné. « Que croyez-vous donc ? Comment imaginez-vous que j'aie réussi à atteindre l'âge que j'ai ? En étant idiot ? »

Morgan sortit de son étui un cigare vénusien, se le cala confortablement entre les dents, l'alluma et tira quelques paisibles bouffées avant de répondre.

« Ah ! un curieux ! un esprit analytique », remarqua-t-il apparemment fort gratuitement, d'un ton posé. « Laissez tomber Herkimer, pour le moment. Si vous voulez discuter, parlons plutôt de moi.

— Pourquoi pas ? D'après ce que j'ai pu apprendre sur le terrain, vous avez toujours fait partie des échelons de direction. Aussi, n'avez-vous jamais eu besoin de démontrer vos capacités. À mon avis, pourtant, cela n'aurait pas dû vous poser de problème.

— Toujours la technique de la pommade, n'est-ce pas ? » Morgan permit à son visage et à sa voix de trahir son mépris, de façon modérée et soigneusement calculée. « Comment arriver dans la société moderne, leçon n° 1 ou comment flatter le patron ?

— Bravo, sénateur, mais vous mettez totalement à côté de la plaque. » Samms, ayant pratiquement récupéré toutes ses facultés, sourit d'un air engageant.

« Pour une fois, je laisserai passer la chose. » Devant ce regard et ce ton, la plupart des subordonnés de Morgan se paniquaient. « Mais n'y revenez pas, ça pourrait être malsain.

— Oh ! Pour aujourd'hui du moins, je ne risque pas grand-chose. Il y a deux questions que vous semblez vouloir soigneusement éluder. D'une part, je n'ai pas encore accepté ce boulot.

— Croyez-vous être assez naïf pour espérer pouvoir quitter ce bâtiment vivant, au cas où vous refuseriez ?

— Si vous appelez cela de la naïveté, oui. Oh ! je n'ignore pas que vous avez des pistoleros dans tous les coins, mais cela ne signifie rien.

— Non ? » La voix de Morgan était d'une douceur venimeuse.

« Non. »

Olmstead, lui, était parfaitement calme. « Mettez-vous à ma place. Vous savez que j'ai pas mal bourlingué. Il y a longtemps

que j'ai quitté les jupes de ma mère. Voici quelques lustres qu'on m'a sevré !

— Je vois. Vous n'êtes pas du genre impressionnable. C'est une évidence. Et vous êtes en train de me tester, tout comme je le fais. C'est une autre évidence. Je commence à vous apprécier, George. Je crois connaître votre seconde objection, mais pour ne rien laisser dans l'ombre, je tiens à ce que vous alliez jusqu'au bout.

— Je vous comprends. Pour être mon patron, n'importe quel homme doit me démontrer qu'il est au moins aussi capable que moi. Autrement, je me charge de prendre sa place.

— Ça me paraît correct. Par Zeus, vous me plaisez, Olmstead ! » Le visage de Morgan se plissa dans un sourire. Il se leva, marcha vers Samms et lui serra vigoureusement la main. Ce dernier, malgré tous ses efforts, ne put même pas se hasarder à deviner jusqu'à quel point cet enthousiasme était feint ou non. « Désirez-vous ce poste ? Quand pouvez-vous vous mettre au travail ?

— Oui, monsieur. Dans deux heures, monsieur !

— C'est parfait ! » Morgan paraissait radieux, bien que n'ayant fait aucun commentaire. Samms nota et comprit le changement d'intonation. « Sans savoir de quoi il retourne et combien ça rapporte ?

— Pour le moment, ces deux points n'ont aucune importance. » Samms, qui s'était levé pour serrer la main, secoua maintenant sa tête pour s'assurer qu'il avait effectivement récupéré. Rien ne parut tintinnabuler ! Bien. Il était dorénavant en assez bonne forme. « Quant au boulot, ou je peux m'en charger, ou sinon, je saurai pourquoi ! En ce qui concerne la paie, je vous ai entendu gratifier de divers qualificatifs, mais jamais de celui de pingre !

— Très bien. Je peux prédire que vous irez très loin. »

Morgan serra de nouveau chaleureusement la main du Fulgur. Et Samms, derechef, ne put évaluer le degré de sincérité de ses propos. « Mardi après-midi, astroport de New York. Vaisseau, la *Reine Vierge*. Prenez contact avec le capitaine Willoughby au dock d'embarquement à quatorze heures. Passez à la caisse en sortant. Au revoir. »

Chapitre IX

La piraterie était florissante. On ne se doutait pas cependant du but réel de cette néfaste activité, but que l'on ne soupçonnerait d'ailleurs que bien des années plus tard. Murgatroyd était simplement un capitaine Kidd de l'espace, et même s'il était véritablement en relation avec la Transgalactique, la chose en soi n'avait rien de bien surprenant. De tels liens avaient existé de toute éternité et les plus redoutables et les plus féroces pirates de l'ancien temps travaillaient très souvent en étroite collaboration avec les plus grandes familles de l'époque.

Virgil Samms avait l'esprit rempli de pirates et de piraterie lorsqu'il quitta le bureau du sénateur Morgan. Il y pensait encore lorsqu'il informa Roderick Kinnison du déroulement de son entretien.

« Mais, assez parlé de moi et de cette histoire, Rod ! Raconte-moi plutôt où en est présentement l'opération Boskone.

— Elle se diversifie à l'infini. Tu as deviné juste en pensant que les pertes de la Transgalactique, imputables à la piraterie, sont plus que sujettes à caution. Mais ce ne furent pas les attaques connues, c'est-à-dire les cas dans lesquels les navires furent retrouvés plus tard avec tout ou partie de leur équipage encore en vie, qui nous livrèrent les informations les plus intéressantes. Ces cas étaient tous trop semblables. C'est lorsque nous avons étudié le problème des disparitions dans son ensemble que nous avons mis dans le mille !

— Cela me semble quelque peu paradoxal, mais je suis tout ouïe.

— Tu y as intérêt, car cela va beaucoup plus loin que ce que tu avais même envisagé. On put sans difficulté se procurer les listes de passagers et les rôles d'équipage des navires indépendants qui disparurent sans laisser de trace. Leurs proches, leurs amis, et nous, concentrâmes essentiellement nos efforts sur les épouses. Elles purent être facilement localisées, à l'exception de l'habituelle frange d'errantes évaporées sans laisser d'adresse. La plupart des astronautes sont jeunes, tu le sais, et leurs femmes encore plus. Eh bien, ces jeunes femmes trouvèrent du travail et la majorité d'entre elles se remarièrent, etc. En bref, situation normale.

— Et, dans le cas de la Transgalactique, ce n'est pas le même topo ?

— Absolument pas. D'abord, tu serais surpris de voir combien peu de listes de passagers furent jamais publiées. Et les rôles d'équipage ne furent apparemment jamais portés à la connaissance du public. Cependant, neuf dixièmes des épouses restaient insaisissables et aucune ne s'était remariée. Les seules sur lesquelles nous avons pu remettre la main furent celles qui se moquaient éperdument de savoir si leur mari était ou non vivant et si elles les reverraient un jour. Mais nous avons trouvé la faille grâce à l'affaire de la disparition de ce vaisseau de croisière qui avait à son bord tout un pensionnat de jeunes filles. Tu t'en souviens ?

— Bien sûr ! Cette histoire a fait suffisamment de bruit ! Nous avons découvert une coïncidence intéressante : deux jours avant le décollage du vaisseau, l'école avait été cambriolée. La chambre forte avait été forcée à la thermite et tout le bâtiment administratif incendié jusqu'aux fondations. Les archives du collège avaient été intégralement détruites. De la sorte, la liste des manquantes fut établie grâce aux déclarations des amis, parents et proches. Il me semble me souvenir de tout cela mais je croyais que la Compagnie qui affrétait ce vaisseau avait fourni... Oh ! » Le ton de la pensée de Samms trahissait un soudain intérêt. « C'était la Transgalactique sous un prêtre-nom ?

— Exactement. Mon impression est qu'il y eut à ce moment-là quelques cargaisons de femmes qui disparurent et non une

seule. Le collège d'Austin avait à l'époque plus d'étudiantes que jamais et plus qu'il n'en a jamais eu depuis. Ce furent les élèves en surnombre et non l'effectif normal qui participèrent à cette croisière, celles qu'il serait plus facile d'escamoter en plein espace plutôt que de laisser figurer sur la liste des personnes disparues.

— Mais Rod ! Cela signifierait... Mais où ?

— C'est bien cela. Quant à trouver où, ce n'est pas une mince tâche ! Il y a plus de deux milliards de soleils dans cette galaxie et, selon les estimations les plus sérieuses, il existe au moins autant de planètes habitables par des êtres humains ou des humanoïdes. Tu sais comme moi quelle est la portion de la galaxie explorée jusqu'à maintenant et à quelle allure cette exploration se poursuit. Je suis cependant certain de quatre choses et, malheureusement, je n'en pourrais prouver aucune... D'abord, ces gens ne sont pas morts dans l'espace. Ensuite, ils ont été débarqués sur une confortable planète de type tellurien. C'est là qu'ils ont dû construire la Flotte Noire qui a attaqué la Colline.

— Tu crois que c'est Murgatroyd ?

— Aucune idée. Aucune donnée valable jusqu'à présent.

— Et ils continueront de construire des navires », ajouta Samms. « Ils disposaient déjà d'une escadre beaucoup plus importante que celle qu'ils s'attendaient à affronter. Maintenant, ils en mettront une en chantier plus imposante que l'ensemble de nos forces réunies. Et comme les politiciens finiront toujours par apprendre ce que nous sommes en train de réaliser ou de préparer, je me demande...

— Tu peux cesser de te poser des questions. » Kinnison eut un sourire sauvage.

« Que veux-tu dire ?

— Simplement ce à quoi tu songeais. Tu connais la frange de la galaxie la plus proche de Tellus, là où il y a comme une immense trouée ?

— Oui ?

— De l'autre côté de cette trouée, là où aucune exploration n'est prévue d'ici mille ans au moins, il existe une planète qui pourrait être la sœur jumelle de la Terre. Elle ne connaît ni

l'énergie atomique ni les moteurs spatiaux, mais elle est néanmoins hautement industrialisée et soucieuse de nous bien accueillir. C'est le projet Bennett. C'est ultra, ultraconfidentiel. À part les Fulgurs, personne n'est au courant. Deux amis de Dronvire, des hommes habiles et avisés, ont la charge de ce projet. Ce monde est destiné à devenir le chantier naval de la Patrouille Galactique.

— Mais, Rod... », commença à protester Samms, dont le cerveau passait déjà en revue les innombrables problèmes et les énormes difficultés inhérentes au programme que son ami venait si succinctement de lui exposer.

« Ne t'inquiète pas, Virgil ! » coupa Kinnison. « Ce ne sera pas facile bien sûr, mais face à tout ce qu'ils peuvent accomplir, nous nous devons de toujours faire mieux. Tu peux poursuivre tes tâches en cours sans t'en faire, sachant que, lorsque nous en aurons besoin, nous aurons en réserve une flotte qui mettra la flotte officielle au rang de simple force d'intervention. Mais je vois que tu as un rendez-vous. Voici Jill. Salue-la de ma part. Et comme disent les Végans : "Haut les crêtes, frères !" »

Samms se trouvait dans le salon de style rococo de l'hôtel. Jill et un couple de chasseurs se dirigeaient vers lui. La jeune fille le rejoignit la première.

« Alors, ma chérie, tu n'as eu aucune difficulté à me reconnaître ?

— Absolument aucune, oncle George. » Elle l'embrassa d'un air machinal. Les chasseurs s'éloignèrent. « Je suis contente de vous voir. J'ai tellement entendu parler de vous. Alors, c'est au Neptune que nous allons ?

— Oui, j'y ai réservé une table. » Dans ce fameux restaurant gastronomique, ils jouissaient de l'inégalable intimité propre à la plus animée et à la plus bruyante des boîtes de nuit de la cité. Ils y burent modérément, mangèrent copieusement et discutèrent abondamment.

« Penses-tu que cet endroit soit parfaitement sûr ? » demanda d'abord Jill.

« Parfaitement. Même un micro ultra-sensible ne réussirait pas à entendre notre conversation dans ce brouhaha et la salle est si sombre que quelqu'un lisant sur les lèvres, même s'il

parvenait à s'installer à proximité, aurait besoin d'une paire de jumelles de marine.

— Parfait ! Ils ont réussi un boulot sensationnel, papa. Si ce n'était pas... ta personnalité, même maintenant je ne te reconnaîtrais pas.

— Tu conviens alors que je suis paré ?

— Indiscutablement !

— Alors, venons-en à l'enquête en cours. Vous ne pouvez tous vous être trompés. La Transgalactique alors est en cheville à la fois avec le gang Morgan-Towne et avec celui de la thionite. La conclusion logique de tout cela.

— Dal y a certainement songé bien qu'il ne l'ait pas mentionné – c'est que... » Samms s'arrêta.

« Oui... Tu penses, toi aussi, que le trop célèbre Murgatroyd, au lieu d'être simplement un chef pirate parmi d'autres, travaille en réalité pour Transgalactique et appartient au gang Towne-Morgan-Isaacson. Mais papa, quelle idée ! La société peut-elle être pourrie à ce point ?

— Encore plus qu'on ne pourrait le croire. Maintenant, pour passer à la suite, qui à ton avis est en réalité le patron ?

— Eh bien, ce n'est certainement pas Herkimer Herkimer III. » Jill le raya d'un geste de son index à l'ongle verni. On lui avait demandé son avis, elle le donnait, sans hésitation ni pitié. « Il pourrait tout juste s'occuper d'un stand de vente de hot-dogs. Ce n'est pas non plus Clander. Il ne fait même pas partie du fretin, c'est à peine un vairon ! Il se confirme également qu'il ne s'agit ni du Vénusien ni du Martien. Je n'ai évidemment jamais rencontré Murgatroyd, mais j'ai pu avoir pas mal de tuyaux sur son compte et il n'arrive pas à la cheville de Towne. Et le grand Jim – cela te surprendra sans doute autant que moi – n'est certainement pas le moteur principal. » Elle le regarda d'un air interrogateur.

« Cela m'aurait considérablement surpris hier, mais aujourd'hui, après ce que je vais te raconter, plus rien ne m'étonne.

— Tant mieux. Je craignais une discussion, je commençais à m'interroger sur la valeur de mes déductions puisqu'elles étaient en contradiction avec ce que croit le public, ou plutôt ce

qu'on lui laisse croire. Cela nous laisse Isaacson et le sénateur Morgan. » Jill eut un froncement de sourcils perplexe et pendant quelques instants parut douter d'elle-même. « Isaacson est sans contredit un type d'envergure, merveilleusement informé et remarquablement habile. C'est un responsable de haute volée. Il se doit d'ailleurs de l'être pour diriger la Générale Interstellaire. D'un autre côté, j'avais toujours pensé que Morgan n'était rien d'autre qu'une outre pleine de vent... » Jill cessa de parler, laissant sa phrase en suspens.

« Moi aussi, jusqu'à ce jour », reconnut sourdement Samms, « j'avais cru qu'il était simplement un politicien anormalement corrompu, avide et démagogue. Il se pourrait que nous ayons à réviser totalement notre jugement. »

Le cerveau de Samms bouillonnait. Par deux angles d'approche entièrement différents, Jill et lui étaient arrivés à la même conclusion. Mais si Morgan était vraiment le grand patron, aurait-il daigné interviewer personnellement un individu aussi insignifiant qu'Olmstead ? Fallait-il en conclure que la mission de ce dernier était beaucoup plus importante que ne l'avait jugé Samms *a priori* ?

« J'ai une douzaine d'autres points à vérifier avec toi », poursuivit-il sans presque s'interrompre. « Mais puisque la question de savoir qui est le cerveau derrière tout cela est la seule où mon expérience risque d'orienter ton jugement, je ferais mieux de te mettre au courant de ce qui m'est arrivé aujourd'hui. »

*

* *

Mardi, quatorze heures, arrivée. Samms pénétra dans un bureau. Il y avait là une grande table nue et derrière elle un homme sec et nerveux, à la chevelure grise.

« Capitaine Willoughby ?

— Oui.

— George Olmstead au rapport.

— Quatrième lieutenant. » Le capitaine appuya sur un bouton et les lourdes portes insonorisées se refermèrent et se verrouillèrent.

« Quatrième lieutenant ? C'est un nouveau grade ? Que signifie-t-il en réalité ?

— Quelque chose de neuf et de très spécial. Voici le règlement de bord. Lisez et signez. » Il n'ajouta pas « ou autrement » car cela n'était pas nécessaire. Il était plus qu'évident que le capitaine Willoughby, peu loquace de nature, se proposait d'être particulièrement réservé à l'égard de son nouveau subordonné. Samms lut : « Le quatrième lieutenant... sera... n'aura aucun rôle et aucune responsabilité dans la marche et l'entretien dudit vaisseau... le changement... » Puis il arriva à une clause qui lui sauta littéralement aux yeux. « Lorsqu'il aura le commandement d'un détachement en dehors du vaisseau proprement dit, il devra, sous peine de mort, éventuellement ou par tout autre moyen qu'il jugera approprié, faire respecter... »

Le Fulgur fut véritablement bouleversé, mais ne le montra point. Au contraire, il emprunta le stylo du capitaine – car apparemment, pour Willoughby, le sien aurait pu être rempli d'encre invisible – et signa George Olmstead, de l'écriture coulée et affirmée de l'intéressé.

Willoughby, alors, le conduisit à bord de la *Reine Vierge*, jusqu'à sa cabine.

« Vous voilà chez vous, monsieur Olmstead. Votre seule tâche, pour les jours à venir, sera de prendre contact avec le subrécargue et ses hommes. Vous pourrez librement vous déplacer à bord, à une seule exception près. Demeurez en dehors de la salle de pilotage, à moins d'y être convoqué. Est-ce clair ?

— Oui, monsieur. » Willoughby fit demi-tour et Samms, après avoir balancé son sac de marin dans son placard, passa en revue sa cabine.

La pièce était évidemment fort petite, mais compte tenu de l'importance du facteur masse, elle était presque anormalement équipée. Il y avait là des étagères ou plutôt des rayons bourrés de livres. S'y voyaient également rassemblés des lampes à

bronzer, des paquets de cartes, des extenseurs et divers jeux, ainsi qu'un récepteur radio capable de capter les programmes d'à peu près n'importe quel point dans l'espace. Il y manquait cependant quelque chose : on n'y pouvait trouver aucun écran d'observation à hyperondes et cette absence n'avait rien de surprenant. « Ils » n'avaient pas l'intention de laisser George Olmstead découvrir l'endroit où « ils » le conduisaient. Samms, pourtant, fut stupéfait lorsqu'il rencontra les hommes qui devaient être placés sous son commandement direct car, au lieu des deux ou trois qu'il s'apprêtait à rencontrer, il en vit en fait apparaître une quarantaine... Du premier coup d'œil, il comprit qu'il avait devant lui le rebut et la lie des plus sinistres bouges de l'espace. Avant qu'il fût longtemps néanmoins, il s'aperçut que tous n'étaient pas des déchets en provenance des quartiers louches. Six d'entre eux, physiquement les plus forts et moralement les plus endurcis, étaient des échappés de la chambre à gaz, meurtriers ou pire. Il dévisagea le plus corpulent et le plus coriace des six, un géant rouquin aux yeux aigus et demanda :

« Tworn, que vous a-t-on dit sur votre boulot ?

— Rien, sinon qu'il s'agissait d'un job dangereux, mais que toutefois, si je suivais strictement les ordres de mon chef, j'avais de solides chances de m'en sortir sans une égratignure. Or, j'avais droit à la chambre à gaz la semaine prochaine, vous voyez comment se présentaient les choses, patron ?

— Je vois. » Et Virgil Samms, maître psychologue, étudia et analysa l'équipe disparate dont il avait la charge jusqu'à ce qu'il soit convoqué dans la salle de pilotage.

Le bac de navigation était recouvert d'un voile opaque et aucune carte n'était visible. Le seul écran branché montrait une planète et un soleil d'un éblouissant blanc bleuté.

« Mes ordres sont, à ce stade des opérations, de vous indiquer ce que vous devrez accomplir sur cette planète que vous voyez là. Elle se nomme « Trengo ». » Pour Virgil Samms, le premier membre de la Civilisation à en entendre parler, ce nom ne signifiait absolument rien. « Vous devez, avec cinq ou six de vos hommes, descendre à la surface de ce monde et y ramasser autant de feuilles vertes que vous pourrez. Celles-ci,

d'ailleurs, ne sont pas exactement vertes, mais tirent plutôt sur le violet. C'est la variété à grandes pousses qui est la meilleure, avec des feuilles d'environ deux pieds de long sur un de large. Mais ne soyez pas trop difficiles ! Si vous ne trouvez pas de ces feuilles géantes à proximité, saisissez-vous de ce qui se trouvera à votre portée immédiate !

— Qui devons-nous affronter ? » demanda d'un ton calme Samms, « et qu'est-ce qui rend la chose redoutable ?

— Rien. Il n'y a même pas d'habitants. En fait, c'est la planète elle-même qui est dangereuse. Après Arisia, c'est le monde le plus étrange de l'espace. Je ne m'en suis jamais approché de plus près qu'aujourd'hui et mon intention est de ne jamais le faire. Aussi je ne sais rien de ce globe, en dehors de ce que j'ai pu en entendre dire. Il semble qu'il y ait là-bas quelque chose qui tue les hommes ou les rende fous. Nous perdons sept à huit vedettes lors de chaque expédition et de trente-cinq à quarante hommes. À ce jour, le chargement le plus important ne dépasse pas deux cents livres de ces feuilles. Très souvent, nous sommes revenus les mains vides.

— Ils deviennent fous, eh ? » En dépit de sa maîtrise de soi, Samms pâlit. Mais cela ne pouvait être comparable à Arisia... « Quels sont les symptômes ? Que vous ont-ils dit ?

— Ils ont beaucoup parlé, mais ce qui revient le plus souvent, c'est qu'ils deviennent aveugles, ou, plus exactement, qu'ils ne parviennent pas à se rendre compte où se situent les choses. Ou bien, lorsqu'ils croient les voir, elles ne s'y trouvent pas. En outre, il tombe plus de douze mètres d'eau chaque nuit, et le lendemain au matin tout est sec. Vous rencontrerez là-bas les pires orages de l'univers, et les vents, je peux vous en montrer les relevés, dépassent mille cinq cents kilomètres à l'heure.

— Diable ! Avez-vous une idée de la chronologie journalière de ces phénomènes ? Avec votre permission, j'aimerais me livrer à quelques observations avant d'essayer d'atterrir.

— Excellente idée. Une paire d'autres gars l'ont eue avant vous, mais cela ne leur a guère réussi. Ils ne sont jamais revenus. Je vous accorde deux jours telluriens pleins – non, disons trois – avant de vous passer aux pertes et profits et

d'envoyer d'autres vedettes. Choisissez vos cinq hommes et voyez ce que vous pouvez faire. »

Tandis que la vedette s'éloignait du navire, la voix sèche de Willoughby retentit dans le haut-parleur : « Je sais que tous les cinq vous avez des idées derrière la tête. Oubliez-les. Le quatrième lieutenant Olmstead a toute liberté pour vous loger un pruneau de 45 dans les tripes si vous n'obéissez pas au doigt et à l'œil. Ce sont d'ailleurs ses ordres. Si jamais cette vedette fait la moindre manœuvre suspecte, je la raye du ciel. Bonne récolte ! »

Pendant quarante-huit heures terriennes, en ne s'arrêtant que pour dormir brièvement, Samms sonda et scruta la planète Trengo. Plus il l'étudiait, plus la situation lui apparaissait anormalement infernale.

Trengo était et demeure une planète très particulière. Son atmosphère n'est pas gazeuse au sens où nous l'entendons. Son hydrosphère n'a aucune des propriétés de l'eau. La moitié de son atmosphère et la plus grande partie de son hydrosphère sont composées d'un corps chimique, d'une substance ayant une très basse température de vaporisation et dont le point d'ébullition est aux alentours de vingt-quatre degrés celsius. Or, la température diurne de Trengo est très élevée et ses nuits sont terriblement froides.

C'est pourquoi il pleut la nuit. Par comparaison, un grain tellurien avec une chute d'eau horaire de trois centimètres n'est même pas une ondée. Sur Trengo, il pleut *réellement*. Les précipitations atteignent près de quatorze mètres chaque nuit de chaque année trenconienne. Évidemment, une condensation aussi effrayante entraîne des vents. Les relevés de Willoughby étaient exacts. Excepté à l'emplacement même des pôles, il n'existe sur Trengo nul endroit où un typhon terrestre ne corresponde à une zone de calme plat. Le long de l'équateur, à chaque lever et coucher du soleil, le vent souffle du côté diurne au côté nocturne à une vitesse qu'aucun cyclone tellurien, si violent fût-il, n'a jamais approchée, même de loin.

C'est pourquoi il y a là-bas également des orages, non les paisibles et occasionnelles bourrasques que connaît notre aimable Terre, mais un déchaînement atmosphérique où les

éclairs, en salves aveuglantes et ininterrompues, dépassent en intensité la lumière solaire elle-même. Des décharges de plusieurs millions de volts, fracassantes, dévastatrices, y font que non seulement l'obscurité est là-bas chose inconnue mais que des distorsions inimaginables de la trame même de l'espace s'y manifestent. La vue est un moyen d'exploration pratiquement inutilisable dans ce milieu fantastiquement altéré et il en est de même pour le radar à hyperondes.

L'atterrissage sur la face éclairée, sauf peut-être exactement à midi, se révélait impraticable en raison du vent, et de toute façon, la vedette n'aurait pu y demeurer plus de quelques minutes. Se poser sur la face nocturne n'était guère moins périlleux du fait de la terrible charge électrique que la vedette allait accumuler, à moins que celle-ci, d'une manière ou d'une autre, puisse se mettre efficacement à la terre. Était-ce possible ? En désespoir de cause, Samms fixa un faisceau sondeur sur un point précis de la surface et l'y maintint. Il eut l'impression que Trencò explosait devant ses yeux. Mais il poursuivit néanmoins son observation. Il savait qu'il était bien au-delà de la stratosphère, à plus de trois cents kilomètres d'altitude. Cependant, il vit une énorme masse de rocs déchiquetés tombant à une vitesse vertigineuse, droit sur la minuscule vedette !

Malheureusement, l'équipage, auquel en dernier lieu il n'avait guère prêté attention, la vit également. Et l'un des matelots, avec un cri bestial, bondit vers Samms aux commandes de la vedette.

Samms, cherchant à se saisir de son pistolet et de sa matraque, pivota juste à temps pour voir le grand rouquin assommer son assaillant d'un violent coup du tranchant de la main à la base du crâne.

« Merci, Tworn. Pourquoi ?

— Parce que je tiens à sortir d'ici vivant et que cet abruti nous aurait foutus dans le pétrin dans le quart d'heure suivant ! Vous en savez bigrement plus long que nous, aussi vous pouvez compter sur moi. Vous saisissez ?

— Je saisis. Sais-tu employer une matraque ?

— En artiste », admit le géant d'un ton modeste. « Dites-moi seulement combien de temps vous désirez voir un gars dans les vapes et il n'y restera pas une minute de plus ou de moins. Mais vous feriez mieux de lui loger immédiatement une balle dans le crâne, car c'est un type qui ne présente pas le moindre intérêt.

— Pas avant que j'aie pu m'assurer s'il pouvait ou non travailler. Tu es un Procyen, n'est-ce pas ?

— Oui. Du nord du plateau central.

— Quels crimes as-tu donc commis ?

— Au départ, rien de bien extraordinaire. J'ai juste descendu un gars qui méritait de l'être, mais le foutu salaud était un richard, aussi m'en ont-ils flanqué pour vingt-cinq ans. Je n'ai pas apprécié la plaisanterie et j'ai commencé à me fâcher. Ils m'ont alors condamné au cachot avec privation de chaussures, bretelles, ceinture et autres gentilleses... J'ai ensuite tenté de m'évader. J'ai tué pour cela six, huit ou peut-être même une douzaine de gardiens, mais ma tentative a échoué. À la suite de ça, ils m'ont inscrit comme locataire de la chambre à gaz. C'est tout, chef.

— Dès maintenant, je te nomme chef d'escouade. Voici la matraque. » Il tendit à Tworn son propre casse-tête. « Surveilles. Je vais être trop occupé pour le faire. L'atterrissage promet d'être plutôt difficile.

— D'accord, chef. » Tworn vérifia l'efficacité de son arme en s'en assenant volontairement quelques coups sur le mollet. « Vous pouvez y aller les yeux fermés. En ce qui concerne ces minables, dorénavant c'est comme s'ils n'existaient pas. »

Samms avait finalement décidé de ce qu'il allait faire. Il repéra le terminateur sur la face diurne et stabilisa son petit vaisseau en un point légèrement plus proche de l'aube que du milieu de la nuit. Là, il ralentit ses moteurs et fit un bref relevé de la position du soleil. Puis il stoppa totalement la propulsion et laissa l'engin perdre de l'altitude en surveillant uniquement ses gyroscopes et le baromètre extérieur.

Cent millimètres de mercure. Trois cents. Cinq cents. Il freina sa descente à l'aide de ses réacteurs. Il allait devoir se poser sur un liquide très fluide mais s'il heurtait celui-ci trop

violemment, le vaisseau se briserait. Or, il n'avait pas la moindre idée de ce qu'était la pression atmosphérique normale à la surface de Trenco. Six cents millimètres. Même à cette heure de la nuit, celle-ci pouvait être plus importante que celle régnant sur Terre, ou inversement.

Sept cents millimètres.

Sa descente se ralentit de plus en plus, sa tension psychique croissant beaucoup plus vite que les chiffres fournis par le baromètre. C'était vraiment un amerrissage aux instruments, particulièrement acrobatique ! Et combien Tworn avait-il eu à en assommer ? Huit cents millimètres. Comment l'équipage prenait-il la chose ? Bien ! Maintenant que nul ne pouvait plus suivre les images hallucinatoires sur les écrans, personne ne s'inquiétait plus et il était bien le seul à bord à ressentir une appréhension certaine...

Neuf cents. Neuf cent quarante millimètres. La vedette toucha brutalement l'eau dans une gerbe d'éclaboussures. Son allure était cependant suffisamment réduite et la masse liquide assez profonde pour qu'il n'en résultât aucun dommage. Samms remit prudemment ses réacteurs en route et orienta la proue effilée de son esquif de façon qu'elle regardât le soleil. La vedette fendait péniblement le flot, essayant d'offrir un minimum de prise au vent. Samms lui fit toucher terre aussi doucement qu'un vapeur remontant le Mississippi, en l'échouant sur un banc de vase. L'incroyable déluge se calma. Le Fulgur sut que l'instant critique était arrivé.

« Amarrez-vous tous, les gars, jusqu'à ce que nous voyions ce que le vent va faire de nous. »

L'atmosphère, se déplaçant à une vitesse bien supérieure à celle du son, n'était pas en fait un gaz mais plutôt une muraille quasi solide. Même la coque métallique renforcée d'une vedette, avec tous ses longerons, ne pouvait endurer impunément ce qui allait lui être promptement infligé. En propulsion normale, la vedette serait éventrée, aplatie, mise en pièces et transformée en bretzels. Le doigt de Samms appuya sur un bouton. Le Bergenholm redémarra et la vedette passa en vol aninertiel, juste à l'instant où le front supersonique de vapeur la projetait dans les airs.

La seconde approche fut plus rapide et beaucoup plus aisée que la première. Et cette fois, Samms ne chercha pas à demeurer en surface ou à se diriger vers la rive. Sachant maintenant que cette masse liquide n'était pas suffisamment profonde pour endommager son appareil, il laissa celui-ci se poser sur le lit de l'océan. Et, qui plus est, il fit pivoter la chaloupe sur le côté et l'enfonça sous un angle presque plat dans la couche alluvionnaire du fond, si profondément que le sas tribord était juste à niveau de la surface vaseuse. Ils attendirent de nouveau et, cette fois, le vent ne projeta pas le navire au loin.

À partir de notions purement théoriques, Samms avait conclu que l'étrange distorsion de la vision était fonction de la distance et jusque-là ses observations l'avaient confirmé dans son hypothèse... Puis, lentement et prudemment, il balaya les alentours d'un videorayon. Dix mètres... vingt... quarante... l'image restait nette. À cinquante mètres, la visibilité devenait franchement mauvaise. À soixante, elle se révélait impossible. Il ramena la portée de son appareil à quarante mètres et commença à étudier la végétation dont la croissance était si fantastiquement rapide que les feuilles, plaquées sur le sol par la tempête et amarrées par de solides racines, avaient déjà plus de dix centimètres de longueur. Il y avait aussi ce qui paraissait représenter une sorte de vie animale. Mais, pour le moment, Samms n'était pas intéressé par la zoologie trenconienne.

« S'agit-il des plantes que nous devons récolter, chef ? » demanda Tworn qui surveillait les écrans par-dessus l'épaule de Samms. « Faut-il sortir maintenant et commencer à en ramasser ? »

— Pas encore. Même si nous pouvions ouvrir le sas, la tempête nous balaierait. En outre, dès que tu mettrais ta tête dehors, elle te l'arracherait en même temps que le panneau d'écoutille. Ce vent devrait se calmer dans un moment. Nous sortirons un peu avant midi. En attendant, profitons-en pour nous préparer. Dis aux gars de sortir une couple de longerons de rechange n° 12, des chaînes et des crampons, quatre poulies et une centaine de pieds de cordage renforcé pour sauvetage spatial.

— Bon », poursuivit-il lorsque ses ordres eurent été exécutés. « Accrochez le câble au treuil en le passant par les poulies que vous installerez là, là et là, de façon que je puisse vous ramener contre le vent. Pendant que vous monterez cela je vais installer une télécommande sur le treuil. »

Peu de temps avant que l'éblouissant soleil blanc bleuté de Trencò fût au zénith, les six hommes enfilèrent leur scaphandre et Samms, prudemment, ouvrit un sas. Tout alla bien jusque-là. Le vent n'était maintenant guère plus violent que lors d'un ouragan terrestre. Les plantes à feuilles larges, qui luttèrent pour se redresser, étaient alors presque à la verticale. Ces feuilles semblaient avoir atteint leur taille maximale.

Quatre hommes amarrèrent leur scaphandre au câble. Celui-ci fut déroulé. Chaque matelot choisit deux feuilles, les plus larges, les plus volumineuses et les plus violacées qu'il pût trouver. Samms, grâce au treuil, les ramena jusqu'au sas où il se saisit de leur cueillette. Tworn était chargé d'emmagasiner immédiatement celle-ci. La manœuvre fut répétée à de multiples reprises. Vers midi, il y eut quelques minutes de « calme ». Un homme solide pouvait maintenant affronter les rafales de vent qui soufflaient de toutes parts, et parvenait à se déplacer sans être balayé comme un fétu par-delà la ligne d'horizon. Durant ces courts instants, ils furent six à effectuer la récolte. Ce moment d'accalmie fut pourtant très bref. Le vent s'intensifia dans la direction opposée, avec une furie toujours croissante. Il fallut de nouveau faire appel au treuil et à l'aussière de sauvetage. Au bout d'à peine une demi-heure, lorsque le câble, sous sa charge, se mit à vibrer presque musicalement, Samms décida d'en rester là.

« Ce sera suffisant pour aujourd'hui, les gars », annonça-t-il. « Encore deux voyages de ce genre et tout allait casser. Vous avez fait un trop bon boulot pour que l'on vous perde. Parez à appareiller.

— Est-ce que je purge immédiatement l'intérieur, monsieur ? » demanda Tworn.

« Je ne crois pas. » Samms réfléchit un moment. « Non. C'est un risque que je ne veux pas prendre. L'atmosphère de ce monde, quelle qu'elle soit, est probablement aussi dangereuse

que du cyanure. Nous allons conserver nos scaphandres et nous nous en débarrasserons en plein espace. »

Le temps passa. La « nuit » vint avec son déluge et ses éclairs. La couche limoneuse où reposait la vedette se ramollit. Samms arracha celle-ci à la vase et s'éloigna de la planète. Il ouvrit les valves de purge ainsi que les portes des deux sas. L'air contaminé fut remplacé par le vide quasi parfait de l'espace interplanétaire. Il reprit contact avec la *Reine Vierge* et la chaloupe réintégra le bord.

« Brève excursion, Olmstead », le félicita Willoughby. « Je suis surpris que vous ayez réussi à revenir, sans parler de l'importance de votre cargaison et du fait que vous n'avez perdu aucun homme. Second maître, indiquez-m'en rapidement le poids.

— Cent cinquante-six kilos, monsieur », annonça le subrécargue.

« Bon Dieu ! Et tout ça uniquement en feuilles géantes ! Personne n'avait réussi pareil exploit jusque-là. Comment vous y êtes-vous pris, Olmstead ?

— Je ne sais trop si cela vous concerne. » L'attitude de Samms n'avait rien d'insultant ! Il donnait l'impression de réfléchir. « Non que cela me gêne en quoi que ce soit, mais ma technique risque de ne pas être d'un grand secours pour d'autres et je crois que je ferais mieux de communiquer mon rapport aux hautes sphères, afin qu'elles décident de l'opportunité de sa diffusion. Est-ce que cela vous paraît correct ?

— Certes », concéda le capitaine sans acrimonie. « Quelle récolte ! et aucune perte !

— Sinon l'air d'une vedette ! Mais, par ici, l'air est une denrée onéreuse. »

Samms voulait délibérément le faire remarquer.

« De l'air ! » dit d'un ton méprisant Willoughby. « Je vous échangerais n'importe quand cent bouteilles d'air comprimé pour une seule de ces feuilles ! » C'était là le renseignement que Samms désirait obtenir.

Le capitaine Willoughby était un individu intelligent. Il savait que, pour réussir, il fallait user et abuser de ses

subordonnés et s'attirer les bonnes grâces de ses supérieurs hiérarchiques, surtout lorsque ceux-ci étaient trop bien en place pour pouvoir être supplantés. Il comprit immédiatement que cet Olmstead avait l'étoffe d'un futur patron. Aussi :

« On m'avait ordonné de vous laisser dans l'ignorance de votre tâche jusqu'à ce que nous soyons arrivés à Trengo », s'excusa-t-il presque auprès de son quatrième lieutenant, peu de temps après que la *Reine Vierge* se fut éloignée du système trenconnien. « Mais on ne m'a donné aucune instruction pour le retour. Peut-être pensait-on que vous risquiez fort de ne pas revenir, comme c'est trop souvent le cas... Mais de toute façon, vous pouvez, si vous le désirez, demeurer dorénavant dans le poste de pilotage.

— Merci, capitaine, mais ne serait-il pas préférable pour ce voyage... ».

— Il eut un mouvement discret de la tête vers les autres officiers — « de jouer le jeu jusqu'au bout. Je ne me soucie guère de savoir où nous allons et je ne tiens pas à ce qu'en haut lieu on se fasse des idées.

— Ce serait évidemment préférable, d'autant que vous avez en main tous les atouts, pour ce que j'en sais.

— Merci, Willoughby, je m'en souviendrai. » Samms n'avait pas été d'une complète franchise avec le capitaine. Se référant à la durée du voyage, il connaissait à quelques parsecs près la distance de Trengo à Sol. Il en ignorait par contre la direction car ce monde était si éloigné qu'il avait été incapable d'identifier avec certitude une étoile ou une constellation. Cependant, il savait quelle trajectoire suivait présentement le navire et dorénavant il serait informé des changements éventuels d'itinéraire. Il était fort satisfait de la situation.

Quelques jours se passèrent sans incidents. Samms fut de nouveau convoqué au poste de pilotage pour s'apercevoir que le navire s'approchait d'un système à trois soleils.

« Est-ce ici que nous allons atterrir ? » demanda-t-il d'un ton indifférent.

« Nous n'allons pas nous poser », lui dit Willoughby. « Vous allez charger les feuilles dans votre vedette et descendre suffisamment bas pour pouvoir les parachuter là où elles

doivent l'être. Pilote, la vitesse est suffisante, passez en vol normal et égalisez les vitesses intrinsèques respectives. Maintenant, Olmstead, regardez. Avez-vous déjà vu des systèmes analogues auparavant ?

— Non. Mais j'en ai entendu parler. Ces deux soleils par là sont bigrement plus gros et plus éloignés qu'ils ne le paraissent et celui-ci, qui est beaucoup plus petit, se trouve en orbite "troyenne". Est-ce que ces étoiles géantes ont des planètes ?

— Cinq ou six chacune à ce qu'on dit, plus chaudes et plus désertiques que l'allée qui conduit à l'enfer. Le soleil le plus petit, par contre, en a sept, dont le numéro deux, baptisé "Cavenda", est le seul monde tellurien du système. La première chose que nous ayons à rechercher est un vaste continent en forme de losange... Il n'en existe qu'un de ce genre. Le voici, là, en bas. Vous pouvez vous apercevoir qu'une extrémité est plus large que l'autre. C'est celle du nord. Tracez une ligne partageant le continent en deux à partir de l'extrémité nord et prenez-en le tiers. C'est l'endroit vers lequel nous filons présentement... Vous voyez ce cratère ?

— Oui. » La *Reine Vierge*, bien qu'à une altitude d'encore plusieurs centaines de kilomètres, ralentissait rapidement. « Il doit être de bonne taille.

— Il a quatre-vingts kilomètres de diamètre. Descendez jusqu'à être certain que le container atterrira quelque part à l'intérieur, puis larguez le tout. Le parachute et son radio-émetteur sont automatiques. Compris ?

— Oui, monsieur, j'ai bien saisi. » Et Samms s'éloigna.

Il était nettement plus intéressé par la configuration des étoiles de ce secteur que par la livraison des feuilles géantes. D'où qu'il se trouvât, les constellations directement au-delà de Sol devaient être reconnaissables. Leur aspect serait plus ou moins déformé et leur taille amenuisée. Les plus petites étoiles brillant aux yeux terrestres, uniquement d'ailleurs à cause de leur proximité, seraient voilées ou même invisibles. Le spectacle serait en outre brouillé par l'intervention des soleils étrangers, proches et éblouissants. Pourtant, des astres géants tels Canopus, Rigel, Bételgeuse et Deneb devraient être clairement visibles s'il parvenait à les reconnaître. Depuis Trengo, sa quête

s'était avérée infructueuse mais néanmoins, il continuait. Dans cette direction se trouvait là quelque chose de vaguement familier ! Transpirant sous l'effort mental, il élimina toutes les étoiles trop proches et trop brillantes et se consacra à l'étude de celles qui restaient. Un soleil blanc bleuté et un autre rouge étaient parmi les plus marquants. Rigel et Bételgeuse ? Cela pouvait-il être la constellation d'Orion ? Le Baudrier était à peine discernable mais néanmoins là. Il repéra ensuite Capella, au soleil jaune, dont l'éclat apparent les dépassait tous. Il les reconnaissait maintenant ! Orion, certes, était assez éloigné de l'endroit où il aurait dû se trouver ! Ce centre de traitement de la thionite avait donc une ascension droite, proche de dix-sept heures, et une déclinaison de plus dix !

Il rejoignit la *Reine Vierge*. Celle-ci reprit son vol. Samms posa fort peu de questions et Willoughby fournit fort peu d'informations. Néanmoins, le Premier Fulgur en apprit beaucoup plus qu'aucun de ses compagnons de bord ne l'aurait cru possible.

La *Reine Vierge* accomplit en fort peu de temps le trajet entre Cavenda et Vegia, arrivant là-bas exactement à l'heure prévue. Fier et noble vaisseau, aussi au-dessus des soupçons que la femme de César ! Samms débarqua sa cargaison avant de la remplacer par une autre, destinée à la Terre. Le vaisseau fut approvisionné et vérifié. Il accomplit sans incident son voyage de retour et se posa à l'astroport de New York. Virgil Samms se dirigea, d'un air décontracté, vers l'une des toilettes aussi banale qu'une autre, George Olmstead, totalement informé de la situation, en sortit par une autre porte.

Dès que ce dernier se fut éloigné, Samms entra en contact par Joyau avec Northrop et Jack Kinnison.

« Nous avons enregistré mille et un signaux, monsieur », annonça Northrop au nom des deux, « mais un seul d'entre eux contenait un message et celui-ci était totalement incompréhensible.

— C'est extraordinaire ! » remarqua d'un ton acide Samms. « Avec un Joyau, n'importe quel type de message aussi codé, brouillé ou fragmentaire soit-il, est déchiffrable !

— Oh ! nous avons très bien compris ce qu'il disait », intervint Jack, « mais c'était insuffisant. Il répétait simplement Prêts ? Prêts ? Prêts ? C'est tout !

— Quoi ! » s'exclama Samms, et les garçons entendirent littéralement l'esprit du Premier Fulgur se mettre à fonctionner : « Est-ce que ce signal par hasard ne provenait pas d'un point avec une ascension droite de dix-sept heures et plus de dix degrés de déclinaison ?

— C'est à peu près ça. Pourquoi ? Comment le saviez-vous ?

— Alors tout cela se recoupe », s'exclama Samms qui réunit immédiatement tous les Fulgurs en conférence générale.

« Continuez à travailler sur ces bases », ordonna Samms. « Que Ray Olmstead reste à ma place à la Colline. Je vais maintenant me rendre sur Pluton et ensuite, je l'espère, sur Palain VII. »

Évidemment, Roderick Kinnison protesta mais, tout aussi évidemment, ses protestations restèrent vaines.

Chapitre X

Pluton est environ quarante fois plus éloigné du Soleil que notre bonne vieille Terre. Par rapport à Pluton, chaque mètre carré de notre monde natal reçoit donc seize cents fois plus de chaleur. Le Soleil, vu de Pluton, n'est qu'un lumignon faible et vacillant. Le meilleur exemple peut-être qui puisse en être donné, c'est qu'il avait fallu plus de six mois aux meilleurs ingénieurs de la Patrouille pour mettre au point le scaphandre que Virgil Samms portait alors, car aucune tenue courante n'eût pu suffire. L'espace en lui-même n'est pas froid ; la perte de chaleur s'y fait uniquement par diffusion au sein d'un vide presque parfait. Au contact avec le sol métallique et rocheux de Pluton, il se produit cependant un phénomène de conduction entraînant une perte de chaleur si considérable que les savants de Tellus en eurent le souffle coupé.

« Regarde où tu mets les pieds, Virgil. » Cela avait été la dernière mais insistante pensée de Roderick Kinnison. « Souviens-toi de ces psychologues. S'ils étaient demeurés en contact avec ce sol pendant plus de cinq minutes, ils auraient eu les pieds gelés jusqu'à la cheville. Si tes pieds commencent à se refroidir, laisse tomber ce que tu es en train de faire et reviens ici au galop ! »

Virgil Samms atterrit. Ses pieds demeurèrent chauds. À la fin, assuré que les réchauffeurs de son scaphandre rempliraient sans faiblir leur tâche, il se dirigea pédestrement vers la base près de laquelle il avait atterri. C'est là qu'il rencontra son premier Palainian.

Ou plutôt qu'il vit une partie de son premier Palainian, car aucune créature tridimensionnelle n'a jamais intégralement vu et ne verra jamais dans sa totalité un membre d'une quelconque de ces races à sang glacé, respirant ce qui pour nous est du

poison. Face à la vie telle que nous la connaissons, une vie organique tridimensionnelle, basée sur l'oxygène et l'eau en phase liquide, un tel genre de créature n'a jamais pu et ne pourra jamais se développer sur des planètes dont la température se révélerait – ne serait-ce que de quelques degrés seulement – supérieure au zéro absolu. Beaucoup, et peut-être même la majorité de ces planètes ultra-froides ont une sorte d'atmosphère. Certaines n'en ont pas du tout. Néanmoins, avec ou sans atmosphère et sans oxygène ni eau, la vie, une vie hautement intelligente, s'est développée sur des millions et des millions de mondes de ce type. Cette forme de vie cependant n'est pas strictement tridimensionnelle. Par nécessité, même les espèces les moins évoluées possèdent une extension dans l'hyperdimension et c'est cette extension métabolique seule qui permet à la vie d'exister dans des conditions aussi extrêmes.

Mais cette extension rend impossible, pour un être humain, une vision globale d'un Palainian qui simplement lui apparaît, dans son aspect tridimensionnel de l'instant, comme une créature fluide, amorphe et perpétuellement changeante. Cela rend évidemment vaine et impossible toute description valable de cette race.

Même de loin, la créature ne ressemblait à rien de tout ce que le Fulgur avait jamais pu voir ou imaginer. Il abandonna sa tentative de classification et s'adressa par la pensée à son vis-à-vis.

« Je suis Virgil Samms, un Tellurien », annonça-t-il lentement, soigneusement, après avoir très superficiellement pris contact avec l'esprit du Palainian. « Est-il possible pour vous, monsieur ou madame, de m'accorder quelques instants d'entretien ? »

— Parfaitement possible, Fulgur Samms, car mon temps est d'une valeur éminemment négligeable. » L'esprit du monstre se synchronisa si rapidement et si merveilleusement avec celui de Samms que celui-ci en eut le souffle coupé. En fait, cette rencontre mentale n'affectait qu'une partie de son cerveau et de celui de son interlocuteur. Des années se passeraient avant que même le Premier Fulgur en sache beaucoup plus long sur les Palainians que ce qu'il avait appris lors de son premier contact.

Aucun être humain, sinon les enfants du Joyau, ne parviendrait à comprendre, même partiellement, les profondeurs labyrinthiques et les complexités paradoxales de l'esprit palainian.

« Madame pourrait être approximativement correct », indiqua diplomatiquement l'autochtone. « Dans votre système d'expression, mon nom serait Douzième Pilinipsi. Par éducation et inclination, je suis chef Dexitrobopre. Je vois que vous êtes réellement un natif de cette effroyable Planète III sur laquelle on avait longtemps soutenu qu'il ne pouvait raisonnablement exister de vie. Mais la communication avec votre race avait jusque-là été pratiquement impossible... Ah, le Joyau ! Un objet réellement remarquable. Je vous tuerais volontiers pour m'en emparer si ce n'était qu'à l'évidence vous êtes seul à pouvoir l'utiliser.

— Quoi ! » Consternation et abattement envahirent l'esprit de Samms. « Vous connaissez déjà le Joyau ?

— Non. Le vôtre est le premier que l'un d'entre nous ait jamais examiné. Son mécanisme, ses bases mathématiques et philosophiques en sont cependant très clairs.

— Quoi ! » s'exclama de nouveau Samms. « Vous pouvez alors fabriquer vous-même des Joyaux !

— Absolument pas. Nous en sommes tout aussi incapables que vous autres, les Terriens. Il entre dans la création de ces Joyaux des constantes, des variables et des forces d'une ampleur telle qu'aucun Palainian, jamais, ne sera capable de les contrôler, utiliser ou même développer.

— Je vois. » Le Fulgur se ressaisit. Pour un Premier Fulgur, son exhibition manquait quelque peu de panache...

« Absolument pas, monsieur », le rassura la monstruosité. « Si l'on considère l'étrangeté de l'environnement dans lequel vous vous êtes si insensément aventuré, votre esprit est solide et parfaitement intégré. S'il en avait été autrement, vous auriez perdu la raison. Si nos positions étaient inversées, la simple pensée de l'inférieure chaleur de votre Terre me ferait – je vous en prie, ne m'approchez pas plus ! » L'être disparut pour réapparaître à quelques mètres de distance. Ses pensées représentaient un mélange de terreur, de répulsion et de pure

haine. « Mais poursuivons. J'ai essayé d'analyser et de comprendre votre motivation mais sans aucun succès. Cet échec n'est guère surprenant, bien sûr, car mon cerveau est limité et mes capacités globales faibles. Expliquez-moi, s'il vous plaît, le but réel de votre mission, le plus simplement que vous le pourrez. »

Faible ? Limité ? Etant donné le comportement récent de la monstruosité, Samms crut qu'il s'agissait d'une remarque ironique ou sarcastique ou encore d'une forme d'autosatisfaction. En fait, il n'en était rien.

Il essaya alors pendant quinze minutes d'affilée d'explicitier sa conception de la Patrouille Galactique. Mais, à la fin de son exposé, la seule réponse du Palainian fut une réaction de parfaite incompréhension.

« Il m'est totalement impossible de comprendre l'utilité ou la nécessité d'une telle organisation », annonça-t-il fort abruptement. « Cet altruisme, à quoi sert-il ? Il est impensable qu'aucune race étrangère envisage de prendre des risques ou de faire le moindre effort pour nous venir en aide. Cela d'ailleurs est réciproque. Pour vivre heureux, vivons cachés. Comme vous devriez le savoir, c'est notre credo.

— Mais il existe cependant un minimum de commerce entre nos mondes. Vos compatriotes n'ont pas ignoré nos psychologues et vous consentez à me répondre », fit remarquer Samms.

« Oh ! aucun de nous n'est parfait », répliqua Pilinipsi avec ce qui lui parut être un geste ample d'un bras multitentaculaire.

Totalement abasourdi, Samms cherchait une nouvelle ligne d'attaque. « Je pourrais plus efficacement vous rendre accessible mon point de vue si je vous comprenais mieux. Je connais votre nom et je sais que vous êtes une femme de Palain VII. »

C'est à ce trait que l'on mesure les capacités mentales de Virgil Samms car il pensa effectivement femme et non femelle. « Mais tout ce que je peux saisir de votre métier, c'est le nom que vous m'en avez donné. Que fait donc un chef Dexitrobopre ?

— Il, elle, ou peut-être cela, est le surveillant d'une usine de dexitroboprène. » La pensée, quoique parfaitement claire, était

totallement incompréhensible pour Samms et le Palainian le savait parfaitement. Son interlocuteur reprit : « Dexitroboprer est le fait de... Ça concerne la nourriture. Non. Plus exactement, la production de nourriture.

— Ah ! Fermier ? Agriculteur ? » suggéra Samms, mais cette fois, ce fut le Palainian qui ne put suivre. « Chasse ? Pêche ? » La situation ne s'éclaircit pas pour autant : « Alors, s'il vous plaît, montrez-moi ce dont il s'agit. »

Elle essaya, mais la démonstration elle-même fut inutile car, pour Samms, les gestes d'un Palainian étaient parfaitement ininterprétables. La créature subtilement changeante s'avança et recula, s'affaissa et se redressa, apparut et disparut, tandis que se modifiaient sa forme, sa silhouette, sa taille, son aspect et sa texture. Elle devint un moment épineuse, puis tentaculaire, écailleuse ensuite, et enfin couverte d'un duvet particulièrement repoussant dont chaque plume laissait s'écouler une boue vermillon. Cependant, pour son vis-à-vis, cela ne correspondait pas à une activité bien définie. Sur le plan pratique, tout cela fut négatif.

« Voilà. C'est terminé. » La pensée de Pilinipsi retrouva son habituelle clarté. « Avez-vous observé et compris ? Non. C'est étrange, déroutant. Du fait que le Joyau améliore considérablement la communication et la compréhension entre les races, j'avais espéré que cela s'étendrait également au plan physique. Mais il doit y avoir entre nous des différences fondamentales et essentielles dont la nature m'échappe à présent. Je me demande si moi aussi j'avais un Joyau, mais non...

— Mais oui », intervint Samms d'un ton enthousiaste. « Pourquoi ne vous rendez-vous pas sur Arisia pour y être testé ? Vous avez un esprit extraordinaire, réellement effarant. Vous possédez la stature d'un Fulgur sur tous les plans à l'exception d'un seul : cela ne vous intéresse pas.

— Moi ? Me rendre sur Arisia ? » Sur Tellus une telle réponse eût correspondu à un gigantesque éclat de rire. « C'est complètement idiot, absolument délirant ! Cela entraînerait un inconfort personnel et peut-être même du danger. Or, deux Joyaux au lieu d'un seraient d'un minime secours pour combler

l'abîme entre nos deux continuums, abîme qui est probablement insondable.

— Bien, alors », pensa Samms presque méchamment. « Pouvez-vous m'indiquer quelqu'un de plus stupide, de plus bête et de plus fou que vous ?

— Sur Pluton, certes non. » Le Palainian ne parut pas s'offusquer. « C'est à cause de mon inefficience que je fus choisi pour interviewer les premiers visiteurs telluriens et c'est pour la même raison que je discute maintenant avec vous. Les autres vous ont soigneusement évité.

— Je vois. » La pensée de Samms était morose. « Et qu'en est-il sur votre planète mère ?

— Ah ! C'est différent. Il y existe, en effet, un groupe, un club d'individus qui vous ressemblent. Aucun d'eux n'est bien sûr aussi fou et délirant que vous, mais tous sont beaucoup plus désaxés que moi.

— Au sein de ce club, qui serait le plus intéressé à devenir un Fulgur ?

— Tallick était le membre le moins stable du club de la Nouvelle Pensée, lorsque j'ai quitté Palain VII. Kragzex le talonnait. Il est possible qu'il y ait eu des changements depuis. Mais je ne parviens pas à croire que même Tallick, Tallick dans ses plus mauvais moments, soit assez perturbé pour se joindre à votre Patrouille.

— Néanmoins, je dois le rencontrer personnellement. Pouvez-vous et voulez-vous me fournir les coordonnées du voyage de Pluton à Palain ?

— Certainement. Rien de ce que vous m'avez raconté ne peut m'être de la moindre utilité. Ce sera la façon la plus rapide et la plus facile de me débarrasser de vous. » Le Palainian imprima dans le cerveau de Samms une carte stellaire parfaitement détaillée, coupa la communication télépathique et s'en fut, sans autre forme de procès, s'occuper de son incompréhensible travail.

Samms, complètement dérouté, reprit le chemin de son vaisseau et décolla. Tandis qu'il dévorait années-lumière et parsecs, il s'enfonça de plus en plus profondément dans une sorte de méditation morbide parfaitement stérile. Qui étaient

donc réellement ces Palainians ? Comment pouvaient-ils vivre dans de pareilles conditions ? Et pourquoi pour l'essentiel « dextroboprer » – quel qu'en soit le sens – lui avait-il été quasi incompréhensible, alors que par certains côtés cependant tout le reste paraissait simple et clair ?

Il savait que son Joyau était capable de recevoir et de traduire, en tenant compte du mode de pensée de son détenteur, tous messages ou communications télépathiques, aussi codés ou brouillés fussent-ils et de quelque façon qu'ils soient exprimés ou émis. Le Joyau n'était pas en cause. C'est plutôt l'entendement de Samms qui l'était. Il existait des notions, des faits, des événements, si étrangers à un esprit tellurien qu'aucun point de comparaison n'était possible. De ce fait, le cerveau humain avait des lacunes qui faisaient que certaines choses lui restaient incompréhensibles.

Roderick Kinnison et lui avaient bien envisagé un jour l'éventualité de rencontrer des formes de vie intelligente, si étranges que l'humanité ne pourrait avoir aucun point de contact avec elles. Après les moments que venait de vivre Samms, cela s'annonçait comme beaucoup plus qu'une probabilité. Il espéra néanmoins farouchement, tandis qu'il se rendait compte jusqu'à quel point ce contact partiel avec un Palainian l'avait désorienté, que cette possibilité ne deviendrait jamais réalité.

Il découvrit assez aisément le système palainian et Palain VII. Cette planète, bien sûr, était presque aussi sombre sur sa face ensoleillée que sur l'autre et ses habitants n'avaient nul besoin de lumière. Les instructions de Pilinipsi cependant se révélèrent précises en tous points et Samms n'eut aucune difficulté pour identifier la cité principale ou plutôt le plus gros bourg de Palain. En effet, il n'existait aucune cité vraie sur ce monde gelé. Il repéra l'unique astroport de la planète. Comment pouvait-on appeler cela un port ! Il se remémora avec exactitude les termes de son entretien avec le chef Dextrobopre, de Pluton.

« L'endroit où atterrissent les vaisseaux », lui avait-on dit lorsqu'on lui avait indiqué avec exactitude où se tenait l'astroport par rapport à la ville proprement dite. Juste cela et rien d'autre. C'avait été son esprit et non celui de son

interlocuteur qui y avait ajouté les docks et les berceaux d'envol ou d'atterrissage, les véhicules de service, les officiels et toutes ces choses considérées comme allant de soi sur tous les cosmodromes que Samms avait à ce jour visités.

La zone d'atterrissage était nue comme la main. À l'exception des endroits où des cratères plus ou moins vitrifiés montraient à l'évidence ce que la poussée des réacteurs pouvait faire à un sol aussi incroyablement glacé, Palainport ne se distinguait en aucune façon du reste de la surface morne et déprimante de la planète.

Il n'avait capté aucun signal et nul ne l'avait avisé de l'existence d'un règlement de vol local. Apparemment, c'était chacun pour soi. C'est pourquoi les éblouissants phares d'atterrissage de Samms furent allumés et, avec leur aide, il parvint à se poser sans encombre. Il enfila son scaphandre et se dirigea vers le sas. Puis il changea soudain d'idée et alla au contraire vers l'une des soutes. Il avait eu comme intention première de marcher, mais du fait de ces pistes désertiques et chaotiques et de la distance à parcourir entre le champ désert et le bourg, il décida au contraire de se servir du « rampant ».

Ce véhicule, bien que lent, pouvait littéralement aller partout. Il comportait une carrosserie carénée en alliage de magnésium, disposait d'énormes pneus basse pression, extrêmement résistants, était également doté de chenilles et ses systèmes de propulsion fonctionnaient aussi bien dans le vide qu'en atmosphère ou en milieu liquide. Il avait, de plus, des ailes repliables. On pouvait traverser à bord de cet engin les déserts de Mars, les océans et les marais de Vénus, les glaciers crevassés de la Terre. Il permettait même de se déplacer sur le sol glacé des astéroïdes métalliques et au fond des cratères poudreux de la Lune, peut-être pas à la même vitesse, mais avec autant de sécurité.

Samms dégagea l'engin et le conduisit jusqu'aux panneaux de cale, notant mentalement qu'il lui faudrait purger l'air de ce sas dans l'espace avant que d'ouvrir de nouveau le panneau intérieur. La rampe s'escamota au-dedans du navire. Le panneau extérieur se ferma. Il était sur la planète ! Devait-il, ou non, allumer ses projecteurs ? Il ne connaissait pas le

comportement des Palainians devant une brutale illumination. Il ne pouvait prévoir quelles seraient leurs réactions devant la lumière. Les projecteurs de son vaisseau avaient peut-être déjà causé des dommages irréparables. Il pouvait évidemment conduire à la clarté des étoiles si nécessaire... Mais il avait besoin de lumière et n'avait jusque-là vu âme qui vive. Il n'était nullement certain qu'il y eût un Palainian à des kilomètres alentour. Cette vaste étendue de néant le laissait perplexe.

Même s'il n'y avait rien d'autre, il devait s'y trouver au moins une route conduisant de la principale agglomération de Palain à l'astroport, mais Samms n'était pas parvenu à la repérer pendant sa descente et il était maintenant dans l'impossibilité de le faire. En outre, il n'arriverait même pas à la distinguer dans ce paysage. C'est pourquoi il enclencha le moteur de son rampant et fila en ligne droite vers la ville. La progression était plus que difficile et franchement acrobatique mais le rampant avait été construit pour supporter des conditions absolument invraisemblables et le siège du conducteur était suspendu et rembourré en conséquence. Aussi, bien que le revêtement de sol lui-même se fût révélé infiniment pire que la voie d'accès parfaitement bitumée qui menait à Rigelstown, Samms souffrit beaucoup moins de sa promenade palainiane.

Approchant du bourg, il diminua l'intensité de son éclairage et ralentit. Parvenu aux premières demeures, il éteignit totalement ses phares et avança centimètre après centimètre à la seule lueur des étoiles. Quelle ville ! Virgil Samms avait visité la plupart des métropoles de toutes les planètes appartenant à la Civilisation. Il en avait vu beaucoup de bâtiments, de toute forme et de toute taille : des gratte-ciel effilés, des bâtisses de plain-pied s'étalant sur des hectares, des polyèdres, des dômes, des cylindres, des cônes pleins ou tronqués, reposant sur leur base ou leur pointe et même des pyramides. Quels qu'eussent été le plan ou l'apparence des unités d'habitation, ces endroits présentaient tous, sans aucune exception, un aspect, une ordonnance parfaitement logiques. Mais ici !

Samms, ses yeux s'étant maintenant adaptés à l'obscurité, parvenait à voir passablement, mais plus il voyait, moins il

comprenait. Il n'y avait aucun plan d'ensemble, nulle cohérence ni harmonie. C'était un peu comme si une main cosmique géante avait jeté au hasard une centaine de bâtiments de forme, de taille et d'architecture différentes sur une plaine par ailleurs totalement dénudée. On aurait cru que chaque structure était restée à l'emplacement et dans la position exacts où le hasard l'avait jetée. Ça et là, on y voyait des tas informes de plusieurs constructions totalement incongrues. En d'autres endroits, un certain ordre régnait dans la disposition des bâtisses. Par places, on notait de larges surfaces de sol vierge et nu, de dessin et de dimensions variables. Il n'existait pas de rues ou tout au moins rien qui pût les évoquer pour un être humain.

Samms dirigea son engin vers l'une de ces surfaces libres puis s'arrêta, débraya, tira le frein et stoppa le moteur.

« Pas trop vite, mon vieux », se conseilla-t-il à lui-même. « Jusqu'à ce que tu finisses par savoir ce que fait en réalité un Dexitrobopre dans l'exercice de ses fonctions, ne cours pas le risque de gêner ou de causer des dégâts ! »

Aucun Fulgur n'imaginait alors que ces races à sang glacé, vivant en atmosphère toxique, n'étaient pas strictement tridimensionnelles. Samms savait seulement qu'il avait vraiment vu des choses qu'il ne pouvait s'expliquer. Lui et Kinnison avaient discuté fort calmement d'une pareille éventualité, mais devant la réalité, même l'esprit du Premier Fulgur de la Civilisation chancelait.

Quoi qu'il en soit, il n'était pas utile qu'il s'approche davantage. Il en avait suffisamment appris sur la configuration mentale des Palainians pour pouvoir contacter ceux-ci par le Joyau, à de bien plus grandes distances. Cette visite personnelle à Palainopolis résultait, non d'une obligation, mais du désir d'accomplir un geste amical.

« Tallick ? Kragzex ? » Il émit une pensée interrogative et localisatrice. « Fulgur Virgil Samms de Sol III appelle Tallick et Kragzex, de Palain VII.

— Ici, Kragzex, Virgil Samms », claqua en retour une pensée claire comme du diamant et aussi précise que l'avait été celle de Pilinipsi.

« Est-ce que Tallick se trouve ici ou bien quelque part ailleurs sur la planète ?

— Il est ici mais pour le moment il est en train d’«emmfozer», il ne tardera pas à se joindre à nous. »

Damnation ! Voilà que ça recommençait ! D’abord « dexitroboprer » et maintenant ce verbe tout aussi mystérieux !

« Un instant, s’il vous plaît », demanda Samms. « Je ne parviens pas à saisir le sens de votre pensée.

— Je m’en aperçois, en effet. La faute d’ailleurs m’en incombe, ne m’étant pas montré capable d’accorder parfaitement mon esprit au vôtre. Ne considérez pas cela, je vous en prie, comme une critique sur la nature ou les possibilités de votre propre cerveau.

— Bien sûr que non. Suis-je le premier Tellurien que vous ayez jamais rencontré ?

— Oui.

— Je suis déjà entré télépathiquement en contact avec un autre Palainian et la même difficulté s’était alors présentée. Je ne peux ni la comprendre, ni l’expliquer. On dirait qu’il existe entre nous des différences si fondamentales que sur certains sujets une compréhension mutuelle soit de ce fait impossible.

— C’est un résumé magistral et incontestablement exact de la situation. Ce fait d’emmfozer... mais si je vous entends bien, votre race a deux sexes seulement ?

— C’est exact.

— Il m’est difficile de l’admettre. Il n’existe aucune analogie envisageable, cependant emmfozer se rapporte au processus de reproduction.

— Je vois », et Samms découvrit non seulement une extrême franchise, totalement inédite pour lui, mais également une conception nouvelle des pouvoirs et des limitations de son Joyau.

En raison même de sa nature, celui-ci était d’une fidélité remarquable dans son fonctionnement. Il recevait des pensées et les traduisait avec exactitude. Quelques bavures s’y glissaient de-ci de-là, mais fort rares.

Le Joyau, s’il captait une pensée dont il n’existait aucune contrepartie envisageable, se contentait de fournir un symbole

absolument incompréhensible, symbole qui serait, à partir de ce moment-là, adopté par tous les autres Joyaux de l'Univers et correspondrait à un concept donné et à nul autre. Samms réalisa alors qu'il pourrait peut-être un jour apprendre ce qu'était en réalité « dexitroboprer » ou « emmfozer » mais qu'il était fort peu probable qu'il y réussisse jamais.

Tallick alors se joignit à la conversation et Samms de nouveau dépeignit avec chaleur, comme il l'avait déjà fait à de nombreuses reprises, la Patrouille Galactique de ses rêves. Presque aussi abruptement que l'avait fait Pilinipsi, Kragzex refusa d'emblée d'envisager une quelconque participation à un tel projet, mais Tallick tardait à se prononcer et hésitait.

« Il est connu de tous que je ne suis pas très normal », admit-il, « ce qui peut expliquer mon ardent désir de posséder un Joyau, mais je conclus, après ce que vous venez de dire, qu'il ne me sera pas donné pour l'utiliser exclusivement à des fins égoïstes et personnelles.

— C'est ce que je crois », confirma Samms.

« Mes craintes alors étaient fondées. » Tallick prit un ton désolé. C'était le seul mot qui convenait. « J'ai une lourde tâche à accomplir et de vastes et difficiles projets en chantier, projets qui comportent par certains aspects des risques réels. Un Joyau me serait d'une incontestable utilité.

— Si votre travail se révèle suffisamment important pour être considéré comme étant d'intérêt général, Mentor vous confiera certainement un Joyau », affirma Samms.

« Ce projet ne peut bénéficier qu'à moi, et à moi seul. Nous autres de Palain, comme vous le savez déjà probablement, sommes des créatures mesquines, lâches, furtives et sournoises et de plus totalement dépourvues de ce que vous qualifiez de courage. Nous atteignons nos buts par des voies détournées, sans bruit, grâce à la tricherie et la fourberie. » Sans ménagement, le Joyau transmettait à Virgil Samms les termes répondant exactement à chacune des pensées du Palainian. « Nous agissons lorsque nous sommes forcés d'agir ouvertement, avec le minimum irréductible de risques personnels. Ce comportement, j'en suis persuadé, nous ôte tout

espoir de voir un jour quelque membre de notre race devenir Fulgur.

— Pas nécessairement.

— Pas nécessairement ? » Bien que Samms ne s'en rendît alors pas compte, ce fut un tournant décisif dans la mise sur pied de la Patrouille Galactique. Moyennant un terrible effort de volonté, le Premier Fulgur s'élevait au-dessus des préjugés intolérants de l'humanité et cherchait consciemment à juger de la présente situation au travers de l'esprit arisian de Mentor, plutôt qu'à l'aide de son propre cerveau tellurien. Que Virgil Samms fût le premier être humain à être né avec la capacité d'accomplir un tel exploit – ne fût-ce que partiellement – explique pourquoi il était le premier porteur du Joyau.

« Pas nécessairement. » Le Premier Fulgur Virgil Samms le répéta, bien convaincu qu'il en était jusqu'au plus profond de lui-même. Ce que ce monstre étranger avait si franchement et si brutalement exprimé l'avait choqué et révolté tout à la fois. Il existait cependant bien des choses qu'aucun être humain ne pourrait jamais comprendre et il n'y avait pas l'ombre d'un doute que ce Tallick était doué d'un esprit véritablement prodigieux.

« Vous avez allégué que votre esprit était faible. Si cela est vrai, je ne trouve pas de mots pour exprimer la faiblesse du mien. Je ne peux percevoir qu'un seul aspect de la vérité, celui qui est strictement humain. Vues sur un plan général, il n'est pas impossible que vos motivations soient au moins aussi nobles que les miennes. Et pour renforcer mon argumentation, je crois que par moments vous travaillez en collaboration avec d'autres Palainians, et ce afin d'accomplir une tâche collective ?

— Le cas échéant, oui !

— Alors vous pouvez vous imaginer l'intérêt d'œuvrer en commun avec des entités non palainianes afin d'atteindre un but qui serait profitable aux deux races ?

— En postulant une telle finalité, oui. Mais je suis incapable d'en imaginer une. Avez-vous en tête un projet bien déterminé ?

— Présentement, non », biaisa Samms. Il avait déjà abattu toutes ses cartes. « Je pourrais presque affirmer cependant que,

si vous vous rendiez sur Arisia, on vous en indiquerait plusieurs. »

Un court silence suivit. Puis :

« Je crois qu'en définitive j'irai sur Arisia », s'exclama d'un ton joyeux Tallick. « Je ferai un marché avec votre ami Mentor. Je lui donnerai une part – disons cinquante ou plutôt quarante pour cent du temps et des efforts que j'économiserai de la sorte sur mes projets en cours !

— L'important, Tallick, c'est que vous y alliez. » Samms réussit brillamment à cacher l'opinion qu'il s'était faite du plan du Palainian. « Quand déciderez-vous de vous y rendre ? Immédiatement ?

— En aucun cas. Je dois d'abord terminer ce que j'ai entrepris. Dans un an peut-être, ou plus, ou éventuellement moins. Qui sait ? »

Tallick coupa la communication télépathique et Samms eut un froncement de sourcils. Il ne connaissait pas la durée exacte d'une année de Palain VII, mais, par contre, il savait fort bien qu'elle était longue, très longue...

Chapitre XI

Une petite vedette de reconnaissance à la coque sombre, commandée conjointement par le chef pilote John K. Kinnison et l'ingénieur électronique Mason M. Northrop, filait sur une trajectoire dont les coordonnées étaient en gros : A.D 17 : D + 10°. Tant en équipement qu'en personnel, cependant, ce n'était pas une chaloupe ordinaire. La salle de pilotage était si encombrée de matériel électronique et d'ordinateurs qu'on pouvait à peine y circuler. Les instruments de bord avaient des commandes d'une précision et d'une finesse généralement rencontrées uniquement sur les grands vaisseaux du Service galactographique. L'équipage, au lieu des vingt hommes habituels, n'en comptait que sept : un cuisinier, trois ingénieurs et trois officiers de quart. Depuis quelque temps, le tout jeune second lieutenant alors de service était penché sur son écran d'observation, comparant minutieusement l'image devant ses yeux à une carte fixée face à lui. Puis il se retourna et s'adressant aux deux Fulgurs avec une déférence exagérée :

« Messieurs, laquelle de vos Magnificences est présentement le commandant de cette baille ?

— Lui. » Jack utilisa sa cigarette pour accompagner sa phrase. « Le type avec ce sourcil mal placé qui orne sa lèvre supérieure. Je ne reprends de service qu'à seize heures. Il me reste encore une précieuse minute tellurienne pour rêver aux beautés présentes et futures de notre Terre dont nous sommes si éloignés.

— Huh ? des beautés ? au pluriel ? La prochaine fois que je rencontre une ravissante du genre de celles qui ornent les cloisons de ce rafiote, je ne manquerai pas de l'informer de ces tendances polygamiques. J'aime mieux passer sous silence tes insinuations concernant ma moustache puisque tu es incapable

de t'en faire pousser une. Je préfère t'ignorer, tiens, comme ça ! » Et tournant ostensiblement le dos à Kinnison, paresseusement vauté, Northrop s'insinua précautionneusement entre trois ou quatre châssis au câblage trafiqué et s'en vint contempler l'écran d'observation par-dessus l'épaule de l'officier de quart. Puis il étudia la carte. « *Was ist los, Stu ?* Je ne vois absolument rien.

— C'est plus de la compétence de Jack que de la tienne, Mase. Le système vers lequel nous nous dirigeons est un système triple, alors que la carte indique un système double. C'est d'ailleurs assez naturel. Toute cette région reste totalement inexplorée et, de ce fait, les cartes ont été établies à partir de relevés astronomiques et non sur la base d'informations recueillies sur place. Nous devenons ainsi des découvreurs et notre commandant – et le règlement dit bien “commandant” et non “commandants” –, doit...

— C'est moi, maintenant ! » annonça Jack, qui s'avança d'un air majestueux vers l'écran. « Am, stram, gram, je vais baptiser le bébé. C'est moi qui vais le porter sur le livre de bord et ainsi je passerai à la postérité...

— Du vent, minus ! Tu n'étais pas commandant au moment de la découverte. » Northrop plaça une de ses larges mains à plat sur le visage de Jack et le poussa gentiment en arrière. « Avant de passer à la postérité, ce qui est certain c'est que tu vas prendre mon poing sur la figure si tu cherches à saboter mon heure de gloire. Et, en outre, tu aurais eu le culot de baptiser ce système “Fossettes” en souvenir d'une certaine blonde... Quelle idée scandaleuse !

— Et comment comptes-tu donc le baptiser, toi ? Virgilia, je suppose ?

— Loin de moi cette idée, mon garçon. » Il y avait pourtant bien songé, mais maintenant, il n'osait plus. « Je donnerai à ce système le nom de notre projet. La planète vers laquelle nous nous dirigeons sera Zabriská. Les soleils seront par ordre de taille A B et C Zabriská. L'officier de quart alors de service, le lieutenant L. Stuart Rawlings, portera cela sur le livre de bord avec tous les détails nécessaires. Peux-tu, à cette distance, classer ces soleils, Jack ?

— En première approximation, oui ! » Et après quelques minutes il annonça : « Deux soleils géants, un blanc bleuté et un jaune verdâtre, ainsi qu'une étoile naine jaune.

— Le plus petit est en orbite troyenne ?

— C'est ce que je dirai car c'est la seule position stable possible. Mais on ne peut en déduire plus d'un seul coup d'œil. J'ajouterai encore une chose. À moins que ton Zabriska soit dans un système situé directement en ligne droite derrière celui-là, c'est forcément une planète de cet astre géant là devant nous et, vieux frère, il doit y faire plutôt chaud !

— Elle doit être là, Jack. Depuis le temps où j'étais jeune étudiant, je n'ai jamais, en naviguant au radio-compas, commis d'erreur à ce point monumentale !

— Je veux bien te croire. Eh bien, nous voici prêts, je suppose ? » Jack stoppa les réacteurs mais non le Bergenholm. En vol aninertiel, le vaisseau s'arrêta instantanément dans l'espace. « Maintenant, il nous reste à trouver laquelle de ces douze ou quinze planètes était devant nous lorsque le dernier message fut envoyé... Ça y est, nous voici stabilisés, du moins je l'espère. Branche tes caméras, Mase, et prends tes premières vues d'ici un quart d'heure, ça me laissera suffisamment de temps pour pouvoir commencer mon travail, puisque nous nous placerons sous un angle obtus par rapport à leur écliptique. »

Leur travail se poursuivit pendant une heure environ.

« Un objet énorme et rapide en provenance apparente de la Terre », annonça l'officier de quart. « Dois-je le héler ?

— Pourquoi pas ? » Mais l'étranger les héla le premier.

« Croiseur *Chicago* N A 11 A A qui appelle. Avez-vous des difficultés ? Identifiez-vous, s'il vous plaît.

— Ici Vedette N A 77 K J. Aucun ennui particulier.

— Northrop ! Jack ! » La pensée inquiète de Virgil Samms leur parvint soudain. En un clin d'œil, le super-croiseur se rapprocha jusqu'à une distance d'à peine quelques centaines de kilomètres de la vedette, puis s'immobilisa. « Pour quelle raison avez-vous stoppé ici ?

— C'est l'endroit d'où provient notre signal, monsieur.

— Oh ! » Une myriade d'idées tourbillonnaient dans l'esprit de Samms, trop brèves et fragmentaires pour être intelligibles.

« Je vois que vous êtes en pleins calculs. Cela risquerait-il de vous faire perdre la piste si je vous demandais de passer en vol inertiel et d'égaliser nos vitesses intrinsèques respectives afin que je puisse vous rejoindre ?

— Non, monsieur, j'ai tous les renseignements dont j'ai besoin pour le moment. »

Samms rejoignit leur bord et les trois Fulgurs étudièrent la carte.

« Cavenda est ici », montra Samms. « Trengo est par-là, de ce côté. Je suis pratiquement certain que votre signal provient de Cavenda. Mais Zabriskia ici, bien que presque sur la même ligne, n'est même pas à moitié aussi éloignée de Tellus. » Il ne demanda pas si les deux jeunes Fulgurs étaient sûrs de leurs calculs. Il le savait.

« Cette histoire m'intrigue. Est-ce une simple complication du circuit de la thionite ou cela nous entraîne-t-il vers une piste entièrement différente ? Poursuivez ce que vous aviez l'intention de faire, les gars. »

Jack avait déjà découvert que la planète qu'ils recherchaient était la seconde A Zabriskia II. Il s'en approcha d'autant plus que le lui permettait la sécurité et orienta la vedette, proue vers le sol.

« Maintenant, nous attendons un peu », annonça-t-il. « Si je m'en rapporte à la périodicité récente des messages, notre attente sera comprise entre quatre et dix heures. Avec le prochain signal, nous repérerons cet émetteur avec une précision de l'ordre de quelques mètres. Est-ce que tes détecteurs sont prêts, Mase ?

— La périodicité récente ? » aboya Samms. « Le rythme d'émission s'est-il donc accéléré ?

— Beaucoup, monsieur.

— Voilà qui est très intéressant. Avec George Olmstead dirigeant la cueillette des feuilles géantes, c'est normal. C'est encore un problème... Pendant que nous attendons, n'allons-nous pas étudier un peu cette planète ? »

Ils l'étudièrent, découvrant que Zabriskia II était en réalité un monde fort décevant. Celui-ci en effet était petit, desséché, sans air, presque sans aucun relief et totalement

désertique. Il n'y avait ni massifs montagneux, ni cuvettes, ni même la moindre trace d'accident géologique, pas même un cratère dû à un météore. Apparemment, chaque mètre carré de sa surface ressemblait étrangement à son voisin. « Aucune rotation », annonça Jack, levant la tête de dessus le bolomètre.

« Ce tas de sable n'est pas habité et ne le sera jamais. Je commence à avoir des doutes.

— Moi aussi maintenant », admit Northrop. « Je continue à dire que ces signaux provenaient en droite ligne d'ici, mais il semble bien qu'ils aient dû être émis à partir d'un vaisseau. Si c'est vrai, puisque nous nous trouvons là, et plus particulièrement du fait de la présence du *Chicago*, il n'y aura plus le moindre signal.

— Pas nécessairement. » De nouveau, l'esprit de Samms passa outre à ses connaissances et à son expérience de Tellurien. Il ne soupçonnait pas la vérité mais ne sautait pas pour autant à la conclusion. « Il peut très bien exister sur ce monde une vie hautement intelligente, même avec les conditions qui y règnent. »

Ils attendirent et quelques heures plus tard une communication maser leur parvint : « Prêts.

— Prêts.

— Prêts... » sur un ton plein d'entrain. Cela dura à peine une minute, mais ce fut suffisant.

Northrop aligna une rangée de chiffres et Jack piqua droit sur la planète. Les trois hommes, les yeux fixés sur les écrans, bombardaient l'emplacement supposé de videorayons et de faisceaux sondeurs, tous dirigés selon les relevés effectués.

« Et, s'il le faut, passe directement à travers cette planète, il est possible qu'ils se tiennent de l'autre côté ! » lui conseilla Jack d'un ton farouche.

« Ils n'y sont pas, l'émetteur se trouve devant nous, de ce côté-ci ! »

Rawlings le vit le premier.

« Rien de bien extraordinaire. Cela ressemble plutôt à une station relais.

— Un relais ! Je veux bien... » Jack commença à exprimer une opinion un peu trop crue, puis se tut. Les jeunes chiots

n'aboyaient pas devant le Premier Fulgur. « Atterrissons, monsieur. De toute façon nous allons examiner l'engin.

— Et comment ! »

Ils atterrirent et débarquèrent précautionneusement. La ligne d'horizon, bien qu'en réalité plus proche que celle de la Terre, paraissait beaucoup plus distante car il n'y avait absolument rien, ni arbres, ni buissons, ni rocs, ni cailloux, pas même un plissement de terrain pour détruire la perfection géométrique de cette surface. Cette nappe de sable blanc brûlant, lisse, inhumaine, aveuglante du fait de la réverbération, s'étendait en tous sens, à perte de vue. Samms était extrêmement réservé au départ, car une température au sol de quatre cent soixante-quinze degrés n'était pas à prendre à la légère. Il n'aimait guère l'aspect de cet ardent soleil blanc bleuté. Dans ses rêves les plus fous, il n'avait jamais imaginé un tel désert. Leur scaphandre, cependant, les isolait parfaitement, même au niveau du sol et réfléchissait merveilleusement la lumière crue de l'astre géant. En guise d'atmosphère, il y avait un vide presque parfait. Ils pourraient supporter un moment ces conditions.

Le capot abritant la station relais était en métal non ferreux et avait l'apparence d'un cube d'environ cinq pieds d'arête. Ce carénage de protection était tellement enfoui que seul son sommet affleurait le sol. Il n'était ni verrouillé, ni soudé, mais simplement posé sans fixation particulière.

Une inspection préalable par faisceau sondeur ayant montré que l'appareil n'était pas piégé, Jack en souleva par un coin le couvercle et les trois Fulgurs étudièrent la station automatique de plus près, n'apprenant d'ailleurs rien de bien nouveau... Il y avait là un récepteur universel extrêmement sensible, un émetteur hautement directionnel, une remarquable horloge à sels d'uranium et une batterie du type Eterna. Ils ne découvrirent rien d'autre...

« Que faisons-nous maintenant, monsieur ? » demanda Northrop. « Il y aura probablement une réponse dans quelques jours. Devons-nous demeurer ici et voir si elle provient ou non de Cavenda ?

— Oui, toi et Jack feriez bien d'attendre », réfléchit Samms. « Je ne crois plus que ce signal provienne de Cavenda ou qu'il arrive deux fois de la même direction, mais nous devons le vérifier. Cependant, pour Cavenda, c'est à vous d'en trouver la raison.

— Je crois que je peux, monsieur. » C'était la spécialité de Northrop. « À l'aide d'un faisceau unidirectionnel, aucun navire ne pourrait atteindre Tellus à partir d'ici et "ils" ne peuvent utiliser un émetteur à double impulsion car celui-ci devrait fonctionner en permanence et serait alors aussi repérable que le Mississippi. Mais cette planète a depuis longtemps dépassé l'ère des secousses telluriques et c'est sans doute la raison pour laquelle "ils" l'ont choisie. Il nous faudra néanmoins nous en assurer, mais je ne vois pas pourquoi il n'en serait pas ainsi. Et ce relais ici est un Marchanti, le second Marchanti que j'aie jamais vu.

— Que ce soit ce que l'on voudra », grommela Jack, tandis que Samms interrogeait télépathiquement Mason.

« C'est l'appareil le plus précis qui ait jamais été construit », expliqua l'électronicien. « Sa précision est limitée seulement par les variations du mouvement relatif des planètes. Donnez-moi suffisamment de renseignements pour en nourrir ma calculatrice, comme le fait actuellement la mémoire de cet engin et, avec deux œilletons de visée, je vous garantis de placer une émission maser de dix centimètres de rayon dans n'importe quel cercle de deux pieds de diamètre sur Terre. À mon avis, cet appareil est braqué sur quelque antenne parabolique à la surface d'une des planètes du système solaire. Je pourrais assez facilement en détraquer l'alignement mais je ne pense pas que ce soit pour cela que vous êtes venus.

— Certainement pas. Nous voulons remonter la filière sans susciter le moindre soupçon. Pourriez-vous évaluer la fréquence des visites qu'"ils" font ici pour assurer l'entretien de cette station, changer les banques de données et mener à bien tout ce qu'il y a à y faire ?

— Ils passent ici uniquement pour échanger les bandes-mémoire et, si j'en crois leur taille, pas très souvent. S'ils connaissent les mouvements relatifs des deux planètes, ils

peuvent à l'avance faire les calculs nécessaires. Je viens de chronométrer cette bobine, elle a encore pour trois mois de fonctionnement au moins.

— Et elle a déjà été utilisée durant une égale période. Il ne faut pas s'étonner de n'avoir rien repéré à distance. » Samms se redressa et contempla l'effroyable paysage désertique. « Mais je crains d'avoir perdu mon temps. Ramenez-moi au *Chicago*, s'il vous plaît, je vais reprendre ma route.

— Vous ne semblez guère optimiste, monsieur », s'aventura à remarquer Jack, tandis que le N A 77 K J approchait du *Chicago*.

« Non, malheureusement. Le prochain signal nous parviendra presque certainement d'une direction imprévisible et le navire émetteur sera si éloigné que même un croiseur ultrarapide ne pourra parvenir à sa proximité assez promptement pour... Une minute, s'il vous plaît, Rod ! » À l'aide de son Joyau, il s'adressa télépathiquement à l'aîné des Kinnison, de façon si percutante que les deux jeunes Fulgurs en sursautèrent.

« Qu'y a-t-il, Virgil ? »

Samms expliqua rapidement la situation et conclut : « Aussi j'aimerais que tu disposes autour de ce système Zabriskas une flottille d'éclaireurs, afin de l'encercler à distance. Dispose tes unités à un "detect"¹ les unes des autres et à un "detect" de Zabriskas, de façon à pouvoir imparablement coller un rayon traceur sur tout vaisseau, quelle qu'en soit l'origine, qui émettrait en direction de cette planète. Cela ne devrait pas exiger un trop grand nombre d'astronefs, n'est-ce pas ?

— Non, mais ça ne servirait strictement à rien.

— Pourquoi donc ?

— Parce que ça ne ferait que confirmer ce que nous savons déjà, c'est-à-dire que la Générale Interstellaire est impliquée dans le trafic de la thionite. Le vaisseau en question lui-même serait certainement irréprochable et tu ne frapperais ainsi qu'un relais de plus !

¹ « Detect » ; Unité de mesure correspondant à la limite de portée des instruments de détection des astronefs.

— Oh ! tu as probablement raison. »

Si Virgil Samms fut quelque peu démonté par le rejet cavalier de son idée, il n'en laissa rien voir. Il réfléchit intensément pendant deux minutes. « C'est exact. Il va me falloir reprendre l'enquête par l'autre bout de la filière, à partir de Cavenda... Comment s'annonce l'opération Bennett ?

— Splendidement », répondit d'un ton enthousiaste Kinnison. « Lorsque tu auras deux jours de trop, viens te rendre compte sur place. C'est un monde formidable, Virgil, et tout sera prêt !

— D'accord ! » Samms rompit le contact mental et appela Dronvire.

« Ici le seul changement notable est négatif », rapporta le Rigilien d'un ton bref. « La corrélation, pourtant si difficilement établie entre les morts par thionite et l'arrivée des appareils de la Générale Interstellaire, n'est plus valable. »

Il n'était pas nécessaire de broder sur cette nouvelle, par elle-même éloquente. Les deux Fulgurs savaient ce que cela signifiait. L'ennemi, soit en prévision des résultats d'une analyse statistique, soit pour des raisons économiques, limitait volontairement ses livraisons de drogue.

Et Dalnalten lui-même n'avait pas son habituel comportement, courtois et posé. Il était morose et déprimé, à tel point qu'il fallut sérieusement le secouer pour en obtenir un compte rendu.

« Comme vous le savez, nous avons mis nos meilleurs agents sur le cas des compagnies interstellaires de transport », expliqua-t-il finalement avec réticence. « Un certain nombre de renseignements ont ainsi été obtenus. L'accumulation de ceux-ci nous amène infailliblement à une conclusion parfaitement inadmissible pouvez-vous me donner une raison valable expliquant pourquoi les importations et exportations de thionite entre Tellus et Mars, Mars et Vénus et Vénus et Tellus se compensent-elles exactement ?

— Quoi ?

— Exactement. C'est pourquoi Knobos et moi-même ne sommes pas encore prêts à vous présenter ne serait-ce qu'un rapport préliminaire ! »

Puis Jill intervint. « Je ne peux pas plus le prouver qu'auparavant, mais je continue à être persuadée que Morgan est le patron. J'ai imaginé bien des modèles d'organisation où Isaacson aurait tenu les rênes, mais ils ne résistent pas à l'examen ! » Elle s'arrêta, l'esprit interrogatif.

« Je suis assez d'accord pour adopter ton point de vue, au moins en tant qu'hypothèse de travail. Poursuis !

— Il semble bien que Morgan ait toujours eu le contrôle de l'aile gauche du parti nationaliste. Maintenant, lui et son acolyte, le député Flierce, s'efforcent de rallier les radicaux et les soi-disant libéraux du Sénat et de la Chambre des représentants qui étaient jusque-là de notre côté. C'est une technique nouvelle pour eux. Et ils n'hésitent pas à appâter convenablement... Les commentateurs politiques se posent des questions mais dans mon esprit, il n'y a aucun doute. Ils se disposent à se présenter à la prochaine Convention Nationaliste et même au Grand Conseil Galactique.

— Et bien sûr, toi et Dronvire restez assis là, à regarder ?

— Ma foi oui. » Jill s'agita puis se calma aussitôt. « C'est un manipulateur adroit, très adroit, papa. Nous sommes évidemment en train de nous organiser et faisons de la contre-propagande de notre côté, mais malheureusement nous sommes si peu en mesure d'agir actuellement... Regarde et écoute ceci une minute et tu comprendras ce que je veux dire. »

Dans sa lointaine chambre, Jill se saisit d'une bobine de film qu'elle plaça sur un projecteur et leur apparut alors la massive figure en sueur du sénateur Morgan, dont les propos passionnés et enflammés leur parvinrent :

«... Et de toute façon, qui sont ces Fulgurs ? » La voix de Morgan s'enflait et il mettait toute sa conviction dans chacun de ses mots. « Ce sont des stipendiés des classes dirigeantes, des gens tout juste capables de frapper dans le dos, des voleurs et des canailles, des instruments de l'insolente richesse. Ce sont les mercenaires des banquiers interplanétaires, les émanations innommables d'un corps politique qui, de sa botte, écrase dans la poussière le visage de l'homme de la rue. En fait de démocratie, ils s'efforcent de mettre sur pied la pire et plus outrageante tyrannie que l'Univers ait jamais... »

Jill avait abaissé l'interrupteur d'un air furibond.

« Et dire qu'il y a des gens qui avalent ces bobards », ragea-t-elle. « S'ils avaient seulement deux sous de cervelle cela ne se produirait pas ! Et pourtant...

— Je ne doute pas qu'ils marchent. Nous avons toujours su que Morgan était un merveilleux acteur et nous savons désormais qu'il est beaucoup plus encore.

— Oui, et nous sommes en train de nous rendre compte qu'aucun appel à la raison, aucune contre-mesure psychologique ne pourront suffire. Dronvire et moi sommes bien d'accord : il est indispensable d'arranger les choses de façon à te permettre de disposer de plusieurs mois pour mettre un terme personnellement à cette histoire.

— Il faudra peut-être en venir là, mais il y a des tâches plus urgentes. »

Samms rompit la communication et se mit à réfléchir. Il n'essaya pas consciemment de tenir à l'écart les deux jeunes Fulgurs mais son cerveau fonctionnait si vite et de façon si décousue que les jeunes gens parvenaient à peine à saisir de-ci de-là une bribe de ses cogitations... L'incompréhensible immensité de l'espace, le rayon traceur, le problème du repérage, la petite et preste lune de Cavenda, tout cela se bouscula dans sa tête avant qu'il en revienne au problème essentiel, celui de la détection.

« Mase », dit soudain Samms d'un ton pensif, « en ta qualité de spécialiste, dis-moi pourquoi les détecteurs des unités les plus petites, et même des chaloupes de sauvetage, ont en fait la même portée que ceux des astronefs de plaisance ou même des navires de ligne.

— C'est essentiellement une question de bruit de fond et de brouillage inhérent au fonctionnement des turbines atomiques.

— Mais n'est-il pas possible de s'en protéger ?

— Pas intégralement, monsieur, à moins de bloquer complètement la réception.

— Je vois. Supposons alors que tous les moteurs atomiques de bord soient arrêtés et que, pour la chaleur et la lumière nécessaires, nous en revenions à l'électricité provenant soit d'accumulateurs, soit d'un générateur entraîné par un moteur à

explosion ou une pile à combustible. Est-ce que, de cette façon, la portée du matériel de détection pourrait être augmentée ?

— Enormément, monsieur. À mon avis, la limite extrême d'efficacité serait alors au niveau du rayonnement cosmique.

— J'espère que tu vois juste. Pendant que tu attends l'arrivée du prochain signal, tu pourrais peut-être commencer à étudier la question. Si, comme je le présume, Zabriská se révèle être une impasse, l'opération elle-même s'arrête ici et s'intègre à Zwiłnik. En ce cas, vous deux, vous devrez me rejoindre d'urgence sur Tellus. Jack, on a grand besoin de toi pour l'opération Boskone. Mase, toi et moi, nous ferons les modifications appropriées sur un croiseur de classe J de la Patrouille. »

Chapitre XII

Approchant Cavenda à bord d'une vedette modifiée à la coque d'un noir de jais, Virgil Samms arrêta ses moteurs, stoppa les générateurs atomiques et brancha ses détecteurs à grande puissance. Alentour, dans un rayon de cinq bons « detects », donc dans une sphère de plus de dix « detects » de diamètre, l'espace était vide de navires. Il régnait une certaine activité sur la planète droit devant lui mais le Premier Fulgur ne s'en préoccupa point. Les trafiquants de drogue devaient, bien sûr, disposer de piles atomiques dans leurs usines, même si présentement il ne se trouvait pas d'astronefs sur les lieux, ce qui était probablement le cas. Ce qui le tracassait, c'était le risque de repérage. Il devait y avoir des instruments de détection en pagaille, la plupart sans doute automatiques, et ceux-ci n'étaient certainement pas cantonnés aux radiations subéthériques uniquement mais comprenaient également des appareils sensibles aux ondes électromagnétiques et des radars.

Il s'approcha de Cavenda jusqu'à une distance d'un « detect » un quart et s'arrêta, contrôlant de nouveau les alentours. L'espace était toujours vide. Puis, après avoir effectué une série d'observations, Samms passa en vol inertiel avec une vitesse intrinsèque qui, du moins il l'espérait, était suffisamment proche de celle souhaitée. Il inactiva de nouveau ses piles atomiques et démarra le moteur diesel à seize cylindres qui allait faire de son mieux pour les remplacer.

En dehors de l'alimentation du Bergenholm, le moteur pourrait fournir suffisamment de tonnes de poussée pour permettre d'atteindre des vitesses bien supérieures à celles accessibles à la matière inerte. Ce moteur consommait beaucoup d'oxygène mais la durée de son fonctionnement était assez limitée. Avec ses générateurs atomiques en sommeil, sa

vedette ne devrait pas apparaître sur les écrans des réseaux de détection. En outre, du fait que l'appareil filait sensiblement plus vite que la lumière, ni les batteries de détecteurs électromagnétiques, ni le radar ne pourraient espérer l'intercepter. C'était parfait.

Samms n'était pas le meilleur calculateur du Système et s'inquiétait de l'importance de son erreur en ce qui concernait sa vitesse intrinsèque évaluée quelque peu à l'estime. Une autre variable entraînait, elle aussi, en ligne de compte : l'instant où il faudrait couper les moteurs. Il brancha le dispositif d'approche sur le circuit d'arrêt du Bergenholm, le réglant pour qu'à cinq cents kilomètres de Cavenda la propulsion soit instantanément stoppée. Puis, anxieux, il attendit devant ses commandes.

Le coupe-circuit cliqueta, la poussée des réacteurs cessa et le vaisseau repassa en vol inertiel. Les yeux de Samms, voltigeant d'un cadran à un autre, lui dirent que la situation aurait pu être pire. Sa vitesse intrinsèque n'était ni trop élevée, ni trop faible, mais entre les deux.

Il fut enchanté de constater que la surface du satellite était plus rocheuse, plus tourmentée, plus déchiquetée même que celle de la lune de Tellus. Sur un terrain comme celui-ci, il serait pratiquement impossible de repérer même un vaisseau en mouvement, si celui-ci se déplaçait prudemment.

Grâce à une série de petits sauts de puce en phase aninertielle, corrigeant chaque fois sa vitesse intrinsèque en se freinant sur le sol à l'atterrissage, il manœuvra de telle sorte que son vaisseau ait, suspendu directement au-dessus de lui, l'énorme globe de Cavenda. Laissant échapper un profond soupir de soulagement, il coupa le volumineux moteur, se brancha sur ses accumulateurs chargés à bloc et commença à utiliser détecteurs et rayons sondeurs. Il voulait se rendre compte de ce qu'il allait pouvoir découvrir.

Ses détecteurs lui montrèrent qu'il n'existait qu'une seule zone d'activité à la surface de toute la planète. Il la localisa avec précision. Puis, après avoir réglé son faisceau sondeur à la puissance minimale avec précaution, il s'en approcha mètre par mètre « stoppé ». Comme il l'avait plus ou moins pressenti, il

existait une barrière bloquant le faisceau sondeur, une barrière de taille, qui faisait presque quatre kilomètres de diamètre.

Le secteur qui l'intéressait se trouverait presque directement au-dessous de lui, ou plus exactement juste au-dessus de sa tête dans environ trois heures.

Samms avait amené avec lui un télescope nettement plus puissant que l'écran de vision à réglage télescopique de son vaisseau. Comme la gravité à la surface de cette lune était cinq fois moindre que celle de la Terre, il n'eut pas trop de peine à extraire des soutes les éléments de son instrument et à les assembler. Pourtant, même le télescope ne lui fut pas d'un bien grand secours. La lune était cependant fort proche de Cavenda, du moins au sens astronomique du terme. Mais une lunette optique véritablement valable n'est pas portable. Aussi le Fulgur vit-il quelque chose qui, en se torturant suffisamment l'imagination, pouvait évoquer une usine. Ses yeux s'efforçant de passer leur limite de vision, il parvint à se convaincre lui-même d'avoir vu un objet en forme de cure-dents et une tache sombre grossièrement circulaire, l'un ou l'autre pouvant très bien être l'astronef des hors-la-loi. Il était néanmoins certain de deux faits. Il n'y avait pas de véritables cités sur Cavenda. Il ne s'y trouvait ni astroport moderne ni même aéroport.

Il démontra le mini-télescope, le réinstalla dans la cale, brancha ses instruments et attendit. Il lui fallait évidemment dormir de temps à autre, mais n'importe quel spécialiste des détecteurs pouvait bricoler ceux-ci pour qu'ils émettent un signal sonore en cas d'événement imprévu et Samms n'était pas n'importe qui... C'est pourquoi, lorsque le vaisseau des trafiquants de drogue décolla, Samms s'éloigna de Cavenda aussi discrètement qu'il s'en était approché et se lança sur les traces des pirates.

Il y avait bien longtemps que Samms avait décidé de la stratégie à suivre. Grâce à son diesel, en se maintenant à une distance légèrement supérieure à un « detect », il allait suivre les hors-la-loi aussi rapidement qu'il le pourrait, suffisamment longtemps pour pouvoir déterminer son plan de vol. Il passerait alors à la propulsion atomique et se maintiendrait à proximité à une distance d'environ un à deux « detects » puis réutiliserait

derechef son diesel afin de vérifier le déroulement des opérations. Il continuerait ainsi aussi longtemps que cela serait nécessaire. Pour autant que pouvaient le savoir les Fulgurs, la Générale Interstellaire utilisait toujours ses vaisseaux des lignes régulières et ses cargos dans ce genre d'histoire et sa vedette était beaucoup plus rapide que n'importe lequel d'entre eux. Même au cas fort improbable où le vaisseau ennemi serait plus rapide que le sien, celui-ci resterait sans aucun doute à portée des détecteurs dont il disposait et ce, jusqu'à sa destination finale. Mais Samms ne savait pas à quel point il se trompait !

À son premier contrôle, sa proie, au lieu de se situer à une distance d'à peine deux « detects », se trouvait déjà à trois « detects » et demi. Au second, la distance atteignait quatre « detects » un quart et au troisième, presque cinq. Furieux, Samms regarda le brillant point lumineux disparaître dans la noirceur du vide. Cette tache circulaire, qu'il avait alors presque vue, avait donc été l'astronef, mais ce n'était pas une sphère comme il l'avait supposé. Au contraire, c'était un navire en forme de larme, posé l'extrémité effilée vers le bas. Un engin ultra-rapide, d'où le présent résultat ! Mais ce n'était pas la première déconvenue qu'il ait eu à encaisser et ce ne serait sans doute pas la dernière. Il rebrancha ses moteurs atomiques et organisa, avec le grand amiral et le *Chicago*, un rendez-vous dans les délais les plus brefs.

« Qu'y a-t-il au bout de cette trajectoire ? » demanda-t-il au chef pilote du super-croiseur, avant même que la jonction ait été effectuée.

« Rien, à ma connaissance, monsieur », répondit l'intéressé après avoir étudié ses cartes. Samms passa à bord du gigantesque vaisseau de ligne et, avec Kinnison, se plongea à son tour dans l'étude des mêmes cartes stellaires.

« Je crois en définitive que c'est à Eridan qu'il faut songer », conclut finalement Kinnison. « Ce n'est pas exactement dans le prolongement de leur trajectoire mais ils ont assez de cervelle pour penser qu'une journée de détour pourrait se révéler un bon investissement. Et la Générale Interstellaire possède là-bas, tu le sais, les plus riches mines d'uranium en exploitation. La planète lui appartient intégralement, de son centre à sa surface.

C'est une escale en or. Personne ne suspecterait un cargo chargé d'uranium. Veux-tu que nous organisions l'encerclement d'Eridan ? »

Samms réfléchit plusieurs minutes. « Non. Pas encore, du moins pour le moment. Nous n'en savons pas assez long.

— D'accord. C'est pourquoi ça me semble l'heure et le lieu choisis pour apprendre quelque chose », fit remarquer Kinnison. « Nous savons ou plutôt nous sommes persuadés qu'un navire ultra-rapide, transportant de la thionite, vient d'y atterrir. C'est la piste la plus précise que nous ayons jamais eue. Je suis d'avis d'entreprendre le blocus de la planète, d'y déclarer la loi martiale et de s'appliquer à ce que personne n'y arrive ou n'en sorte, jusqu'à ce que nos recherches aient abouti. Il y aura bien là-bas quelqu'un pour nous documenter et sans doute en apprendrons-nous long. Je suis partisan de rechercher ce type et de le faire parler.

— Tu t'excites inutilement, Rod. Tu sais comme moi que coincer quelque comparse ne nous servira pas à grand-chose. Nous ne pourrons agir ouvertement que lorsque nous trouverons l'occasion de frapper haut.

— Je suppose que tu as raison », grommela Kinnison. « Mais nom d'un chien, nous en savons si peu, Virgil !

— Effectivement », reconnut Samms. « Des trois problèmes en cours, seul celui touchant à la politique se présente clairement. Sur le plan de la drogue, nous connaissons l'origine de la thionite et le lieu où elle est traitée. Eridan est peut-être et même probablement un autre maillon de la chaîne. D'un autre côté, nous sommes à même de connaître une foule de revendeurs et quelques intermédiaires, mais rien au-dessus. Or, ce sont les patrons que nous voulons. En ce qui concerne les pirates, nos connaissances sont encore plus minces. "Murgatroyd" n'est peut-être pas plus un nom d'homme que "Zwilnik"...

— Avant que tu t'éloignes trop du sujet, que comptes-tu faire à propos d'Eridan ?

— Pour le moment rien, je pense, c'est préférable. Cependant, Knobos et Dalnalten consacreront dorénavant tous leurs efforts à surveiller, non les paquebots de l'Interstellaire,

mais les cargos d'uranium en provenance d'Eridan et faisant escale sur les trois planètes intérieures. Compris ?

— Compris. D'autant que cela explique merveilleusement cette espèce de jeu des quatre coins sur lequel nos amis achoppent depuis un bon moment, en passant leur temps à courir sans arrêt d'un monde à l'autre après les mêmes paquets de drogue. Mais, que t'apprêtais-tu à me dire à propos des pirates ?

— Simplement qu'il nous était difficile de poursuivre notre action, faute de renseignements. En effet, pour le genre de cargaison que ceux-ci préfèrent, il faut noter que, même fortement escortés, certains navires ne sont jamais arrivés à destination ces derniers temps. Les escortes elles-mêmes ont disparu. Mais ces faits étant de notoriété publique, il me semble que nous pourrions peut-être arranger quelque chose en nous y prenant ainsi... »

*

* *

Un cargo rapide et racé, accompagné d'un croiseur lourd, traversait paisiblement le vide interstellaire. Le vaisseau marchand transportait une cargaison sans prix : il ne s'agissait ni de lingots, ni de bijoux, ni de vaisselle de luxe, mais bien de machines-outils de haute précision, d'instruments d'optique extrêmement délicats, de matériels électriques, de merveilleuses montres et d'extraordinaires chronomètres. Ce navire transportait également Virgil Samms, le Premier Fulgur.

Et à bord du navire de guerre il y avait Roderick Kinnison et, pour la première fois dans toute l'histoire, un simple croiseur arborait le fanion du grand amiral. Aussi loin que les détecteurs des deux navires pouvaient porter, l'espace était vide, mais néanmoins les deux Fulgurs savaient qu'ils n'étaient pas seuls. À un « detect » et demi de distance, musardant pour suivre l'allure et la trajectoire du cargo, volaient en formation hémisphérique six énormes navires en forme de larme, super-croiseurs dont ni le gouvernement tellurien ni les colonies ne connaissaient jusqu'à l'existence.

C'étaient les plus rapides et les plus redoutables vaisseaux de ligne construits jusque-là par l'homme, les premiers fruits de l'opération Bennett. Chacune de ces unités transportait un Fulgur, Costigan, Jack Kinnison, Northrop, Dronvire de Rigel IV, Rodebush et Cleveland. Et le problème de communication ne se posait pas, les huit Fulgurs étant en contact permanent entre eux, comme s'ils se fussent trouvés tous dans la même pièce.

« Veillez au grain, les gars », leur conseilla soudain Samms. « Nous allons passer à quelques minutes-lumière d'un système solaire inhabité. Il n'y existe aucune planète de type tellurien. Ça pourrait bien être le moment décisif. Restez en liaison avec Kinnison d'une part et avec votre capitaine de l'autre. À toi de jouer, Rod. »

L'instant d'avant, l'éther, dans un rayon de plus d'un detect, était intégralement vide. La seconde suivante, trois points brillants apparurent sur les écrans des détecteurs, semblant provenir d'une planète morte toute proche.

La chose les surprit un peu car ils s'attendaient à affronter seulement deux pirates : un croiseur lourd chargé d'éliminer l'escorte et un destroyer qui s'occuperait du transporteur. Le fait que les pirates soient devenus soupçonneux ou prudents et aient dépêché trois cuirassés pour une telle opération, ne modifia cependant point la stratégie de la Patrouille car Samms avait estimé, et Dronvire, Bergenholm et Rularion de Jupiter avaient été d'accord avec lui, que le véritable commandant du raid se trouverait à bord du vaisseau qui attaquerait le cargo.

L'instant d'après, chaque Fulgur vit ce que voyait Kinnison au moment même où les images lui parvenaient. Six autres points lumineux, blancs et éblouissants, se matérialisèrent sur les écrans du cargo appât et du croiseur piège.

« Jack et Mase, occupez-vous du leader ! » aboya télépathiquement Kinnison. « Dronvire et Costigan à l'aile droite, attention, repérez bien celui qui foncera sur le cargo. Fred et Lyman à l'aile gauche. Allons-y les gars ! »

Les unités des pirates bondirent en avant, saturant éther et subéther d'un brouillage d'une telle intensité qu'aucun appel à l'aide n'était envisageable. Deux cuirassés piquèrent sur le

croiseur, le troisième filant sur le cargo. Le premier, bien sûr, était censé offrir une résistance plus que symbolique. Le capitaine pirate qui s'attaqua au *Chicago* fut un individu extrêmement surpris. Sa première bordée, dirigée sur l'avant de sa proie, bien au-dessus de la précieuse cargaison, aurait dû, malgré les écrans, causer à la cuirasse énergétique de coque et à la masse du bâtiment lui-même les mêmes dégâts qu'un tisonnier porté au rouge plongé dans une motte de beurre. Pratiquement, toute la proue, y compris la salle de pilotage, aurait dû se disperser dans l'espace en gouttelettes de métal liquéfié et en jets de gaz incandescent. Mais rien de la sorte ne se produisit. Ce cargo se révélait coriace !

Ce n'étaient pas des écrans ordinaires qui protégeaient ce navire marchand très particulier, ainsi d'ailleurs que la personne de Virgil Samms, le Premier Fulgur. Roderick Kinnison y avait personnellement veillé. Sur le plan du volume, les générateurs d'écran occupaient plus du double de celui de la cargaison, malgré la taille du vaisseau. Aussi les rayons du pirate ragèrent, frappèrent, griffèrent et s'agrippèrent en vain. Ils ne parvinrent à rien. Tandis que l'assaillant surpris augmentait progressivement sa puissance de feu jusqu'à la limite de ses possibilités, le seul résultat tangible fut un accroissement de la débauche pyrotechnique d'énergie rejaillissant de partout, du fait des défenses infranchissables du cargo tellurien.

Et quelques secondes plus tard, les commandants des deux autres unités pirates éprouvèrent à leur tour une grande surprise. Les écrans du croiseur ne cédèrent pas, même sous l'assaut combiné des deux cuirassés ! Et celui-ci, par ailleurs, ne répondait même pas à leur feu. Il devait n'être qu'écrans ! Bien avant que les hors-la-loi décontenancés aient pu se rendre compte qu'ils étaient les piégés et non les piègeurs, une autre surprise les attendait, la dernière que ceux-ci éprouveraient jamais. Six énormes larmes, considérablement plus volumineuses, rapides et puissantes que leurs propres navires, se ruaient sur eux, bloquant toutes leurs communications aussi efficacement et allègrement qu'eux-mêmes l'avaient fait quelques instants auparavant.

Partis pour impitoyablement tuer et non pour capturer, quatre des nouveaux arrivants de Bennett éliminèrent promptement les deux assaillants du croiseur. Ils se placèrent aux quatre coins d'un tétraèdre imaginaire, passèrent en vol inertiel et déversèrent tout ce que recelait leur effarant arsenal sur leurs adversaires.

Puis les quatre navires fusiformes rejoignirent leurs deux autres compagnons et le pirate survivant qui s'efforçait désespérément d'éviter la rencontre. Cependant, avec six mastodontes, chacun infiniment plus puissant que lui et placé à chacun des six coins d'un octaèdre dont il était le centre géométrique, les capacités du pirate pour rompre les rayons tracteurs ou filer comme une anguille entre deux rayons de pression antagonistes ne lui furent d'aucune utilité. Il était encerclé, ou plutôt, pour utiliser la terminologie appropriée dans un engagement de cette nature, « coxé ».

Désintégrer le dernier pirate aurait été fort aisé mais c'était précisément ce que les gens de la Patrouille voulaient éviter. Ils avaient besoin d'informations. C'est pourquoi chacune des unités présentes dirigea le feu d'une bonne douzaine de projecteurs lourds sur les écrans protecteurs embrasés de leur adversaire, de telle sorte que chaque centimètre carré du réseau énergétique fût sous attaque directe et soutenue. Aussi rapidement qu'ils le purent, sans rompre l'équilibre ni la synchronisation de l'assaut, les appareils de la Patrouille intensifièrent progressivement leur offensive jusqu'à ce que l'incandescence violette des écrans du pirate indiquât que ceux-ci étaient sur le point de céder. Alors, seulement, les lasers entrèrent dans la danse. Les écrans étant déjà arrivés à leur limite de saturation, les pirates n'avaient plus la possibilité de procéder à un transfert d'énergie défensive. Ainsi, soumise à un assaut localement irrésistible, la muraille de forces passa de l'ultra-violet au noir puis s'effondra et des stylets d'énergie pure poignardèrent à plusieurs reprises la coque des hors-la-loi.

La salle des machines fut la première visée, bien que les lasers aient à perforer plus de cent pieds au travers du navire adverse avant de parvenir aux installations vitales. Puis les dégâts causés ayant été suffisants pour permettre aux faisceaux

sondeurs de passer, le reste de l'ouvrage fut promptement mais délicatement mené. En quelques secondes, la carcasse du pirate fut définitivement réduite à l'impuissance. Ensuite, les gens de la Patrouille se mirent à peler celle-ci comme une orange, un peu à la façon d'un cuisinier amateur épluchant une pomme de terre.

Des tenailles énergétiques sectionnèrent impitoyablement proue et poupe, éventrèrent par bâbord et tribord, découpèrent par-dessus et par-dessous, puis rognèrent les coins de la masse restante jusqu'à ce que la salle de contrôle fût presque ouverte sur le vide.

Aussitôt après qu'ils eurent réussi à égaliser les vitesses intrinsèques respectives, l'ordre d'abordage fut donné. Dronvire, de Rigel IV, menait l'assaut, suivi de près par Costigan, Northrop, Kinnison junior et une section d'infanterie de marine spatiale en tenue de combat. Samms et les deux savants n'avaient pas leur place dans une telle mêlée et le savaient. Kinnison senior non plus, mais lui ne voulait pas le savoir. Il jura copieusement et amèrement, de devoir rester en dehors du coup. Par ailleurs, Dronvire n'aimait pas se battre. La seule idée d'un affrontement corporel ou d'un combat rapproché répugnait à toutes les fibres de son être. Cependant, vu ce que le faisceau sondeur révélait et compte tenu de la connaissance que les Fulgurs avaient de la psychologie des pirates, il fallait absolument que Dronvire fût le premier à pénétrer dans cette salle de contrôle et ce, le plus promptement possible. S'il avait donc à combattre, il combattrait et physiquement il était merveilleusement équipé pour ce faire. Doté d'une force peu commune, le fait pour le Rigélien de devoir se déplacer sous une gravité deux fois supérieure à celle de la Terre, revêtu d'une lourde armure qui handicapait tous les combattants telluriens, ne constituait pour lui aucune gêne particulière. Son sens de la perception, qui ne pouvait être matériellement bloqué d'aucune façon, le tenait parfaitement informé de ce qui se déroulait autour de lui. Sa rapidité de mouvement, réellement incroyable, lui permit non seulement de parer un coup qui lui était destiné, mais également d'aplatir le crâne d'un attaquant potentiel avant même que celui-ci n'ait

tenté de le frapper. Et alors qu'un être humain ne peut brandir qu'une seule hache d'abordage spatial à la fois ou n'utiliser simultanément que deux pistolets, le Rigelien, lui, plongea sur l'épave du vaisseau pirate en brandissant non une ou deux haches d'abordage mais bien quatre, chacune tenue par l'une de ses souples mains tentaculaires étonnamment puissantes.

Pourquoi des haches ? Pourquoi pas des Lewiston, des fusils ou des pistolets ? Simplement parce que l'armure spatiale de cette époque pouvait supporter presque indéfiniment le feu conjugué de deux ou trois armes portables, l'intensité de son écran défensif variant directement en fonction du cube de la vitesse des projectiles matériels qui s'y écrasaient. Ainsi, assez étrangement, l'avance de la science avait forcé les hommes à réemployer une arme depuis longtemps tombée en désuétude.

Bien sûr, la plupart des pirates étaient morts durant le démantèlement de leur navire. Beaucoup plus nombreux encore étaient ceux qui avaient été atteints par les faisceaux lasers. Dans la salle de pilotage cependant se tenait une compagnie de gardes d'élite, tellement entassés autour de leur capitaine et de ses officiers que les lasers ne pouvaient être utilisés. Pour se saisir de ces derniers, il fallait donc recourir au corps à corps.

Si l'assaut avait dû être donné par l'unique porte menant à la salle de contrôle, les pirates auraient alors pu concentrer leur feu sur un ou deux membres de la Patrouille, permettant ainsi à leur commandant de s'assurer le répit nécessaire pour mener à bien ce qu'il avait l'obligation de faire... Mais, tandis que les forces de la loi étaient encore dans l'espace, à l'extérieur de l'épave un champ de forces découpa complètement une paroi du poste de pilotage et un rayon tracteur entraîna celle-ci au loin. Les attaquants se ruèrent alors en masse dans la pièce.

Le combat en apesanteur est totalement différent de ce que nous autres, lourdauds de Terriens, pouvons imaginer. C'est une technique extrêmement difficile à maîtriser et en période de tension, les muscles ont involontairement tendance à vouloir se comporter de la même façon que dans un champ gravitationnel normal. C'est pourquoi, malgré des efforts farouches de part et d'autre et bien qu'animés de sentiments meurtriers, la plupart des combattants faisaient preuve d'une inefficacité presque

comique. Au bout de quelques secondes, des silhouettes se débattant grotesquement rebondirent d'une paroi au plafond et d'un mur au plancher faisant de grands moulinets maladroits avec leurs armes et se trouvant projetés en arrière par la réaction même de leurs gestes désordonnés.

Les Fulgurs telluriens cependant, ayant bénéficié d'un entraînement plus poussé, se comportaient plus valablement. Jack Kinnison, planant dans la salle, agrippa le premier élément solide qui passa à sa portée : un montant métallique. Grâce à ce point d'appui, il put rejoindre le plancher. Là, ses deux pieds bien calés, il visa le plus proche pirate et fit décrire à sa hache un court arc de cercle en y mettant toute sa force. Son coup avait été calculé avec tant de précision qu'au moment où l'arme atteignit sa vitesse maximale, le bec affreusement efficace de l'engin percuta le casque du hors-la-loi et le problème fut instantanément réglé. Il libéra son arme et propulsa le corps au loin de telle sorte que la réaction engendrée par son geste le dirigea contre une paroi où il put renouveler sa manœuvre.

Comme Mason Northrop était plus lourd et plus costaud que son ami, sa technique était entièrement différente. Il plongea sur la table des cartes qui était naturellement rivée au sol. Il en crocheta un des supports à l'aide d'un de ses pieds et bloqua l'autre sur le bord du meuble. En apesanteur, bien que conservant sa masse, on peut indifféremment se tenir à la verticale, à l'horizontale ou dans toute autre position intermédiaire, cela n'a aucune importance. De l'endroit où il se tenait, étant donné sa taille et la longueur de son bras prolongé par son arme, il couvrait une bonne partie de la pièce. Il tendait alors une main en avant, accrochant par le bec de sa hache, ceinture, mousqueton ou articulation de scaphandre, puis il tirait à lui. Et tandis que le pirate impuissant flottait devant lui, il frappait. Un seul coup suffisait...

Dronvire de Rigel IV ne se précipita pas d'emblée dans la mêlée. Il n'avait jamais été et n'était pas, même à ce moment-là, excité ou furieux. En fait, c'était seulement empiriquement qu'il connaissait le sens des mots colère ou énervement. Jusque-là, il n'avait jamais eu à combattre. C'est pourquoi il s'arrêta pendant une couple de secondes pour analyser la situation et déterminer

la méthode la plus efficace à employer. Il n'était pas obligé d'entrer en contact physique direct avec le commandant des pirates pour pouvoir « travailler » le cerveau de celui-ci, mais il devait néanmoins s'en rapprocher. En outre, Dronvire ne voulait pas être dérangé pendant qu'il se concentrerait. Il perçut la façon d'agir de Kinnison, Costigan et Northrop et comprit immédiatement pourquoi chacun d'eux employait une technique différente. Il appliqua le fruit de ses observations à sa propre masse, sa musculature, la taille et la puissance de ses membres dont chacun était deux fois aussi long et dix fois aussi musclé qu'une trompe d'éléphant. Il évalua la force à déployer, choisit les points d'appui à utiliser, prévoyant l'action et la réaction qui découleraient de chaque geste en particulier, ainsi que le point d'application de ses coups et les efforts que cela représenterait.

Il se débarrassa de deux de ses haches. Les deux membres ainsi libérés, il les tendit devant lui, chacun allant entourer le cou d'un pirate. Deux haches étincelèrent, frôlant de si près les tentacules qui maintenaient ses victimes, qu'il parut incroyable que le tranchant des armes n'entamât point la propre armure du Rigilien. Deux têtes flottèrent à la dérive, séparées de leurs corps respectifs et Dronvire chercha deux autres victimes supplémentaires, puis deux autres encore et ainsi de suite. Calme et méthodique, sans aucun geste superflu et ne perdant pas une milliseconde, Dronvire en fit plus en moins de temps que tous les Telluriens présents sur les lieux.

« Costigan, Northrop, Kinnison, attention ! » les interpella-t-il télépathiquement. « Je n'ai pas le temps d'en tuer davantage. Le commandant est en train de mourir des suites d'une blessure qu'il s'est lui-même infligée et j'ai une tâche importante à accomplir. Aussi, veuillez, s'il vous plaît, à ce que les pirates survivants ne m'attaquent pas pendant que j'agirai. »

Dronvire accorda son esprit sur celui du pirate afin de le sonder. Quoique mourant, le commandant des hors-la-loi offrit une furieuse résistance, mais le Rigilien n'était pas seul. Synchronisés avec son esprit, travaillant en parfaite collaboration, lui apportant détermination et courage, qualités qui n'étaient pas et ne seraient jamais l'apanage des Rigiliens, il

avait avec lui les deux meilleurs cerveaux de la Terre : celui de Rod Kinnison, le Granit, avec son caractère résolu, sa volonté indomptable, sa tendance à se dépasser lui-même, héritage d'une longue sélection génétique, et celui de Virgil Samms avec tout ce qui donnait à celui-ci son prestige de Premier Fulgur.

« Parle ! » exigea la fusion des trois esprits, avec une force quasiment irrésistible. « D'où viens-tu ? Toute résistance est inutile, la tienne ou celle de ceux que tu sers. Vos bases et vos forces sont inférieures aux nôtres puisque la Générale Interstellaire n'est qu'un gigantesque trust et que nous sommes la Patrouille Galactique. Parle ! Qui sont tes chefs ? Parle ! Parle ! » Devant cette demande impérative, apparut alors, de façon vague et sans aucune référence de nom ou de coordonnées spatiales, une planète fortifiée très semblable, sur plus petite échelle, au Bennett de la Patrouille, puis plus flous encore, mais pas aussi voilés que leurs traits ne fussent immanquablement reconnaissables, se dessinèrent les visages de deux hommes, celui de Murgatroyd, le chef pirate, complètement inconnu de Kinnison et de Samms, et en retrait de Murgatroyd et au-dessus de lui, celui de Big Jim Towne.

Chapitre XIII

« Tout d'abord, parlons un peu de Murgatroyd. » Dans son bureau de la Colline, Roderick Kinnison s'adressait au Premier Fulgur. « Que crois-tu que nous devons faire à son sujet ?

— Murgatroyd. Oui... oui... » Samms tira sur sa cigarette et en expira lentement la fumée, la regardant se dissiper dans l'air. « Ah oui, Murgatroyd », et il se remit à tirer sur sa cigarette. « À mon avis, pour le moment du moins, laissons-le tranquille.

— D'accord », dit Kinnison. Si Samms fut surpris de l'acquiescement de Kinnison, il ne le montra pas. « Pourquoi ? Voyons un peu si nous avons les mêmes raisons.

— Parce qu'il ne semble pas jouer un rôle capital. Même si nous parvenions à le retrouver... Et, au passage, je me demande bien quelles sont nos chances d'y réussir.

— À peu près les mêmes que les leurs en ce qui concerne la substitution Samms-Olmstead ou l'existence de Bennett. Pratiquement nulle, inexistante.

— Bien. Et même si nous arrivions à le repérer, ainsi que sa base secrète, qui est certainement aussi bien dissimulée que la nôtre, cela ne nous servirait pas à grand-chose car nous ne pourrions rien entreprendre de décisif. Nous avons cependant appris un fait de première importance : Towne est en réalité le supérieur de Murgatroyd.

— C'est bien ainsi que je vois les choses.

— Moi aussi. Ce qu'il y a de bien, c'est que nous n'aurons pas à lui courir après. Tu t'es déjà penché sur son cas, n'est-ce pas ?

— Oui et cette donnée nouvelle éclaire bien des points jusque-là obscurs. Elle tend aussi à renforcer notre hypothèse de travail selon laquelle Isaacson est en fait à la tête du syndicat de la drogue. Cependant, il nous en manque toujours la preuve.

— Ah ! Voilà qui est nouveau pour moi. Explique un peu.

— Il n'y a pratiquement aucun doute sur le rôle de Morgan. Il est depuis un certain temps déjà le véritable maître du continent nord-américain. En dessous de lui, et probablement prenant directement ses ordres, se trouve le président Witherspoon.

— Indubitablement. Le parti nationaliste est une machine politique entre les mains d'un petit groupe. Witherspoon est l'un des plus méprisables hommes d'État qu'on puisse rencontrer ici-bas. Morgan est l'ingénieur en chef. C'est de là qu'il faut démarrer.

— Nous savons déjà que, parmi les dirigeants, Jim le Caïd est fort probablement le commandant en chef des forces armées de l'ennemi. Par analogie, et comme hiérarchiquement, Isaacson est apparemment au même niveau que Towne, directement sous les ordres de Morgan...

— Pourquoi n'inclus-tu pas Witherspoon dans ce trio ?

— En fait, je crois que Witherspoon est au moins à un échelon en dessous. Il fait partie du menu fretin, pour ainsi dire.

— Alors, nous en revenons au problème principal qui peut s'énoncer très simplement. Comment allons-nous persuader les nations indépendantes de la Terre – et tout particulièrement le continent nord-américain – d'accorder à la Patrouille Galactique l'autorité et les immenses pouvoirs dont elle va avoir besoin ?

— Fort bien dit, Virgil, mais ne noircis-tu pas un peu les choses ? Il ne devrait pas y avoir de problème. La Patrouille aura un champ d'activité essentiellement intersystémique... ce qui entraîne obligatoirement des prérogatives interplanétaires et intercontinentales... et hum...

— Exactement.

— Mais tout cela est pourtant parfaitement logique, Virgil, et c'est une procédure qui ne manque pas de précédents dans l'histoire ancienne, jusqu'avant même le début des voyages spatiaux, lorsque nos ancêtres n'avaient à se préoccuper que des drogues strictement telluriennes comme la cocaïne et la marijuana. J'ai lu l'autre jour qu'ils étaient parvenus à un accord entre États à l'échelon mondial. Et apparemment, Virgil,

ça fonctionnait. Si dans le passé on a pu réussir cela, nous devrions aujourd'hui réussir à faire démarrer la Patrouille.

— Tu parles comme si les situations étaient comparables. Elles ne le sont absolument pas. Au lieu de céder une fraction insignifiante de leur souveraineté nationale, tous les pays auront à y renoncer presque totalement. Ils devront passer d'une conception strictement locale des choses à un point de vue galactique et devenir les participants d'une civilisation stellaire, tout comme les provinces devinrent les éléments constitutifs des États et les États les éléments constitutifs des continents.

— Quel programme ! » Kinnison réfléchit pendant quelques minutes. « Mais je suis prêt à parier que tu réussiras.

— Au lieu de considérer notre Patrouille en tant que coordinatrice de races libres et indépendantes, Morgan la voit au contraire comme le parfait instrument d'une dictature universelle. L'Amérique du Nord est le continent le plus puissant de la Terre. Bon gré, mal gré, les autres continents devront lui emboîter le pas. Tellus peut très aisément s'assurer la domination des autres planètes du système solaire. Celui-ci peut maintenir sous sa férule tous les autres systèmes au fur et à mesure de leur découverte et de leur colonisation. C'est pourquoi, quiconque contrôlera le continent nord-américain contrôlera tout l'espace.

— Je vois. Tu as peut-être raison. Il suffirait à Morgan de se débarrasser des Fulgurs et d'installer à leur place ses propres affidés. Je me demande comment il s'y prendra. Par un coup de force ? Cela m'étonnerait. À mon avis, il attendra les prochaines élections. S'il en est ainsi, celles-ci seront les plus importantes de l'Histoire.

— S'il décide d'attendre les élections, oui. Cependant, je ne suis pas aussi certain que toi qu'il n'essaiera pas d'agir avant.

— Il ne le peut pas », déclara Kinnison. « Donne-moi simplement une idée de ce qu'il pourrait tenter et je me fais fort de t'en démontrer l'impossibilité matérielle instantanément !

— Tu ne bougerais pas. Je ne permettrai jamais rien d'illégal...

— Permettre ! » rugit Kinnison, bondissant sur ses pieds. « Permettre ! Es-tu vraiment assez cinglé pour penser que je te demanderai ton autorisation ou même que j'en aurai besoin ? Écoute, Samms ! » La voix du grand amiral avait une intonation que jamais auparavant son ami ne lui avait connue. « Mon premier geste serait de t'enlever ton Joyau, de te ficeler et de te bâillonner, puis de te fourrer au trou ! Ensuite, je rassemblerais toutes nos forces, y compris les unités inachevées en cours de construction sur Bennett et en état de prendre l'espace, et je décréterais la loi martiale. Pour finir, je procéderaï à une série d'exécutions sommaires, depuis Morgan jusqu'au bas de l'échelle. Si celui-ci a le quart de la cervelle que je lui suppose, il sait très bien ce qui lui arriverait.

— Oh ! » Samms, bien que décontenancé, fut ému jusqu'au plus profond de lui-même par ces propos. « Je n'aurais jamais envisagé quelque chose d'aussi drastique mais très probablement tu...

— Probablement est inutile », coupa Kinnison d'un ton déterminé. « Il faudrait plutôt dire : à coup sûr.

— ...et Morgan le sait. À part Bennett, bien entendu... et pour des raisons évidentes, il ne voudrait pas faire intervenir ses propres forces armées. Tu as raison, Rod, tout se jouera aux élections. »

Kinnison mima féroce ment la voix et les intonations enflammées du démagogue « car ils n'avaient aucun mandat pour vendre la liberté du peuple contre un plat de lentilles. Aussi ce traité néfaste et mystérieux est-il à première vue, *ipso facto* et *a priori*, complètement, obligatoirement et positivement nul et non avenu. Démocrates de la Terre, réveillez-vous !

— Ton imitation n'est hélas que trop réelle, Rod, et la situation n'a vraiment rien de drôle.

— Mon numéro t'a-t-il fait penser que je la trouvais drôle ? Dans ce cas, je suis vraiment un bien piètre acteur. J'aimerais tant pouvoir botter les fesses de cette sangsue d'ici à la grande nébuleuse d'Andromède !

— Une suggestion intéressante mais quelque peu hors de propos. » Samms sourit devant la soudaine et furieuse explosion de son ami. « Mais, poursuis.

— Si Morgan gagne les élections, ce sera alors le gouvernement du continent nord-américain et non le triumvirat Morgan-Towne-Isaacson qui abrogera le traité et nommera son propre Conseil, le tout de la façon la plus régulière et la plus légale, en strict accord avec le programme électoral du parti, programme sur lequel les nationalistes auront été élus. Et dans ce cas, mon vieux, mes gars et moi ferons ce que nous avons à faire.

— Dans ce cas, au contraire, il ne faudra pas bouger, réfléchis un peu, Rod !

— Pourquoi donc ? » demanda Kinnison d'une voix qui manquait singulièrement de conviction.

« Parce que nous nous trouverions ainsi en mauvaise posture. Il nous est encore plus difficile qu'à l'équipe de Morgan d'aller à l'encontre du consensus populaire.

— Il nous faudrait pourtant bien réagir, nom d'un chien ! » Kinnison martela son bureau du poing. « Ce serait de leur part une action strictement unilatérale. Le continent nord-américain se retrouverait isolé.

— Bien sûr... Mais le mieux que nous ayons à faire, c'est de gagner ces élections.

— Quoi ? » Kinnison en resta bouche bée. « C'est vite dit. Comment ? Grâce à qui ? Même en faisant preuve de beaucoup d'imagination, quel moyen emploieras-tu pour dénicher l'oiseau rare, capable de mentir mieux et de promettre plus que Morgan ? De toute façon, de quelle manière comptes-tu trouver une machine électorale comparable à la sienne ?

— Nous pouvons, non seulement copier les structures de son parti, mais encore les améliorer... La vérité, présentée au peuple de façon à lui être compréhensible, et cela par un homme que celui-ci aime, admire et respecte, se révélera à coup sûr plus séduisante que les promesses de Morgan.

— Eh bien, poursuis. Tu as plus ou moins répondu à mes questions, à l'exception d'une, pourtant cruciale. Où le Conseil

trouvera-t-il un homme susceptible d'être à la hauteur d'une telle tâche ?

— Ils sont tombés d'accord à l'unanimité sur un nom, et un seul. As-tu la moindre idée de qui il s'agit ?

— Absolument pas. » Le visage de Kinnison se plissa dans un effort de réflexion, puis sa figure s'éclaira d'un large sourire et il s'écria : « Quel maudit imbécile je fais. C'est toi, bien sûr !

— Faux. Ma candidature ne fut même pas sérieusement envisagée. De l'avis général, il était impossible que je gagne. Mon travail a voulu que je ne sois pas un homme public. Si un citoyen dans la rue songe un moment à moi, il m'imaginera volontiers à part et au-dessus de lui et aura l'impression que je me suis enfermé dans ma tour d'ivoire.

— Ça se pourrait bien, au fond. Mais tu as attisé ma curiosité. Comment un homme de cette envergure a-t-il pu exister sans que je m'en avise ?

— Tu le connais bien. Voici tout un après-midi que j'essaie de te le faire comprendre. Cet homme, c'est toi !

— Comment ? » Kinnison en eut le souffle coupé comme s'il avait reçu un coup de poing au creux de l'estomac. « Moi ? moi ? Par les portes de l'enfer !

— Exactement, toi. » Réduisant au silence les protestations inarticulées de Kinnison, Samms poursuivit : « Tout d'abord, tu n'auras pas la moindre difficulté à t'exprimer devant le public comme tu l'as fait devant moi.

— Bien sûr que non, mais je risque d'employer un langage qui fera frémir les stations de radio-télévision. Je ne me souviens plus d'ailleurs si je l'ai déjà fait ou non.

— Moi non plus, mais tu l'as certainement fait et ça n'aurait rien de très nouveau. Tu n'as jamais été interdit à l'antenne pour ça. Le fait est que, bien que tu ne t'en rendes pas compte, tu es un meilleur batteur d'estrade que Morgan lorsque tu prends les choses à cœur, comme maintenant. Et comme appareil politique, peux-tu en imaginer un plus efficace que la Patrouille ? Tu sais que tous ses membres te soutiendront jusqu'au bout.

— Oui, sans doute.

— Très bien, Rod. » Sans même montrer la profonde émotion qu'il ressentait, Samms passa délibérément à la question suivante : « Maintenant, revenons-en à Eridan. Voyons s'il y a du nouveau. »

Le rapport de Knobos et Dalnalten était concis et explicite. Ils avaient découvert que les cargos d'uranium de la Générale Interstellaire étaient, sans aucun doute possible, chargés du transport de la thionite depuis ce monde jusqu'à Sol. Les faisceaux sondeurs étaient impuissants. Ils avaient bien envisagé d'aller sur Eridan mener sur place l'enquête, mais y avaient renoncé. Cette planète, en effet, était sous la dépendance complète de la Compagnie des mines d'uranium. Sa population était à cent pour cent composée de Telluriens. Ni Dalnalten, ni Knobos n'auraient pu se déguiser de façon suffisamment convaincante pour y agir discrètement. Ils auraient été rapidement démasqués et probablement abattus.

« Très bien, les gars ! » dit Samms, après avoir entendu leur compte rendu. Puis, s'adressant à Kinnison : « Cela nous amène à nous retourner vers Conway Costigan ?

— Allons-y pour Conway », approuva Kinnison « avec toute l'aide dont il pourra avoir besoin.

— Je l'en informe immédiatement » et Samms entra aussitôt en contact télépathique avec Costigan. « Et maintenant, je me demande un peu ce que ma fille est en train de faire. Rod, elle m'inquiète un peu. Elle est beaucoup trop sûre d'elle-même et ça lui jouera un sale tour.

— Je ne crois pas. La seule façon de se développer la dentition, c'est d'apprendre à mordre. Tu as dû le faire ; moi aussi. Il en est de même pour nos enfants. Nous y avons survécu, ils y parviendront bien. Quant à cet Herkimer, entre nos Joyaux et Mason Northrop, je ne vois pas quel risque il pourrait lui faire courir. Et toi ?

— Moi non plus », admit Samms, mais son froncement de sourcils ne s'effaça pas pour autant. Il appela mentalement sa fille, découvrant, comme il s'y était attendu, qu'elle assistait à une réception et dansait, ainsi qu'il l'avait craint, avec le premier secrétaire du sénateur Morgan.

« Salut, papa », l'accueillait-elle gaieusement, sans que l'expression de son visage se modifiât. Elle continuait à garder les yeux fixés sur son partenaire. « J'ai l'honneur de t'informer que tous les instruments sont présentement au point zéro.

— Par extraordinaire, aurais-tu pensé à tenir compte de ce que je t'ai dit ?

— Oh, oui », l'assura-t-elle. « J'ai recueilli des stocks de renseignements. Pour le moment, tout se passe sans anicroche.

— C'est parfait. Continue ma chérie. » Samms s'interrompit et sa fille consacra derechef toute son attention au séduisant secrétaire. La soirée se poursuivit. M^{lle} Samms ne rata pas une danse et son partenaire, à l'exception de deux ou trois notables présents, restait Herkimer...

« Un verre ? » demanda-t-il « un petit rafraîchissement ?

— Pas si petit que cela, et bien frais », acquiesça-t-elle avec enthousiasme.

Verre en main, Herkimer fit un geste vers une porte proche. « Je viens juste d'apprendre que notre hôte a acheté un très ancien et très beau bronze, une statue de Neptune je crois. Nous devrions y jeter un coup d'œil, n'est-ce pas ?

— Certainement », répondit-elle. Mais tandis qu'ils franchissaient la porte, la tête de l'homme pivota sur la droite. « Voici quelque chose qu'il faut absolument que vous voyiez, Jill », s'exclama-t-il. « Regardez donc là-bas ! »

Elle regarda. Une jeune femme de sa taille et de sa corpulence, dotée de la même chevelure flamboyante et semblable à elle tant par la coiffure que par les moindres détails de sa toilette, verre en main, s'en retournait vers la salle de bal.

Jill voulut protester mais n'y parvint pas. Durant ce bref moment de surprise, une décharge de pistolet paralysant l'avait immobilisée des hanches jusqu'au cou. Elle ne s'écroula point car Herkimer avait soigneusement dosé son coup, mais malgré sa colère, elle ne pouvait ni crier ni se débattre...

Et au même moment, une femme, vêtue d'une tenue blanche impeccable et tenant sur le bras un manteau à capuchon, apparut. Herkimer portait maintenant une barbe et des lunettes d'écaille à large monture. Ainsi, très rapidement, Virgilia Samms se retrouva totalement impuissante et

entièrement méconnaissable pour quitter maladroitement la maison de ses hôtes entre un docteur à l'air affairé et une infirmière attentive.

« Avez-vous encore besoin de moi, docteur Murray ? » La femme installa avec soin la patiente sur le siège arrière d'un véhicule.

« Merci, non, mademoiselle Childs. » Désespérée, Jill comprit que cette conversation était tenue à l'intention du concierge et des domestiques et que la présente scène était à l'abri de tout soupçon éventuel.

La voiture sortit dans la rue et Jill, réellement effrayée pour la première fois de sa jeune existence, dut lutter contre une incœrcible vague de panique. Le capuchon avait glissé devant ses yeux, l'aveuglant. Elle ne pouvait bouger un seul de ses muscles. Néanmoins, elle se rendit compte que le véhicule avait dépassé cinq ou six pâtés de maisons avant de tourner à gauche.

Pourquoi personne ne la contactait-elle télépathiquement ? Il était tard maintenant et elle avait été particulièrement acide avec Mase la nuit dernière car elle avait été dérangée en plein milieu d'une tâche délicate... Mais pourtant... Il fallait qu'il l'appelât ! « Mase ! Mase ! Mase ! » À la fin, Mase l'appela.

Tout au fond de la Colline, Roderick Kinnison jura véhémentement devant l'impossibilité purement matérielle de sortir en catastrophe de cette montagne furieusement radioactive. À l'astroport de New York cependant, Mason Northrop et Jack Kinnison ne firent pas faute de se hâter.

« Où êtes-vous Jill ? » demanda immédiatement Northrop. « À bord de quel véhicule vous trouvez-vous ? »

— Du côté de la place Stanhope. » Ayant repris contact avec ses amis, Jill avait récupéré une partie de son aplomb ordinaire. « Je dois en être à huit ou dix pâtés de maisons maintenant. Je suis à bord d'une conduite intérieure noire Wilford. C'est un modèle de l'année dernière. Je ne suis pas parvenue à lire son numéro d'immatriculation.

— Voilà qui nous aide beaucoup », fulmina Jack d'un ton furieux. « Un cercle d'un tel rayon, ça représente une sacrée superficie ! Et la moitié des voitures de cette ville sont des Wilford noires.

— Ferme-la, Jack. Poursuivez, Jill. Indiquez-nous tout ce que vous savez et continuez à nous fournir tous les renseignements qui pourraient nous être utiles ! »

En même temps que Jill, les Fulgurs surent qu'Herkimer venait d'emprunter une rue en courbe ascendante et qu'il s'était garé sans avoir à manœuvrer. Celui-ci sortit de la voiture et en extirpa le corps inerte de la jeune fille. Ce faisant, il déplaça la capuche, ce qui permit à Jill de récupérer l'usage d'un œil. « Parfait ! » Une seule autre voiture était visible, une décapotable d'un jaune criard qui se trouvait au moins à un demi-pâté de maisons de distance. Elle repéra un panneau sur lequel était inscrit : « Stationnement interdit de sept à dix heures du matin. » Le bâtiment, vers lequel Herkimer l'entraînait, comportait plus de trois étages et avait comme numéro 1, 4. Ah ! si Herkimer pouvait seulement la secouer un peu plus, elle pourrait le relever en totalité : 1, 4, 7, 9 !

« Tu crois que c'est sur le boulevard Rushton, Mase ? »

— Ça se pourrait. Le numéro 1479 devrait se trouver à la périphérie de la ville. Fonçons ! »

À l'intérieur du bâtiment, deux hommes masqués verrouillèrent la porte derrière les arrivants. « Et laissez-la fermée ! » ordonna Herkimer. « Vous savez ce que vous avez à faire d'ici à ce que je redescende. »

Elle fut installée à bord d'un ascenseur et se sentit enlevée vers les étages. Elle arriva dans une pièce dotée de doubles portes capitonnées et massives, où l'objet le plus curieux était un lourd siège de métal rivé au sol. Deux autres hommes masqués se levèrent et se placèrent derrière ce fauteuil.

Jill retrouvait progressivement mais trop lentement l'usage de ses muscles. On lui ôta son capuchon. Ses chevilles furent liées chacune à l'un des pieds de devant du siège métallique et Herkimer lui-même se chargea de la ficeler solidement au dossier.

Puis, sans un mot, il recula, alluma une cigarette et, s'approchant tranquillement, saisit à pleines mains le devant de sa robe et tira. Le vêtement qui, vu sa coupe, n'était pas prévu pour supporter un tel traitement, céda. Le secrétaire de Morgan tira sur sa cigarette, en portant l'extrémité à l'incandescence,

puis la prenant dans ses doigts, il l'écrasa sur la peau tendre et blanche de la jeune fille, juste au-dessous de l'aisselle gauche. En s'éteignant, la cigarette grésilla et une odeur de chair brûlée se répandit dans la pièce. Jill alors craqua et hurla désespérément, mais son bourreau resta impassible.

« C'était simplement pour vous convaincre que je ne plaisantais pas. J'en ai assez de perdre mon temps avec vous. Je veux savoir deux choses. D'abord, tout ce que vous connaissez au sujet du Joyau : ce qu'il est en réalité, d'où il provient et quelles sont ses vraies propriétés, en dehors de celles mises en avant officiellement. Ensuite, ce qui s'est vraiment passé au bal des Ambassadeurs. Hâtez-vous de parler, plus vite vous le ferez, moins vous souffrirez.

— Vous ne vous en tirerez pas comme ça, Herkimer. » Jill tenta désespérément de retrouver son calme. « On va s'apercevoir que j'ai disparu, on retrouvera ma trace... » Elle s'arrêta soudain de parler. Si jamais elle lui révélait que les Fulgurs étaient en contact permanent avec elle, il l'abattrait sur-le-champ. Elle changea donc de tactique. « Cette doublure que vous m'avez fait voir ne trompera personne me connaissant.

— Ce n'est absolument pas nécessaire. » L'homme eut un sourire mauvais. « Aucune personne susceptible de vous reconnaître ne s'approchera suffisamment d'elle pour détecter la supercherie. Cette opération-là n'est pas improvisée, Jill. Elle a été très soigneusement montée.

— Jill ! » La voix de Jack Kinnison résonna dans son cerveau. « Ce n'est pas avenue Rushton. Le 1479 est un bâtiment de deux étages seulement. De quelle autre artère pourrait-il bien s'agir ?

— Je ne sais pas. » Elle n'était pas en très bonne forme pour réfléchir. Elle se sentit perdre espoir. Elle était maintenant pratiquement certaine que les Fulgurs ne la retrouveraient pas à temps.

« Eddie et Robert, resserrez donc un peu les liens !

— Arrêtez ! Pour l'amour du ciel arrêtez ! » L'insupportable douleur s'atténua légèrement. Elle regardait fascinée un second point rouge s'approcher de son flanc droit dénudé. « Même si je

parle, de toute façon vous me tuerez. Maintenant, vous ne pouvez plus vous permettre de me relâcher.

— Vous tuer, ma toute belle ? Si vous m'obéissez, certainement pas. Nous disposons d'une foule de planètes dont la Patrouille n'a même jamais entendu parler et en vous en donnant la peine, vous devez pouvoir intéresser un homme quelque temps. Si vous me suppliez suffisamment, il se peut que je vous laisse essayer. Cependant, j'éprouverais tout autant de plaisir à vous tuer. C'est à vous de choisir. Oh ! évidemment, il ne s'agira pas d'une mort rapide. Je commencerai par de petites choses, comme présentement. Encore quelques applications de cigarette par-ci par-là, puis... Hurlez tant que vous voudrez, cela m'amuse et cette pièce est insonorisée. »

De la main gauche, la saisissant brutalement par les cheveux, il lui tira violemment la tête en arrière et en bas. Sa main droite, cachant quelque chose qu'il n'avait pas mentionné jusque-là et qui était probablement particulièrement effrayant, s'approcha de la gorge tendue de Jill.

« Parlez ou taisez-vous. Décidez-vous ! » Sa voix était totalement impitoyable, aussi glacée que la mort qu'il était tout disposé à lui infliger. « Mais auparavant, écoutez-moi bien. Si vous choisissez de parler, dites la vérité, vous ne me mentirez pas deux fois. Je vais compter jusqu'à dix. Un... »

Jill poussa un gémissement étranglé tandis qu'il lui redressait légèrement la tête.

« Pouvez-vous parler maintenant ?

— Oui.

— Deux. »

Immobile et sans défense, épouvantée comme elle n'avait jamais pu croire qu'on pouvait l'être, Jill lutta pour éviter à son cerveau effaré de sombrer dans la folie. Elle parvint à passer une langue pâle sur ses lèvres décolorées.

« Parle, Jill », lui ordonna Northrop par la pensée. Son amoureux était sans aucune honte affolé, partagé entre une rage noire et l'inquiétude qu'il ressentait devant les souffrances morales et physiques infligées à Jill. « Pour la centième fois, je te dis de parler ! Nous venons juste de te repérer. Tu es avenue Hancock. Nous serons là d'ici deux minutes.

— Oui, Jill, cesse de faire ta fichue tête de mule et parle. » Cette fois, la pensée de Jack Kinnison, étrangement, ne la hérissa point. « Raconte-lui toute la vérité, à cet enfant de salaud », poursuivit impérativement Jack. « Cela n'a aucune importance, il ne vivra pas assez longtemps pour la diffuser.

— Mais je ne peux pas... je ne veux pas », ragea Jill. « D'ailleurs l'oncle Kinnison me...

— Cette fois-ci, certainement pas, Jill. » La pensée de Samms essaya de s'interposer à son tour, mais la véhémence télépathique du grand amiral couvrait tout le reste. « Il n'y a aucun mal à parler. Herkimer a agi de sa propre initiative. Si Morgan avait eu la moindre idée de cette histoire, il l'aurait tué lui-même d'abord. Parle donc ou je te ficherais une fessée dont tu te souviendras. »

Ils devaient plus tard rire de l'incongruité du propos mais sur le coup celui-ci produisit son effet.

« Neuf. » Herkimer eut un sourire de loup, son côté sadique se réjouissant d'avance.

« Arrêtez, je parlerai ! » cria-t-elle. « Arrêtez, éloignez cette chose, je ne peux la supporter, je parlerai. » Elle éclata en sanglots qui lui secouaient tout le corps.

« Du calme. » Herkimer remit quelque chose dans sa poche puis la gifla si violemment que la marque de ses longs doigts resta imprimée sur la blancheur de ses joues. « Ne commencez pas à craquer. Je ne me suis pas encore mis sérieusement au travail sur vous. Alors, ce Joyau, qu'en est-il ? »

Elle déglutit à deux reprises avant de pouvoir parler. « Il provient de... d'Arisia. Je n'en possède pas moi-même. Aussi je n'ai pas de renseignements de première main mais d'après ce que les garçons m'en ont dit... »

*

* *

En dehors du bâtiment, trois formes sombres plongèrent du ciel vers le sol. Northrop et le jeune Kinnison s'arrêtèrent au sixième étage. Costigan descendit jusqu'en bas pour s'occuper des gardes.

« Utilisez des pistolets, pas des Lewiston », rappela l'Irlandais à ses jeunes compagnons. « Il nous faudra ensuite remettre de l'ordre, de façon à ne pas laisser de trace. Aussi, dans la mesure du possible, évitez toute destruction inutile de matériel. »

Aucun des deux ne répondit, ils étaient beaucoup trop préoccupés. Les deux truands qui se tenaient derrière le fauteuil métallique étant à l'évidence armés y passèrent les premiers, puis Jack logea une balle dans le crâne d'Herkimer. Mais cela ne suffit pas à Northrop qui vida tout le chargeur de son automatique à travers le corps qui s'effondrait et dix projectiles s'y logèrent avant qu'il ait touché le sol. En trois coups de canif, ils libérèrent la jeune fille.

« Jill !

— Mase ! »

Serrés dans les bras l'un de l'autre, personne n'aurait voulu croire qu'il s'agissait de leur premier baiser. Il était évident cependant que ce ne serait pas le dernier.

Jack, rougissant comme un collégien, ramassa le manteau et le jeta en direction du couple qui restait étranger à tout ce qui l'entourait.

« Psitt ! psitt ! Jill ! Emballe-les un peu », murmura-t-il d'un ton pressant. « Les autorités ne vont pas tarder à arriver, Mase ! Réveille-toi un peu, espèce de bourrique ! Tu sais que Virgil a déjà l'écume aux lèvres lorsqu'il voit sa fille se balader en petite tenue, mais si jamais il la voit comme elle se trouve maintenant, tout spécialement en ta compagnie, il va faire une attaque ! Ah ! c'est mieux comme ça, je vous retrouverai à l'astrodrome de New York. » Jack Kinnison fila vers la plus proche fenêtre, l'ouvrit toute grande et plongea la tête la première hors du bâtiment.

Chapitre XIV

Le service d'embauche d'une entreprise dont les employés se chiffrent par centaines de mille est forcément un département surchargé. Lorsque l'activité essentielle de la firme se situe sur les différentes colonies telluriennes et que les conditions de travail sont à peine au-dessus d'un simple esclavage, l'engagement du personnel nécessaire est une tâche de première grandeur. Aussi, les petites annonces de la Société des Minerais d'uranium encombraient-elles tous les quotidiens de la planète Terre, avec des promesses parfaitement trompeuses. De la sorte, douze heures par jour et sept jours par semaine, les bureaux d'embauche ne désemplissaient pas. Mais on n'y recrutait que la lie de la Terre.

Il y avait bien sûr des exceptions. L'une de celles-ci se fraya un chemin à travers le groupe disparate d'hommes qui attendaient là et présenta une carte au guichet « Information ». C'était un individu à l'aspect massif qui, de ce fait, avec ses quatre-vingt-dix kilos, pourtant harmonieusement répartis, faisait plus petit que son mètre quatre-vingts. L'arrivant avait l'air avachi et l'expression morose.

« J'ai rendez-vous avec Birkenfeld », grommela-t-il à travers le grillage d'une voix de basse qui aurait pu être agréable. La réceptionniste blonde enfonce une touche et annonça : « Monsieur George W. Jones. Il a rendez-vous... Très bien, monsieur. » Et l'on conduisit M. Jones jusqu'au bureau personnel de M. Birkenfeld.

« Veuillez vous asseoir, monsieur euh... Jones.

— Ah ! vous êtes au courant ?

— Oui, il est rare qu'un homme de votre éducation et de vos capacités s'adresse à nous de sa propre initiative pour demander du travail et, dans ce cas-là, une enquête serrée s'impose.

— Pourquoi suis-je ici alors ? » demanda le visiteur d'un ton truculent. « Vous auriez pu tout aussi bien refuser ma candidature par lettre. De toute façon, depuis que j'ai été vidé, c'est ce que tout le monde a fait !

— Vous êtes ici parce que nous, qui travaillons sur les marches de la race humaine, ne pouvons nous permettre de porter un jugement définitif sur quelqu'un, simplement du fait de son passé, surtout si celui-ci laisse présager la possibilité d'un futur fructueux. Vos antécédents cependant ne le donnent pas à penser, et, en ce qui nous concerne, c'est surtout le futur qui nous intéresse. » Les yeux de son interlocuteur semblaient le transpercer.

Conway Costigan n'avait jamais été sous le feu des projecteurs. Bien au contraire, il avait fait de l'anonymat un véritable art de vivre. Même à l'occasion d'événements aussi violents que ceux qui secouèrent le bal des Ambassadeurs, il était parvenu à rester dans l'ombre. Son Joyau n'avait jamais été visible. À l'exception des Fulgurs, de Clio et de Jill, personne ne savait qu'il en était doté et ni Jill, ni Clio, ni les Fulgurs n'étaient susceptibles d'être trop bavards. Bien qu'il fût parfaitement certain que Birkenfeld n'était pas un questionneur ordinaire, il était également convaincu que les enquêteurs de la Compagnie des Minerais uranifères avaient découvert uniquement ce que la Patrouille avait désiré qu'ils découvrent.

« Alors ? » Le maintien de Jones s'était subtilement transformé et pas seulement à cause du regard pénétrant de son interlocuteur. « Une chance, c'est tout ce que je désire. Je suis tout prêt à démarrer du bas de l'échelle, d'aussi bas que vous le jugerez bon.

— Nous proclamons, avec quelque fondement, que les possibilités d'avancement sur Eridan sont exceptionnelles. » Birkenfeld choisit ses mots avec soin. « Dans votre cas, les chances offertes seront soit absolument illimitées, soit nulles, tout cela dépendant entièrement de vous.

— Je vois. » La bêtise n'avait pas été incluse dans le profil fictif de M. Jones. « Ce n'est pas la peine que vous me fassiez un dessin.

— Vous ferez l'affaire, je pense », dit son vis-à-vis en hochant la tête d'un air approbateur. « Néanmoins, je dois vous préciser clairement votre position. Si votre "erreur" a été, disons-nous, accidentelle, vous irez loin chez nous. Si vous jouez au petit soldat, votre carrière sera brève et personne ne pleurera sur vous.

— Ça me paraît correct.

— Votre acceptation d'un démarrage du bas de l'échelle est louable car c'est un fait bien établi, dans notre branche du moins, que ceux qui ont gravi un à un tous les échelons de la hiérarchie font les meilleurs responsables. D'où désirez-vous donc commencer ?

— Quel est le poste le plus subalterne ?

— Celui de manœuvre. Je pense que cela vous conviendrait parfaitement du fait de votre carrure et de votre évidente force physique.

— Manœuvre ?

— Ce sont ceux qui sont chargés d'acheminer le minerai arraché au sol. Vous comprendrez qu'il nous soit impossible dans votre cas de modifier la routine habituelle d'engagement et de transport sur Eridan.

— Bien sûr.

— Portez ces papiers à M. Calkins au bureau 6217, il vous fera suivre la filière classique. »

Et cette nuit-là, dans un bouge de second ordre, M. George Washington Jones, après avoir soigneusement scruté les alentours à l'aide d'instruments du Service Spécial, plongea une main imposante et quelque peu crasseuse dans une boîte isolante dissimulée dans une serviette plutôt usagée, et se saisit de son Joyau.

« Clio ? » L'adorable mère de ses merveilleux enfants apparut dans son esprit. « Ça y est, chérie, j'ai réussi. Personne n'a rien soupçonné. Plus question pour un temps de recourir au Joyau. J'espère cependant que ce ne sera pas trop long. À bientôt mon amour.

— Fais attention à toi, Stud, et ne fonce pas tête baissée. » Elle parlait d'un ton léger mais ne parvenait pas à dissimuler

complètement son inquiétude. « Ah ! Que je souhaiterais pouvoir venir avec toi.

— Moi aussi, mon chou. Mais les collègues resteront en contact avec moi et te donneront de mes nouvelles. Et puis, n'oublie pas qu'il est de plus en plus difficile de trouver une bonne nurse ! »

*

* *

Il est étrange que les opérations fondamentales d'exploitation des filons métallifères aient si peu changé au fil des âges. Les hommes continuent à ramper comme des serpents pour aller chercher le métal là où il est. Des hommes, à la sueur de leur front, arrachent ces trésors à la Terre et les transportent jusqu'à l'endroit où notre machinerie automatique si vantée peut s'en saisir. Et des hommes continuent à mourir de façon toujours aussi horrible au fond des mines qui nous fournissent les matériaux sur lesquels repose notre civilisation si encensée. Mais, pour reprendre le fil du récit, George W. Jones débarqua sur Eridan comme simple manœuvre. Il se vit assigner une couchette sur laquelle il dormirait pour les quinze nuits à venir. Quinze jours en bas et trois en haut. Tel était le contrat standard des travailleurs souterrains. Il se présenta au mineur qui devait être son patron direct, et se plia en deux sur un engin mécanique qui, bien que ressemblant fort peu à une pelle, exigeait néanmoins un dur travail physique. Il connaissait déjà les minerais : pépites lisses et noires d'uranite ou de pechblende, jaunes de carnotite ou d'autunite...

Il s'habitua progressivement à son travail et s'accoutuma à respirer l'atmosphère du sous-sol avec son air comprimé, mort, sec, aux relents d'huile de machine...

Il savait qu'il lui faudrait rapidement abandonner sa politique d'anonymat systématique et, après quelques jours de réflexion, il décida de la méthode à employer. Aussi, au premier jour de sa période de repos en surface, il se joignit à ses compagnons de travail qui firent une descente dans l'une des boîtes les plus bruyantes et les plus malfamées de Danapolis.

Les hommes y rencontrèrent, bien sûr, un essaim de filles peinturlurées, parfumées et gloussantes et c'est à ce moment-là que le comportement de Jones se révéla fort peu orthodoxe.

« Vous me payez un verre, monsieur ? Vous venez danser ?

— Décampe, poupée. » Il repoussa de la main la fille qui l'importunait. « J'ai pris suffisamment d'exercice en bas et tu n'as rien qui m'inspire. »

Apparemment inconscient des regards appuyés que la fille jetait à une paire d'individus musclés qui portaient leur fonction sur leur visage, le déconcertant manœuvre se dirigea vers l'immense comptoir étincelant.

« Donnez-moi une bouteille de jus d'ananas », ordonna-t-il d'un ton brusque, « et une cartouche de cigarettes telluriennes. »

« De... de l'ananas... ? » Le barman, stupéfait, n'en croyait pas ses oreilles.

Les videurs étaient rapides mais Costigan était plus rapide encore. Un genou dur comme de la pierre s'enfonça dans un estomac, un coude osseux frappa sauvagement une mâchoire, manquant de rompre un cou... Un garçon qui tenta de lui assener un coup de maillet de bois se retrouva planant dans les airs et plongeant vers une table proche. Hommes, tables et verres s'écrasèrent sur le plancher.

« Je choisis mes fréquentations et je bois ce que j'ai envie de boire », annonça Jones d'un ton définitif. « Ces abrutis sont à peine amochés, pour ainsi dire... » Ses yeux durs balayèrent d'un regard mauvais la salle. « Mais aujourd'hui, je ne suis pas d'humeur à plaisanter. Et le prochain imbécile qui m'échauffera les oreilles finira à l'hôpital, ou peut-être même à la morgue. Compris ? »

Évidemment, c'en était trop. Une douzaine de solides brutes bondirent sur leurs pieds pour donner une leçon à l'individu mal inspiré qui mettait de la sorte la virilité de tout Eridan en doute. C'est alors que six ou sept garçons se mirent à souffler désespérément dans des sifflets de police, tandis que le combat prenait une tournure trop confuse pour pouvoir être visuellement décomposée par les témoins présents. Conway Costigan, un des hommes les plus rapides que la Patrouille ait

jamais connus, s'efforçait de se maintenir en vie. Heureusement, il y parvint.

« Que diable se passe-t-il ici ? » braillèrent en chœur des voix rauques et autoritaires, et seize policiers, brandissant bâtons et matraques, arrachèrent finalement George Washington Jones du dessous de la pile d'hommes où il se trouvait. Bien que couvert d'écorchures éloquentes et d'ecchymoses diverses, il ne souffrait d'aucune fracture et était pratiquement indemne.

Comme sa version des événements était non seulement inadéquate, mais différait, sur la plupart des points, du récit fait par des témoins non belligérants, il passa le reste de son congé en prison, ce dont il fut fort satisfait...

Le travail et le temps passèrent. Il devint rapidement ouvrier spécialisé, aide-mineur, mineur, porion et, ayant franchi un pas important dans la hiérarchie, chef de taille. Puis un beau jour, une catastrophe se produisit, de façon brutale et imprévisible, comme se produisent tous les sinistres dans les mines. Les haut-parleurs braillèrent : « Explosion ! Éboulement ! Inondation ! Incendie ! Gaz toxiques ! Danger de radiations ! Mofette ! »

Le courant fut coupé et les lumières s'éteignirent. Le sifflement de l'air comprimé à travers les vannes, bruit qui par sa constance, sa régularité et son ubiquité devenait rapidement inaudible à tous, fut de nouveau perçu du fait de la diminution de son intensité et de la modification de sa tonalité. Quelques secondes plus tard, un grondement sourd se produisit, tandis que le sol se mettait à trembler, que les boiseries des galeries se brisaient avec un craquement de bois martyrisé et que l'on entendait le hurlement inoubliable de l'acier qui se tord et se déchire.

Il fallut une couple de secondes au chef de taille pour sortir et installer une lampe de secours alimentée par piles, et trois ou quatre secondes supplémentaires pour, à coups de poing, de pied, et d'un morceau de manche à air, rétablir un semblant d'ordre. Quatre hommes étaient morts, mais, vu les circonstances, ils s'en sortaient relativement bien...

« Tout le monde vers le haut ! Placez-vous sous la paroi en surplomb », ordonna-t-il sèchement. « Là, ça ne devrait pas bouger, à moins que toute la montagne ne s'écroule. Maintenant, bande d'abrutis, combien parmi vous ont avec eux leur équipement de secours ? Douze sur vingt-six ? Ça ne doit pas être la cervelle qui vous étouffe ! Mettez vos masques. Ceux qui n'en ont pas, restez en haut de la galerie, vous devriez y être à l'abri, pour le moment du moins ! »

Puis : « C'est tout pour le moment, je suppose. » Il dirigea le faisceau de sa lampe vers le bas. Les massifs étançons métalliques ne se déformaient plus et le boisage s'était stabilisé.

« Cette galerie est peut-être demeurée ouverte, elle traverse une zone de rocs durs. Je vais m'en assurer. Wright, êtes-vous toujours entier, mon vieux ?

— Oui, je suppose !

— Prenez le commandement ici, je descends jusqu'à l'éboulement. Si la galerie est dégagée, je vous ferai signe avec ma lampe. Faites redescendre l'un après l'autre les gens qui ont un masque. Prenez une barre à mine et fracassez le crâne du premier qui se paniquerait de nouveau ! »

Jones n'était pas aussi brave que ses paroles pouvaient le laisser croire. Les catastrophes minières causent une terreur d'un caractère unique et particulièrement poignant. Néanmoins, il redescendit la galerie, trouva la voie libre et le signala. Ils regagnèrent ainsi la station centrale de pompage qui était elle-même silencieuse et sombre. Jones, éclairant de sa lampe le panneau de commande d'urgence, en brisa le couvercle vitré, ouvrit la porte et appuya sur plusieurs boutons. Des lumières s'allumèrent, des signaux d'alarme se déclenchèrent, se mettant à hurler. Les pompes rotatives alimentant les circuits d'air comprimé reprirent leur bourdonnement sourd et régulier. Mais en ce qui concernait l'unité de pompage de l'eau, elle grinçait, gémissait, vibrait et était à tout moment sur le point de rendre l'âme ! Mais, présentement, Jones n'y pouvait strictement rien...

La station elle-même, renforcée par une solide armature d'acier qui la rendait aussi peu compressible qu'un volume équivalent de roc, était intacte. Cependant, à l'intérieur, il n'y avait pas un seul survivant. Quatre hommes et une femme –

l'infirmière – étaient immobiles et raides à leur poste. Apparemment, les câbles avaient été sectionnés de telle façon que l'alarme ne leur avait pas été donnée à temps. La fumée provenant de la galerie principale s'épaississait de minute en minute. Jones appuya sur un autre bouton et une barrière d'amiante et de céramique s'interposa, l'obturant complètement.

Les volutes de fumée disparurent. Les voyants lumineux d'alarme s'éteignirent. Les sonneries et les sirènes redevinrent silencieuses. Le chef de taille, maintenant apparemment le seul responsable survivant de tout le niveau 12, ôta son masque et s'empara du walkie-talkie de la station qu'il alluma immédiatement. Il appela, écouta, appela de nouveau, puis égreña toute une liste de noms dont aucun ne suscita la moindre réponse.

« Wright et vous autres, là. » Choisisant cinq mineurs dont il pouvait espérer qu'ils conserveraient leur sang-froid : « Prenez ces pistolets et tirez si nécessaire, mais en dernière extrémité. Dites aux haveurs de déblayer l'éboulis juste suffisamment pour que nous puissions le franchir. Vous trouverez un chef de taille avec une équipe de dix-neuf hommes en haut de la veine 60. Leur puits de remontée est bloqué. Ils ont de nouveau de la lumière, du courant et de l'air et ils sont au travail. Mais rouvrir un puits de remontée depuis le haut est un boulot extrêmement long. Wright, mettez un marteau-piqueur en action à partir du bas du puits. Les autres, retournez vers l'éboulement et frayez-vous un chemin jusqu'à la dernière galerie désaffectée. Vérifiez s'il y a des puits non obstrués. Inspectez toutes les veines et les galeries et dites aux survivants de venir nous rejoindre ici.

— Ah ! ça ne servira à rien ! » gémit un homme. « Nous sommes cuits de toute façon. Je veux de l'eau... et...

— Ferme-la, imbécile. » Il y eut le bruit d'un poing s'écrasant sur de la chair, puis le gémissement s'éteignit. « De l'eau, nous en avons en abondance, il y en a des réservoirs pleins. » Un mineur chevronné se tourna vers celui qui s'était promu au rang de chef et hocha la tête en direction de la pompe

qui peinait. « De l'eau, nous n'allons pas tarder à en avoir plus qu'il ne nous en faudrait, n'est-ce pas ?

— Je n'en serais pas étonné, mais que tout le monde se mette au travail ! »

Ayant rétabli une certaine discipline et ses hommes partant d'un air décidé vers leurs tâches respectives, Jones reprit le walkie-talkie, en changea le réglage et dit d'un ton bref :

« Passez-moi quelqu'un en haut. J'appelle la surface...

— Ah ! Il y a quand même des survivants au niveau 12 ! » La voix d'une jeune fille résonna à son oreille. « Monsieur Clancy ! Monsieur Edwards !

— Au diable Edwards et Clancy », brailla Jones. « Passez-moi l'ingénieur en chef et le directeur de la production et passez-les-moi en vitesse.

— Clancy à l'appareil, station 12. » Si le directeur du personnel avait entendu la remarque précédente, ce qui avait dû être le cas, il choisit de l'ignorer. « Stanley et Emerson vont être ici dans un instant. En attendant, qui appelle ? Je ne reconnais pas votre voix et nous attendions depuis si longtemps...

— Jones, chef de taille, galerie 59. J'ai eu quelques difficultés à rejoindre la station.

— Quoi ? Où sont Pennoyer ? Riley ? et...

— Morts ! Tous. Asphyxiés sans doute. Ils n'ont pas été alertés à temps.

— Alors, ils n'ont pu brancher les circuits de... pas même le système de purification d'atmosphère ?

— Rien.

— Où êtes-vous ?

— En haut, au bout de la galerie.

— Bon Dieu ! » Pour Clancy l'information se passait de commentaire.

« Mais tout cela n'a pas d'intérêt. Que s'est-il passé ? Et où ?

— Un chargement d'explosifs à haute puissance a sauté dans le magasin de la station 7 qui se trouve, vous le savez, à côté du puits principal. » Jones l'ignorait car il n'avait jamais eu l'occasion de se rendre dans cette partie de la mine, mais il imaginait parfaitement les conséquences de l'explosion. « Le puits principal est bouché jusqu'au-dessus du niveau 7 et les

deux puits de secours sont également bloqués, mais voici l'ingénieur en chef. » Le directeur du personnel lui céda sans hésitation le micro.

La voix de Stanley s'était à peine fait entendre que :

« Ce que je veux maintenant savoir, c'est pourquoi cette maudite pompe est sur le point de lâcher. Comment est-elle branchée ?

— Vous devez être... oui... vous avez à pomper contre trop de pression. Les cinq niveaux au-dessus de vous sont morts, c'est pourquoi...

— Morts ? Vous n'avez pu entrer en contact avec personne ?

— Pas encore. Aussi votre station de pompage travaille-t-elle avec les relais des niveaux 11, 10 et au-delà hors d'usage, et lorsque sa valve de sécurité se déclenchera...

— Quoi, il y a un clapet de trop-plein ? » hurla presque Jones. « Est-ce que je peux bloquer ce foutu système ?

— Non, il est à l'intérieur du corps de pompe !

— Seigneur, quelle idée ! N'importe quel imbécile aurait pu concevoir quelque chose de plus rationnel !

— Lorsque la vanne s'ouvrira », poursuivit tranquillement Stanley, « l'eau s'écoulera par le trop-plein et sera refoulée dans les galeries. Aussi, vous feriez bien de gagner l'une des galeries de tête et...

— Soyez réaliste, bougre d'andouille ! » fulmina Jones. « Nous n'aurons jamais le temps ! Dégagez et passez-moi Emerson !

— Emerson à l'appareil.

— Vous avez vos plans ?

— Oui.

— Il faut que nous nous frayions en vitesse un chemin jusqu'au niveau 11, sinon nous serons noyés. Pouvez-vous m'indiquer le plus court chemin possible ?

— Je vais essayer. » Le chef des travaux aboya quelques ordres. « On va vous avoir ça dans une minute. Grâce au ciel, il y a quelqu'un en bas avec de la cervelle.

— Ça ne demande pas une intelligence surhumaine de pousser quelques boutons.

— J'en suis moins sûr que vous. Votre réflexion sur les galeries de tête était parfaitement justifiée. Vous ne disposerez pas de beaucoup de temps lorsque la pompe va lâcher. Quand l'eau atteindra la station d'épuisement...

— Rideau. Et ça y est, la pompe vient de lâcher. L'eau commence à s'écouler librement. Grouillez-vous avec vos renseignements !

— Les voici. Démarrez au point le plus haut de la galerie 59. Répétez.

— Galerie 59. » Jones fit un geste furieux de la main tandis qu'il hurlait les mots. Les mineurs, qui s'étaient groupés autour de lui, firent demi-tour et se mirent à courir. Le chef de taille les suivit, emportant avec lui le walkie-talkie. Dans sa fureur, il donna au passage un violent coup de pied à la pompe qui gargouillait joyeusement.

« Nous y sommes. Peut-être nous en sortirons-nous finalement. Là-haut, je suppose qu'ils sont en train de creuser un puits. À partir d'où ?

— À six kilomètres au-dessous de la surface, à partir du niveau 6. Ça prendra du temps.

— Si nous parvenons à regagner le niveau 11, nous aurons tout le temps voulu devant nous. Il faudra bien une semaine ou plus pour que l'eau envahisse toutes les galeries du niveau 12. Mais ce forage va se faire contre la montre et ça risque d'être tangent...

— Oui, je vous rappellerai... »

Le chef de taille se fraya un chemin à travers la masse agglutinée de ses hommes, traînant toujours la radio derrière lui. Il se faufila jusqu'à l'extrémité de la galerie.

« Wright ! » brailla-t-il, l'écho résonnant de façon assourdissante tout au long de l'étroit boyau. « Êtes-vous là-haut, devant moi ?

— Oui, répondit l'intéressé.

— Il y a plus de survivants que je ne l'aurais cru. Combien à peu près ? la moitié ?

— Environ.

— Activez un peu les gars du boisage. Rassemblez tout ce que vous trouverez de madriers et d'éтанçons, et apportez-les ici. »

Ils savaient tous ce qu'ils avaient à faire et le firent avec une hâte désespérée, mais soigneusement et méticuleusement.

« Vous comptez creuser une galerie de combien de large, patron ? » demanda le chef des boiseurs. « De toute façon, vous allez régler la foreuse sur deux mètres cinquante ? »

— Oui, je vous dirai ça dans une minute. »

Le chef des travaux reprit contact avec Jones : « Vous pouvez compter sur quarante et une minutes environ.

— À partir de quand ?

— Du moment où la pompe aura cessé de fonctionner.

— C'est-à-dire voici quatre ou plutôt cinq minutes, et il en faudra bien cinq autres avant que nous puissions commencer à creuser. Il nous reste donc trente et une minutes. Trente et une minutes et vingt et un mètres, ça nous donne...

— Soixante-dix centimètres à la minute si j'en crois ma règle à calcul.

— J'espérais que mes chiffres ne recouperaient pas les vôtres... Très bien, nous ferons une galerie d'un mètre cinquante de diamètre. Préparez vos madriers en conséquence. Nous guiderons la foreuse manuellement. »

Wright hocha la tête d'un air dubitatif. « Nous ne tenons pas plus que vous à crever ici, patron. Aussi ferons-nous le maximum, mais comment diable pouvez-vous imaginer que vous parviendrez à guider manuellement la "taupe" sur une telle distance ? »

— Nous allons fabriquer un harnais. Récupérez un brancard, nous utiliserons sangles et rembourrage. Pour secouer, ça secouera, mais un homme peut encaisser pratiquement n'importe quoi, surtout en travaillant par roulement, et lorsque la mort le talonne ! »

Et pendant un bref moment, deux minutes pour être exact, les choses allèrent parfaitement. La foreuse grignota et cracha un bouchon de roc de plus d'un mètre soixante de long. Deux hommes, au lieu des trois habituels, pouvaient guider la « taupe » et parvenaient à contrôler les vérins pneumatiques

mobiles qui, non seulement maintenaient le démon dévorant sur sa trajectoire, mais aussi, sous une énorme et continuelle pression, plaquaient le trépan contre la surface à creuser et ce, même lorsque la machine, malgré une masse de plus de dix tonnes, grimpait presque verticalement.

La « taupe » continuait à recracher un torrent de pierres dont la taille allait de la simple poussière à des morceaux gros comme le poing.

Au fur et à mesure de la progression et tandis que le travail de la foreuse devait s'effectuer de plus en plus verticalement, celle-ci ralentit. Ils commençaient à perdre le temps qu'ils avaient gagné. Il y avait là abondance d'hommes disponibles mais, dans ce boyau étroit, ils n'avaient pas assez de place pour travailler efficacement. Malgré le déluge de pierraille et de poussière, les boiseurs parvenaient à accomplir leur tâche. Mais la mise en place des madriers était trop lente car ils étaient gênés par la présence de leurs compagnons. Il fallait qu'un des deux conducteurs de la foreuse cédât sa place pour les laisser travailler. Or, un seul homme ne pouvait pas raisonnablement conduire l'engin...

Ils s'y essayèrent l'un après l'autre sans résultat. La machine les mit littéralement K.O. Les boiseurs, maintenant, avaient de l'espace mais n'avaient plus rien à faire. Jones, qui se mordillait nerveusement la moustache sans s'occuper des appels frénétiques du walkie-talkie, regarda d'un air sombre montre et relevés de progression. Il lui restait trois minutes et plus de deux mètres cinquante à franchir.

« Laissez-moi la place », ordonna-t-il d'une voix âpre, tandis qu'il escaladait les blocs de roche. « Poussez l'air comprimé au maximum ! Dégage bonhomme, je prends en charge ce qui reste à creuser ! »

Il engagea ses épaules dans le harnais improvisé, s'assura de son assise et poussa. La foreuse, grinçant et hurlant, se mit joyeusement à l'œuvre – dans les deux sens – Dieu du ciel quelle épreuve ! La « taupe » dévora le rocher plus avidement que jamais. La jambe droite de Jones reçut un coup violent. Il lui fallait avancer. Il parvint à soulever son pied et à le reposer cinq centimètres plus haut. L'autre pied suivit. Il gagna de la

sorte dix, quinze, trente, soixante centimètres, un mètre. Seigneur Tout-puissant ! Cette agonie, qui semblait s'éterniser, n'avait-elle duré qu'à peine une minute ? Ou bien, lui aussi, avait-il échoué et cette maudite machine avait-elle cessé de forer ? Non, elle poursuivait sa tâche. Des pierrailles s'abattaient toujours sur son casque sur lequel elles rebondissaient aussi violemment et fréquemment qu'auparavant. Il lui fallait encore tenir deux fois plus longtemps. Cette entreprise était franchement surhumaine, un éléphant mâle n'aurait pu endurer un tel traitement, mais par tous les dieux et les démons de l'univers, il tiendrait jusqu'à ce que la galerie soit achevée. Farouche, acharné, vers la fin aux neuf dixièmes inconscient, le Fulgur Conway Costigan ne craqua point...

À la base du boyau, une voix nouvelle et autoritaire jaillit du haut-parleur de la radio.

« Jones ! Nom de Dieu, Jones, répondez-moi ! Si Jones n'est pas là, que quelqu'un me réponde, n'importe qui !

— Oui, monsieur ? » Wright avait peur de répondre à cet appel péremptoire, mais était encore plus effrayé de ne pas le faire.

« Jones ? C'est Clancy.

— Non, monsieur. Ce n'est pas Jones, c'est Wright, un porion.

— Où est Jones ?

— En haut, en bout de taille. Il conduit la foreuse à lui tout seul.

— Seul ! Par tous les feux de l'enfer ! Dites-lui de laisser tomber. Mettez-y quelqu'un d'autre. Je ne veux à aucun prix qu'il soit tué, nom d'un chien !

— Il est le seul suffisamment costaud pour le faire, monsieur, mais je vais le prévenir. » Le message fut transmis par signe et la réponse revint de même. « Je vous prie de m'excuser, monsieur, mais il m'a chargé de vous dire d'aller au diable. Il n'a pas de temps à perdre en parlote, du moins jusqu'à ce que ce maudit tunnel soit creusé ou que le courant soit coupé. »

Une bordée de jurons d'une telle violence jaillit du haut-parleur, que Wright, totalement épouvanté, balança le walkie-talkie au loin tandis qu'au même instant la foreuse débouchait dans le niveau 11.

Hébété, vacillant, à peine conscient, Jones se hissa péniblement hors du boyau et se mit à bafouiller : « Nous avons tout le temps voulu – ce n'était vraiment pas la peine de nous crever de la sorte – l'eau n'est pas encore arrivée jusqu'à nous – qu'est-ce que... » Il avança d'un pas mécanique. Les lumières s'éteignirent. L'estimation fournie par l'ingénieur en chef se révélait, accidentellement peut-être, d'une incroyable précision. Ils avaient bénéficié de quelques instants de répit supplémentaire, mais ça se chiffrait en secondes...

Les lampes frontales de secours ayant été rallumées, chacun sut que Jones avait réussi. Il n'y eut plus la moindre panique. Avant même que le chef de taille ait totalement récupéré, ils se dirigeaient tous vers la station 11.

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans les détails pour raconter la fin de cette triste et brutale affaire... Niveau après niveau furent réactivés et, comme il est beaucoup plus aisé et rapide, au niveau d'une mine du moins, de travailler à partir du bas que de la surface, les équipes de secours et les rescapés se retrouvèrent au huitième niveau. Des hommes, qui autrement auraient péri, furent sauvés et chose beaucoup plus importante, pour la Société des Minerais uranifères, la moitié la plus riche de la plus importante des mines d'uranium existantes, au lieu de voir sa production interrompue pendant un an ou plus, pourrait être de nouveau en exploitation d'ici une couple de mois.

Et George Washington Jones, encore quelque peu éprouvé par son exploit, fut convoqué dans les bureaux de la direction. Mais avant même qu'il n'arrivât :

« Je compte faire de lui un adjoint à la direction des travaux », annonça Clancy.

« Je ne pense pas.

— Mais, s'il vous plaît, monsieur Isaacson, comprenez-moi. Comment pouvez-vous espérer que je vous mette sur pied une équipe de direction valable si vous m'enlevez tous les éléments de valeur que je suis susceptible de dénicher ?

— Ce n'est pas vous qui l'avez déniché, c'est Birkenfeld. Ce Jones n'était ici qu'à titre de test. Il va être muté au département Q. »

Clancy, qui avait encore la bouche ouverte pour protester, resta sans voix. Il savait, lui, ce qu'était le département Q.

Chapitre XV

Costigan ne fut pas surpris de retrouver, dans la somptueuse salle de conférence de la société minière, l'homme qu'il avait connu sous le nom de Birkenfeld. Il ne s'était cependant pas attendu à la présence d'Isaacson. Il savait, bien sûr, que la Générale Interstellaire était intégralement propriétaire d'Eridan, mais il ne lui était jamais venu à l'esprit que son cas puisse être d'importance suffisante pour mériter l'attention personnelle des gros bonnets. Aussi, la vue de ce visage affable, mais neutre, causa-t-elle quelque inquiétude au prétendu Jones. Isaacson faisait partie du haut état-major et, de ce fait, était un peu en dehors des attributions de Costigan. Virgil Samms aurait dû se charger lui-même de cette mission mais puisque tel n'était pas le cas...

Pourtant, au lieu de ressembler à un interrogatoire, la réunion fut dès le début amicale et sans cérémonie. Ils le complimentèrent sur la sûreté de son jugement et l'opportunité de ses décisions. Ils le remercièrent à la fois verbalement et financièrement, lui octroyant une très confortable prime. Ils l'encouragèrent à parler sur lui-même, mais cela n'avait rien d'une séance de tribunal ou d'un contre-interrogatoire.

Après les réponses de Jones, Isaacson se tourna vers les autres membres du bureau et demanda : « Ceci épuise, je pense, l'ordre du jour de la réunion ? » Un par un, comme s'ils s'étaient donné le mot, les participants hochèrent affirmativement la tête. La séance fut levée. Une fois dehors, le magnat ne s'en retourna pas vers ses occupations, ni Jones vers les siennes. Au contraire.

« J'aimerais vous montrer, si vous me le permettez, les installations de surface de la Société Minière.

— Mon temps vous appartient, monsieur. En outre, je suis très intéressé. »

Sans entrer dans les détails, il suffit de dire qu'Isaacson montra à Jones l'immense complexe d'extraction et l'usine d'enrichissement n° 1, la plus importante de la planète... La visite s'acheva au dernier étage du bâtiment administratif, dans une pièce soigneusement protégée qui contenait un bureau, une paire de chaises et un coffre-fort terriblement massif.

« Vous pouvez fumer. » Isaacson, d'un geste de la main, montra un paquet de cigarettes de la marque préférée de Jones, et alluma lui-même un cigare. « Vous saviez évidemment que vous étiez ici à titre de test. Je me demande cependant si vous saviez jusqu'à quel point vous alliez être mis à l'épreuve. »

Jones eut un sourire. « Toute mon activité ici était sous surveillance. Seule n'était pas prévue, bien sûr, la grande secousse !

— Évidemment.

— Il existait beaucoup trop de possibilités, toutes plus variées les unes que les autres, cela crevait les yeux... Je tiens cependant à vous signaler que j'aurais pu filer avec ce demi-million de crédits.

— L'éventualité en avait été envisagée. » Étonnamment, Isaacson ne lui indiqua pas que le piège était plus subtil qu'il pouvait apparaître. « Le jeu, pourtant, en valait la chandelle. D'ailleurs, pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

— Simplement parce que je compte gagner beaucoup plus par la suite et qu'ainsi j'espère vivre suffisamment longtemps pour avoir le loisir de dépenser mon argent.

— Excellent raisonnement, mon garçon. Vraiment excellent. Maintenant, vous avez bien sûr remarqué le vote qui a eu lieu à la fin de la réunion ? »

Jones, effectivement, l'avait remarqué et bien qu'il n'en ait rien dit, il s'était posé des questions depuis lors. Son interlocuteur se dirigea vers le coffre-fort et l'ouvrit, laissant voir son unique contenu : un paquet étrangement petit.

« Vous avez été accepté à l'unanimité et vous apprenez maintenant ce que vous avez à savoir. N'en concluez pas que nous vous faisons aveuglément confiance. Pour bien longtemps

encore, vous serez surveillé et avant même d'esquisser le moindre faux pas, vous mourrez.

— Tout cela me laisse à penser qu'il s'agit d'un travail intéressant, monsieur.

— Je suis heureux que vous le preniez de la sorte. Nous pensions d'ailleurs qu'il en serait ainsi. Vous avez vu nos installations. C'est assez impressionnant, n'est-ce pas ?

— Certes, monsieur. C'est le plus gigantesque ensemble industriel que j'aie jamais vu...

— Que diriez-vous alors si l'on vous annonçait que ce bureau est notre quartier général réel et que ce petit paquet, là devant vous, représente la véritable raison de toute notre activité ? » Il referma la porte du coffre et en brouilla la combinaison.

« Cela m'aurait certainement fort surpris, voici une couple d'heures. » Costigan ne pouvait se permettre ni de jouer les imbéciles, ni de paraître en savoir trop.

« Et que pensez-vous donc que contienne ce paquet ? Cette pièce est à l'abri de toute tentative d'espionnage éventuel.

— Eh bien, alors, ça pourrait être quelque chose commençant par la lettre... »

Avec deux de ses doigts, il forma pendant un dixième de seconde la lettre T, puis poursuivit sans pratiquement s'interrompre : « M comme morphine.

— Votre prudence et votre réserve sont louables. Si j'avais conservé le moindre doute quant à vos capacités, il serait dissipé. » Isaacson se tut un moment, les sourcils froncés. Il était d'autant moins enclin à la franchise, que l'intelligence de son interlocuteur lui apparaissait plus évidente. Cette inquiétude, ces doutes et ces questions, tout cela se répétait chaque fois qu'un nouveau responsable était initié aux mystères du département Q. La décision du Conseil était généralement judicieuse. Il ne s'était trouvé que deux erreurs, qui avaient été d'ailleurs, promptement rectifiées. On avait averti l'intéressé une seule et unique fois et cela avait suffi. Isaacson sauta le pas : « Vous travaillerez ici avec l'assistant du chef de la fabrication, jusqu'à ce que vous soyez au courant des charges de votre position. Vous serez alors transféré sur Tellus comme assistant

du chef de la fabrication là-bas. Votre activité principale cependant sera en relation avec le département Q. que vous dirigerez un jour si vous donnez satisfaction. Lorsque vous irez sur Tellus, je vous signale incidemment qu'un paquet comme celui qui se trouve là, dans le coffre, vous accompagnera.

— Oh... je vois. Je ferai le maximum, monsieur. » Afin de marquer sa résolution, Jones laissa Isaacson voir les muscles de sa mâchoire se contracter. « Ça me prendra peut-être quelque temps pour m'habituer à mon nouveau travail, monsieur, mais vous pouvez compter sur moi pour le mener à bien.

— J'en suis certain. Et maintenant, voici quelques détails pratiques... »

*

* *

Le dessus du bureau de Costigan-Jones était en permanence remarquablement dégagé car il avait fort peu de travail administratif relatif à ses attributions au sein du département Q. Aussi, les préparatifs qu'il eut à faire pour son départ furent-ils simples et peu nombreux. Il ouvrit le coffre-fort, plaça le paquet dans sa poche, referma et verrouilla le coffre et emprunta un véhicule de la Compagnie pour se rendre à l'astroport.

Il n'eut pratiquement aucune formalité à remplir pour quitter la planète. Eridan avait bien évidemment son propre service des douanes, mais comme la Compagnie Minière possédait toute la planète, les douanes ne prêtaient pas la moindre attention aux vaisseaux de la Compagnie ou au personnel, particulièrement à celui qui portait un badge d'or. De même, Jones n'eut besoin ni de visa, ni de ticket, ni de passeport. Aussi, avec l'autorité que lui conféraient sa nouvelle position et son « macaron » n° 38, George W. Jones fut conduit jusqu'à un des cargos chargés du transport de l'uranium. Arrivé là, on le mena à sa cabine.

Il n'y eut rien d'étonnant à ce que le voyage d'Eridan à la Terre se déroulât sans le moindre incident. Il était à bord d'un cargo ordinaire en vol de routine. La cargaison était précieuse,

bien sûr. C'était une condition *sine qua non* dans le cas du commerce interstellaire, mais il ne s'agissait en aucune façon d'être un appât pour les pirates. Seuls, deux hommes savaient que ce vol était quelque peu différent de celui qui l'avait précédé et de celui qui le suivrait. Si le navire était gardé ou escorté, cela n'apparut pas et aucun des vaisseaux de la Patrouille ne s'en approcha à moins de quatre « detects » – Virgil Samms et Roderick Kinnison y avaient personnellement veillé.

Le voyage, cependant, ne s'était pas révélé ennuyeux. Jones avait de quoi occuper ses loisirs. En fait, il eut à peine le temps voulu pour « digérer » le matériel qu'Isaacson lui avait remis (organigrammes, résultats financiers et grandes lignes générales de fonctionnement de l'usine n° 18 sur Tellus).

À l'arrivée sur l'astroport privé qui était partie intégrante du complexe n° 18, Jones ne fut pas surpris de constater que les douaniers de ce point d'entrée en Amérique du Nord étaient tout aussi complaisants que leurs collègues d'Eridan. Ils ne se fatiguèrent même pas à compter les colis et encore moins à les inspecter. Ils tamponnèrent les papiers de bord du navire sans même les regarder ou les contrôler. Ils pratiquèrent, il est vrai, une fouille sommaire de l'équipage et du navire mais le badge d'or à faible numéro restait toujours un talisman magique. Sans avoir été questionné, comme s'il était sacro-saint, il fut escorté avec ses bagages jusqu'à la première voiture de la file d'attente.

« Bâtiment administratif », ordonna Jones-Costigan au chauffeur. Et cela suffit.

Chapitre XVI

Il a déjà été dit que la motivation essentielle des Eddoriens tenait à leur soif du pouvoir. C'est une opinion qui demande à être expliquée et quelque peu modifiée. Compte tenu de leurs immenses capacités et du fait qu'ils ne pouvaient se satisfaire d'une étude purement philosophique des possibilités infinies du Tout cosmique, il leur fallait entreprendre quelque chose d'autre, ou bien plutôt contraindre les races inférieures à accomplir des actes susceptibles de rendre l'univers physique conforme à l'idée qu'Eddore en avait.

Leur premier soin fut de prévoir différents échelons de contrôle dans leur organisation. Le second échelon, celui directement au-dessous des maîtres, était évidemment le plus important et, après avoir passé au crible les deux galaxies, les Eddoriens décidèrent d'accorder ce redoutable privilège aux Ploorans. Comme on le sait maintenant, Ploor était une planète d'un soleil si instable que toutes les formes de vie de ce monde devaient cycliquement transformer radicalement leur forme physique afin de pouvoir endurer les terrifiants changements de climat rencontrés au cours de l'année ploorane. L'aspect physique, de toute façon, n'avait aucune importance pour les Eddoriens.

Pour le troisième échelon, un grand nombre de races se trouvaient en compétition. Parmi elles, celle des Eichs était peut-être la plus compétente et la plus impitoyable, avec ses créatures au sang glacé, vivant dans une atmosphère empoisonnée.

Dès le quatrième échelon, on rencontrait des millions et des millions d'entités représentant des millions et des millions de races profondément différentes.

Aussi, à ce moment précis du récit, à l'époque de Virgil Samms et de Roderick Kinnison, les Eddoriens étaient-ils fort affairés et, si l'on peut leur appliquer un tel terme, heureux. Gharlane d'Eddore, second par le rang de l'Ultime Cénacle, ne s'intéressait ni à une race déterminée ni à une planète particulière. Même un esprit tel que le sien, lorsqu'il avait à diriger les affaires de près d'une centaine de millions de mondes, ne pouvait que traiter les choses dans leur ensemble et non dans le détail.

Or, comme on l'a déjà fait remarquer, il y avait un point faible inhérent au système adopté par Boskone. Les sous-ordres, de tout temps, ont toujours été systématiquement enclins à minimiser leurs propres erreurs et à dissimuler leur incompetence. Aussi, comme il n'avait pas de raison particulière de s'en préoccuper, Gharlane ne savait pas qu'il y avait de nouveau des troubles sur Sol 3, cette maudite planète qui lui avait déjà causé plus d'ennuis que le reste de ses mondes réunis.

De ce fait, Gharlane ignorait que la Patrouille Galactique, toute nouvellement née, avait victorieusement défendu le quartier général triplanétaire contre la Flotte Noire. De même le Plooran, directeur adjoint, n'était pas plus au courant, ni aucun des membres de ce redoutable groupe d'Eichs qui déjà s'était intitulé le Grand Conseil de Boskone.

Le plus élevé en grade des gens de Boskone à en être informé, totalement confiant en ses propres capacités, n'avait pas considéré ce revers accidentel comme ayant une importance suffisante pour devoir le signaler à son supérieur immédiat. Il avait simplement pris ses dispositions pour redresser la situation. Cet individu, d'apparence parfaitement humaine, à l'exception d'une indiscutable coloration bleutée de la peau, s'était enfermé depuis deux heures avec le sénateur Morgan.

« Pour ce qui est des sujets traités, vos rapports ont été complets et documentés », reconnut finalement le visiteur « mais vous ne m'avez rien dit sur le Joyau.

— Volontairement. Nous sommes en train de l'étudier mais un compte rendu basé sur nos connaissances présentes serait partiel et de ce fait inutile.

— Je vois. C'est une attitude généralement recommandable. Cependant, l'existence de cet objet est maintenant connue des autorités supérieures et l'on m'a ordonné de procéder à une enquête afin de me rendre compte si j'étais ou non en mesure de régler moi-même le problème.

— Je suis parfaitement capable de...

— C'est moi qui en déciderai et non vous ! » Morgan se calma. « Un rapport, même partiel, m'est donc nécessaire. Poursuivez.

— Suivant la procédure sur laquelle nous nous étions mis d'accord, un Fulgur a été capturé vivant. Comme le Joyau possède des pouvoirs télépathiques et que, de ce fait, selon toute vraisemblance, il demeure opérationnel indépendamment de la distance, toute l'affaire fut menée le plus rapidement possible. Le Joyau, aussitôt après avoir été ôté du poignet du Patrouilleur, s'est littéralement éteint et l'agent qui le tenait à la main est mort. Il fut alors appliqué de force sur quatre autres personnes, des manœuvres sans grande importance. Tous quatre moururent, ce qui éliminait toute idée de coïncidence. On essaya ensuite, sans aucun succès, d'analyser un fragment de la pierre. La partie active du Joyau semblait totalement inerte. Le matériau ne fut affecté, ni par des décharges électriques, ni par un bombardement par des particules élémentaires, ni même par les températures les plus extrêmes auxquelles nous l'avons soumis. Pendant ce temps, bien sûr, on interrogeait l'homme, sous sérum de vérité. Son esprit niait toute connaissance de la nature exacte du Joyau, ce que je suis enclin à croire. Son cerveau était persuadé que le Joyau lui avait été fourni sur Arisia. Je vous soumets mon opinion personnelle : les officiers supérieurs de la Patrouille utilisent l'hypnotisme pour cacher l'origine exacte du Joyau.

— Je retiens votre hypothèse aux fins de vérification.

— L'homme mourut pendant l'interrogatoire et, deux minutes après sa mort, son Joyau disparut.

— Disparut ? Que voulez-vous dire ? S'est-il envolé ? Évanoui ? Vous a-t-il été volé ? S'est-il désintégré ? Expliquez-vous.

— Non, cela ressemblait plutôt à un phénomène d'évaporation ou de sublimation, à la différence près qu'il n'y eut aucune diminution progressive du volume de la pierre et qu'il n'en subsista strictement rien de solide, de liquide ou de gazeux. Seul le bracelet en alliage de platine est demeuré intact.

— Et ensuite ?

— La Patrouille a attaqué en force et notre expédition a été anéantie.

— Êtes-vous certain des faits que vous me rapportez ?

— Je dispose d'enregistrements détaillés. Souhaitez-vous les voir ?

— Envoyez-les à mon bureau. À partir de maintenant, je vous décharge de toute responsabilité à propos du Joyau. En fait, même moi, je vais devoir en référer aux autorités supérieures. Disposez-vous d'autres données pouvant compléter ma documentation ?

— Non, répondit Morgan.

— Je n'ai pas de critique à formuler sur votre manière d'agir jusque-là. Notamment, dans le domaine de la thionite, vous accomplissez un travail remarquable. Vous continuez, bien sûr, à prendre les précautions habituelles concernant les personnes mises aux postes clés ?

— Certainement. Nous les testons soigneusement et les surveillons constamment. Isaacson s'apprête à nommer un homme qui s'est révélé extrêmement efficient.

— Alors, continuez. Au revoir. » Et le visiteur sortit.

Pendant ce temps, dans le bureau du président de la Générale Interstellaire, Isaacson se levait et serrait la main de George Olmstead.

« Je vous ai convoqué pour deux raisons. D'abord, pour répondre à votre lettre me disant que vous étiez disponible pour un travail plus important. Qu'est-ce donc qui a pu vous faire penser qu'un tel poste soit présentement disponible ?

— Dois-je m'en expliquer ?

— Ce ne sera peut-être pas nécessaire. Non. » Le magnat sourit doucement. Morgan avait raison, on ne pouvait taxer cet homme d'imbécillité : « Il existe bien un poste vacant. Vous êtes tout désigné pour l'occuper et votre successeur a reçu

l'entraînement voulu pour ce qui est de la cueillette des feuilles. Maintenant, concernant cette promotion, vous êtes évidemment, globalement, au courant du fonctionnement de l'usine de Northport ?

— Il me serait difficile de tout ignorer sur la plus importante usine d'extraction d'uranium de la planète. Cependant, je n'ai pas les connaissances voulues pour faire un bon responsable technique.

— Cela n'est pas indispensable. Notre intention est de faire de vous un des chefs de notre nouvelle branche d'activité, dont l'importance s'accroît chaque jour : le département Q. Cela n'a rien à voir avec l'extraction ou la purification de l'uranium.

— Je suis tout ouïe. Quelles seraient les tâches résultant de cette nomination ? En quoi consisterait mon travail ?

— Vous ne serez certainement pas très surpris d'apprendre que des substances autres que l'uranium arrivent de temps à autre à Northport.

— Non, effectivement », répondit d'un ton sec Olmstead. « Mais que devrais-je en faire ?

— Ce n'est ni le lieu ni l'endroit pour en parler. Je vous offre simplement le poste.

— Je l'accepte.

— Très bien. Je vais vous accompagner jusqu'à Northport. Nous aurons ainsi le temps de discuter en route. »

À bord d'un avion appartenant à la Générale Interstellaire, dans un compartiment insonorisé à l'abri de tout espionnage éventuel, les deux hommes s'entretinrent.

« À titre d'information, M. Isaacson, combien ai-je eu de prédécesseurs à ce poste et que leur est-il advenu ? La Patrouille les a-t-elle arrêtés ?

— Vous en avez eu deux. Jamais à notre connaissance les gens de Samms n'ont eu le moindre soupçon à notre égard. Ces deux individus n'avaient pas l'envergure voulue et ni l'un ni l'autre ne purent diriger convenablement leur personnel. L'un semblait avoir une conception singulière de son rôle et l'autre craqua sous le poids de ses responsabilités. Si vous gardez votre équilibre et qu'il ne vous passe pas des idées farfelues par la

tête, vous vous ferez rapidement une jolie place au soleil et quand je dis jolie...

— Je serais le premier surpris si je devais flancher ou perdre la boussole.

— Moi aussi », acquiesça Isaacson.

Ce dernier connaissait parfaitement les antécédents de son interlocuteur et savait jusqu'à quel point l'homme qu'il avait devant lui était endurci. Il savait également que son affrontement avec Morgan s'était terminé sur un match nul et qu'il s'était joué d'Herkimer, qui n'était pourtant pas facile à manier... Isaacson étudia le sourire indéchiffrable et subtilement méprisant d'Olmstead et se dit qu'il avait fait un excellent choix.

« Je suppose que je vais être l'un des maillons principaux dans la chaîne primaire de distribution. Quelles seront les techniques employées et quel jeu devrai-je jouer ?

— Parlons d'abord des techniques. Vous devrez aller à la pêche. Je me suis laissé dire que vous étiez un champion ?

— Ce n'est pas entièrement faux. Je n'aurai pas en l'occurrence besoin de me forcer.

— Chaque week-end, à partir de maintenant, vous pratiquerez votre sport favori sur un lac ou sur un autre. Vous emporterez avec vous les boissons fraîches et la nourriture nécessaires. Lorsque vous aurez fini de manger, vous balancerez par-dessus bord votre emballage de pique-nique.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Ce sera un récipient quelque peu spécial, je suppose ?

— Plus ou moins, quoique apparemment fort banal. Maintenant, il me faut vous choisir un titre approprié : directeur de la Recherche, est-ce que cela vous irait ?

— Je ne sais pas. Tout dépend de ce que font les chercheurs. Avant que je devienne ingénieur, je faisais plus ou moins de la recherche pure mais il y a de cela déjà longtemps et je n'ai jamais été un spécialiste.

— C'est précisément la raison pour laquelle je pense que vous ferez l'affaire. Des spécialistes, nous en avons beaucoup, je dirai presque trop. Ils papillonnent dans toutes les directions

sans rime ni raison. Ce que nous voulons, c'est un homme possédant suffisamment de connaissances scientifiques pour comprendre en gros ce qui se passe. Et ce dont nous avons le plus besoin, c'est d'un individu doté d'un solide bon sens et d'une force de caractère suffisante pour faire en sorte que les chercheurs conservent les pieds sur terre et ne tirent pas tous à hue et à dia !

— Présenté de la sorte, ça me paraît alléchant. Je ne serais pas étonné si je parviens à m'en sortir. »

La conversation se prolongea mais ne présenta guère d'intérêt pour ce qui va suivre. L'avion atterrit. Isaacson présenta le nouveau directeur de la Recherche à Rand, le directeur général, qui à son tour lui fit connaître quelques-uns de ses chercheurs et lui présenta sa secrétaire particulière, une splendide rouquine à la silhouette de rêve.

Il était évident que le département de la Recherche n'allait pas être facile à diriger. C'est pourquoi tous furent très surpris lorsque le nouveau patron ne fit rien d'autre, pendant deux pleines semaines, que lire des rapports et se familiariser avec son service.

« Comment trouves-tu ton nouveau patron, May ? » demanda une autre secrétaire au cours du repos de midi.

« Oh ! il n'est pas trop mal, je suppose. » Le ton de May était chargé de sous-entendus. « C'est un type tranquille et quelque peu réservé, pas du tout le genre à vous faire du gringue... Ça finirait par être drôle si j'héritais d'un patron qui ait enfin de la cervelle, n'est-ce pas ?

— Ça doit être une vie pénible que d'avoir à commander les autres ou à rester en conférence six ou sept heures d'affilée, lorsqu'on ne doit pas galoper de-ci de-là, le tout pour un malheureux millier de crédits ! »

Le temps passa. George Olmstead éplucha rapport sur rapport. Il en lut un, le relut en fronçant les sourcils. Il le compara attentivement à un autre puis envoya sa rouquine de secrétaire lui en rechercher un qui lui avait été soumis une quinzaine de jours auparavant. Ce soir-là, il emporta les trois chez lui et le lendemain matin, dès son arrivée, appuya sur trois

boutons. Trois jeunes hommes raides se présentèrent immédiatement.

« Bonjour, docteur Olmstead.

— Salut, les gars ! Je n'ai pu suivre jusqu'au bout l'exposé théorique de ces trois mémoires, mais si vous combinez ceci, ceci et cela... », dit-il en indiquant du doigt des passages fortement soulignés, « ne serait-il pas possible de mettre au point un procédé qui éviterait les trois quarts des manipulations inhérentes au processus actuel de purification et de séparation de l'uranium ? »

Ils n'en savaient rien. Aussi bien pour chacun d'entre eux que collectivement, cette tâche était en dehors de leurs attributions.

« Eh bien, dorénavant, vous allez m'étudier la question. Laissez tomber ce que vous avez en train. Concertez-vous et cherchez. Commencez par une étude théorique. Nous verrons ensuite à passer au stade de l'expérimentation en laboratoire. À ce moment-là, revenez aussitôt me trouver.

— Oui, monsieur. » Et quelques jours plus tard, les trois hommes étaient de retour. Les trois chercheurs étaient, s'il est possible, encore plus raides et figés que précédemment. Ce n'était pas la première fois, et ce ne serait sans doute pas la dernière, qu'un directeur de la Recherche s'attribuerait tout le mérite d'un travail auquel, en fait, il n'avait pas participé.

« Bien. Mademoiselle Reed, passez-moi Rand...Rand ? Ici Olmstead. Trois de mes gars viennent juste de me proposer une méthode de purification de l'uranium qui pourrait bien nous faire économiser quelques millions de crédits par an. Moi ? Diable non ! Parlez-leur. Je n'arrive même pas à comprendre entièrement chacun de leurs trois rapports, aussi je ne risque pas d'en tirer personnellement grand-chose. Je voudrais dès maintenant qu'on leur accorde priorité absolue pour tester à l'échelon industriel leur procédé... Oui, je vous les envoie. » Il se tourna vers le trio stupéfait. « Allez porter immédiatement vos conclusions à Rand. Montrez-lui ce à quoi vous avez abouti, puis passez immédiatement au stade expérimental. »

Quelque temps plus tard, May rencontra de nouveau sa collègue dans les toilettes.

« Ainsi, ton nouveau patron est un pêcheur acharné et l'on raconte qu'il a payé plus de deux cents crédits pour un moulinet. Tu avais raison, May, la vie d'un patron ne doit pas être drôle tous les jours. »

George Olmstead était en passe de gagner réellement son salaire.

Sa position fut notablement consolidée lorsque, quelques jours plus tard, un vent de panique souffla dans tout le département de la Recherche. « Secouez-vous tous. M. Isaacson en personne va venir ici ! Je me demande bien pourquoi. Crois-tu qu'il veut nous enlever déjà notre grand chef. » Isaacson arriva.

Pour la première fois, il visita tout le service, observa attentivement tout et tira les conclusions de ce qu'il avait vu.

Olmstead conduisit le directeur général dans son bureau personnel et abaissa la commande qui était censée rendre ce sanctuaire impénétrable à toutes les formes classiques d'espionnage. Cependant, cela n'interrompt pas le canal de communication beaucoup plus subtil des Fulgurs.

« Excellent travail, George, si excellent que je vais vous retirer complètement du département Q et vous nommer directeur de notre nouvelle usine sur Vegia. Avez-vous quelqu'un qui puisse prendre rapidement votre place ici ?

— Si cela doit comprendre également le département Q, non. » Bien qu'Olmstead ne l'eût pas manifesté, il fut fort désappointé en entendant ce nom de Vegia. Il avait visé beaucoup plus haut. Il escomptait être affecté sur la planète secrète qui servait de base aux forces armées de Boskone. Pourtant, rien n'était perdu. Il lui était toujours possible d'y parvenir.

« Le département Q reste en dehors du coup. J'ai pour ça un autre type valable sous la main : Jones. Cependant, il n'a pas l'envergure nécessaire pour Vegia.

— En ce cas alors, je pense au docteur Whitworth, l'un des trois qui ont mis au point le nouveau procédé. Cela évidemment va me prendre du temps. Trois semaines au minimum...

— D'accord pour trois semaines. C'est aujourd'hui vendredi. Vous avez tout réglé, je suppose, pour pouvoir prendre votre week-end ?

— Tout est prêt mais je vais certainement devoir modifier mon programme et ne me rendrai sans doute pas là où j'avais l'intention d'aller.

— Non, probablement. Votre destination est le lac Chesuncook sur la nationale 273. C'est un coin sauvage et l'hôtel est de quatrième ordre. Cependant, on y fait des prises sensationnelles.

— Tant mieux, lorsque je pêche, j'aime bien attraper quelque chose.

— Autrement, cela pourrait paraître curieux. Il y a un stock de récipients pour pique-nique à la cafétéria. Envoyez votre secrétaire vous en chercher un qu'elle remplira de sandwiches et de boissons. Filez tôt dans l'après-midi, aussitôt après mon départ. Pensez à passer voir Jones avec votre panier. Au revoir.

— Mademoiselle Reed, s'il vous plaît, envoyez-moi Whitworth puis descendez à la cafétéria et remontez-moi une boîte à pique-nique avec des sandwiches et une thermos de café. Prévoyez tout ce qu'il faut pour un pêcheur trempé et affamé.

— Oui, monsieur.

— Salut, Ned. À toi d'occuper le trône. » Olmstead fit un geste de la main vers le siège vacant derrière le large bureau. « Garde-moi la place jusqu'à ce que je revienne, lundi probablement.

— Vous allez à la pêche, n'est-ce pas ? Vous en avez de la veine !

— Eh bien, mon jeune et brillant ami, peut-être deviendrez-vous un jour assez vieux et assez gras pour aller vous aussi à la pêche. Qui sait ? Salut. »

Sa boîte à pique-nique à la main, encombré par tout son attirail de pêche, Olmstead se dirigea vers le bureau de l'assistant du directeur de la Production, Jones. Bien qu'il n'ait pas su exactement à quoi s'attendre, il ne fut nullement surpris de constater qu'un récipient analogue au sien se trouvait là, sur une petite table.

« Bonjour, Olmstead. » Aucun des deux Fulgurs ne sortit de son rôle.

— Vous partez déjà ?

— Ouais, je suis passé pour dire à la direction que je m'absentais jusqu'à lundi. Bon week-end ! » Olmstead sortit, récupérant nonchalamment au passage la boîte qui n'était pas la sienne. Il quitta le bâtiment, grimpa à bord de sa Dillingham et balança son panier négligemment sur la banquette arrière, comme s'il ne dissimulait pas un paquet de thionite pure valant au bas mot plusieurs millions de crédits.

« Bonne pêche, monsieur », lui dit le gardien tandis qu'il l'aidait à charger bagages et matériel.

« Merci, Otto. Je vous rapporterai une couple de truites lundi, si je parviens à en attraper. » Et il faut ajouter en passant qu'Olmstead les apporta. Les Fulgurs tiennent toujours parole, quelles que soient les circonstances...

Il démarra sans se presser. Il voulait arriver au poste de contrôle de la réserve à la nuit tombante. Cent cinquante kilomètres à l'heure suffiraient bien. Il se fraya un chemin jusqu'à la bande de roulage des cent cinquante kilomètres et devint immobile par rapport aux autres véhicules sur la même file.

C'était une sensation étrange. On avait l'impression que les voitures elles-mêmes étaient stationnaires et que le revêtement glissait sous elles en sens inverse. Le ciel était bleu et dégagé, il ne faisait ni trop froid ni trop chaud. Olmstead apprécia sa promenade et arriva à la bifurcation vers le lac juste au moment prévu. Laissant là l'autoroute, il dut ralentir brutalement car même une Dillingham GT ne pouvait faire de la vitesse sur le chemin étroit et tortueux qui conduisait au lac Chesuncook.

À la nuit tombante, il atteignit le poste de contrôle. Au lieu de s'arrêter sur la chaussée, il monta sur le bas-côté, sortit de sa voiture et s'étira ostensiblement, puis fit quelques pas pour dissiper les crampes de ses jambes.

« Vous roulez depuis longtemps, n'est-ce pas ? » remarqua un garde fédéral, impeccable dans sa tenue. « Vous n'avez pas de fusil ?

— Non. » Olmstead ouvrit son coffre pour l'inspection. « J'arrive de Northport. Je crois que je vais dîner maintenant. Voulez-vous prendre un sandwich et un peu de café chaud avec moi ?

— Non, merci. C'est un drôle d'engin que vous avez là, monsieur. » Le garde regardait d'un air admiratif le luxueux monstre à deux roues, écoutant en connaisseur le bourdonnement presque inaudible de son moteur. « J'avais bien entendu parler de ces nouveaux modèles, mais c'est le premier que je vois. Ça a l'air plutôt confortable.

— Oui, assez... Vous êtes sûr que vous ne voulez toujours pas m'aider à liquider ces sandwiches avant qu'ils rancissent ? »

Assis sur la murette, les deux hommes mangèrent et discutèrent. Un peu plus tard, Olmstead se dirigea vers le lac où se trouvait l'hôtel vétuste et miteux. Il se coucha et, fort tôt le lendemain matin, il était debout et partait pêcher.

Toute cette partie de sa mission, il s'en acquitta avec le plus grand plaisir. À midi, il mangea et fort ouvertement balança à l'eau sa boîte à pique-nique vide. Même s'il n'avait pas pris autant de poissons, il n'aurait pas été le genre de type à rapporter un récipient aussi bon marché. Il pécha derechef tout l'après-midi, puis, à bord de sa petite et silencieuse embarcation, il regagna la rive.

Le récipient n'avait encore émis aucun signal, l'informa d'un ton tendu Northrop, mais cela n'allait certainement pas tarder. Ils seraient tous prêts le moment venu. Il y avait alentour, plus nombreux que les poils d'un tapis, Fulgurs et Patrouilleurs.

Chapitre XVII

À soixante-dix mille kilomètres de la Terre, le *Chicago*, en vol normal, flânait à quelque vingt mille kilomètre-heure, une vitesse qui, et ce n'était pas par accident, le maintenait pratiquement stationnaire au-dessus d'un certain endroit. Ce n'était pas par hasard non plus que Virgil Samms et Roderick Kinnison avaient pris place à bord. Une dizaine d'autres unités, des croiseurs pour la plupart, se trouvaient également dans les parages, ne s'éloignant jamais beaucoup du navire-amiral. À bien plus grande distance, un cordon de vaisseaux de détection, dotés de moteurs diesel, sondaient l'espace jusqu'à la limite extrême d'efficacité de leurs instruments.

Bien plus bas, frôlant presque les plus hautes couches de l'atmosphère et s'interposant presque toujours entre le *Chicago* et le centre de la planète, voguait un somptueux navire de plaisance. À bord de ce yacht, il n'y avait pas moins de huit Fulgurs, et parmi ceux-ci deux d'entre eux restaient en permanence à surveiller les écrans d'observation. Ils contrôlaient le devenir d'un panier de pique-nique reposant au fond d'un lac.

« Il n'a encore émis aucun signal ? » demanda Roderick Kinnison. « Personne ne s'en est-il approché ? Quelqu'un ne l'a-t-il pas déplacé ? »

— Rien encore », répondit d'un ton bref Lyman Cleveland. « Ni les appareils de Northrop ni les miens n'ont enregistré le moindre signal. »

Il était également certain que la boîte ne s'était pas et n'avait pas été déplacée ou même approchée. « Rien de nouveau, Rod. » Tel fut le message télépathique que lui transmit le docteur Frederik Rodebush. « Six d'entre nous surveillent les

écrans par roulement et nous ne sommes de faction que par périodes de cinq minutes chaque fois. »

Quelques instants plus tard cependant, Dalnalten le Vénusien annonça : « Voici une nouvelle qui peut revêtir une certaine importance. Il est naturel, bien sûr, pour n'importe quel membre de notre race, d'aimer retrouver l'eau pour s'y plonger chaque fois que cela lui est possible. J'apprécierais moi-même beaucoup de pouvoir me baigner dans ce lac, mais ce n'est peut-être pas une simple coïncidence que la présence de ce Vénusien très particulier qu'est Ossmen, tout spécialement dans ce lac-là, à ce moment-là.

— Quoi ! » hurlèrent simultanément neuf Fulgurs.

« Exactement, c'est bien Ossmen. » La tension mentale du Fulgur vénusien était telle qu'il s'exprima en deux mots au lieu des vingt ou trente qu'il lui aurait fallu en temps normal. « Ossmen est là, dans le bateau rouge à voile jaune.

— Avez-vous repéré à bord des instruments de détection ? » demanda Samms.

« Il ne devrait pas en avoir besoin », coupa Dalnalten. « Il est capable de repérer visuellement l'objet. Mieux encore, si celui-ci a été enduit d'un peu de colane, ce qu'aucun Tellurien ne saurait remarquer, n'importe quel Vénusien pourrait le retrouver d'un bout du lac à l'autre.

— C'est vrai. Je n'y avais pas pensé. Il peut se faire, qu'en fin de compte, il ne s'agisse pas d'un émetteur radio.

— C'est possible, mais continuez malgré tout à surveiller vos récepteurs », ordonna le grand amiral. « Suivez en permanence Ossmen et son bateau, ainsi que ceux qui l'approcheraient. Mais tu me dis, Jack, qu'Ossmen n'a rien de compromettant sur lui. Il ne dispose même pas d'un écran personnel de protection ?

— Sur ce monde, il ne peut en porter un, papa, cela risquerait d'attirer l'attention.

— C'est exact, Rod », ajouta Olmstead en bas, à bord de son bateau. Conway Costigan, depuis son appartement de Northport, en convint également. Les agents de haut rang de l'ennemi assuraient leur sécurité par la perfection des techniques employées et non à l'aide de moyens matériels dangereux car trop révélateurs et voyants.

« Très bien, puisque vous en semblez tous persuadés, je consens à vous croire. » Et l'attente se poursuivit.

Sous la poussée d'une brise légère et vagabonde, la barque rouge se déplaçait capricieusement à la surface du lac. Un jeune homme désœuvré et somnolent qui, très visiblement, ne se souciait nullement de la trajectoire de l'esquif, était assis en poupe, le bras gauche pendant négligemment sur la barre du gouvernail. Ossmen lui-même paraissait indifférent à la course de sa barque. Son seul souci visible consistait à éviter les pêcheurs. Ses plongées étaient longues même pour un Vénusien. Il entra et ressortait de l'eau aussi gracieusement qu'une loutre.

« Cependant, il se peut que ce Vénusien ait avalé une capsule détectant les faisceaux sondeurs », dit Jack, « ou même, du fait qu'il est Vénusien, il peut avoir ingurgité pratiquement n'importe quoi... Aussi, est-il capable d'avoir dans son estomac un véritable laboratoire d'analyse. J'espère que personne n'a encore essayé de le fouiller électroniquement d'ici, n'est-ce pas ?

— Non, personne.

— Il serait sans doute plus prudent de s'en abstenir. Observons-le grâce à nos télescopes... et lorsqu'il approchera de la boîte, vous feriez bien d'en éloigner vos faisceaux sondeurs... Dalnalten, je suppose qu'il ne serait pas très intelligent d'aller maintenant vous baigner dans ce lac, qu'en pensez-vous ?

— Certainement pas. C'est la raison pour laquelle je suis ici en train de me dessécher, aucun de nous ne doit s'approcher du panier. »

Ils attendirent et finalement les plongées sans but d'Ossmen amenèrent celui-ci au-dessus de l'endroit du lac où reposait le motif de tant d'attention. Il considéra la boîte abandonnée d'un air aussi indifférent que les autres objets qu'il avait rencontrés précédemment au fond du lac. Il passa juste au-dessus, de façon très naturelle, et seules les ultra-caméras enregistrèrent ce qu'il fit exactement, puis il poursuivit paisiblement sa promenade.

« La boîte est toujours là », annoncèrent les spécialistes du faisceau sondeur, « mais le paquet a disparu.

— Parfait », s'exclama Kinnison. « Est-ce que les gars du télescope peuvent le repérer sur lui ?

— Je parie à dix contre un qu'ils n'y réussiront pas », annonça Jack. « Il l'a avalé. Je m'attendais presque à le voir ingurgiter également la boîte.

— Nous ne voyons rien, monsieur. Il doit l'avoir avalé.

— Assurez-vous-en.

— Oui, monsieur... Le voici maintenant remonté à bord de sa barque et nous l'avons photographié sous tous les angles. Il est inattaquable, je ne distingue rien sur lui d'apparent.

— Parfait ! Cela signifie qu'il ne s'apprête pas à repasser la thionite discrètement à quelqu'un au milieu de la foule. Cela va être un travail de routine pour le suivre à partir de maintenant. Aussi vais-je déclencher l'opération "Pisteur".

Les navires de détection furent rappelés. Le *Chicago* et la plupart des autres vaisseaux s'en retournèrent à leurs bases respectives. Le yacht s'éloigna paisiblement. En revanche, il y eut dans la forêt, à un kilomètre ou deux des bords du lac, une véritable mobilisation. Des camps furent levés. Des groupes de promeneurs décidèrent qu'ils avaient suffisamment marché pour la journée et revinrent sur leurs pas. Plusieurs jeunes gens diversement occupés interrompirent soudain leur activité du moment et se dirigèrent vers la route la plus proche.

Kinnison père s'était largement trompé en annonçant qu'il allait s'agir là d'un banal travail de filature. Il ne pouvait être question, à ce stade des opérations, de manœuvrer maladroitement. L'affaire étant déjà pratiquement bouclée, il fallait absolument s'assurer que la filature du Vénusien resterait indécélable... Et pourtant, Samms avait besoin de faits.

C'est pourquoi, à partir de ce moment-là, jamais Ossmen ne fut laissé seul. Depuis le lac jusqu'à l'hôtel, et depuis l'hôtel jusqu'à sa voiture, puis tout au long de la route dans le train, l'avion et jusqu'à un bâtiment très ordinaire situé dans le quartier des affaires de New York, pas un seul instant on ne perdit le suspect de vue. Lorsqu'il y avait peu de monde alentour, les agents de la Patrouille se tenaient là en petit nombre et ne serraient pas de trop près leur proie, tandis qu'au milieu de la cohue et dans le métro, ils l'entouraient sur trois rangs de profondeur.

Ossmen atteignit sa destination, qui était bien évidemment à l'abri de tout espionnage classique. Tard dans la nuit de dimanche, il entra dans le bâtiment, y resta quelques instants, puis ressortit.

« Devons-nous le passer au faisceau sondeur, Virgil ? Ou bien le suivre ? Quelles sont tes instructions ? »

— Pas de faisceau sondeur. Suivez-le. Collez à lui comme une tunique de Nessus. Au moment opportun, on le radiographiera complètement, mais ne faites rien jusque-là. Vous vous assurerez alors qu'il n'a plus le paquet sur lui, à l'intérieur de son corps, ou qu'il ne l'a pas dissimulé dans ou autour de sa demeure.

— Nous n'avons donc plus rien à faire ici cette nuit, n'est-ce pas ?

— Non. On risquerait de vous repérer. Aussi, Fred et Lyman, vous prendrez la première planque tandis que le reste d'entre vous ira dormir un peu. »

Le lundi matin, lorsque le bâtiment fut ouvert, les Fulgurs étaient de retour, y compris Knobos de Mars.

« Ainsi, voici leur quartier général ou du moins l'un d'entre eux », dit télépathiquement le Martien qui étudiait les gens entrant et sortant du bâtiment. « C'est bien ce que nous avons pensé, Dal. Voici pourquoi nous n'avons jamais réussi à les coincer ou à remonter la filière à partir de petits trafiquants. Ni l'un ni l'autre n'avions jamais vu auparavant une seule de ces personnes. Il y a un changement complet d'équipe à chaque opération. On met de la sorte les agents régulièrement en sommeil. Tu es bien d'accord ? »

— D'accord, mais maintenant, nous les tenons.

— C'est dans la poche, alors ? » ironisa Jack Kinnison et de son point de vue, compte tenu de l'habileté des trafiquants, la chose n'avait rien d'évident.

Pour Knobos et Dalnalten, qui avaient depuis trop longtemps livré une bataille sans espoir, la tâche ne paraissait pas insurmontable. Ils disposaient d'un personnel surabondant, d'une organisation parfaitement rodée et, toutes les quinze secondes, ils pouvaient changer de suiveur. Aussi soupçonneuse fût-elle, il était impossible à leur proie de subodorer qu'elle était

filée. En outre, entre les différents agents, il n'était nul besoin de signaux, aussi discrets fussent-ils, des instructions télépathiques réglant infailliblement tous les changements nécessaires.

De la sorte, les intermédiaires furent filés et leurs transactions avec les petits revendeurs intégralement enregistrées. Sur ce point, Jack Kinnison dut reconnaître que tout se déroulait dans les meilleures conditions. Ce menu fretin n'était guère futé et sa clientèle l'était encore moins. À ce niveau, nul ne disposait d'écrans ni de détecteurs et chaque marché était suivi et filmé dans ses moindres détails par les instruments ultra-sophistiqués de la Patrouille. Mais Virgil Samms devait disposer de preuves matérielles indiscutables. N'importe quel jury, devant les éléments assemblés par la Patrouille, ne pourrait que rendre un verdict de culpabilité.

« Cela devrait régler le problème de la thionite, ne crois-tu pas ? » demanda Rod Kinnison. « Et nos juristes auront, avant le procès, tout le temps nécessaire pour polir leur argumentation.

— Oui et non. » Samms, fronçant les sourcils, s'expliqua : « Du producteur au consommateur, la filière est bouclée, bien sûr. Mais selon l'avis des spécialistes, il se passera bien des années avant que les principaux responsables se retrouvent derrière les barreaux.

— Pourquoi ? Je trouvais déjà que tu leur laissais beaucoup trop de temps en décidant de fixer l'heure H à trois semaines avant les élections.

— Réfléchis un peu ! Le trafic de la drogue n'est qu'un des aspects du problème. Il nous faut tout démolir d'un seul coup, tu le sais, et l'opération Mateese recouvre bien d'autres choses : meurtres, enlèvements, corruption, sabotages, plus tout ce que tu peux imaginer dans le genre...

— D'accord. Et alors ?

— Il y a d'abord un problème de juridiction. Une fois le président, plus de la moitié du Congrès, la majorité des juges et presque tous les responsables politiques et policiers du continent sous les verrous, nous allons nous trouver devant un vide légal incroyablement difficile à combler. Il n'y a aucun précédent en la matière.

— Au diable les précédents ! Ils sont coupables et tout le monde le sait. Nous modifierons les lois de façon que...

— Nous n'en ferons rien ! » l'interrompit Samms. « Nous voulons et nous aurons un gouvernement se pliant aux lois et non aux désirs des hommes. Nous avons déjà suffisamment souffert d'un tel système ! Ce n'est pas une question de rapidité mais bien de justice.

— Samms le Croisé ! Tu ne changeras jamais mais je te suis quand même de tout cœur ! Maintenant, remettons un peu les pieds sur terre. L'opération Zwilnik est pratiquement réglée. L'opération Mateese est en bonne voie. Zabriskas est liée à Zwilnik. Cela nous laisse l'opération Boskone qui, je le suppose, continue à marquer le pas ? »

Le Premier Fulgur ne répondit point. Ils savaient tous deux à quoi s'en tenir. Les plus habiles et les plus expérimentés des membres de la Patrouille s'étaient heurtés à un mur... Les enquêtes et procès relatifs aux agents subalternes n'avaient rien donné. À l'échelon au-dessus, la situation n'était pas plus encourageante. George Olmstead, travaillant au niveau le plus élevé, était convaincu d'avoir découvert une piste valable, mais se trouvait présentement dans l'incapacité de l'exploiter.

« Pourquoi, à ce sujet, ne pas décider une réunion du Grand Conseil Galactique », demanda finalement Kinnison. « Ou au moins contacter Bergenholm ? Peut-être aura-t-il là-dessus une de ces intuitions dont il a le secret ?

— J'en ai discuté avec tout le monde comme je viens de le faire avec toi. Personne n'a rien trouvé de plus constructif à me conseiller que de poursuivre l'opération Bennett. De l'avis général, sur le plan militaire, les Boskonieniens n'en savent pas plus sur nous, que nous sur eux.

— Il serait parfaitement idiot d'escompter qu'ils seront assez naïfs pour croire que nous nous reposons uniquement sur notre Grand-Flotte officielle, surtout après l'avertissement qu'a constitué l'attaque de la Colline, admit Kinnison.

— Oui. Et ce qui m'inquiète le plus, c'est qu'ils ont une indéniable avance sur nous.

— Elle n'est pas assez importante pour constituer un handicap », déclara le grand amiral. « Nous pouvons les battre, tant sur le plan de la production que de la stratégie.

— Ne sois pas trop affirmatif. Tu ne peux nier qu'ils disposent de cerveaux, de main-d'œuvre et de ressources égales aux nôtres.

— Et alors ! » Kinnison demeura obstinément optimiste. « Le moral, mon vieux, il n'y a que ça qui compte ! »

Chapitre XVIII

Une fois l'opération Zwilnik menée à son terme avec succès sur le plan technique, Conway Costigan, laissant derrière lui une masse d'indices tous éminemment contradictoires, cessa toute activité au sein de la Compagnie des Minerais d'uranium. Bien sûr, les batailles juridiques s'étalèrent sur tant d'années que le mot Zwilnik se transforma progressivement en un nom commun, devenant même un adjectif du langage courant.

Il regagna la Terre aussi discrètement qu'il le put et prit une part fort active, mais tout aussi discrète, dans l'opération Mateese qui battait alors son plein.

« Le temps est maintenant venu pour tous les hommes loyaux d'apporter leur aide au parti, n'est-ce pas ? » gloussa Clio Costigan. « Spud, ils sont si infects que je suis franchement effrayée.

— Moi aussi. Mais, en l'occurrence, nous ne sommes pas nous non plus des enfants de cœur et jour et nuit nous protégeons en permanence Kinnison et Samms.

— Tant mieux.

— De ce fait, d'ailleurs, il faudra encore la nuit prochaine que je sois la moitié du temps dehors. J'espère que tu ne m'en voudras pas ?

— Bien sûr que non. Mon chéri, c'est si merveilleux de t'avoir de nouveau parmi nous au lieu de te savoir à des millions d'années-lumière... »

Pour Roderick Kinnison, la campagne électorale, qui avait commencé de façon plutôt rude et fort peu fair-play, se fit de plus en plus acharnée au fil des semaines.

Et pourtant, les garçons et les filles de la Patrouille s'échinèrent comme des boy-scouts, accumulant dans tout le

pays ragots et preuves, pour le jour du grand règlement de compte. Ils utilisèrent non seulement des faisceaux sondeurs à ultra-ondes, mais aussi des rayons espions, des pigeons voyageurs, etc., l'adversaire ne pouvant pas toujours tout bloquer !

« Conservez vos renseignements ! Retenez les faits, les noms, les États, les endroits et les quantités... Il nous faudra étayer nos accusations. En attendant, mettez tout cela au frais ! »

Kinnison parcourut le continent d'un bout à l'autre, il visita chaque État, l'ensemble des grandes cités, la plupart des villes et de nombreux villages et hameaux. Partout où il se rendit, une partie de la réunion était consacrée à démontrer à son public le fonctionnement du Joyau.

« Regardez-moi. Vous savez très bien que deux individus ne peuvent et ne sauraient jamais être complètement semblables.

« Observez-moi bien. Concentrez-vous sur ce qui vous semble être la caractéristique principale de l'individu Roderick Kinnison. Cela permettra à chacun d'entre vous d'entrer en contact mental avec moi tout comme si nos esprits ne faisaient qu'un. Je ne vous parle plus maintenant. C'est vous qui lisez mes pensées. C'est ainsi que fonctionne le Joyau ! Grâce à lui, vous accédez aux recoins les plus intimes de mon cerveau. Réciproquement, cela me permet de comprendre réellement vos aspirations.

« Mais cela n'est en aucun cas de l'hypnotisme comme Morgan essaie stupidement de vous le faire croire. Il sait aussi bien que nous que même l'hypnotiseur le plus efficace, avec tout son attirail, ne peut rien contre la volonté déterminée de son sujet. Comme vous le voyez, je ne saurais vous mentir, c'est la raison pour laquelle un jour prochain, il faudra bien que vos dirigeants, à l'échelon le plus élevé, soient des Fulgurs et non des politiciens véreux. Je vous remercie. »

Au fur et à mesure que la campagne approchait de son terme, la tension devint de plus en plus grande. Dans une pièce de la demeure de Samms, trois Fulgurs et une jeune fille rousse étaient inquiets. Tous quatre paraissaient efflanqués et fourbus. Jack Kinnison s'adressait aux trois autres :

« ... Ce n'est pas tant le parti que papa qui me préoccupe. Il a commencé en se battant à mains nues et voici maintenant qu'il poursuit la bagarre en usant de coups de poing américains.

— Pour ça, il ne fait pas le détail ! » reconnut Costigan. « Il leur en fait voir de toutes les couleurs », ajouta Northrop d'un ton admiratif.

« Est-ce que l'un d'entre vous a écouté le discours qu'il a prononcé la nuit dernière à Casper ? »

Aucun ne l'avait entendu car ils étaient trop occupés. « Eh bien, écoutez un peu :

« Dans le passé, il y eut des présidents qui utilisèrent leur haute fonction à de bien tristes fins, et dont le souvenir est synonyme de malversation et de corruption. L'un fut même accusé de félonie, mais il aurait bien pu ne pas être le seul. Witherspoon n'aurait jamais dû être élu. Il aurait mérité d'être déféré devant une Haute Cour le lendemain de son entrée en fonction. Il n'est pas encore trop tard pour le faire. Nous savons et, dans trois semaines à l'occasion de notre grand meeting à l'aéroport de New York, nous prouverons que Witherspoon n'est qu'une simple courroie de transmission dans la machine Morgan-Towne-Isaacson. C'est un individu vénal dont la conduite obéit à un bas opportunisme et ce, sans nullement se soucier des intérêts supérieurs du continent nord-américain ou du système solaire. M. Witherspoon est un gangster, un tricheur, un damné menteur, mais il n'est, en fait, qu'un personnage de peu d'importance. Ce n'est qu'une outre pleine de vent. C'est Morgan le véritable chef et c'est lui qui représente la menace la plus sérieuse. »

« Wow ! » s'exclama Jack Kinnison. « Même pour lui, c'est plutôt dur.

— Juste une minute, Jack », conseilla Jill. « Ceux d'en face non plus n'y vont pas de main morte. Écoutez un peu ce morceau de bravoure, choisi dans l'une des dernières allocutions de Morgan.

« Ce n'est pas exactement de l'hypnotisme, mais quelque chose d'infiniment pire, quelque chose qui s'attaque à votre cerveau lui-même, jusqu'à ce que chacun en vienne à croire que le blanc est jaune, pourpre, ou vert épinard. Tant que nos

savants n'auront pas réussi à neutraliser cette menace et en attendant le moment où tous les porteurs de ce maudit Joyau se retrouveront derrière les barreaux, je vous conseille en toute amitié de ne jamais en écouter un seul. Je vous demande instamment de n'accorder aucun crédit aux bruits que ces individus colportent. Si vous y cédez, vos esprits seront subtilement et insidieusement faussés et détraqués et vous terminerez vos jours dans une cellule capitonnée.

« Mais si l'on va au fond des choses, Kinnison n'est pas suffisamment intelligent pour se rendre compte qu'il n'est qu'un pantin aux mains des puissances d'argent. Celles-ci, mes amis, ne donnent jamais, elles n'ont qu'un seul dieu, une seule croyance, un seul but : le sacro-saint crédit ! C'est la raison pour laquelle ces Fulgurs se sont livrés à tant d'éhontés tripatouillages ! Où sont vos représentants à ce soi-disant Conseil Galactique ?

« Comment cette institution criminelle, outrageusement anticonstitutionnelle, cet organisme irresponsable, incontrôlable et dictatorial, a-t-il vu le jour ? Quand et comment avez-vous donné à ce colosse bouffi le droit de battre monnaie ? Et songez qu'ils ont eu l'impensable effronterie de faire douter de la monnaie la plus solide de l'Univers : le crédit nord-américain ? Leur but est clair. Ils ont l'intention de vous réduire à l'esclavage et à la mort par le biais des impositions. Mes amis, n'oubliez pas une seule seconde que le droit de lever l'impôt débouche sur un pouvoir sans limite. Nos ancêtres luttèrent et moururent pour faire respecter le principe de taxes librement... »

— Et ainsi de suite pendant une heure d'affilée », ragea Jill, tandis qu'elle appuyait sur la touche d'arrêt du magnétophone. « Comment trouvez-vous cela ?

— C'est du vitriol, du pur vitriol », reconnut Northrop. « Ce n'est pas étonnant que tu aies l'air totalement vidé, Spud. Ces derniers temps, ton rôle de garde du corps en chef a dû se révéler plutôt absorbant.

— Absorbant est un euphémisme », reconnut Costigan. « J'ai appelé au secours sur tous les tons.

— Moi aussi et je vais immédiatement recommencer », déclara Jack qui s'adressa télépathiquement à Bergenholm.

« Oui, Jack ?... Je vous renvoie à Rularion qui s'est sérieusement penché sur la question.

— Oui, Jack Kinnison, j'ai considéré le problème et j'ai pris des décisions. » La pensée calme et assurée du Jovien résonna dans les cerveaux de tous y compris celui de Jill, dépourvue pourtant de Joyau. « Vous avez fort bien fait d'aborder cet important sujet. Vous pensiez que quelques milliers d'agents, cinq mille disons, dotés de rayons espions, seraient nécessaires pour assurer la sécurité et l'ordre au grand meeting. N'ayant pas tenu compte de toutes les éventualités découlant du lieu et du moment choisis, vous vous êtes lourdement trompés. L'amiral Clayton a été avisé qu'il lui faudrait environ dix-neuf mille hommes, et lui et son équipe travaillent maintenant à mettre sur pied un plan d'action qui soit conforme à mes recommandations. Je suggère donc que vous confériez avec l'amiral de façon qu'il vous intègre dans son programme de sécurité. Je compte faire une suggestion analogue aux Fulgurs ainsi qu'à tous les autres personnels qualifiés qui ne seraient pas occupés à des tâches d'importance primordiale. »

Rularion coupa la communication et Jack eut un sourire sombre. « Le grand meeting doit avoir lieu trois semaines avant la date des élections. Je n'aime toujours pas ça. Si ce n'était que moi, je n'aurais rien révélé avant le tout dernier moment. J'aurais tout gardé sous le boisseau jusqu'aux élections proprement dites.

— Tu as tort, Jack, et le chef a raison », remarqua Costigan « et plutôt deux fois qu'une. D'une part, il nous est impossible de pratiquer ce genre de jeu, d'autre part, je suis d'accord pour que nous leur laissions juste assez de corde pour se pendre eux-mêmes.

— Eh bien..., pourquoi pas ? » Semblable en cela à tous les Kinnison, Jack était fort loin d'être convaincu. « Mais si c'est comme ça que doivent se dérouler les choses, appelons alors Clayton.

— Mais avant », coupa Costigan, « veux-tu Jill, s'il te plaît, m'expliquer pourquoi on gâche un homme de l'envergure de

Kinnison pour s'assurer d'un poste aussi secondaire que celui de président ? J'étais tout à l'heure quelque peu dans la lune et cela ne m'apparaissait pas clairement.

— Simplement parce qu'il est le seul homme vivant à pouvoir l'emporter sur Morgan et son parti », annonça Jill d'un ton paisible. « La Patrouille peut très bien se passer de lui la durée d'un mandat. Par la suite, le poste pourra être tenu par n'importe qui !

— Mais Morgan agit par la bande. Pourquoi Rod n'en ferait-il pas autant ?

— Sa psychologie est entièrement différente. Morgan est un patron et non Roderick Kinnison. Lui, c'est un meneur d'hommes. Tu saisis la différence ?

— Oh ?... Je crois que je comprends... mais poursuis... »

*

* *

À première vue ce jour-là, l'astroport de New York avait son aspect habituel. À n'importe quel moment de la journée, on y trouvait plusieurs centaines de personnes déambulant sans but ou se hâtant vers leur appareil, de telle sorte qu'une centaine de promeneurs supplémentaires ne s'y remarquait guère. Et l'astroport n'était que le lieu d'aboutissement d'une gigantesque opération. Les activités de la Patrouille commençaient à des milliards de kilomètres de la métropole terrestre.

Un filet fut tendu que même une météorite grosse comme un grain de sable n'aurait pu franchir sans donner l'alerte.

Aucune arrestation ne fut effectuée. Aucun paquet ne fut confisqué ou même inspecté, que ce soit dans les rangées de casiers de la consigne automatique, dans les bureaux ou dans des cachettes plus ou moins astucieuses au cœur des bâtiments de l'astroport. Pour autant que pût le savoir l'ennemi, la Patrouille jusqu'à la dernière minute ne soupçonna absolument pas ses préparatifs. C'est alors qu'un vétéran de l'espace, mince, de haute taille, tanné par les radiations cosmiques, se mit à parler à haute voix, comme s'il s'adressait à lui-même.

« Blocage des rayons-espions. Brouillage. Mise en place de l'ombrelle. Tout le monde au rapport. »

Cette voix, aussi basse et étouffée qu'elle pouvait l'être, fut reçue par tous les récepteurs du Service Spécial dans un rayon de plusieurs milliers de kilomètres et par tous les Fulgurs à l'écoute, où qu'ils fussent. Aussi, dans les secondes qui suivirent, les réponses affluèrent :

« Blocage des rayons-espions en place, monsieur. »
« Brouillage en cours. » « Ombrelle déployée. »

Nul faisceau-sondeur ne pouvait dorénavant franchir le dôme énergétique recouvrant l'immense cosmodrome. Aucun signal, qu'il s'agisse de communication radio ou de télécommande de détonateur, ne pouvait dorénavant être reçu tant sur l'astroport qu'à proximité. L'ennemi devait désormais comprendre que quelque chose ne tournait pas rond. Mais il serait dans l'impossibilité d'y remédier.

« Rapports reçus », dit l'homme au teint hâlé, toujours aussi calme. « L'opération "Décontamination" va se dérouler comme prévu. »

Et quatre cent soixante et onze hommes hautement spécialisés, dotés de doubles de clés et de tout l'équipement par ailleurs nécessaire s'emparèrent paisiblement de quatre cent soixante et onze paquets de toutes tailles et de toutes formes. Dans la foule qui se rassemblait, il y eut quelques bousculades et des ambulances filèrent de-ci de-là. Quelques femmes s'évanouirent, annoncèrent les rapports, mais il en était toujours ainsi.

La dératisation s'acheva, l'opération « Décontamination » se terminait sur un succès à cent pour cent. Aucune perte n'avait été enregistrée.

C'était le plus gigantesque rassemblement que la Terre ait jamais connu. Tout le monde, y compris les nationalistes, s'était en vain demandé la raison d'une telle manifestation à trois semaines des élections. En outre, ce meeting avait bénéficié d'une publicité sans précédent. On n'avait lésiné ni sur la sueur ni sur le budget pour assurer la réussite de la journée.

Aussi, ce n'est pas une exagération d'affirmer que chacun s'interrogeait sur le grand meeting cosmocrate et que les auditeurs présents étaient tout ouïe...

Roderick Kinnison s'avança vers la batterie de micros et certains champs de force furent coupés.

« Entités amies, membres ou non de la Civilisation, quoiqu'il puisse paraître curieux de diffuser une réunion politique aux autres mondes et aux autres continents, la chose est en l'occurrence indispensable. Les propos qui vous seront tenus aujourd'hui, bien que traitant des affaires intérieures du continent nord-américain, aborderont cependant un problème beaucoup plus vaste, un problème d'importance capitale pour tous les êtres intelligents de l'ensemble des mondes habités. Vous savez comment synchroniser vos esprits sur le mien. Faites-le. »

Rod Kinnison chancela littéralement sous l'impact mental simultané d'un si grand nombre d'individus, mais il se ressaisit vite et commença, haranguant son auditoire par l'intermédiaire de son Joyau :

« Tout d'abord, ce n'est pas à vous, cosmocrates mes amis, que je m'adresse, mais à l'ennemi. Ennemi, je sais que tu nous écoutes. Je sais que dans cette assemblée, tu disposes d'équipes de tueurs qui ont pour mission de m'abattre ainsi que le Premier Fulgur. Apprends d'abord que tes hommes sont réduits à l'impuissance. Je sais aussi que tu as dissimulé ici des bombes atomiques afin d'y anéantir toute vie. Ces bombes ont été démontées et leurs constituants soigneusement stockés. Je sais également que tu disposais d'une importante quantité de poussières radioactives. Celles-ci sont maintenant à l'abri dans les caves de la Patrouille, près de Weehauken. Tous les engins que tu comptais utiliser ont été désamorçés.

« Il y a cependant une exception, c'est la flotte de guerre que tu estimes assez puissante, en cas de défaite aux élections, pour nous vaincre, nous les forces armées de la Patrouille Galactique. Tu peux toujours le croire, Ennemi, mais dans l'immédiat tu ne peux rien faire pour troubler ce meeting. C'est tout ce que j'avais à te dire.

« Maintenant, mes auditeurs légitimes, je ne suis pas ici pour vous faire le discours que vous attendiez, mais simplement pour vous présenter le véritable orateur d'aujourd'hui : le Premier Fulgur Virgil Samms... Oui, celui que vous connaissez.

Il n'a assisté à aucune réunion électorale car, nous, ses conseillers, l'en avons dissuadé. Pourquoi ? Voici les faits : Par l'intermédiaire d'Archibald Isaacson, de la Générale Interstellaire, il s'est vu offrir un pot-de-vin qui, en quelques années, se serait élevé à quelque cinquante milliards de crédits, c'est-à-dire une fortune telle qu'aucun homme n'en a jamais possédé. Il y eut ensuite une tentative d'assassinat contre lui, tentative que nous pûmes déjouer d'extrême justesse. Nous le transportâmes alors à la Colline, sachant qu'il n'y aurait pas d'autre endroit sur cette planète où Samms soit en sécurité. Vous savez ce qui s'en est suivi, vous n'ignorez pas l'état dans lequel se trouve présentement la Colline. Cet acte de guerre, à l'époque, fut attribué à des pirates.

« Or, Virgil Samms ne peut être remplacé. L'ennemi le sait. C'est un personnage unique dans l'histoire de l'Humanité. Personne ne saurait assumer le rôle qui lui est dévolu. S'il est tué avant que les principes sur lesquels repose la Civilisation l'emportent, ce sera le retour à la barbarie. La renaissance ne pourra intervenir que lorsqu'un personnage de son envergure verra le jour et je vous laisse le soin d'en évaluer la probabilité. Pour toutes ces raisons, Virgil Samms n'est pas ici en personne. Il ne se trouve pas non plus à la Colline car l'ennemi possède peut-être maintenant des armes capables, non seulement de détruire cette forteresse jusque-là inexpugnable, mais également la planète tout entière. Et notre adversaire n'hésiterait pas à aller jusque-là, s'il était certain, de la sorte, de se débarrasser de Virgil Samms.

« Aussi, ce dernier est-il présentement quelque part dans l'espace. Notre flotte s'attend à être attaquée d'un instant à l'autre. Si nous l'emportons, la Patrouille Galactique poursuivra sa tâche. Si nous perdons, nous espérons que vous en aurez tous suffisamment appris pour que notre mort n'ait pas été inutile.

« J'ai fini quant à moi. Restez en communication mentale. À vous, Premier Fulgur... Vous avez la parole, monsieur. » Il était

psychologiquement impossible à Samms de tenir le même langage que le grand amiral. Cela n'était d'ailleurs ni nécessaire ni souhaitable car le terrain avait été préparé. C'est pourquoi, froidement, logiquement et clairement, il raconta toute la fantastique histoire. Il révéla les faits les plus importants mis au jour par les infatigables investigateurs de la Patrouille, nommant lieux, dates, gens, nature des transactions et montant des sommes versées ou encaissées. C'est seulement durant les deux dernières minutes de son allocution qu'il s'échauffa un peu.

« Et il ne s'agit là, en aucun cas, d'une campagne de diffamation ou d'accusations sans fondement, visant à obscurcir le débat et à vilipender le parti adverse à la veille même des élections. Tout ce que je vous ai dévoilé repose sur des faits. Des plaintes officielles sont dès à présent déposées. Toutes les personnes mentionnées, et bien d'autres encore, seront incarcérées dans les meilleurs délais. Si l'une quelconque d'entre elles était innocente, à quelque degré que ce soit, l'accusation tomberait d'elle-même d'ici les trois semaines qui nous séparent des élections. C'est la raison pour laquelle j'ai tenu à voir ce meeting se dérouler aujourd'hui.

« Aucun des individus cités n'est innocent. Étant coupables et nous sachant en mesure de le prouver, tous chercheront, par des manœuvres dilatoires, à reculer l'étude sur le fond de leur dossier. Comme notre justice est, dans la plupart des cas, équitable, les accusés auront le pouvoir de retarder jusqu'au soir des élections l'heure de leur procès ainsi que la présentation des preuves accablantes que nous avons accumulées. Cependant, préalablement prévenus, vous saurez, malgré toutes les tentatives de diversion, de quel côté se tient la vérité. Vous voterez en connaissance de cause. Vous voterez sans hésitation pour Roderick Kinnison. Je vous remercie tous de votre attention. »

Chapitre XIX

Du temps où ils étaient tous deux commodores, et à l'exception de quelques rares périodes de vacances, Clayton le Nord-Américain, et Schweikert l'Européen, avaient toujours exercé leur activité à proximité immédiate de leur planète natale. Avec la création de la Patrouille Galactique, leur secteur s'était considérablement étendu. On pouvait à tout moment rencontrer l'un ou l'autre au quartier général de la Grand-Flotte, à l'astroport de New York, mais il était fort rare de les y voir tous deux simultanément.

Aussi, comme la première région galactique comprenait tous les systèmes solaires et toutes les planètes appartenant à la Civilisation, celui des deux qui était absent pouvait pratiquement se trouver n'importe où. Cependant, celui qui manquait n'était généralement pas sur l'un des mondes connus, mais bien sur Bennett, prenant contact avec les officiers et supervisant les préparatifs et l'entraînement de la Grand-Flotte, faisant des cours de stratégie spatiale et s'efforçant de résoudre les multiples problèmes pratiques et théoriques que comportait la mise en condition d'une telle armada. C'était un travail harassant et pas toujours passionnant, mais, en définitive, il se révéla payant. De la sorte, les deux amiraux apprirent à connaître leurs hommes et ceux-ci se familiarisèrent avec leurs chefs. Cela permettait une collaboration fructueuse et toutes les manœuvres se déroulaient avec une facilité, une souplesse et une précision qui eussent été impossibles autrement.

Le jour du grand départ arriva. Escadre après escadre, groupe après groupe, les unités composant la Grand-Flotte de la Patrouille Galactique décollèrent. Elles se rassemblèrent dans l'espace, s'organisèrent et se donnèrent un semblant de formation puis s'exercèrent de nouveau à manœuvrer. Ensuite,

les astronefs firent route vers Sol et lorsque l'imposante armada arriva à proximité de notre système solaire, elle fut rejointe par les vaisseaux de la Patrouille dont Morgan et ses séides connaissaient l'existence. Cette fraction « officielle » de la Grand-Flotte s'inséra, selon un schéma prévu depuis longtemps, dans le dispositif de combat.

Le jour du grand meeting cosmocrate, les vaisseaux de la Patrouille naviguaient au voisinage même de notre planète. Dès qu'il eut présenté Samms aux auditeurs prodigieusement intéressés, Roderick Kinnison disparut. Samms était déjà à bord du *Boise*. Le grand amiral rejoignit son propre vaisseau, le *Chicago*. Dans le cas où un espion de l'ennemi aurait essayé d'apprendre où il se rendait, toutes les dispositions avaient été prises pour qu'il n'en puisse rien savoir. Cleveland, Northrop et Rularion y avaient personnellement veillé.

Ni Samms ni Kinnison n'avaient de raison valable pour se trouver personnellement à bord de la Grand-Flotte. Si celle-ci l'emportait, ils avaient quelques chances de survie. Si la Grand-Flotte était battue, ils périraient à coup sûr, soit dans la désintégration de leur vaisseau, soit, et ce ne serait qu'une question de jours, traqués comme du gibier sur Tellus. En ce qui concernait la flotte, leur présence aurait un effet bénéfique sur le moral. Le jeu en valait donc la chandelle.

De même, Clayton et Schweikert n'étaient pas ensemble ni même embarqués sur des unités voguant de conserve. Samms, Kinnison et les deux amiraux, tout en demeurant à l'intérieur du cylindre de combat de la Grand-Flotte, étaient aussi éloignés que possible les uns des autres.

Oui, un cylindre ! Le bureau des études stratégiques de la Patrouille, partant du principe que l'ennemi attaquerait en utilisant la formation traditionnelle en cône, et sachant qu'un cône de combat ne pouvait espérer en détruire un autre qu'après un long et sanglant affrontement, avait pendant des mois et des mois, dans ses bacs de simulation, cherché à imaginer un dispositif plus favorable. Théoriquement, les stratèges avaient abouti : un cylindre de composition bien déterminée devrait venir à bout, fort rapidement et au prix de pertes négligeables, d'un cône aussi bien étudié fût-il. L'ennui

tenait à ce que, pour former un cylindre militairement efficace, les vaisseaux se devaient d'être hautement spécialisés et en si grand nombre qu'aucune puissance jusque-là n'aurait été capable d'en aligner suffisamment. Cependant, avec toutes les ressources de Bennett consacrées à la construction spatiale, la difficulté ne fut pas insurmontable.

« Clayton au grand amiral Kinnison. Avez-vous des ordres ou des instructions complémentaires à nous donner ?

— Kinnison à l'amiral Clayton : aucun », répondit le grand amiral. « Quelle est la portée utile de vos unités de détection ?

— La limite est de douze detects. J'ai disposé trois sphères concentriques de vedettes équipées de diesels. Si nous demeurons ici, sans bouger, les gars vont devenir nerveux et irritables. Aussi, si vous et Virgil êtes d'accord, nous allons leur donner un peu d'exercice. »

Les manœuvres générales de la Grand-Flotte débutèrent. Mais, deux jours à peine plus tard, l'alarme fut donnée. L'ennemi venait d'être repéré provenant, tout comme la première fois, de la région de Coma de Bérénice. Les ordinateurs bourdonnèrent, des ordres furent transmis, ainsi que de brèves énumérations de coordonnées. Les vaisseaux, par centaines et par milliers, se ruèrent à l'emplacement exact qui leur avait été préalablement assigné. Au départ, la formation adoptée fut celle en cône et non celle en cylindre. Ce n'était d'ailleurs pas un cône de bataille traditionnel car il n'en avait pas la composition habituelle. Il était trop vaste et comportait beaucoup trop de vaisseaux pour sa taille. Il était cependant normal en apparence et l'on escomptait qu'avant que l'ennemi en puisse remarquer les particularités, il serait trop tard pour qu'il parvienne à modifier son dispositif de combat. Les forces de la Patrouille se redéploieraient alors en cylindre et l'on croyait, ou du moins l'on espérait, que l'adversaire n'aurait ni le temps, ni les connaissances, ni l'équipement requis pour contrer la manœuvre.

Kinnison se sourit à lui-même tandis que, par son esprit resté en contact télépathique avec Clayton, il observait le cône de bataille de l'ennemi qui grossissait sur l'écran d'observation de l'amiral. La formation adverse était gigantesque et, face à

elle, les escadres officielles de la Patrouille Galactique auraient eu le même sort qu'un flocon de neige en enfer...

Comme par magie, l'ensemble du formidable cône de combat de la Patrouille se remodela pour former un cylindre à double paroi. Cette manœuvre, à laquelle ils s'étaient tous longuement exercés, se déroula à la perfection. La base du cône se rétrécit et s'allongea, le sommet s'ouvrit et se raccourcit. Des rayons tracteurs et répulseurs relièrent les vaisseaux les uns aux autres, soudant cette myriade d'unités en une seule structure homogène, comparativement aussi solide, pour sa taille, qu'un pont cantilever. De plus, au lieu de demeurer immobile et d'attendre l'assaut, ce cylindre, en vol aninertiel, bondit en avant de toute la poussée de ses réacteurs.

Au fil des années, la violence, la virulence et la puissance brute des armes offensives s'étaient constamment accrues. Les dispositifs défensifs avaient suivi le mouvement. Un fait fondamental cependant n'avait pas changé à travers les âges et demeurerait immuable. Trois ou plusieurs unités d'une classe déterminée viennent toujours à bout d'une autre de même tonnage et armement. Aussi, la stratégie est restée et reste globalement la même, qui consiste à mettre au point de nouvelles techniques et de nouvelles combinaisons tactiques permettant à deux ou plusieurs de nos unités de s'attaquer à un seul adversaire, ne laissant ainsi à ce dernier qu'un minimum de possibilités de riposte.

La Grand-Flotte de la Patrouille fonça droit sur l'ennemi, suivant presque exactement le grand axe du cône noir, ce que précisément souhaitait l'ennemi, ou du moins c'est ce qu'il croyait. Jaillissant de la gueule béante du cône, une nappe de flamme, auprès de laquelle les feux de l'enfer eussent fait pâle figure, enveloppa le cylindre de la Patrouille qui, au travers de ce déluge d'énergie, à l'effarante vitesse résultant des mouvements relatifs opposés des deux armadas, se dirigeait vers le sommet de la formation adverse. Mais, à la consternation du haut commandement noir, il ne se produisit pas grand-chose. En effet, comme il a déjà été dit, ce cylindre n'avait pas, même de loin, une composition normale. En fait, sa paroi externe ne comportait pas un seul vaisseau de ligne normal.

L'enveloppe extérieure et les deux extrémités du cylindre avaient une mission purement défensive. Ses astronefs, qui se touchaient presque, avaient leurs écrans défensifs qui se chevauchaient les uns les autres. Ils n'étaient d'ailleurs qu'écrans et aucun ne disposait d'un rayon offensif capable d'enflammer même une allumette. Au contraire, la couche intérieure du cylindre se composait de navires dont l'armement était presque intégralement offensif. Ce revêtement interne avait donc besoin d'un système défensif efficace mais sa puissance de feu était inimaginable !

Les deux bouts de la formation, les deux extrémités de ce gigantesque tube, auraient donc à supporter le plus fort de l'attaque ennemie et c'était là un facteur qui avait longtemps donné la migraine aux stratèges de la Patrouille. Cela explique pourquoi les dix premiers anneaux doubles du cylindre et les six derniers étaient constitués d'engins véritablement très spéciaux qui n'étaient qu'écrans et rien d'autre. Il s'agissait là d'unités téléguidées n'ayant personne à leur bord. Si les pertes de la Patrouille se limitaient à huit anneaux doubles au premier passage et à quatre au second – les estimations théoriques étant de l'ordre de six et de deux – Samms et ses compagnons s'avoueraient pleinement satisfaits.

Rien de matériel ne pouvait, sinon pour un bref instant, exister au sein du champ de forces qui suivait le grand axe du cône de la Flotte Noire. Ce champ cependant n'entra en contact avec aucun objet matériel. Le blindage énergétique des appareils défensifs de la Patrouille avait été spécifiquement prévu pour supporter un tel environnement. Pratiquement, tous les vaisseaux résistèrent et, dans la fraction de seconde qui s'ensuivit, l'extrémité avant du cylindre creux de la Patrouille engloutit, tel un aspirateur, la totalité du sommet du cône de combat ennemi. C'est à ce moment-là seulement que les « matraqueurs » purent entrer en action.

Chacun des vaisseaux composant la paroi interne du tube disposait d'un puissant projecteur à tracto-rayons, d'ailleurs en tout point analogue à celui des autres unités et dirigé vers l'extrémité inférieure du cylindre, presque parallèlement au grand axe de celui-ci. C'est pourquoi chaque fois qu'un vaisseau

noir était ainsi happé il était saisi et contraint de suivre le grand axe de la formation. Aucun des vaisseaux ainsi capturé ne durait très longtemps. Les astronefs ennemis, en effet, étaient de force maintenus en file indienne et chacun d'eux devait au moins affronter un anneau entier de « matraqueurs » qui, n'ayant pas à se préoccuper de leur propre défense, pouvaient de la sorte employer toute leur formidable puissance de feu. Ainsi, ce n'était plus un combat à deux ou trois contre un, mais bien plutôt à quatre-vingts et même souvent à deux cents contre un.

Sous l'impact de ces inimaginables torrents de force, les écrans des vaisseaux ainsi « avalés » flamboyaient brièvement, passant quasi instantanément par toutes les couleurs du spectre puis, quel qu'en soit le nombre, cédaient brutalement. En fait, même les analyseurs ultra-rapides des unités d'observation n'avaient pas le temps d'enregistrer le phénomène. Puis, une couple de microsecondes plus tard, l'écran de coque, à cette époque-là, la plus solide muraille énergétique mise au point par l'homme, lâchait à son tour. Alors, des torrents de forces destructrices s'attaquaient au métal nu et sans défense et chaque molécule organique ou inorganique des navires et de leur contenu disparaissait dans une explosion aveuglante, brutale et si violente qu'elle en secouait même ceux qui l'avaient provoquée. Il s'agissait certainement là d'autre chose que d'une banale volatilisation. On en conclut plus tard, en raison de la température effrayante régnant au sein de ce déluge d'énergies quasi solides, que le fait d'avoir déclenché l'explosion des isotopes instables contenus dans les soutes de la Flotte Noire, avait entraîné une réaction en chaîne qui avait abouti à la désintégration atomique d'une notable proportion des atomes de corps normalement parfaitement stables.

Le cylindre de combat s'arrêta et les Fulgurs firent le point. L'érosion subie par l'extrémité antérieure de leur dispositif correspondait presque exactement à six anneaux doubles d'engins téléguidés. Localement, le sixième anneau parfois subsistait mais en certains endroits qui avaient subi un tir particulièrement dense, le septième avait complètement disparu. À peine un pour cent des vaisseaux dotés d'équipage avait été détruit. Aussi bref qu'ait été l'engagement, l'ennemi

avait été capable de concentrer une puissance de feu suffisante pour creuser, de-ci de-là, des brèches dans les parois du cylindre attaquant.

En haut lieu, on n'avait pas espéré anéantir plus de quelques centaines de vaisseaux noirs au premier passage. L'état-major cependant avait été certain que les unités les plus lourdes et les plus dangereuses, y compris celles abritant le haut commandement ennemi, se trouveraient parmi celles détruites. La partie médiane du cône de bataille conventionnel avait toujours été considérée comme l'emplacement privilégié, car le plus sûr. Aussi, c'est là qu'avait dû se trouver l'essentiel du haut commandement noir qui, par là-même avait été désorganisé.

Quelques secondes plus tard, il devint évident que l'état-major ennemi avait cessé d'exister ou du moins qu'il n'était pas en mesure de réagir efficacement. Dans le plus complet désordre, quelques-uns des navires adverses continuaient à faire feu de tous leurs projecteurs, tandis que d'autres essayaient de reformer leurs rangs, peut-être pour attaquer le cylindre de la Patrouille. L'indécision était visible dans le camp ennemi.

Faire effectuer un demi-tour à ce gigantesque engin cylindrique représentait une tâche de plusieurs heures, mais cela ne fut pas nécessaire. Chaque vaisseau, coupant ses rayons tracteurs et répulseurs, pivota sur lui-même, s'amarra de nouveau à ses voisins et suivit en sens inverse pratiquement la même trajectoire que précédemment, absorbant et anéantissant au passage une autre portion de ce qui restait du cône noir. Après plusieurs manœuvres de ce genre, les forces ennemies étaient si désorientées et si affaiblies que la Patrouille ne perdit plus un seul vaisseau. La Flotte Noire, si imposante et si sûre d'elle-même quelques minutes auparavant, venait d'être taillée en pièces...

« Ça suffit Rod, tu ne crois pas ? » Samms contacta télépathiquement son ami. « Veux-tu demander à Clayton d'arrêter le combat de façon à pouvoir entamer des négociations avec leurs chefs ?

— Des négociations ? Que le diable m'emporte ! » La réponse mentale de Kinnison ressemblait à un rugissement.

« Nous les avons à notre main, il faut les liquider avant qu'ils parviennent à se réorganiser. Pas question de trêve !

— Au-delà d'un certain point, l'action militaire se transforme purement et simplement en une indéfendable boucherie et c'est un acte dont jamais la Patrouille Galactique ne se rendra coupable. Nous sommes présentement arrivés à ce stade. Si tu n'es pas d'accord avec moi, je suis tout prêt à réunir le Haut Conseil Galactique pour lui demander son arbitrage.

— Ce n'est pas la peine... Tu as raison. C'est d'ailleurs un des motifs pour lesquels je ne suis pas le Premier Fulgur. » Le grand amiral, sa rage et sa fureur se calmant progressivement, donna les ordres nécessaires. Les forces de la Patrouille s'immobilisèrent dans l'espace. « En tant que président du Conseil Galactique, Virgil, c'est à toi de jouer. »

Des faisceaux sondeurs fouillèrent, cherchèrent et une liaison maser fut établie. Virgil Samms s'exprima à haute et intelligible voix dans le sabir familial à tous ceux qui sillonnent l'espace. « Mettez-moi en communication, s'il vous plaît, avec l'officier le plus âgé dans le rang le plus élevé. »

Un visage viril et plutôt plaisant apparut sur l'écran du communicateur de Samms, un visage marqué par l'amer désespoir d'un homme résolu, promis à une mort certaine.

« Nous sommes battus, finissons-en.

— Je m'attendais à une telle réaction. Vous avez été conditionnés. Mais je ne devrais cependant pas rencontrer trop de difficultés pour vous convaincre que vous vous méprenez lourdement sur notre compte. Vous avez été grossièrement abusés sur notre éthique, notre code moral, nos règles de conduite et nos buts... Il y a, je suppose, d'autres officiers supérieurs survivants de votre rang, même s'ils n'ont pas la même ancienneté que vous ?

— Il y a dix autres vice-amiraux, mais c'est moi qui ai le commandement. Ils obéiront à mes ordres, ou mourront.

— Néanmoins, ils seront entendus. Je vous demande de repasser en vol normal afin que nous synchronisions nos vitesses intrinsèques respectives. Je vous invite tous les onze à venir à mon bord. Nous souhaitons étudier avec vous la possibilité d'une paix durable entre nos mondes.

— Une paix ? Bah ! Pourquoi mentir ? » L'expression du visage du commandant de la Flotte Noire ne se modifia pas. « Je sais ce que vous êtes et ce qui advient aux races que vous soumettez. Nous préférons une mort propre et rapide sous le feu de vos armes à une longue agonie dans vos salles de torture et vos laboratoires expérimentaux. Reprenez le combat, j'ai l'intention de vous attaquer dès que j'aurai pu rameuter mes forces.

— Je vous le répète, vous avez été abominablement trompés. » La voix de Samms demeura calme et assurée et ses yeux restaient fixés dans ceux de son interlocuteur. « Nous sommes des hommes civilisés et non des barbares ou des sauvages. Le fait même que nous ayons stoppé les hostilités si vite n'a-t-il pas de signification pour vous ? »

Pour la première fois, l'expression du visage de l'étranger se modifia subtilement et Samms s'efforça d'exploiter ce léger avantage.

« J'enregistre votre réaction. Maintenant, si vous voulez vous entretenir avec moi d'esprit à esprit... » Le Premier Fulgur se mit à sonder l'ego de son interlocuteur afin de parvenir à s'accorder sur lui, mais cela entraîna une violente réaction.

« Je vous l'interdis ! » L'amiral noir dressa une infranchissable barrière mentale. « Je ne veux rien avoir à faire avec votre maudit Joyau. Je sais ce dont il s'agit et me refuse à en entendre parler.

— Oh ! Virgil. Pourquoi te fatiguer ? » aboya Kinnison « Finissons-en !

— Cette fatigue ne sera pas inutile, Rod », répliqua tranquillement Samms. « Nous sommes à un tournant. Je dois avoir raison, je ne peux pas m'être trompé à ce point. » Et Samms accorda derechef toute son attention au commandant des forces ennemies.

« Très bien, monsieur. Nous continuerons à employer le langage oral. Je vous renouvelle mon invitation, venez à bord avec vos dix collègues. Il ne vous sera pas demandé de vous rendre. Vous pourrez conserver vos armes de poing aussi longtemps que vous ne tenterez pas de les utiliser contre nous. Que nous parvenions ou non à un accord, vous serez autorisés à

regagner sans encombre vos vaisseaux respectifs avant la reprise éventuelle du combat.

— Quoi ? Nos armes de poing ? Vous nous permettez de les conserver ? Le jurez-vous ?

— En tant que président du Grand Conseil Galactique et en présence des plus hauts dignitaires de la Patrouille, je le jure.

— En ce cas, nous sommes prêts à nous rendre à votre invitation.

— Très bien. De mon côté, j'aurai avec moi dix Fulgurs et officiers de la Patrouille. »

Bientôt, les deux formations se retrouvèrent immobiles l'une par rapport à l'autre. Onze vedettes se détachèrent de la flotte adverse et onze officiers généraux noirs montèrent à bord du *Boise* où ils furent accueillis avec tout le cérémonial réservé aux amiraux de puissances amies en visite. Chacun d'eux portait ce qui paraissait être une copie exacte de l'arme de poing réglementaire de la Patrouille : un Lewiston Mark 17. En tête de la délégation marchait un individu de haute taille, massif, aux tempes argentées, celui-là même avec qui Samms avait précédemment discuté. L'homme restait méfiant, hostile et dissimulait strictement son profond désespoir. Sa barrière mentale restait farouchement dressée.

L'officier qui se tenait directement derrière lui était beaucoup plus jeune que son chef, beaucoup moins crispé et beaucoup plus attentif. Samms chercha à se synchroniser télépathiquement sur la personnalité du nouveau venu et, y étant parvenu, éprouva la plus grande surprise de sa vie. L'esprit du vice-amiral noir ne correspondait pas du tout à ses prévisions. Il était en fait, et sur tous les plans, du niveau d'un Fulgur !

« Oh !... Comment ? Vous ne parlez pas et... je vois... le Joyau... c'est le Joyau ! » Pendant quelques secondes, le cerveau de l'étranger bouillonna, partagé qu'il était entre le soulagement, la joie et une intense espérance.

Dans les instants qui suivirent, avant même que les visiteurs aient gagné leur place à la salle de conférence, Virgil Samms et Corander de Pétrine échangèrent des pensées qui auraient exigé

plusieurs milliers de mots pour s'exprimer vocalement. Nous n'en retiendrons que quelques-unes.

« Le Joyau... j'ai toujours rêvé d'une telle chose, sans jamais garder le moindre espoir de voir ce rêve se matérialiser un jour. Je comprends à quel point nous avons été abusés ! Il y a donc des Joyaux disponibles sur votre monde, Samms de Tellus ?

— Pas exactement et certainement pas pour tout le monde. » Et Samms dut expliquer ce qu'il avait déjà tant de fois exposé auparavant. « Vous disposerez d'un Joyau beaucoup plus tôt que vous ne le pensez, mais revenons-en au problème en suspens : la fin des hostilités. Les survivants sont, tous ou presque, natifs de Pétrine, je suppose ?

— Presque est inutile. Nous sommes tous des Pétriniens. Les “ instructeurs ” se trouvaient au centre de notre cône. Il en reste beaucoup sur Pétrine et les planètes voisines, mais il ne s'en trouve plus un seul de vivant parmi nous.

— Alors, Ohlanser, qui assume présentement le commandement suprême, est également un Pétrinien ? Il est si entêté que je ne voulais pas le croire. Il risque de constituer un obstacle à notre accord. Est-il vraiment le grand amiral de la flotte ?

— Seulement et uniquement avec notre consentement et du fait des circonstances extraordinaires actuelles. C'est un officier réactionnaire, de la vieille école, un jusqu'aboutiste borné. Normalement, il aurait pu compter sur l'appui des “ instructeurs ” s'il en avait survécu parmi nous. Mais je suis tout prêt à remettre en question son autorité et à déclarer que j'entends diriger ma propre flotte comme je le juge bon. Je pense d'ailleurs que beaucoup d'autres m'emboîteront le pas. Aussi, ne retardez pas cette conférence.

— Veuillez prendre un siège, messieurs. » Tous saluèrent réglementairement et s'assirent. « Maintenant vice-amiral Ohlanser...

— Comment vous, un étranger, connaissez-vous mon nom ?

— Je connais bien des choses. Nous avons une suggestion à vous présenter qui, si vous autres Pétriniens décidez de l'accepter, permettra de mettre un terme à ce combat. D'abord, veuillez croire que nous n'avons aucune visée sur votre planète

ni aucun motif de conflit avec ses habitants, ceux du moins qui ne sont pas contaminés par les idées et la culture des responsables de la présente situation. Il s'agit très vraisemblablement de vos "instructeurs" puisque vous les nommez ainsi. Vous ne saviez pas qui vous auriez à combattre, ni pourquoi. » C'était là une affirmation qui ne supportait pas la contradiction.

« Je constate que nous ne connaissions pas toute la vérité », admit Ohlanser d'un ton sec. « Nous avons été persuadés, à l'aide de preuves suffisamment convaincantes, que vous étiez des monstres venant des espaces extérieurs, des créatures avides, insatiables, intensément destructrices et hostiles à toutes les autres formes de vie intelligente.

— Nous supposons bien quelque chose de ce genre. Vos collègues sont-ils de votre avis, vice-amiral Corander ?

— Oui. On nous a présenté des preuves détaillées et indiscutables : clichés de bataille où nul quartier n'était fait, systèmes entiers conquis et mondes dévastés les uns après les autres. On nous a fait croire que notre seul espoir résidait en un affrontement avec vous dans l'espace, car si on vous laissait approcher Pétrine, chaque habitant de notre planète, homme, femme et enfant, serait soit exterminé, soit torturé jusqu'à ce que mort s'ensuive. Je m'aperçois maintenant que ces prétendues preuves n'étaient que de pures inventions destinées à nous induire en erreur.

— Effectivement. Ceux qui ont répandu cette propagande mensongère ou qui ont contribué à la soutenir doivent être et seront éliminés. Pétrine doit obtenir et obtiendra la place qui lui revient dans la Confédération Galactique, ensemble de mondes libres, indépendants et alliés. Il en sera d'ailleurs de même pour toutes les planètes dont les populations souhaiteront adhérer à la Civilisation au lieu de subir tyrannie et despotisme. Pour atteindre ce but, nous autres Fulgurs suggérons que vous rassembliez votre flotte et vous dirigiez vers Arisia.

— Arisia ! » Ohlanser n'apprécia pas du tout l'idée.

« Arisia », insista Samms. « Après avoir quitté Arisia, vous en saurez beaucoup plus long que maintenant. Vous vous en

retournerez alors vers votre monde natal où vous prendrez toutes les dispositions qui vous paraîtront nécessaires.

— On nous a affirmé que vos Joyaux étaient des instruments hypnotiseurs », coupa d'un ton méprisant Ohlanser, « servant à absorber et à détruire les esprits de tous ceux qui vous écouteraient. J'en suis toujours pleinement persuadé, je ne me rendrai pas sur Arisia, ni moi ni aucune fraction de la Grand-Flotte de Pétrine. Je n'attaquerai jamais ma planète natale. Je ne me battrai pas contre mon propre peuple. Cette décision est irrévocable.

— Je n'ai rien dit qui puisse laisser sous-entendre une telle chose, mais vous continuez à refuser d'entendre la voix de la raison. Quelle est votre position, vice-amiral Corander ? Et vous autres, qu'envisagez-vous de faire ? »

Dans le moment de silence qui s'ensuivit, Samms se mit mentalement en rapport avec les autres officiers et se trouva plus que satisfait de ce qu'il apprit.

« Je ne suis pas d'accord avec le vice-amiral Ohlanser », annonça Corander d'un ton sec. « Il commande, non la Grand-Flotte, mais sa propre escadre, comme nous tous d'ailleurs. Je conduirai la mienne sur Arisia.

— Traître ! » hurla Ohlanser, qui bondit sur ses pieds et dégaina son désintégrateur. Un rayon tracteur lui arracha l'arme de la main avant qu'il ait eu le temps de tirer.

« Nous vous avons autorisés à conserver vos pistolets, mais non à les utiliser », dit Samms d'une voix paisible. « Parmi vous, combien sont de l'avis de Corander et combien soutiennent Ohlanser ? »

Les neuf autres vice-amiraux votèrent en faveur de leur jeune collègue.

« Très bien. Ohlanser, vous pouvez soit accepter de passer le commandement à Corander, soit quitter cette conférence et partir avec votre escadre directement vers Pétrine. C'est à vous maintenant de choisir.

— Vous voulez dire que malgré tout vous n'allez pas m'exécuter ? ou me dégrader ? ni même m'arrêter ?

— Il n'en est pas question. Quelle est votre décision ?

— En ce cas... j'étais — je devais avoir tort — je suivrai Corander. »

C'est ainsi que les Fulgurs et tout particulièrement Virgil Samms, le premier d'entre eux, contribuèrent à adjoindre à la Civilisation un autre secteur de la galaxie.

Chapitre XX

Après le meeting géant, il s'écoula plusieurs jours durant lesquels Samms et Kinnison furent absents de la Terre. Que le candidat cosmocrate à la présidence et le Premier Fulgur soient demeurés avec la flotte, voilà qui n'était un secret pour personne. En fait, on avait même rendu la chose publique. Nul n'ignorait pourquoi ils se trouvaient là-bas et presque tout le monde approuvait.

Leur brève disparition ne fut d'ailleurs guère ressentie. En effet la situation se modifia rapidement et globalement. Les supporters de Kinnison firent un forcing effréné dans tous les États de l'Amérique du Nord mais surtout, le lendemain matin du grand rassemblement cosmocrate, apparut dans toutes les librairies et tous les kiosques du continent un livre de plus de mille huit cents pages imprimées serré, un livre dont la publication avait causé bien des soucis à Samms lui-même.

« Mais je ne peux m'empêcher d'avoir la frousse ! » avait-il protesté. « Nous savons que tout ce qui est là-dedans est vrai, mais chaque page contient un ou plusieurs motifs de procès pour diffamation et dénonciation calomnieuse ! C'est l'ouvrage le plus explosif de tous les temps !

— Je le sais parfaitement », avait répliqué le juriste Fulgur, chauve et pansu. « J'espère qu'ils entreprendront une quelconque action en ce sens, mais je suis hélas pratiquement certain qu'il n'en sera rien.

— Vous espérez qu'ils réagiront ?

— Oui. S'ils en prennent l'initiative, ils ne pourront nous empêcher d'exhiber les preuves que nous détenons et il n'existe aucune cour, aussi corrompue soit-elle, devant laquelle nous ne puissions gagner. Ce qu'ils désirent, en vérité, c'est obtenir un délai et repousser tout jugement jusqu'après les élections.

— Je vois », et Samms fut convaincu.

Tous savaient que la Patrouille avait remporté une éclatante victoire, mais on ignorait qui avait été l'ennemi. Aussi, lorsque le contingent nord-américain atterrit à l'astroport de New York, il fut littéralement assailli par les journalistes. Cependant, selon la formule consacrée, ce furent les moins informés qui parlèrent le plus. Mais le reporter du journal télévisé qui, une fois déjà, avait interviewé Samms et Kinnison, ne perdit pas son temps sur un aussi menu fretin. Il sollicita une audience avec les deux chefs Fulgurs et insista jusqu'à ce qu'il ait obtenu satisfaction.

« Rien à déclarer », annonça Kinnison d'un ton bref qui ne laissait planer aucun doute sur sa pensée. « Toute déclaration, s'il doit y en avoir une, sera faite par le Premier Fulgur. »

« Maintenant, mes chers téléspectateurs, j'interroge le Premier Fulgur Samms en personne. Approchez-vous un peu du micro, s'il vous plaît, Premier Fulgur. Je vais, monsieur, vous poser une question qui est sur les lèvres de tout le monde : « Qui sont les Noirs ? »

— Je n'en sais rien.

— Vous n'en savez rien ? Vous me le jurez sur le Joyau, monsieur ?

— Sur le Joyau. Je ne le sais toujours pas.

— Je comprends. Mais vous avez bien des soupçons ou au moins une idée sur la question ?

— Je peux formuler des hypothèses, mais elles ne seront que cela : des hypothèses. Plusieurs semaines nous seront nécessaires pour en apporter la preuve irréfutable, mais je suis persuadé, et j'ai de bonnes raisons pour l'être, que la Flotte Noire fut construite et contrôlée par l'équipe Morgan-Towne-Isaacson.

— C'est parfait, monsieur, c'est exactement ce que nous voulions savoir. Une dernière question cependant. » Le journaliste avait obtenu beaucoup plus de renseignements qu'il ne s'y attendait et pourtant, en bon reporter, il en désirait davantage. « Que pensez-vous, monsieur Samms, s'il vous plaît, des procès résultant de votre Livre Blanc ?

— Je ne peux ajouter grand-chose, je le crains, à mes précédentes déclarations et à ce qui se trouve dans ce livre.

Nous sommes en train de faire en sorte que ces criminels passent en jugement et nous continuerons. Nous agissons de notre mieux en vue d'interdire toute tentative visant à reporter les procès. Nous voulons et nous obtiendrons une action judiciaire de façon que chacun des accusés puisse se défendre et prêter serment devant un tribunal. Morgan et son gang, cependant, s'efforcent désespérément de retarder les procès, car ils savent que nous démontrerons impitoyablement la réalité de toutes les accusations que nous avons portées. »

Le journaliste prit congé et Samms et Kinnison rejoignirent leurs bureaux respectifs.

Et les nationalistes, malgré le terrible et imprévisible coup qui leur avait été porté, firent politiquement de vrais miracles avec les moyens du bord.

Pendant ce temps, Morgan était en conférence avec son supérieur à la peau vaguement bleutée, qui était accouru furieux, dès qu'il avait appris l'écrasante défaite de la Flotte Noire. Le Kalonian était extrêmement inquiet, à tel point que la pigmentation particulière de son teint virait lentement au vert.

« Comment cela a-t-il pu se produire ? Comment se fait-il que je n'aie pas été informé des forces réelles de la Patrouille ? Comment avez-vous pu faire preuve d'autant de stupidité ? Maintenant, je vais devoir rendre compte à Scrwan d'Eich. C'est du pur poison concentré que cette créature ! Et si jamais un mot de cette affaire arrive jusqu'à Ploor... !!! »

— Cessez donc de monter sur vos grands chevaux, Fernald », répliqua Morgan d'un ton acide. « Ne comptez pas sur moi pour jouer les boucs émissaires. Tout cela est arrivé simplement parce qu'ils ont réussi à construire une flotte plus importante que la nôtre. Vous êtes responsable tout autant que moi. Vous n'ignoriez rien de nos préparatifs et vous aviez d'ailleurs donné votre accord. Pour ce qui est de transmettre votre rapport, vous agirez à votre guise. Cependant, je vous conseillerais vivement de ne pas crier trop fort avant d'être réellement touché. La bataille est loin d'être terminée, mon ami. »

Le Kalonian avait été sérieusement dépassé par les événements. On peut mesurer l'étendue de son désarroi au fait

qu'il n'avait pas liquidé sur-le-champ le trop présomptueux Tellurien. Mais puisque Morgan restait plus imperturbable que jamais et toujours aussi sûr de lui-même, son interlocuteur finit par récupérer son habituel aplomb et sa peau retrouva son bleu pâle normal.

« Puisqu'il n'y avait pas de témoin, je passerai cette fois sur votre insubordination. Cependant, ne vous avisez pas d'utiliser de nouveau un pareil langage avec moi », dit-il d'un ton rogue. « Mais je ne conçois pas très bien les raisons de votre optimisme. »

Morgan sortit d'un tiroir un rouleau de papier millimétré sur lequel des courbes étaient soigneusement tracées. « Ce graphique-ci représente les nationalistes inconditionnels. Rien de ce que nous pouvons faire ne nous les aliénera. Celui-là indique la proportion des cosmocrates convaincus par rapport à l'électorat total. Comme toujours, le résultat dépend des indépendants qui sont représentés par cette courbe. Or, beaucoup d'entre eux ne sont pas aussi indépendants qu'on pourrait le croire. Nous pouvons en acheter ou en intimider une bonne moitié, ce qui les ramène en réalité au chiffre que vous voyez là. On peut dorénavant affirmer que nous devrions obtenir environ quarante-neuf pour cent des suffrages.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de très réjouissant là-dedans ! » dit Fernald d'une voix glaciale.

« Eh bien moi, je le vois ! » Le visage poupin de Morgan arbora un sourire méprisant qu'aucun de ses électeurs ne lui avait jamais connu. « Ces tracés ont été réalisés en ne tenant compte que des électeurs vivants et dûment enregistrés. Or, si dans le cadre d'une élection honnête, nous approchons à ce point de la victoire, comment pouvez-vous imaginer un échec pour celle qui va se dérouler ? Vous le savez, c'est nous qui sommes au pouvoir. Nous contrôlons toute la machine administrative et sommes parfaitement à même de l'utiliser.

— Ah ! oui. Je me souviens vaguement. Vous m'avez parlé voici quelques années de la politique intérieure nord-américaine et expliqué comment l'on faisait voter les morts et bourrait les urnes. Aussi, je renvoie toute décision jusqu'après les élections.

— Je crois que c'est la bonne solution, chef. De la sorte, d'ici là, vous n'aurez pas à faire le moindre rapport. » C'est sur cette conclusion éminemment satisfaisante que se termina la conférence. Morgan, d'ailleurs, était réellement aussi confiant qu'il le paraissait. Ses données étaient objectives et à jour. Il connaissait le pouvoir de l'argent et la vertu du chantage. Il n'ignorait pas non plus les innombrables ressources que lui assurait sa machine politique. Pourtant, il négligea deux choses : la ligue pour la protection des électeurs discrètement patronnée par Jill Samms et l'inébranlable loyauté des membres de la Patrouille Galactique. Pour la première, du moins, il n'en apprit l'existence que la veille des élections. Ce jour-là, des hordes de jeunes gens et de jeunes filles se mirent soudainement et rapidement au travail à raison d'au moins quatre par bureau d'état civil sur tout le territoire. Apparemment, chaque pavillon et chaque bloc d'immeubles fut recensé. Les jeunes posèrent des questions, prirent des notes et disparurent. Les hommes de main des nationalistes, une fois l'alarme donnée, ne réussirent ni à retrouver trace des enquêteurs ni à rien apprendre des contacts personnels qu'avaient pu nouer ceux-ci. Alors Morgan commença à s'interroger, mais il ne pouvait plus rien faire pour remédier à la situation.

Le matin des élections, dès le lever du soleil, le ciel se révéla lumineux et dégagé, le fond de l'air était frais et tout cela laissait augurer un taux record de participation. Le vote commença tôt dans la matinée et l'affluence initiale ne se ralentit pas. Les bureaux ne désemplissaient pas. Il y eut cependant fort peu de désordres. Cela tenait à la présence d'assesseurs cosmocrates, hommes et femmes, individus impassibles et au regard froid, qui semblaient connaître de vue chacun des électeurs du canton.

Ce n'était pas que l'appareil politique du pouvoir en place appréciait la façon dont se déroulaient les choses, ou qu'il ne disposât point d'équipes de malfrats, mais partout où se trouvaient des sicaires de Morgan, se trouvaient en plus grand nombre des hommes de la Patrouille. Et ces Patrouilleurs, aussi jeunes que certains d'entre eux aient pu le paraître, étaient en fait des vétérans de l'espace, des combattants rompus aux

difficultés de la lutte en apesanteur. Ils disposaient en outre du dernier cri en matière d'armement : un désintégrateur Lewiston Mark 17. C'est pourquoi rien ne se produisit durant toute cette journée et la tension sourde et terrible qui régnait ne dégénéra jamais en affrontement ouvert. Et ce fut également la première fois, dans la longue histoire de l'Amérique du Nord, qu'une élection présidentielle se déroula honnêtement dans plus de quatre-vingt-dix-neuf pour cent des bureaux de vote.

Le soir vint. Les bureaux fermèrent. Pour la soirée, le quartier général cosmocrate se tenait dans la grande salle de bal de l'hôtel Van Der Woort. Jack Kinnison arriva, en compagnie de miss Maynard, une blonde réellement époustouflante. Kinnison père avait évidemment passé la journée sur place. Au cours de la soirée, que cette jeune fille soit apparue comme une personne exceptionnelle, cela n'a rien de bien surprenant si l'on songe qu'elle se préparait à devenir l'épouse d'un des Kinnison et la mère d'un autre.

Les résultats commencèrent à arriver, fragmentaires d'abord, puis État après État. À trois heures du matin, les cosmocrates avaient une légère mais indéniable avance qu'ils semblaient vouloir conserver. À quatre heures, l'avance s'était accrue, mais les résultats de la Californie manquaient encore et la Californie pouvait tout remettre en cause. Comment allait voter cet État ? Et tout spécialement, comment se comporteraient les deux districts métropolitains, les deux cités géantes les plus indépendantes et les plus anarchistes de la nation ?

À cinq heures du matin, le vote de la Californie paraissait assuré. À l'exception de Los Angeles et de San Francisco, les cosmocrates avaient balayé leurs opposants et, même dans ces deux mégalopoles, ils disposaient d'une confortable avance. Mathématiquement cependant, il était encore possible aux nationalistes de l'emporter.

Quelques minutes plus tard, Witherspoon reconnaissait officiellement sa défaite.

« C'est dans la poche ! » cria quelqu'un et le cri fut repris en chœur.

« Eh bien, Virgil, es-tu satisfait ? » demanda finalement Kinnison, quelques heures plus tard, dans le calme de son bureau. « Nos projets sont en bonne voie.

— Oui, Rod, pour une fois je suis parfaitement heureux. Maintenant les choses vont aller d'elles-mêmes. Désormais, plus personne jamais ne sera indispensable et la Patrouille Galactique continuera à se développer sans que rien ne puisse l'arrêter ! »

Épilogue

Le mystère du meurtre du sénateur Morgan, dans son bureau personnel, ne fut jamais élucidé. Si le crime avait eu lieu avant les élections, les soupçons se seraient certainement portés sur Roderick Kinnison, mais, vu les circonstances, personne n'en émit même l'hypothèse. Il était inimaginable d'envisager Rod le Roc s'abaissant à frapper un homme qu'il avait mis à terre. De plus, Morgan ne manquait pas d'ennemis puissants et vindicatifs dans les rangs de la pègre. Il en avait en fait tant qu'il se révéla impossible d'attribuer le crime à l'un ou l'autre d'entre eux en particulier...

FIN LIVRE II